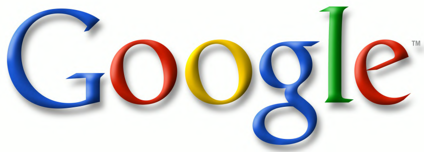
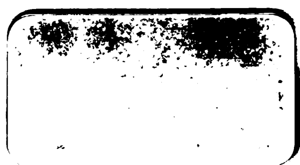
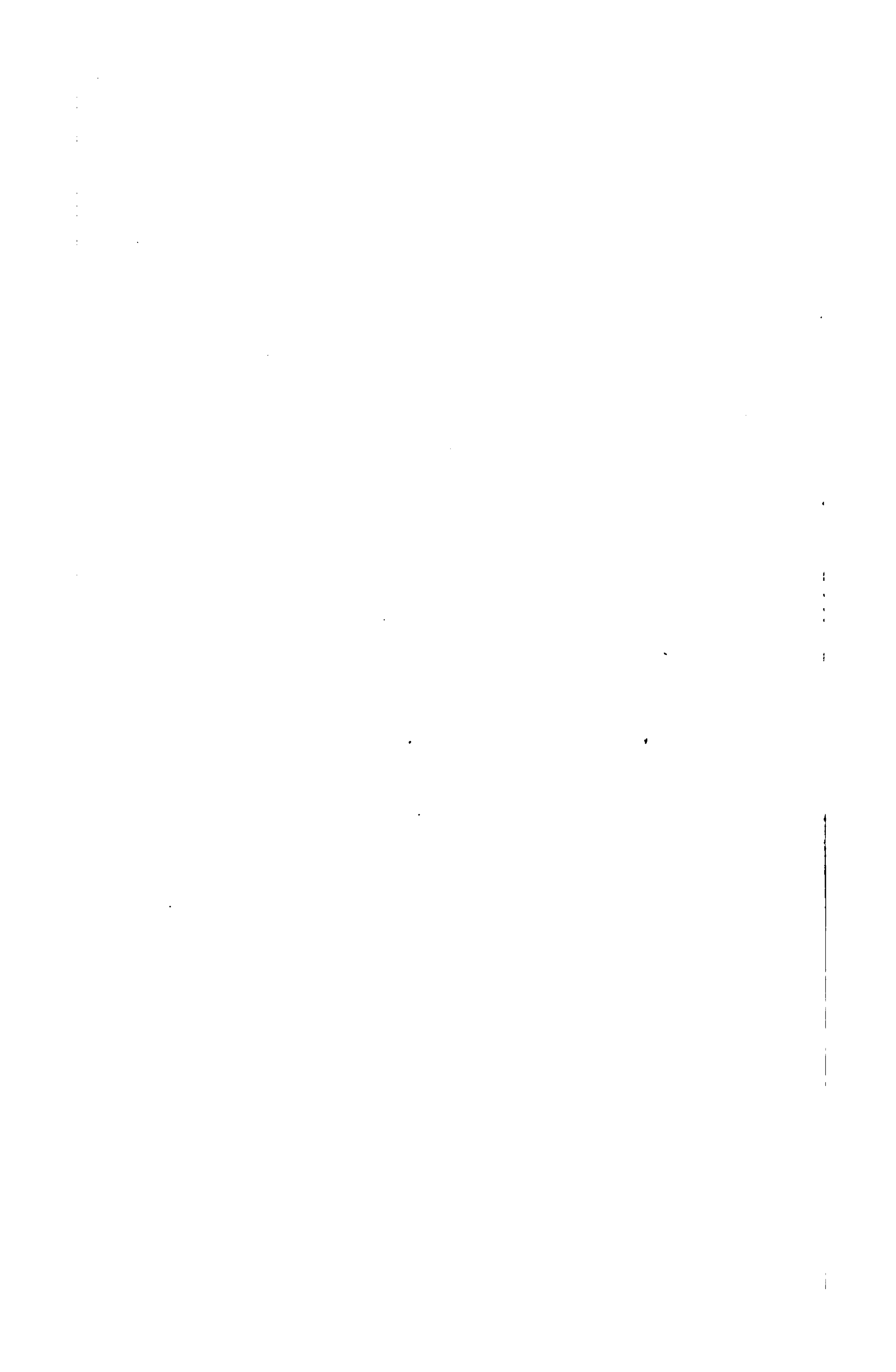





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA







SCARRON.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

LE
ROMAN COMIQUE

PAR

SCARRON.

TOME SECOND.



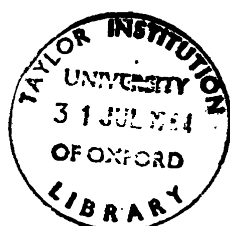
PARIS.

A. DESREZ, ÉDITEUR

AU BUREAU DU MUSÉE DES FAMILLES

RUE DES MOULINS, 18.

1835.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 1 JUL
OF OXFORD
LIBRARY

LE ROMAN COMIQUE.

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE XXXVII.

Le juge de sa propre cause.

Ce fut en Afrique, entre des rochers voisins de la mer et qui ne sont éloignés de la grande ville de Fez que d'une heure de chemin, que le prince Mulei, fils du roi de Maroc, se trouva seul la nuit, après s'être égaré à la chasse. Le ciel était sans le moindre nuage; la mer était calme, et la lune et les étoiles la rendaient toute brillante; enfin il faisait une de ces belles nuits des pays chauds, qui sont plus agréables que les plus beaux jours de nos régions froides. Le prince maure, galopant le long du rivage, se divertissait à regarder la lune et les étoiles, qui paraissaient sur la mer comme dans un miroir, quand des cris pitoyables percèrent ses oreilles, et lui donnèrent la curiosité d'aller jusqu'au lieu d'où il croyait qu'ils pouvaient partir. Il y poussa son cheval, qui sera, si l'on veut, un barbe, et trouva entre des rochers une femme qui se défendait, autant que ses forces le pouvaient permettre, contre un homme qui s'efforçait de lui lier les mains, tandis qu'une autre femme tâchait de lui fermer la bouche d'un linge. L'arrivée du jeune prince empêcha ceux qui faisaient cette violence de la continuer, et donna quelque relâche à celle qu'ils traitaient si mal. Mulei lui demanda ce qu'elle avait à crier, et aux autres ce qu'ils lui voulaient faire; mais au lieu de lui répondre, cet homme alla à lui le cimeterre à la main, et lui en porta un coup qui l'eût dangereusement blessé, s'il ne l'eût évité par la vitesse de son cheval. « Méchant, lui cria Mulei, oses-tu t'attaquer au prince de Fez? — Je t'ai bien reconnu pour tel, lui répondit le Maure; mais c'est à cause que tu es mon prince et que tu peux me punir, qu'il faut que je t'ôte la vie, ou que je perde la mienne. » En

achevant ces paroles, il se lança contre Mulei avec tant de furie, que le prince, tout vaillant qu'il était, fut réduit à songer moins à attaquer qu'à se défendre d'un si dangereux ennemi. Les deux femmes cependant en étaient aux mains; et celle qui, un moment auparavant, se croyait perdue, empêchait l'autre de s'enfuir, comme si elle n'eût point douté que son défenseur ne remportât la victoire. Le désespoir augmente le courage, et en donne même quelquefois à ceux qui en ont le moins. Quoique la valeur du prince fût incomparablement plus grande que celle de son ennemi, et fût soutenue d'une vigueur et d'une adresse qui n'étaient pas communes, la punition que méritait le crime du Maure lui fit tout hasarder et lui donna tant de courage et de force, que la victoire demeura long-temps douteuse entre le prince et lui; mais le ciel, qui protége d'ordinaire ceux qu'il élève au-dessus des autres, fit heureusement passer les gens du prince assez près de là pour entendre le bruit des combattants et les cris des deux femmes. Ils y coururent, et reconnurent leur maître dans le temps qu'ayant choqué celui qu'ils virent les armes à la main contre lui, il l'avait porté par terre, où il ne le voulut pas tuer, le réservant à une punition exemplaire. Il défendit à ses gens de lui faire autre chose que de l'attacher à la queue d'un cheval, de façon qu'il ne pût rien entreprendre contre soi-même ni contre les autres. Deux cavaliers portèrent les deux femmes en croupe, et dans cet équipage Mulei et sa troupe arrivèrent à Fez à l'heure que le jour commençait de paraître.

Ce jeune prince commandait dans Fez aussi absolument que s'il en eût déjà été roi. Il fit venir devant lui le Maure, qui s'appelait Amet et qui était fils d'un des plus riches habitants de Fez. Les deux femmes ne furent connues de personne, à cause que les Maures (les plus jaloux des hommes) ont un extrême soin de cacher aux yeux de tout le monde leurs femmes et leurs esclaves. La femme que le prince avait secourue le surprit, et toute sa cour aussi, par sa beauté, qui était plus grande que quelque autre qui fût en Afrique, et par un air majestueux que ne put cacher aux yeux de ceux qui l'admirèrent un méchant habit d'esclave. L'autre femme était vêtue comme le sont les femmes du pays qui ont quelque qualité, et pouvait passer pour belle, quoiqu'elle le fût moins que l'autre; mais quand elle aurait pu entrer en concurrence de beauté avec elle, la pâleur que la crainte faisait paraître sur son visage, diminuait autant ce qu'elle y avait de beau que celui de la première

recevait d'avantage d'un beau rouge qu'une honnête pudeur y faisait éclater. Le Maure parut devant Mulei avec la contenance d'un criminel, et tint toujours les yeux attachés contre terre. Mulei lui commanda de confesser lui-même son crime, s'il ne voulait mourir dans les tourments. « Je sais bien ceux qu'on me prépare et que j'ai mérités, répondit-il fièrement; et s'il y avait quelque avantage pour moi à ne rien avouer, il n'y a point de tourments qui me le fissent faire; mais je ne puis éviter la mort, puisque j'ai voulu te la donner; et je veux bien que tu saches que la rage que j'ai de ne t'avoir pas tué me tourmente plus que ne fera tout ce que tes bourreaux pourront inventer contre moi. Ces Espagnoles, ajouta-t-il, ont été mes esclaves : l'une a su prendre un bon parti, et s'accommoder à la fortune, se mariant à mon frère Zaïde; l'autre n'a jamais voulu changer de religion, ni me savoir bon gré de l'amour que j'avais pour elle. » Il ne voulut pas parler davantage, quelque menace qu'on lui pût faire. Mulei le fit jeter dans un cachot, chargé de fers; la renégate, femme de Zaïde, fut mise dans une prison séparée; et la belle esclave fut conduite chez un Maure nommé Zuléma, homme de condition, Espagnol d'origine, et qui avait abandonné l'Espagne pour n'avoir pu se résoudre à se faire chrétien. Il était de l'illustre maison de Zégris, autrefois si renommée dans Grenade; et sa femme Zoraïde, qui était de la même maison, avait la réputation d'être la plus belle femme de Fez et aussi spirituelle que belle. Elle fut d'abord charmée de la beauté de l'esclave chrétienne, comme de son esprit, dès les premières conversations qu'elle eut avec elle.

Si cette belle chrétienne eût été capable de consolation, elle en eût trouvé dans les caresses de Zoraïde : mais comme si elle eût évité tout ce qui pouvait soulager sa douleur, elle ne se plaisait qu'à être seule, pour pouvoir s'affliger davantage; et quand elle était avec Zoraïde, elle se faisait une extrême violence, pour retenir devant elle ses soupirs et ses larmes. Le prince Mulei avait une extrême envie d'apprendre ses aventures. Il l'avait fait connaître à Zuléma; et comme il ne lui cachait rien, il lui avait aussi avoué qu'il se sentait porté à aimer la belle chrétienne, et qu'il le lui aurait déjà fait savoir, si la grande affliction qu'elle faisait paraître ne lui eût fait craindre d'avoir un rival inconnu en Espagne, qui, tout éloigné qu'il eût été, eût pu l'empêcher d'être heureux, même dans un pays où il était absolu. Zuléma donna donc ordre à sa femme d'apprendre de la chrétienne les particu-

larités de sa vie, et par quel accident elle était devenue esclave d'Amet. Zoraïde en avait autant d'envie que le prince, et n'eut pas grand'peine à y faire résoudre l'esclave espagnole, qui crut ne devoir rien refuser à une personne qui lui donnait tant de marques d'amitié et de tendresse. Elle dit à Zoraïde qu'elle contenterait sa curiosité quand elle voudrait; mais que, n'ayant que des malheurs à lui apprendre, elle craignait de lui faire un récit fort ennuyeux. « Vous verrez bien qu'il ne me le sera pas, lui répondit Zoraïde, par l'attention que j'aurai à l'écouter; et par la part que j'y prendrai, vous connaîtrez que vous ne pouvez en confier le secret à personne qui vous aime plus que moi. » Elle l'embrassa en achevant ces paroles, la conjurant de ne différer pas plus long-temps à lui donner la satisfaction qu'elle lui demandait.

Elles étaient seules, et la belle esclave, après avoir essuyé les larmes que le souvenir de ses malheurs lui faisait répandre, en commença le récit, comme vous l'allez lire.

« Je m'appelle Sophie; je suis Espagnole, née à Valence et élevée avec tout le soin que des personnes riches et de qualité, comme étaient mon père et ma mère, devaient avoir d'une fille qui était le premier fruit de leur mariage, et qui, dès son bas âge, paraissait digne de leur plus tendre affection. J'eus un frère plus jeune que moi d'une année : il était aimable autant qu'on le pouvait être; il m'aima autant que je l'aimai, et notre amitié mutuelle alla jusqu'au point que, lorsque nous n'étions pas ensemble, on remarquait sur nos visages une tristesse et une inquiétude que les plus agréables divertissements des personnes de notre âge ne pouvaient dissiper. On n'osa donc plus nous séparer : nous apprîmes ensemble tout ce qu'on enseigne aux enfants de bonne maison, de l'un et de l'autre sexe : et ainsi il arriva, qu'au grand étonnement de tout le monde, je n'étais pas moins adroite que lui dans tous les exercices violents d'un cavalier, et qu'il réussissait également bien dans tout ce que les filles de condition savent le mieux.

« Une éducation si extraordinaire fit souhaiter à un gentilhomme des amis de mon père que ses enfants fussent élevés avec nous. Il en fit la proposition à mes parents, qui y consentirent, et le voisinage des maisons facilita le dessein des uns et des autres. Ce gentilhomme égalait mon père en biens, et ne lui cédait pas en noblesse. Il n'avait aussi qu'un fils et qu'une fille, à peu près de l'âge de mon frère et de moi · et l'on ne doutait point dans Valence que

les deux maisons ne s'unissent un jour par un double mariage. Don Carlos et Lucie (c'était le nom du frère et de la sœur) étaient également aimables : mon frère aimait Lucie, et en était aimé; don Carlos m'aimait, et je l'aimais aussi. Nos parents le savaient bien, et loin d'y trouver à redire, ils n'eussent pas différé de nous marier ensemble, si nous eussions été moins jeunes. Mais l'état heureux de nos innocentes amours fut troublé par la mort de mon aimable frère; une fièvre violente l'emporta en huit jours, et ce fut là le premier de mes malheurs. Lucie en fut si touchée, qu'on ne put jamais l'empêcher de se rendre religieuse. J'en fus malade à la mort, et don Carlos le fut assez pour faire craindre à son père de se voir sans enfants, tant la perte de mon frère qu'il aimait, le péril où j'étais et la résolution de sa sœur, lui furent sensibles. Enfin la jeunesse nous guérit, et le temps modéra notre affliction.

« Le père de don Carlos mourut à quelque temps de là, et laissa son fils fort riche et sans dettes. Sa richesse lui fournit de quoi satisfaire son humeur magnifique : les galanteries qu'il inventa pour me plaire flattèrent ma vanité, rendirent son amour public, et augmentèrent le mien. Don Carlos était souvent aux pieds de mes parents, pour les conjurer de ne différer pas davantage de le rendre heureux, en lui donnant leur fille. Il continuait cependant ses dépenses et ses galanteries : mon père eut peur que son bien n'en diminât à la fin, et c'est ce qui le fit résoudre à me marier avec lui. Il fit donc espérer à don Carlos qu'il serait bientôt son gendre, et don Carlos m'en fit paraître une joie si extraordinaire, qu'elle eût pu me persuader qu'il m'aimait plus que sa vie, quand je n'en aurais pas été aussi assurée que je l'étais. Il me donna le bal et toute la ville en fut priée. Pour son malheur et pour le mien, il s'y trouva un comte napolitain, que des affaires d'importance avaient amené en Espagne. Il me trouva assez belle pour devenir amoureux de moi et pour me demander en mariage à mon père, après avoir été informé du rang qu'il tenait dans le royaume de Valence. Mon père se laissa éblouir au bien et à la qualité de cet étranger, il lui promit tout ce qu'il lui demanda, et dès le jour même il déclara à don Carlos qu'il n'avait plus rien à prétendre à sa fille, me défendit de recevoir ses visites, et me commanda en même temps de considérer le comte italien comme un homme qui devait m'épouser au retour d'un voyage qu'il allait faire à Madrid. Je dissimulai mon déplaisir devant mon père : mais quand je fus seule,

don Carlos se présenta à mon souvenir, comme le plus aimable homme du monde. Je fis réflexion sur tout ce que le comte italien avait de désagréable, je conçus une furieuse aversion pour lui, et je sentis que j'aimais don Carlos plus que je n'eusse jamais cru l'aimer, et qu'il m'était également impossible de vivre sans lui et d'être heureuse avec son rival. J'eus recours à mes larmes; mais c'était un faible remède pour un mal comme le mien. Don Carlos entra là-dessus dans ma chambre, sans m'en demander la permission, comme il avait accoutumé. Il me trouva fondant en pleurs, et il ne put retenir les siens, quelque dessein qu'il eût fait de me cacher ce qu'il avait dans l'âme, jusqu'à ce qu'il eût reconnu les véritables sentiments de la mienne. Il se jeta à mes pieds; et me prenant les mains, qu'il mouilla de ses larmes : « Sophie, me dit-il, je vous perds donc, et un étranger, qui à peine vous est connu, sera plus heureux que moi, parce qu'il est plus riche? Il vous possèdera, Sophie, et vous y consentez, vous que j'ai tant aimée, qui m'avez voulu faire croire que vous m'aimiez, et qui m'étiez promise par un père, mais, hélas! un père injuste, un père intéressé, et qui m'a manqué de parole! Si vous étiez, continua-t-il, un bien qui se pût mettre à prix, ma seule fidélité pourrait vous acquérir; et c'est par elle que vous seriez encore à moi plutôt qu'à personne au monde, si vous vous souveniez de celle que vous m'aviez promise. Mais, s'écria-t-il, croyez-vous qu'un homme qui a eu assez de courage pour élever ses désirs jusqu'à vous, n'en ait pas assez pour se venger de celui que vous lui préférez? Et trouvez-vous étrange qu'un malheureux qui a tout perdu entreprenne tout? Ah! si vous voulez que je périsse seul, il vivra ce rival heureux, puisqu'il a pu vous plaire, et que vous le protégez; mais don Carlos qui vous est odieux, et que vous avez abandonné à son désespoir, mourra d'une mort assez cruelle pour assouvir la haine que vous avez pour lui. — Don Carlos, lui répondis-je, vous joignez-vous à un père injuste et à un homme que je ne puis aimer, pour me persécuter? Et m'imputez-vous, comme un crime particulier, un malheur qui nous est commun? Plaignez-moi au lieu de m'accuser, et songez aux moyens de me conserver pour vous, plutôt que de me faire des reproches. Je pourrais vous en faire de plus justes, et vous faire avouer que vous ne m'avez jamais assez aimée, puisque vous ne m'avez jamais assez connue. Mais nous n'avons point de temps à perdre en paroles inutiles. Je vous suivrai partout où vous me mènerez ; je vous permets

de tout entreprendre, et vous promets de tout oser pour ne me séparer jamais de vous.

« Don Carlos fut si transporté de mes paroles, que sa joie le transporta aussi fort qu'avait fait sa douleur. Il me demanda pardon de m'avoir accusée de l'injustice qu'il croyait qu'on lui faisait ; et m'ayant fait comprendre qu'à moins de me laisser enlever, il m'était impossible de n'obéir pas à mon père, je consentis à tout ce qu'il me proposa, et lui promis que la nuit du jour suivant je me tiendrais prête à le suivre partout où il voudrait me mener. Tout est facile à un amant. Don Carlos en un jour donna ordre à ses affaires, fit provision d'argent et d'une barque de Barcelonne, qui devait se mettre à la voile à telle heure qu'il voudrait. Cependant j'avais pris sur moi toutes mes pierreries et tout ce que je pus ramasser d'argent, et pour une jeune personne, j'avais su si bien dissimuler le dessein que j'avais, que l'on ne s'en douta point. Je ne fus donc pas observée, et je sortis la nuit par la porte d'un jardin, où je trouvai Claudio, page qui était cher à don Carlos, parce qu'il chantait aussi bien qu'il avait la voix belle, et faisait paraître dans sa manière de parler et dans toutes ses actions plus d'esprit, de bon sens et de politesse que l'âge et la condition d'un page n'en doivent ordinairement avoir. Il me dit que son maître l'avait envoyé au-devant de moi pour me conduire où l'attendait une barque, et qu'il n'avait pu me venir prendre lui-même, pour des raisons que je saurais de lui. Un esclave de don Carlos, qui m'était fort connu, vint nous joindre. Nous sortîmes de la ville sans peine, par le bon ordre qu'on y avait donné, et nous ne marchâmes pas longtemps sans voir un vaisseau à la rade, et une chaloupe qui nous attendait au bord de la mer. On me dit que mon cher don Carlos viendrait bientôt, et que je n'avais cependant qu'à passer dans le vaisseau. L'esclave me porta dans la chaloupe, et plusieurs hommes, que j'avais vus sur le rivage, et que j'avais pris pour des matelots, firent aussi entrer dans la chaloupe Claudio, qui me sembla comme s'en défendre et faire quelques efforts pour n'y entrer pas. Cela augmenta la peine que me donnait déjà l'absence de don Carlos. Je le demandai à l'esclave, qui me dit fièrement qu'il n'y avait plus de Carlos pour moi. Dans le même temps, j'entendis Claudio jetant les hauts cris, et qui disait en pleurant à l'esclave : « Traître Amet, est-ce là ce que tu m'avais promis, de m'ôter une rivale et de me laisser avec mon amant ? — Imprudente Claudia ! lui répondit l'esclave, est-on obligé de

tenir sa parole à un traître, et ai-je dû espérer qu'une personne qui manque de fidélité à son maître, m'en gardât assez pour n'avertir pas les gardes de la côte de courir après moi, et de m'ôter Sophie, que j'aime plus que moi-même? » Ces paroles, dites à une femme que je croyais un homme, et auxquelles je ne pouvais rien comprendre, me causèrent un si furieux déplaisir, que je tombai comme morte entre les bras du perfide Maure, qui ne m'avait point quittée. Ma pâmoison fut longue; et lorsque j'en fus revenue, je me trouvai dans une chambre du vaisseau, qui était déjà bien avant en mer. Figurez-vous quel dut être mon désespoir, me voyant sans don Carlos et avec des ennemis de ma loi! Car je reconnus que j'étais au pouvoir des Maures, que l'esclave Amet avait toute sorte d'autorité sur eux, et que son frère Zaïde était le maître du vaisseau. Cet insolent ne me vit pas plus tôt en état d'entendre ce qu'il me dirait, qu'il me déclara en peu de paroles qu'il y avait long-temps qu'il était amoureux de moi, et que sa passion l'avait forcé à m'enlever et à me mener à Fez, où il ne tiendrait qu'à moi que je ne fusse aussi heureuse que je l'aurais été en Espagne, comme il ne tiendrait pas à lui que je n'eusse point à y regretter don Carlos. Je me jetai sur lui, malgré la faiblesse que m'avait laissée ma pâmoison, et avec une adresse vigoureuse, à quoi il ne s'attendait pas, et que j'avais acquise par mon éducation (comme je vous l'ai déjà dit), je lui tirai le cimeterre du fourreau, et j'allais me venger de sa perfidie, si son frère Zaïde ne m'eût saisi le bras assez à temps pour lui sauver la vie. On me désarma facilement; car, ayant manqué mon coup, je ne fis point de vains efforts contre un si grand nombre d'ennemis. Amet, à qui ma résolution avait fait peur, fit sortir tout le monde de la chambre où l'on m'avait mise, et me laissa dans un désespoir tel que vous pouvez vous le figurer, après le cruel changement qui venait d'arriver en ma fortune. Je passai la nuit à m'affliger, et le jour qui la suivit ne donna pas la moindre relâche à mon affliction. Le temps, qui adoucit souvent de pareils déplaisirs, ne fit aucun effet sur les miens; et le second jour de notre navigation, j'étais encore plus affligée que je ne le fus la sinistre nuit que je perdis, avec ma liberté, l'espérance de revoir don Carlos, et d'avoir jamais un moment de repos le reste de ma vie. Amet m'avait trouvée si terrible toutes les fois qu'il avait osé paraître devant moi, qu'il ne s'y présentait plus. On m'apportait de temps en temps à manger, que je refusais avec une opiniâtreté qui fit craindre au Maure de

m'avoir enlevée inutilement. Cependant le vaisseau avait passé le détroit et n'était pas loin de la côte de Fez, quand Claudio entra dans ma chambre. Aussitôt que je le vis : «Méchant qui m'as trahie, lui dis-je, que t'avais-je fait pour me rendre la plus malheureuse personne du monde, et pour m'ôter don Carlos? — Vous en étiez trop aimée, me répondit-il; et, puisque je l'aimais aussi bien que vous, je n'ai pas fait un grand crime d'avoir voulu éloigner de lui une rivale; mais si je vous ai trahie, Amet m'a trahie aussi; et j'en serais peut-être aussi affligée que vous, si je ne trouvais quelque consolation à n'être pas seule misérable. — Explique-moi ces énigmes, lui dis-je, et m'apprends qui tu es, afin que je sache si j'ai en toi un ennemi ou une ennemie. —Sophie, me dit-il alors, je suis du même sexe que vous, et comme vous, j'ai été amoureuse de don Carlos. Mais si nous avons brûlé d'un même feu, ce n'a pas été avec un même succès. Don Carlos vous a toujours aimée et a toujours cru que vous l'aimiez, et il ne m'a jamais aimée, et n'a même jamais dû croire que je dusse l'aimer, ne m'ayant jamais connue pour ce que j'étais. Je suis de Valence comme vous, et je ne suis point née avec si peu de noblesse et de bien, que don Carlos, m'ayant épousée, n'eût pu être à couvert des reproches que l'on fait à ceux qui se mésallient. Mais l'amour qu'il avait pour vous l'occupait tout entier, et il n'avait des yeux que pour vous seule. Ce n'est pas que les miens ne fissent ce qu'ils pouvaient pour exempter ma bouche de la confession honteuse de ma faiblesse. J'allais partout où je croyais le trouver, je me plaçais où il pouvait me voir, et je faisais pour lui toutes les diligences qu'il eût dû faire pour moi s'il m'eût aimée comme je l'aimais. Je disposais de mon bien et de moi-même, étant demeurée sans parents dès mon bas âge, et l'on me proposait souvent des partis sortables : mais l'espérance que j'avais toujours eue d'engager enfin don Carlos à m'aimer, m'avait empêchée d'y entendre. Au lieu de me rebuter de la mauvaise destinée de mon amour, comme aurait fait toute autre personne qui eût eu, comme moi, assez de qualités aimables pour n'être pas méprisée, je m'excitais à l'amour de don Carlos, par la difficulté que je trouvais à m'en faire aimer. Enfin, pour n'avoir pas à me reprocher d'avoir négligé la moindre chose qui pût servir à mon dessein, je me fis couper les cheveux, et m'étant déguisée en homme, je me fis présenter à Don Carlos par un domestique qui avait vieilli dans ma maison et qui se disait mon père, pauvre

gentilhomme des montagnes de Tolède. Mon visage et ma mine, qui ne déplurent pas à votre amant, le disposèrent d'abord à me prendre. Il ne me reconnut point, quoiqu'il m'eût vue tant de fois; et il fut bientôt aussi persuadé de mon esprit que satisfait de la beauté de ma voix, de ma méthode, et de mon adresse à jouer de tous les instruments de musique dont les personnes de condition peuvent se divertir sans honte. Il crut avoir trouvé en moi des qualités qui ne se trouvent pas d'ordinaire en des pages; et je lui donnai tant de preuves de fidélité et de discrétion, qu'il me traita bien plus en confident qu'en domestique. Vous savez mieux que personne au monde si je m'en fais accroire dans ce que je viens de vous dire à mon avantage. Vous-même m'avez cent fois louée à don Carlos en ma présence, et m'avez rendu de bons offices auprès de lui : mais j'enrageais de les devoir à une rivale; et dans le temps qu'ils me rendaient plus agréable à don Carlos, ils vous rendaient plus haïssable à la malheureuse Claudia, car c'est ainsi que l'on m'appelle. Votre mariage cependant s'avançait et mes espérances reculaient : il fut conclu, et elles se perdirent. Le prince italien qui devint en ce temps-là amoureux de vous, et dont la qualité et le bien donnèrent autant dans les yeux de votre père que sa mauvaise mine et ses défauts vous donnèrent d'aversion pour lui, me fit du moins avoir le plaisir de vous voir troublée dans les vôtres; et mon âme alors se flatta de ces espérances folles que les changements font toujours avoir aux malheureux. Enfin votre père préféra l'étranger que vous n'aimiez pas, à don Carlos que vous aimiez. Je vis celui qui me rendait malheureuse, malheureux à son tour, et une rivale que je haïssais, encore plus malheureuse que moi, puisque je ne perdais rien en un homme qui n'avait jamais été à moi; que vous perdiez don Carlos, qui était tout à vous; et que cette perte, quelque grande qu'elle fût, vous était peut-être encore un moindre malheur que d'avoir pour votre tyran éternel un homme que vous ne pouviez aimer. Mais ma prospérité, ou, pour mieux dire, mon espérance, ne fut pas longue. J'appris de don Carlos que vous étiez résolue à le suivre, et je fus même employée à donner les ordres nécessaires au dessein qu'il avait de vous emmener à Barcelone, et de là passer en France ou en Italie.

« Toute la force que j'avais eue jusqu'alors à souffrir ma mauvaise fortune m'abandonna après un coup si rude, et me surprit d'autant plus, que je n'avais jamais craint un pareil malheur. J'en fus affligée jusqu'à en être malade, et

malade jusqu'à en garder le lit. Un jour que je me plaignais à moi-même de ma triste destinée, et que la croyance de n'être entendue de personne me faisait parler aussi haut que si j'eusse parlé à quelque confident de mon amour, je vis paraître devant moi le Maure Amet, qui m'avait écoutée, et qui, après que le trouble où il m'avait mise fut passé, me dit ces paroles : « Je te connais, Claudia, et dès le temps que tu n'avais point encore déguisé ton sexe pour servir de page à don Carlos; et si je ne t'ai jamais fait savoir que je te connusse, c'est que j'avais un dessein aussi bien que toi. Tu viens de prendre des résolutions désespérées : tu veux te découvrir à ton maître pour une jeune fille qui meurt d'amour pour lui, et qui n'espère plus d'en être aimée, et puis tu veux te tuer à ses yeux, pour mériter au moins des regrets de celui de qui tu n'as pu gagner l'amour Pauvre fille! que vas-tu faire en te tuant, que d'assurer davantage à Sophie la possession de don Carlos? J'ai bien un meilleur conseil à te donner, si tu es capable de le prendre. Ote ton amant à ta rivale; le moyen en est aisé, si tu me veux croire; et quoiqu'il demande beaucoup de résolution, il ne t'est pas besoin d'en avoir davantage que celle que tu as eue à t'habiller en homme, et hasarder ton honneur pour contenter ton amour. Écoute-moi donc avec attention, continua le Maure, je vais te révéler un secret que je n'ai jamais découvert à personne ; et si le dessein que je vais te proposer ne te plaît pas, il dépendra de toi de ne le pas suivre. Je suis de Fez, homme de qualité en mon pays; mon malheur me fit esclave de don Carlos et la beauté de Sophie me fit le sien. Je t'ai dit bien des choses en peu de paroles. Tu crois ton mal sans remède parce que ton amant enlève sa maîtresse et s'en va avec elle à Barcelonne. C'est ton bonheur et le mien, si tu sais te servir de l'occasion. J'ai traité de ma rançon et je l'ai payée. Une galiote d'Afrique m'attend à la rade, assez près du lieu où don Carlos en fait tenir une toute prête pour l'exécution de son dessein. Il l'a différé d'un jour; prévenons-le avec autant de diligence que d'adresse. Va dire à Sophie de la part de ton maître, qu'elle se tienne prête à partir cette nuit à l'heure que tu la viendras quérir : amène-la dans mon vaisseau, je l'emmènerai en Afrique, et tu demeureras à Valence seule à posséder ton amant, qui peut-être t'aurait aimée aussitôt que Sophie, s'il avait su que tu l'aimasses. » A ces dernières paroles de Claudia, je fus si pressée de ma juste douleur, qu'en faisant un grand soupir je m'évanouis encore, sans donner le

moindre signe de vie. Les cris que fit Claudia, qui se repentait peut-être alors de m'avoir rendue malheureuse, sans cesser de l'être, attirèrent Amet et son frère dans la chambre du vaisseau où j'étais. On me fit tous les remèdes qu'on put me faire : je revins à moi, et j'entendis Claudia qui reprochait encore au Maure la trahison qu'il nous avait faite. «Chien d'infidèle, lui disait-elle, pourquoi m'as-tu conseillé de réduire cette belle fille au déplorable état où tu la vois, si tu ne voulais pas me laisser auprès de mon amant? Et pourquoi m'as-tu fait faire à un homme qui me fut si cher une trahison qui me nuit autant qu'à lui? Comment oses-tu dire que tu es de noble naissance dans ton pays, si tu es le plus lâche de tous les hommes? — Tais-toi, folle, lui répondit Amet, ne me reproche point un crime dont tu es complice. Je t'ai déjà dit que qui a pu trahir un maître, comme toi, méritait bien d'être trahie, et que, t'emmenant avec moi, j'assurais ma vie et peut-être celle de Sophie, puisqu'elle pouvait mourir de douleur quand elle aurait su que tu serais demeurée avec don Carlos.» Le bruit que firent en même temps les matelots qui étaient prêts d'entrer dans le port de la ville de Salé, et l'artillerie du vaisseau, à laquelle répondait celle du port, interrompirent les reproches que se faisaient Amet et Claudia, et me délivrèrent pour un temps de la vue de ces deux personnes odieuses. On se débarqua, on nous couvrit le visage d'un voile, à Claudia et à moi, et nous fûmes logées avec le perfide Amet chez un Maure de ses parents. Dès le jour suivant, on nous fit monter dans un chariot couvert et prendre le chemin de Fez, où, si Amet y fut reçu de son père avec beaucoup de joie, j'y entrai la plus affligée et la plus désespérée personne du monde. Pour Claudia, elle eut bientôt pris son parti, en renonçant au christianisme et épousant Zaïde, frère de l'infidèle Amet. Cette méchante personne n'oublia aucun artifice pour me persuader de changer aussi de religion, et d'épouser Amet, comme elle avait fait Zaïde; et elle devint la plus cruelle de mes tyrans, lorsque après avoir en vain essayé de me gagner par toutes sortes de promesses, de bons traitements et de caresses, Amet et tous les siens exercèrent sur moi toute la barbarie dont ils étaient capables. J'avais tous les jours à exercer ma constance contre tant d'ennemis, et j'étais plus forte à souffrir mes peines que je ne le souhaitais, quand je commençai à croire que Claudia se repentait d'être méchante. En public, elle me persécutait apparemment, avec plus

d'animosité que les autres, et en particulier, elle me rendait quelquefois de bons offices, qui me la faisaient considérer comme une personne qui eût pu être vertueuse, si elle eût été élevée à la vertu.

« Un jour que toutes les autres femmes de la maison étaient allées aux bains publics, comme c'est la coutume de vous autres mahométans, elle vint me trouver où j'étais, ayant le visage composé à la tristesse, et me parla en ces termes : « Belle Sophie, quelque sujet que j'aie eu autrefois de vous haïr, ma haine a cessé en perdant l'espoir de posséder jamais celui qui ne m'aimait pas assez, à cause qu'il vous aimait trop. Je me reproche sans cesse de vous avoir rendue malheureuse, et d'avoir abandonné mon Dieu par la crainte des hommes. Le moindre de ces remords serait capable de me faire entreprendre les choses du monde les plus difficiles à mon sexe. Je ne puis plus vivre loin de l'Espagne et de toute terre chrétienne, avec des infidèles, entre lesquels je sais bien qu'il est impossible que je trouve mon salut, ni pendant ma vie, ni après ma mort. Vous pouvez juger de mon véritable repentir par le secret que je vous confie, qui vous rend maîtresse de ma vie et qui vous donne moyen de vous venger de tous les maux que j'ai été forcée de vous faire. J'ai gagné cinquante esclaves chrétiens, la plupart Espagnols, et tous gens capables d'une grande entreprise. Avec l'argent que je leur ai donné secrètement, ils se sont assurés d'une barque propre à nous porter en Espagne. Si Dieu favorise un si bon dessein, il ne tiendra qu'à vous de suivre ma fortune, de vous sauver si je me sauve, ou périssant avec moi, de vous tirer d'entre les mains de vos cruels ennemis, et de finir une vie aussi malheureuse que la vôtre. Déterminez-vous donc, Sophie; et tandis que nous ne pouvons être soupçonnées d'aucun dessein, délibérons sans perdre de temps sur la plus importante action de votre vie et de la mienne. » Je me jetai aux pieds de Claudia, et jugeant d'elle par moi-même, je ne doutai point de la sincérité de ses paroles. Je la remerciai de toutes les forces de mon expression; et de toutes celles de mon âme, je ressentis la grâce que je croyais qu'elle me voulait faire. Nous prîmes jour pour notre fuite vers un lieu du rivage de la mer, où elle me dit que des rochers tenaient notre petit vaisseau à couvert. Le jour que je croyais si fortuné arriva: nous sortîmes heureusement et de la maison et de la ville. J'admirais la bonté du ciel dans la facilité que nous trouvions à faire réussir notre dessein, et j'en bénissais Dieu sans

cesse; mais la fin de mes maux n'était pas si proche que je pensais. Claudia n'agissait que par l'ordre du perfide Amet, et, encore plus perfide que lui, elle ne me conduisait dans un lieu écarté, et la nuit, que pour m'abandonner à la violence du Maure, qui n'eût rien osé entreprendre contre ma pudicité dans la maison de son père, quoique mahométan, moralement homme de bien. Je suivais innocemment celle qui me menait perdre, et je ne pensais pas pouvoir jamais être assez reconnaissante envers elle de la liberté que j'espérais bientôt avoir par son moyen. Je ne me lassais point de l'en remercier, ni de marcher bien vite dans des chemins rudes, environnés de rochers, où elle me disait que ses gens l'attendaient. quand j'ouïs du bruit derrière moi, et, tournant la tête, j'aperçus Amet le cimeterre à la main. «Infâmes esclaves, s'écria-t-il, c'est donc ainsi qu'on se dérobe à son maître!» Je n'eus pas le temps de lui répondre, Claudia me saisit les bras par-derrière, et Amet, laissant tomber son cimeterre, se joignit à la renégate, et tous deux ensemble firent ce qu'ils purent pour me lier les mains avec des cordes dont ils s'étaient pourvus pour cet effet.

«Ayant plus de vigueur et d'adresse que les femmes n'en ont d'ordinaire, je résistai long-temps aux efforts de ces deux méchantes personnes; mais à la longue je me sentis affaiblir; et me défiant de mes forces, je n'avais presque plus recours qu'à mes cris, qui pouvaient attirer quelque passant en ce lieu solitaire; ou plutôt je n'espérais plus rien, quand le prince Mulei survint, lorsque je l'espérais le moins. Vous avez su de quelle façon il me sauva l'honneur, et je puis dire la vie, puisque je serais assurément morte de douleur, si le détestable Amet eût contenté sa brutalité.»

Sophie acheva ainsi le récit de ses aventures, et l'aimable Zoraïde l'exhorta à espérer de la générosité du prince les moyens de retourner en Espagne; et dès le jour même elle apprit à son mari tout ce qu'elle avait appris de Sophie, dont il alla informer Mulei. Quoique tout ce qu'on lui conta de la fortune de la belle chrétienne ne flattât point la passion qu'il avait pour elle, il fut pourtant bien aise, vertueux comme il était, d'en avoir eu connaissance, et d'apprendre qu'elle était engagée d'affection en son pays, afin de n'avoir point à tenter une action blâmable, par l'espérance d'y trouver de la facilité. Il estima la vertu de Sophie, et fut porté par la sienne à tâcher de la rendre moins malheureuse qu'elle n'était. Il lui fit dire par Zoraïde qu'il la renverrait en Espagne quand elle le voudrait; et depuis

qu'il en eut pris la résolution, il s'abstint de la voir, se défiant de sa propre vertu et de la beauté de cette aimable personne. Elle n'était pas peu empêchée à prendre ses sûretés pour son retour. Le trajet était long jusqu'en Espagne, dont les marchands ne trafiquaient point à Fez. Et quand elle eût pu trouver un vaisseau chrétien, belle et jeune comme elle était, elle pouvait trouver entre les hommes de sa loi ce qu'elle avait eu peur de trouver entre des Maures. La probité ne se rencontre guère sur un vaisseau ; la bonne foi n'y est guère mieux gardée qu'à la guerre ; et en quelque lieu que la beauté et l'innocence se trouvent les plus faibles, l'audace des méchants se sert de son avantage et se porte facilement à tout entreprendre. Zoraïde conseilla à Sophie de s'habiller en homme, puisque sa taille, avantageuse plus que celle des autres femmes, facilitait ce déguisement. Elle lui disait que c'était l'avis de Mulei, qui ne trouvait personne dans Fez à qui il pût la confier sûrement ; et elle lui dit aussi qu'il avait eu la bonté de pourvoir à la bienséance de son sexe, lui donnant une compagne de sa croyance, et travestie comme elle, et qu'elle serait ainsi garantie de l'inquiétude qu'elle pourrait avoir de se voir seule dans un vaisseau entre des soldats et des matelots. Ce prince maure avait acheté d'un corsaire une prise qu'il avait faite sur mer ; c'était un vaisseau du gouverneur d'Oran, qui portait la famille entière d'un gentilhomme espagnol, que par animosité ce gouverneur envoyait prisonnier en Espagne. Mulei avait su que ce chrétien était un des plus grands chasseurs du monde ; et comme la chasse était la plus forte passion de ce jeune prince, il avait voulu l'avoir pour esclave ; et afin de le mieux conserver, il n'avait point voulu le séparer de sa femme, de son fils et de sa fille. En deux ans, qu'il vécut dans Fez au service de Mulei, il apprit à ce prince à tirer parfaitement de l'arquebuse sur toute sorte de gibier qui court sur terre ou qui s'élève dans l'air, et plusieurs chasses inconnues aux Maures. Par-là il avait si bien mérité les bonnes grâces du prince, et s'était rendu si nécessaire à son divertissement, qu'il n'avait jamais voulu consentir à sa rançon, et par toutes sortes de bienfaits, avait tâché de lui faire oublier l'Espagne ; mais le regret de n'être pas en sa patrie, et de n'avoir plus d'espérance d'y retourner, lui avait causé une mélancolie qui finit bientôt par sa mort ; et sa femme n'avait pas vécu longtemps après son mari. Mulei se sentait des remords de n'avoir pas mis en liberté, quand elles la lui avaient demandée,

des personnes qui l'avaient méritée par leurs services ; et il voulut, autant qu'il le pouvait, réparer envers leurs enfants le tort qu'il croyait leur avoir fait. La fille s'appelait Dorothée, était de l'âge de Sophie, belle, et avait de l'esprit. Son frère n'avait pas plus de quinze ans, et s'appelait Sanche. Mulei les choisit l'un et l'autre pour tenir compagnie à Sophie, et se servit de cette occasion pour les envoyer ensemble en Espagne. On tint l'affaire secrète : on fit faire des habits d'hommes à l'espagnole, pour les deux demoiselles et pour le petit Sanche. Mulei fit paraître sa magnificence dans la quantité de pierreries qu'il donna à Sophie. Il fit aussi à Dorothée de beaux présents, qui, joints à tous ceux que son père avait déjà reçus de la libéralité du prince, la rendirent riche pour le reste de sa vie. Charles-Quint, en ce temps-là, faisait la guerre en Afrique, et avait assiégé la ville de Tunis. Il avait envoyé un ambassadeur à Mulei pour traiter de la rançon de quelques Espagnols de qualité, qui avaient fait naufrage à la côte de Maroc. Ce fut à cet ambassadeur que Mulei recommanda Sophie, sous le nom de don Fernand, gentilhomme de qualité qui ne voulait pas être connu par son nom véritable ; et Dorothée et son frère passaient pour être de son train, l'un en qualité de gentilhomme, et l'autre de page. Sophie et Zoraïde ne purent se quitter sans regret, et il y eut bien des larmes versées de part et d'autre. Zoraïde donna à la belle chrétienne un rang de perles si riches, qu'elle ne l'eût point reçu, si cette aimable maure et son mari Zuléma, qui n'aimait pas moins Sophie que faisait sa femme, ne lui eussent fait connaître qu'elle ne pouvait les désobliger davantage, qu'en refusant ce gage de leur amitié. Zoraïde fit promettre à Sophie de lui faire savoir de temps en temps de ses nouvelles, par la voie de Tanger, d'Oran, ou des autres places que l'empereur possédait en Afrique. L'ambassadeur chrétien s'embarque à Salé, emmenant avec lui Sophie, qu'il faut désormais appeler don Fernand. Il joignit l'armée de l'empereur, qui était encore devant Tunis. Notre Espagnole déguisée lui fut présentée comme un gentilhomme d'Andalousie, qui avait été long-temps esclave du prince de Fez. Elle n'avait pas assez de sujet d'aimer sa vie, pour craindre de la hasarder à la guerre ; et voulant passer pour un cavalier, elle n'eût pu avec honneur n'aller pas souvent au combat, comme faisaient tant de vaillants hommes dont l'armée de l'empereur était pleine. Elle se mit donc entre les volontaires, ne perdit pas une occasion de se signaler, et le fit

avec tant d'éclat, que l'empereur entendit parler du faux don Fernand. Elle fut assez heureuse pour se trouver auprès de lui, lorsque, dans l'ardeur d'un combat dont les chrétiens eurent tout le désavantage, il donna dans une embuscade de Maures, fut abandonné des siens et environné des infidèles, et il y a apparence qu'il eût été tué, son cheval l'ayant déjà été sous lui, si notre amazone ne l'eût remonté sur le sien, et si, secondant sa vaillance par des efforts difficiles à croire, elle n'eût donné aux chrétiens le temps de se reconnaître, et de venir dégager ce vaillant empereur. Une si belle action ne fut pas sans récompense : l'empereur donna à l'inconnu don Fernand une commanderie de Saint-Jacques, de grand revenu, et le régiment de cavalerie d'un seigneur espagnol, qui avait été tué au dernier combat. Il lui fit donner aussi tout l'équipage d'un homme de qualité ; et depuis ce temps-là, il n'y eut personne dans l'armée qui fût plus estimé et plus considéré que cette vaillante fille. Toutes les actions d'un homme lui étaient si naturelles ; son visage était si beau, et la faisait paraître si jeune ; sa vaillance était si admirable dans une si grande jeunesse et son esprit était si charmant, qu'il n'y avait pas une personne de qualité ou de commandant dans les troupes de l'empereur, qui ne recherchât son amitié. Il ne faut donc pas s'étonner si tout le monde parlant pour elle, et plus encore ses belles actions, elle fut en peu de temps en faveur auprès de son maître. Dans ce temps-là de nouvelles troupes arrivèrent d'Espagne sur des vaisseaux qui apportaient de l'argent et des munitions pour l'armée. L'empereur les voulut voir sous les armes, accompagné de ses principaux chefs, desquels étaient notre guerrier. Entre ces soldats nouveaux venus elle crut avoir vu don Carlos et elle ne s'était pas trompée. Elle en fut inquiète le reste du jour, le fit chercher dans le quartier de ces nouvelles troupes, et on ne le trouva pas, parce qu'il avait changé de nom.

Elle n'en dormit point toute la nuit, se leva aussitôt que le soleil et alla chercher elle-même ce cher amant, qui lui avait tant fait verser de larmes. Elle le trouva et n'en fut point reconnue, ayant changé de taille, parce qu'elle avait crû, et de visage, parce que le soleil d'Afrique avait changé la couleur du sien. Elle feignit de le prendre pour un autre de sa connaissance, et lui demanda des nouvelles de Séville et d'une personne qu'elle lui nomma du premier nom qui lui vint dans l'esprit. Don Carlos lui dit qu'elle se

méprenait, qu'il n'avait jamais été à Séville, et qu'il était de Valence. » Vous ressemblez extrêmement à une personne qui m'était fort chère, lui dit Sophie, et à cause de cette ressemblance, je veux bien être de vos amis, si vous n'avez point de répugnance à devenir des miens. La même raison, lui répondit don Carlos, qui vous oblige à m'offrir votre amitié, vous aurait déjà acquis la mienne, si elle était du prix de la vôtre. Vous ressemblez à une personne que j'ai long-temps aimée; vous avez son visage et sa voix, mais vous n'êtes pas de son sexe; et assurément, ajouta-t-il en faisant un grand soupir, vous n'êtes point de son humeur. » Sophie ne put s'empêcher de rougir à ces dernières paroles de don Carlos, à quoi il ne prit pas garde, à cause peut-être que ses yeux, qui commençaient à se mouiller de larmes, ne purent voir les changements du visage de Sophie. Elle en fut émue, et ne pouvant plus cacher cette émotion, elle pria don Carlos de la venir voir en sa tente, où elle allait l'attendre, et le quitta après lui avoir appris son quartier, et qu'on l'appelait dans l'armée le *mestre de camp don Fernand*. A ce nom-là, don Carlos eut peur de ne lui avoir pas fait assez d'honneur. Il avait déjà su à quel point il était estimé de l'empereur, et que, tout inconnu qu'il était, il partageait la faveur de son maître avec les premiers de la cour. Il n'eut pas grand'peine à trouver son quartier et sa tente, qui n'étaient ignorés de personne, et il en fut reçu autant bien qu'un simple cavalier pouvait l'être d'un des principaux officiers du camp. Il reconnut encore le visage de Sophie dans celui de don Fernand, en fut plus étonné qu'il ne l'avait été, et il le fut encore davantage du son de sa voix, qui lui entrait dans l'âme et y renouvelait le souvenir de la personne du monde qu'il avait le plus aimée. Sophie, inconnue à son amant, le fit manger avec elle, et après le repas, ayant fait retirer ses domestiques et donné ordre de n'être visitée de personne, se fit redire encore une fois, par ce cavalier, qu'il était de Valence, et ensuite se fit conter ce qu'elle savait aussi bien que lui de leurs aventures communes, jusqu'au jour qu'il avait fait dessein de l'enlever. « Croiriez-vous, lui dit don Carlos qu'une fille de condition, qui avait tant reçu de preuves de mon amour, et qui m'en avait tant donné du sien, fut sans fidélité et sans honneur, eut l'adresse de me cacher de si grands défauts, et fut si aveuglée dans son choix, qu'elle me préféra un jeune page que j'avais, qui l'enleva un jour avant celui que j'avais choisi pour l'enlever? — Mais en êtes-vous bien assuré? lui dit

Sophie. Le hasard est maître de toutes choses, et prend souvent plaisir à confondre nos raisonnements par les succès les moins attendus. Votre maîtresse peut avoir été forcée à se séparer de vous, et est peut-être plus malheureuse que coupable. — Plût à Dieu, lui répondit don Carlos, que j'eusse pu douter de sa faute ! Toutes les pertes et les malheurs qu'elle m'a causés ne m'auraient pas été difficiles à souffrir. Ah ! si je pouvais croire qu'elle me fût encore fidèle ! Mais elle ne l'est qu'au perfide Claudio, et n'a jamais feint d'aimer le malheureux don Carlos que pour le perdre. — Il paraît, par ce que vous dites, lui repartit Sophie, que vous ne l'avez guère aimée, de l'accuser ainsi sans l'entendre et de la publier encore plus méchante que légère. — Et peut-on l'être davantage, s'écria don Carlos, que l'a été cette imprudente fille, lorsque, pour ne pas faire soupçonner mon page de son enlèvement, elle laissa, dans sa chambre, la nuit même qu'elle disparut de chez son père, une lettre qui est de la dernière malice, et qui m'a rendu trop misérable pour n'être pas demeurée dans mon souvenir ? Je veux vous la montrer et vous faire juger par-là de quelle dissimulation cette jeune fille était capable.

« Vous n'avez pas dû me défendre d'aimer don Carlos, « après me l'avoir ordonné. Un mérite aussi grand que le « sien ne pouvait que me donner beaucoup d'amour ; et « quand l'esprit d'une jeune personne en est prévenu, l'in- « térêt n'y peut trouver de place. Je m'enfuis donc avec ce- « lui que vous avez trouvé bon que j'aimasse dès ma jeunesse, « et sans qui il me serait aussi impossible de vivre, que de « ne mourir pas mille fois le jour avec un étranger que je « ne pourrais aimer, quand il serait encore aussi riche qu'il « l'est peu. Notre faute (si c'en est une) mérite votre pardon. « Si vous nous l'accordez, nous reviendrons le recevoir plus « vite que nous n'avons fui l'injuste violence que vous vou- « liez nous faire.

« SOPHIE. »

« Vous pouvez vous figurer, poursuivit don Carlos, l'extrême douleur que sentirent les parents de Sophie, quand ils eurent lu cette lettre. Ils espérèrent que je serais encore avec leur fille, caché dans Valence, ou que je n'en serais pas loin. Ils tinrent leur perte secrète à tout le monde, hormis au vice-roi qui était leur parent ; et à peine le jour commençait-il de paraître, que la justice entra dans ma cham-

bre, et me trouva endormi. Je fus surpris d'une telle visite autant que j'avais sujet de l'être; et lorsqu'on m'eut demandé où était Sophie, je demandai aussi où elle était; mes parties s'en irritèrent et me firent conduire en prison avec une extrême violence. Je fus interrogé, et je ne pus rien dire pour ma défense contre la lettre de Sophie. Il paraissait, par-là que j'avais voulu l'enlever; mais il paraissait encore plus que mon page avait disparu en même temps qu'elle. Les parents de Sophie la faisaient chercher, et mes amis, de leur côté, faisaient toutes sortes de diligences pour découvrir où ce page l'avait emmenée. C'était le seul moyen de faire voir mon innocence, mais on ne put jamais apprendre des nouvelles de ces amants fugitifs, et mes ennemis m'accusèrent de la mort de l'un et de l'autre. Enfin l'injustice, appuyée de la force, l'emporta sur l'innocence opprimée. Je fus averti que je serais bientôt jugé, et que je le serais à mort. Je n'espérai pas que le ciel fît un miracle en ma faveur, et je voulus hasarder ma délivrance par un coup de désespoir. Je me joignis à des bandoliers, prisonniers comme moi, et tous gens de résolution. Nous forçâmes les portes de notre prison; et, favorisés de nos amis, nous eûmes plus tôt gagné les montagnes les plus proches de Valence, que le vice-roi n'en put être averti. Nous fûmes long-temps maîtres de la campagne. L'infidélité de Sophie, la persécution de ses parents, tout ce que je croyais que le vice-roi avait fait d'injustice contre moi, et enfin la perte de mon bien, me mirent dans un tel désespoir, que je hasardai ma vie dans toutes les rencontres où mes camarades et moi trouvâmes de la résistance, et je m'acquis par-là une telle réputation parmi eux, qu'ils voulurent que je fusse leur chef. Je le fus avec tant de succès, que notre troupe devint redoutable aux royaumes d'Aragon et de Valence, et que nous eûmes l'insolence de mettre ces pays à contribution. Je vous fais ici une confidence bien délicate, ajouta don Carlos; mais l'honneur que vous me faites et mon inclination me donnent tellement à vous, que je veux bien vous faire maître de ma vie, en vous révélant des secrets si dangereux. Enfin, poursuivit-il, je me lassai d'être méchant: je me dérobai de mes camarades, qui ne s'y attendaient pas, et je pris le chemin de Barcelonne, où je fus reçu simple cavalier dans les recrues qui s'embarquaient pour l'Afrique, et qui ont joint depuis peu l'armée. Je n'ai pas sujet d'aimer la vie; et après m'être mal servi de la mienne, je ne puis mieux l'employer que contre les ennemis de ma

loi et pour votre service, puisque la bonté que vous avez pour moi m'a causé la seule joie dont mon âme ait été capable, depuis que la plus ingrate fille du monde m'a rendu le plus malheureux de tous les hommes. » Sophie inconnue prit le parti de Sophie injustement accusée, et n'oublia rien pour persuader à son amant de ne point faire de mauvais jugement de sa maîtresse, avant que d'être mieux informé de sa faute. Elle dit au malheureux cavalier qu'elle prenait grande part dans ses infortunes, qu'elle voudrait de bon cœur les adoucir; et pour lui en donner des marques plus effectives que des paroles, qu'elle le priait de vouloir être à elle, et quand l'occasion s'en présenterait, elle emploierait, auprès de l'empereur, son crédit et celui de tous ses amis, pour le délivrer de la persécution des parents de Sophie et du vice-roi de Valence.

Don Carlos ne se rendit jamais à tout ce que le faux don Fernand lui put dire pour la justification de Sophie, mais il se rendit à la fin aux offres qu'il lui fit de sa table et de sa maison. Dès le jour même, cette fidèle amante parla au mestre de camp de don Carlos, et lui fit trouver bon que ce cavalier, qu'elle lui dit être son parent, prît parti avec lui, je veux dire avec elle. Voilà notre amant infortuné au service de sa maîtresse, qu'il croyait morte ou infidèle. Il se voit, dès le commencement de sa servitude, tout-à-fait bien avec celui qu'il croit son maître, et est en peine lui-même de savoir comment il a pu s'en faire tant aimer en si peu de temps. Il est à la fois son intendant, son secrétaire, son gentilhomme et son confident. Les autres domestiques n'ont guère moins de respect pour lui que pour don Fernand, et il serait sans doute heureux, se connaissant aimé d'un maître qui lui paraît tout aimable et qu'un secret instinct le force d'aimer, si Sophie infidèle ne lui revenait sans cesse à la pensée, et ne lui causait une tristesse que les caresses d'un si cher maître et sa fortune rendue meilleure ne pouvaient vaincre. Quelque tendresse que Sophie eût pour lui, elle était bien aise de le voir affligé, ne doutant point qu'elle ne fût la cause de son affliction. Elle lui parlait si souvent de Sophie et justifiait quelquefois avec tant d'emportement, et même de colère et d'aigreur, celle que don Carlos n'accusait pas moins que d'avoir manqué à sa fidélité et à son honneur, qu'enfin il vint à croire que ce don Fernand, qui le mettait toujours sur le même sujet, avait peut-être été autrefois amoureux de Sophie, et peut-être l'était encore.

La guerre d'Afrique s'acheva de la façon qu'on le voit dans l'histoire. L'empereur la fit depuis en Allemagne, en Italie, en Flandre et en divers lieux. Notre guerrière, sous le nom de don Fernand, augmenta sa réputation de vaillant et expérimenté capitaine, par plusieurs actions de valeur et de conduite, quoique la dernière de ces qualités ne se rencontre que rarement dans une personne aussi jeune que le sexe de cette vaillante fille le faisait paraître. L'empereur fut obligé d'aller en Flandre et de demander au roi de France passage par ses Etats. Le grand roi qui régnait alors voulut surpasser en générosité et en franchise un mortel ennemi qui l'avait toujours surmonté en bonne fortune, et n'en avait pas toujours bien usé. Charles-Quint fut reçu dans Paris comme s'il eût été roi de France. Le beau don Fernand fut du petit nombre des personnes de qualité qui l'accompagnèrent; et si son maître eût fait un plus long séjour dans la cour du monde la plus galante, cette belle Espagnole, prise pour un homme, eût donné de l'amour à beaucoup de dames françaises, et de la jalousie aux plus accomplis de nos courtisans. Cependant le vice-roi de Valence mourut en Espagne. Don Fernand espéra assez de son mérite et de l'affection que lui portait son maître pour oser lui demander une si importante charge, et il l'obtint sans qu'elle lui fût enviée. Il fit savoir le plus tôt qu'il put le bon succès de sa prétention à don Carlos, et lui fit espérer qu'aussitôt qu'il aurait pris possession de sa vice-royauté de Valence, il ferait sa paix avec les parents de Sophie, obtiendrait sa grâce de l'empereur pour avoir été chef de bandoliers, et même essaierait de le remettre dans la possession de son bien, sans cesser de lui en faire dans toutes les occasions qui s'en présenteraient. Don Carlos eût pu recevoir quelque consolation de toutes ces belles promesses, si le malheur de son amour lui eût permis d'être consolable.

L'empereur arriva en Espagne et alla droit à Madrid, et don Fernand alla prendre possession de son gouvernement. Dès le jour qui suivit celui de son entrée dans Valence, les parents de Sophie présentèrent requête contre don Carlos, qui faisait auprès du vice-roi la charge d'intendant de sa maison et de secrétaire de ses commandements. Le vice-roi promit de leur rendre justice, et à don Carlos de protéger son innocence. On fit de nouvelles informations contre lui, on fit ouïr des témoins une seconde fois; et enfin, les parens de Sophie, animés par le regret qu'ils

avaient de la perte de leur fille, et par un désir de vengeance qu'ils croyaient légitime, pressèrent si fort l'affaire, qu'en cinq ou six jours elle fut en état d'être jugée. Ils demandèrent au vice-roi que l'accusé entrât en prison. Il leur donna sa parole qu'il ne sortirait pas de son hôtel, et leur marqua un jour pour le juger.

La veille de ce jour fatal, qui tenait en suspens toute la ville de Valence, don Carlos demanda une audience particulière au vice-roi, qui la lui accorda. Il se jeta à ses pieds, et lui dit ces paroles : « C'est demain, monseigneur, que vous devez faire connaître à tout le monde que je suis innocent. Quoique les témoins que j'ai fait ouïr me déchargent entièrement du crime dont on m'accuse, je viens encore jurer à votre altesse, comme si j'étais devant Dieu, que non-seulement je n'ai pas enlevé Sophie, mais que le jour avant celui qu'elle fut enlevée je ne la vis point, je n'eus point de ses nouvelles, et n'en ai pas eu depuis. Il est vrai que je devais l'enlever ; mais un malheur, qui jusqu'ici m'est inconnu, la fit disparaître, ou pour ma perte, ou pour la sienne. — C'est assez, don Carlos, lui dit le vice-roi, va dormir en repos. Je suis ton maître et ton ami, et mieux informé de ton innocence que tu ne penses ; et quand j'en pourrais douter, je serais obligé à n'être pas exact à m'en éclaircir, puisque tu es dans ma maison et de ma maison, et que tu n'es venu ici avec moi que sous la promesse que je t'ai faite de te protéger. » Don Carlos remercia un si obligeant maître, de toute son éloquence ; il s'alla coucher, et l'impatience qu'il eut de se voir bientôt absous ne lui permit pas de dormir. Il se leva aussitôt que le jour parut, et, propre et paré plus qu'à l'ordinaire, se trouva au lever de son maître : mais, je me trompe, il n'entra dans sa chambre qu'après qu'il fut habillé ; car depuis que Sophie avait déguisé son sexe, la seule Dorothée, déguisée comme elle, et la confidente de son déguisement, couchait dans sa chambre, et lui rendait tous les services qui, rendus par un autre, eussent pu lui donner connaissance de ce qu'elle voulait tenir si caché. Don Carlos entra donc dans la chambre du vice-roi quand Dorothée l'eut ouverte à tout le monde, et le vice-roi ne le vit pas plus tôt qu'il lui reprocha qu'il s'était levé bien matin pour un homme accusé qui voulait se faire croire innocent, et lui dit qu'une personne qui ne dormait point devait sentir sa conscience chargée. Don Carlos lui répondit, un peu troublé, que la crainte d'être convaincu ne l'avait pas tant empêché de dormir, que l'espérance de

se voir bientôt à couvert des poursuites de ses ennemis, par la bonne justice que lui rendait son altesse. « Mais vous êtes bien paré et bien galant, lui dit encore le vice-roi, et je vous trouve bien tranquille le jour que l'on doit délibérer sur votre vie. Je ne sais plus ce que je dois croire du crime dont on vous accuse. Toutes les fois que nous nous entretenons de Sophie, vous en parlez avec moins de chaleur et plus d'indifférence que moi : on ne m'accuse pourtant pas comme vous d'en avoir été aimé, et de l'avoir tuée, peut être aussi le jeune Claudio, sur qui vous voulez faire tomber l'accusation de son enlèvement... Vous me dites que vous l'avez aimée, continua le vice-roi, et vous vivez après l'avoir perdue, et vous n'oubliez rien pour vous voir absous et en repos, vous qui devriez haïr la vie et tout ce qui pourrait vous la faire aimer! Ah! inconstant don Carlos, il faut bien qu'un autre amour vous ait fait oublier celui que vous deviez conserver à Sophie perdue, si vous l'aviez véritablement aimée quand elle était toute à vous et osait tout faire pour vous. » Don Carlos, demi-mort à ces paroles du vice-roi, voulut y répondre, mais il ne le lui permit pas. « Taisez - vous, lui dit-il d'un visage sévère, et réservez votre éloquence pour vos juges, car pour moi je n'en serai pas surpris, et je n'irai pas, pour un de mes domestiques, donner à l'empereur mauvaise opinion de mon équité. Et cependant, ajouta le vice-roi, en se tournant vers le capitaine de ses gardes, que l'on s'assure de lui : qui a rompu sa prison peut bien manquer à la parole qu'il m'a donnée de ne point chercher son impunité dans la fuite. » On ôta aussitôt l'épée à don Carlos, qui fit grande pitié à tous ceux qui le virent environné de gardes, pâle et défait, et qui avait bien de la peine à retenir ses larmes.

Pendant que le pauvre gentilhomme se repent de ne s'être pas assez défié de l'esprit changeant des grands seigneurs, ses juges, qui devaient le juger, entrèrent dans la chambre et prirent leurs places, après que le vice-roi eut pris la sienne. Le comte italien qui était encore à Valence, et le père et la mère de Sophie, parurent et produisirent leurs témoins contre l'accusé, qui était si désespéré de son procès, qu'il n'avait pas quasi le courage de répondre. On lui fit reconnaître les lettres qu'il avait autrefois écrites à Sophie, on lui confronta les voisins et les domestiques de la maison de Sophie, et enfin on produisit contre lui la lettre qu'elle avait laissée dans sa chambre, le jour que l'on prétendait qui l'avait enlevée.

L'accusé fit ouïr ses domestiques, qui témoignèrent d'avoir vu coucher leur maître; mais il pouvait s'être levé après avoir fait semblant de s'endormir. Il jurait bien qu'il n'avait pas enlevé Sophie, et représentait aux juges qu'il ne l'aurait pas enlevée pour se séparer d'elle; mais on ne l'accusait pas moins que de l'avoir tuée et le page aussi, le confident de son amour. Il ne restait plus qu'à le juger, et il allait être condamné tout d'une voix, quand le vice-roi le fit approcher et lui dit: « Malheureux don Carlos, tu peux bien croire, après toutes les marques d'affection que je t'ai données, que si je t'eusse soupçonné d'être coupable du crime dont on t'accuse, je ne t'aurais pas amené à Valence. Il m'est impossible de ne te pas condamner, si je ne veux commencer l'exercice de ma charge par une injustice, et tu peux juger du déplaisir que j'ai de ton malheur, par les larmes qui m'en viennent aux yeux. On pourrait rechercher d'accord tes parties, si elles étaient de moindre qualité, ou moins animées à ta perte. Enfin, si Sophie ne paraît elle-même pour te justifier, tu n'as qu'à te préparer à bien mourir. » Carlos, désespéré de son salut, se jeta aux pieds du vice-roi et lui dit: « Vous vous souvenez bien, monseigneur, qu'en Afrique, et dès le temps que j'eus l'honneur d'entrer au service de votre altesse, et toutes les fois qu'elle m'a engagé au récit ennuyeux de mes infortunes, je les lui ai toujours contées d'une même manière; et elle doit croire qu'en ce pays-là, et partout ailleurs, je n'aurais pas avoué à un maître qui me faisait l'honneur de m'aimer ce que j'aurais dû nier ici devant un juge. J'ai toujours dit la vérité à votre altesse comme à mon Dieu, et je lui dis encore que j'aimai, que j'adorai Sophie.—Dis que tu l'abhorres, ingrat! interrompit le vice-roi, surprenant tout le monde. — Je l'adore, reprit don Carlos, fort étonné de ce que le vice-roi venait de dire. Je lui ai promis de l'épouser, continua-t-il, et je suis convenu avec elle de l'emmener à Barcelonne; mais si je l'ai enlevée, si je sais où elle se cache, je veux qu'on me fasse mourir de la mort la plus cruelle. Je ne puis l'éviter; mais je mourrai innocent, si ce n'est mériter la mort, que d'avoir aimé plus que ma vie une fille inconstante et perfide. — Mais, s'écria le vice-roi, le visage furieux, que sont devenus cette fille et ton page? Ont-ils monté au ciel? Sont-ils cachés sous terre? — Le page était galant, lui répondit don Carlos, elle était belle: il était homme, elle était femme.— Ah, traître! lui dit le vice-roi, que tu découvres bien ici tes lâches soupçons et le peu

d'estime que tu as eue pour la malheureuse Sophie! Maudite soit la femme qui se laisse aller aux promesses des hommes, et qui s'en fait mépriser par sa trop facile croyance! Ni Sophie n'était point une femme de vertu commune, méchant! ni ton page Claudio un homme. Sophie était une fille constante, et ton page une fille perdue, amoureuse de toi et qui t'a volé Sophie, qu'elle trahissait comme une rivale. Je suis Sophie, injuste amant, amant ingrat, je suis Sophie, qui ai souffert des maux incroyables pour un homme qui ne méritait pas d'être aimé, et qui m'a crue capable de la dernière infamie. » Sophie n'en put pas dire davantage: son père, qui la reconnut, la prit entre ses bras; sa mère se pâma d'un côté, et don Carlos de l'autre. Sophie se débarrassa des bras de son père, pour courir aux deux personnes évanouies, qui reprirent leurs esprits, tandis qu'elle était en suspens à qui des deux elle courrait. Sa mère lui mouilla le visage de larmes, elle en mouilla celui de sa mère. Elle embrassa avec toute la tendresse imaginable son cher don Carlos, qui pensa s'en évanouir encore. Il tint pourtant bon pour ce coup, et n'osant pas encore baiser Sophie de toute sa force, il s'en dédommagea sur ses mains qu'il baisa mille fois l'une après l'autre. Sophie pouvait à peine suffire à toutes les embrassades et à tous les compliments qu'on lui fit. Le comte italien, en faisant le sien comme les autres, voulut lui parler des prétentions qu'il avait sur elle, comme lui ayant été promise par son père et par sa mère. Don Carlos, qui l'entendit, en lâcha une des mains de Sophie, qu'il baisait alors avidement, et portant la sienne à son épée qu'on venait de lui rendre, se mit dans une posture qui fit peur à tout le monde, et jurant à faire abîmer la ville de Valence, fit bien connaître que toutes les puissances humaines ne lui ôteraient pas Sophie, si elle-même ne lui défendait de songer davantage à elle. Mais elle déclara qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que son cher don Carlos, et conjura son père et sa mère de le trouver bon, ou de se résoudre à la voir enfermer dans un couvent pour toute sa vie. Ses parents lui laissèrent la liberté de choisir tel mari qu'elle voudrait; et le comte italien, dès le jour même, prit la poste pour l'Italie, ou pour tout autre pays où il voulut aller. Sophie conta toutes ses aventures, qui furent admirées de tout le monde. Un courrier alla porter la nouvelle de cette grande merveille à l'empereur, qui conserva à don Carlos, après qu'il aurait épousé Sophie, la vice-royauté de Valence et tous les bienfaits que cette vaillante

fille avait mérités sous le nom de don Fernand, et donna à ce bienheureux amant une principauté dont ses descendants jouissent encore. La ville de Valence fit la dépense des noces avec toute sorte de magnificence, et Dorothée, qui reprit ses habits de femme en même temps que Sophie, fut mariée en même temps qu'elle avec un cavalier proche parent de don Carlos.

CHAPITRE XXXVIII.

Effronterie du sieur de la Rappinière.

Le conseiller de Rennes achevait de lire sa nouvelle, quand la Rappinière arriva dans l'hôtellerie. Il entra en étourdi dans la chambre où on lui dit qu'était M. de la Garouffière; mais son visage épanoui se changea visiblement, quand il vit Destin dans un coin de la chambre, et son valet qui était aussi défait et effrayé qu'un criminel que l'on juge. La Garouffière ferma la porte de la chambre par-dedans, et ensuite demanda au brave la Rappinière, s'il ne devinait pas bien pourquoi il l'avait envoyé quérir. « N'est-ce pas à cause d'une comédienne dont j'ai voulu avoir ma part? répondit en riant le scélérat. — Comment votre part? lui dit la Garouffière prenant un visage sérieux. Sont-ce là les discours d'un juge comme vous êtes, et avez-vous jamais fait pendre un si méchant homme que vous? » La Rappinière continua de tourner la chose en raillerie, et de la vouloir faire passer pour un tour de bon compagnon; mais le sénateur le prit toujours d'un ton si sévère, qu'enfin il avoua son mauvais dessein, et en fit de mauvaises excuses à Destin, qui avait eu besoin de toute sa sagesse pour ne se pas faire raison d'un homme qui avait voulu l'offenser si cruellement, après lui être obligé de la vie, comme on l'a pu voir au commencement de ces aventures comiques. Mais il avait encore à démêler avec cet inique prevôt une autre affaire qui lui était de grande importance, et qu'il avait communiquée à M. de la Garouffière, qui lui avait promis de lui faire rendre raison de ce méchant homme. Quelque peine que j'aie prise à bien étudier la Rappinière, je n'ai jamais pu découvrir s'il était moins méchant envers Dieu qu'envers les

hommes, et moins injuste envers son prochain que vicieux en sa personne. Je sais seulement avec certitude que jamais homme n'a eu tant de vices ensemble, et dans un degré plus éminent. Il avoua qu'il avait envie d'enlever mademoiselle de l'Étoile, aussi hardiment qu'il se fût vanté d'une bonne action ; et il dit effrontément au conseiller et au comédien que jamais il n'avait moins douté du succès d'une pareille entreprise : « Car, continua-t-il en se tournant vers Destin, j'avais gagné votre valet; votre sœur avait donné dans le panneau ; et pensant vous venir trouver où je lui avais fait dire que vous étiez blessé, elle n'était pas à deux lieues de la maison où je l'attendais, quand je ne sais qui diable l'a ôtée à ce grand sot qui me l'amenait, et qui m'a perdu un cheval, après s'être bien fait battre. » Destin pâlissait de colère, et quelquefois aussi rougissait de honte de voir de quel front ce scélérat osait lui parler à lui-même de l'offense qu'il avait voulu lui faire, comme s'il lui eût conté une chose indifférente. La Garouffière s'en scandalisait aussi, et n'avait pas une moindre indignation contre un si dangereux homme. « Je ne sais pas, lui dit-il, comment vous osez nous apprendre si franchement les circonstances d'une mauvaise action, pour laquelle M. Destin vous aurait donné cent coups, si je ne l'en eusse empêché; mais je vous avertis qu'il pourra bien le faire encore, si vous ne lui restituez une boîte de diamants que vous lui avez autrefois volée dans Paris, dans le temps que vous y tiriez la laine. Doguin, votre complice alors et depuis votre valet, lui a avoué en mourant que vous l'aviez encore; et moi, je vous déclare que, si vous faites la moindre difficulté de la rendre, vous m'avez pour aussi dangereux ennemi que je vous ai été utile protecteur.

La Rappinière fut foudroyé de ce discours, à quoi il ne s'attendait pas. Son audace à nier absolument une méchanceté qu'il avait faite, lui manqua au besoin. Il avoua, en bégayant comme un homme qui se trouble, qu'il avait cette boîte au Mans, et promit de la rendre, avec des serments exécrables qu'on ne lui demandait point, tant on faisait peu de cas de tous ceux qu'il eût pu faire. Ce fut peut-être là une des plus ingénues actions qu'il fit de sa vie, et encore n'était-elle pas nette; car il est bien vrai qu'il rendit la boîte comme il l'avait promis; mais il n'était pas vrai qu'elle fût au Mans, puisqu'il l'avait sur lui actuellement, à dessein d'en faire présent à mademoiselle de l'Étoile, en cas qu'elle n'eût pas voulu se donner à lui pour peu de chose. C'est ce qu'il con-

fessa en particulier à M. de la Garouffière, dont il voulut par là regagner les bonnes grâces, lui mettant entre les mains cette boîte de portrait, pour en disposer comme il lui plairait.

Elle était composée de cinq diamants d'un prix considérable. Le père de mademoiselle de l'Étoile y était peint en émail, et le visage de cette belle fille avait tant de rapport à ce portrait, que cela seul pouvait suffire pour la faire reconnaître à son père. Destin ne savait comment remercier assez M. de la Garouffiière, quand il lui donna la boîte de diamants. Il se voyait exempté par-là d'avoir à se la faire rendre par force de la Rappinière, qui ne savait rien moins que restituer, et qui eût pu se prévaloir, contre un pauvre comédien, de sa charge de prevôt, qui est un dangereux bâton entre les mains d'un méchant homme. Quand on eut ôté cette boîte à Destin, il en eut un déplaisir très-grand, qui s'augmenta encore par celui qu'en eut la mère de la l'Étoile qui gardait chèrement ce bijou, comme un gage de l'amitié de son mari. On peut donc aisément se figurer qu'il eut une extrême joie de l'avoir recouvrée. Il alla en faire part à la l'Étoile, qu'il trouva chez la sœur du curé du bourg, en la compagnie d'Angélique et de Léandre. Ils délibérèrent ensemble de leur retour au Mans, qui fut résolu pour le lendemain. M. de la Garouffière leur offrit un carrosse, qu'il ne voulurent pas prendre. Les comédiens et les comédiennes soupèrent avec M. de la Garouffière et sa compagnie.

On se coucha de bonne heure dans l'hôtellerie, et dès la pointe du jour, Destin et Léandre, chacun sa maîtresse en croupe, prirent le chemin du Mans, où Ragotin, la Rancune et l'Olive étaient déjà retournés. M. de la Garouffière fit cent offres de services à Destin. Pour la Bouvillon, elle fit la malade de plus qu'elle ne l'était, afin de ne point recevoir l'adieu du comédien, dont elle n'était pas satisfaite.

CHAPITRE XXXIX.

Disgrâce de Ragotin.

Les deux comédiens qui retournèrent au Mans avec Ragotin furent détournés du droit chemin par le petit homme, qui voulut les traiter dans une petite maison de campagne qui était proportionnée à sa petitesse.

Quoiqu'un fidèle et exact historien soit obligé à particulariser les accidents importants de son histoire, et les lieux où ils se sont passés, je ne vous dirai pas au juste en quel endroit de notre hémisphère était la maisonnette où Ragotin mena ses confrères futurs, que j'appelle ainsi parce qu'il n'était pas encore reçu dans l'ordre vagabond des comédiens de campagne. Je vous dirai donc seulement que la maison était au-deçà du Gange, et n'était pas loin de Sillé-le-Guillaume. Quand il y arriva, il la trouva occupée par une compagnie de Bohémiens qui, au grand déplaisir de son fermier, s'y étaient arrêtés, sous prétexte que la femme du capitaine avait été pressée d'accoucher, ou plutôt par la facilité que ces voleurs espérèrent de trouver à manger impunément des volailles d'une métairie écartée du grand chemin. D'abord Ragotin se fâcha, en petit homme fort colère, menaça les Bohémiens du prevôt du Mans, dont il se dit allié, à cause qu'il avait épousé une Portail : et là-dessus il fit un long discours, pour apprendre aux auditeurs de quelle façon les Portail étaient parents des Ragotin, sans que son long discours apportât aucun tempérament à sa colère immodérée, et l'empêchât de jurer scandaleusement. Il les menaça aussi du lieutenant de prevôt la Rappinière, au nom duquel tout genou fléchissait; mais le capitaine Bohême le fit enrager à force de lui parler civilement, et fut assez effronté pour le louer de sa bonne mine, qui sentait son homme de qualité, et qui ne le faisait pas peu repentir d'être entré par ignorance dans son château (c'est ainsi que le scélérat appela sa maisonnette, qui n'était fermée que de haies). Il ajouta encore que la dame en mal d'enfant serait bientôt délivrée du sien, et que la petite troupe délogerait, après avoir payé à son fermier ce qu'il leur avait fourni pour eux et pour leurs bêtes. Ragotin se

mourait de dépit de ne pouvoir trouver à quereller avec un homme qui lui riait au nez, et lui faisait mille révérences; mais ce flegme de Bohémien allait enfin échauffer la bile de Ragotin, quand la Rancune et le frère du capitaine se reconnurent pour avoir été autrefois grands camarades; et cette reconnaissance fit grand bien à Ragotin, qui allait sans doute s'engager dans une mauvaise affaire, pour l'avoir prise d un ton trop haut. La Rancune le pria donc de s'apaiser; ce qu'il avait grande envie de faire, et ce qu'il eût fait de lui-même, si son orgueil naturel eût pu y consentir.

Dans ce même temps, la dame bohémienne accoucha d'un garçon. La joie en fut grande dans la petite troupe, et le capitaine pria à souper les comédiens et Ragotin, qui avait déjà fait tuer des poulets pour en faire une fricassée. On se mit à table. Les Bohémiens avaient des perdrix et des lièvres qu'ils avaient pris à la chasse, et deux poulets-d'Inde, et autant de cochons de lait, qu'ils avaient volés. Ils avaient aussi un jambon et des langues de bœuf, et on entama un pâté de lièvre, dont la croûte même fut mangée par quatre ou cinq Bohémiens qui servirent à table. Ajoutez à cela la fricassée de six poulets de Ragotin, et vous avouerez que l'on n'y fit pas mauvaise chère. Les convives, outre les comédiens, étaient au nombre de neuf, tous bons danseurs; et encore meilleurs larrons. On commença les santés par celle du roi et de messieurs les princes, et on but en général à celle de tous les bons seigneurs qui recevaient dans leurs villages les petites troupes. Le capitaine pria les comédiens de boire à la mémoire de défunt Charles Dodo, oncle de la dame accouchée et qui fut pendu pendant le siége de la Rochelle, par la trahison du capitaine la Grave. On fit de grandes imprécations contre ce capitaine faux-frère, et contre tous les prevôts, et on fit une grande dissipation du vin de Ragotin, dont la vertu fut telle que la débauche fut sans noise, et que chacun des conviés, sans même en excepter le misanthrope la Rancune, fit des protestations d'amitié à son voisin, le baisa avec tendresse et lui mouilla le visage de larmes. Ragotin fit tout-à-fait bien les honneurs de sa maison et but comme une éponge.

Après avoir bu toute la nuit, ils devaient vraisemblablement se coucher quand le soleil se leva : mais ce même vin qui les avait rendus si tranquilles buveurs, leur inspira à tous en même temps un esprit de séparation, si j'ose ainsi dire. La caravane fit ses paquets, non sans y comprendre quelques guenilles du fermier de Ragotin, et le joli seigneur

monta sur son mulet, et aussi sérieux qu'il avait été emporté pendant le repas, prit le chemin du Mans, sans se mettre en peine si la Rancune et l'Olive le suivaient, et n'ayant d'attention qu'à sucer une pipe à tabac qui était vide il y avait plus d'une heure. Il n'eut pas fait une demi-heure toujours suçant sa pipe vide, qui ne lui rendait aucune fumée, que celles du vin l'étourdirent tout à coup. Il tomba de son mulet, qui retourna avec beaucoup de prudence à la métairie d'où il était parti; et pour Ragotin, après quelques soulèvements de son estomac trop chargé, qui fit ensuite parfaitement son devoir, il s'endormit au milieu du chemin. Il n'y avait pas long-temps qu'il dormait, ronflant comme une pédale d'orgue, quand un homme nu (comme on peint notre premier père), mais effroyablement barbu, sale et crasseux, s'approcha de lui et se mit à le déshabiller. Cet homme sauvage fit de grands efforts pour ôter à Ragotin les bottes neuves que la Rancune s'était appropriées dans une hôtellerie, en supposant que c'était les siennes, de la manière que je vous l'ai conté en quelque endroit de cette véritable histoire; et tous ces efforts, qui eussent éveillé Ragotin s'il n'eût pas été mort-ivre, comme on dit, et qui l'eussent fait crier comme un homme que l'on tire à quatre chevaux, ne firent d'autre effet que de le traîner à écorche-cul la longueur de sept ou huit pas. Un couteau tomba de la poche du beau dormeur; ce vilain homme s'en saisit, et comme s'il eût voulu écorcher Ragotin, il lui fendit sur la peau sa chemise, ses bottes, et tout ce qu'il eut de la peine à lui ôter de dessus le corps, et ayant fait un paquet de toutes les hardes de l'ivrogne dépouillé, l'emporta, fuyant comme un loup avec sa proie.

Nous laisserons courir avec son butin cet homme, qui était le même fou qui avait autrefois fait si grand'peur à Destin quand il commença la quête de mademoiselle Angélique; et nous ne quitterons point Ragotin qui ne veille pas, et qui a grand besoin d'être réveillé. Son corps nu, exposé au soleil, fut bientôt couvert et piqué de mouches et de moucherons de différentes espèces, dont pourtant il ne fut point éveillé, mais il le fut quelque temps après par une troupe de paysans qui conduisaient une charrette. Le corps nu de Ragotin ne leur donna pas plutôt dans la vue, qu'ils s'écrièrent : Le voilà! Et s'approchant de lui avec le moins de bruit qu'ils purent, comme s'ils eussent eu peur de l'éveiller, ils s'assurèrent de ses pieds et de ses mains, qu'ils lièrent avec de grosses cordes et l'ayant ainsi gar-

rotté, le portèrent dans leur charrette, qu'ils firent aussitôt partir avec autant de hâte qu'en a un galant qui enlève une maîtresse contre son gré et celui de ses parents. Ragotin était si ivre, que toutes les violences qu'on lui fit ne purent l'éveiller, non plus que les rudes cahots de la charrette, que ces paysans faisaient aller fort vite et avec tant de précipitation, qu'elle versa dans un mauvais pas plein d'eau et de boue; et Ragotin, par conséquent, versa aussi. La fraîcheur du lieu où il tomba, dont le fond avait quelques pierres, ou quelque chose d'aussi dur, et le rude branle de sa chute l'éveillèrent. L'état surprenant où il se trouva, l'étonna furieusement : il se voyait lié pieds et mains et tombé dans la boue, il se sentait la tête tout étourdie de son ivresse et de sa chute, et ne savait que juger de trois ou quatre paysans qui le relevaient et d'autant d'autres qui relevaient une charrette. Il était si effrayé de son aventure, que même il ne parla pas en si beau sujet, lui qui était grand parleur de son naturel; et un moment après il n'eût pu parler à personne, quand il l'eût voulu. Car les paysans, ayant tenu ensemble un conseil secret, délièrent le pauvre petit homme des pieds seulement; et au lieu de lui en dire la raison ou de lui en faire quelque civilité, observant entre eux un grand silence, tournèrent la charrette du côté qu'elle était venue, et s'en retournèrent avec autant de précipitation qu'ils en avaient eu à venir là. Le lecteur discret est peut-être en peine de savoir ce que les paysans voulaient à Ragotin et pourquoi ils ne lui firent rien. L'affaire est assurément difficile à deviner et ne se peut savoir à moins que d'être révélée. Et pour moi, quelque peine que j'y aie prise, et après y avoir employé tous mes amis, je ne l'ai sue depuis peu de temps que par hasard, et lorsque je l'espérais le moins, de la façon que je vais vous le dire. Un prêtre du Bas-Maine, un peu fou, mélancolique, qu'un procès avait fait venir à Paris, en attendant que son procès fût en état d'être jugé, voulut faire imprimer quelques pensées creuses qu'il avait sur l'Apocalypse. Il était si fécond en chimères et si amoureux des dernières productions de son esprit, qu'il haïssait les vieilles, et ainsi pensa faire enrager un imprimeur, à qui il faisait vingt fois refaire la même feuille. Il fut obligé par-là d'en changer souvent; et enfin il s'était adressé à celui qui a imprimé le présent livre, chez qui il lut une fois quelques feuilles qui parlaient de cette même aventure que je vous raconte. Ce bon prêtre en avait plus de connaissance que moi, ayant su des mêmes paysans qui

enlevèrent Ragotin de la façon que je vous l'ai dit, le motif de leur entreprise, que je n'avais pu savoir. Il connut donc d'abord où l'histoire était défectueuse; et en ayant donné connaissance à mon imprimeur, qui en fut fort étonné (car il avait cru, comme beaucoup d'autres, que mon roman était un livre fait à plaisir), il ne se fit pas beaucoup prier par l'imprimeur pour me venir voir. J'appris alors du véritable Manceau, que les paysans qui lièrent Ragotin endormi étaient les proches parents du pauvre fou qui courait les champs, que Destin avait rencontré de nuit et qui avait dépouillé Ragotin en plein jour. Ils avaient fait dessein d'enfermer leur parent, avaient souvent essayé de le battre, et avaient souvent été bien battus par le fou, qui était un fort et puissant homme. Quelques personnes du village, qui avaient vu de loin reluire au soleil le corps de Ragotin, le prirent pour le fou endormi; n'ayant osé en approcher, de peur d'être battus, ils en avaient averti ces paysans, qui vinrent avec toutes les précautions que vous avez vues, prirent Ragotin sans le reconnaître, et l'ayant reconnu pour n'être pas celui qu'ils cherchaient, le laissèrent les mains liées, afin qu'il ne pût rien entreprendre contre eux. Les mémoires que j'eus de ce prêtre me donnèrent beaucoup de joie, et j'avoue qu'il me rendit un grand service; mais je ne lui en rendis pas un petit, en lui conseillant en ami de ne pas faire imprimer son livre plein de visions ridicules. Quelqu'un m'accusera peut-être d'avoir conté une particularité fort inutile : un autre louera beaucoup ma sincérité. Retournons à Ragotin, le corps crotté et meurtri, la bouche sèche, la tête pesante et les mains liées derrière le dos. Il se leva le mieux qu'il put; et ayant porté sa vue de part et d'autre, le plus loin qu'elle put s'étendre, sans voir ni maisons ni hommes, il prit le premier chemin battu qu'il trouva, bandant tous les ressorts de son esprit, pour voir clair dans son aventure. Ayant les mains liées, il recevait une furieuse incommodité de quelques moucherons opiniâtres, qui s'attachaient par malheur aux parties de son corps où ses mains garrottées ne pouvaient aller, et l'obligeaient quelquefois à se coucher par terre pour s'en délivrer en les écrasant ou en leur faisant quitter prise. Enfin il attrapa un chemin creux, revêtu de haies et plein d'eau, et ce chemin allait au gué d'une petite rivière. Il s'en réjouit, faisant état de se laver le corps qu'il avait plein de boue : mais en approchant du gué, il vit un carrosse versé, d'où le cocher et un paysan tiraient, par les

exhortations d'un vénérable homme d'église, cinq ou six religieuses fort mouillées. C'était la vieille abbesse d'Estival, qui revenait du Mans, où une affaire importante l'avait fait aller, et qui, par la faute de son cocher, avait fait naufrage.

L'abbesse et les religieuses tirées du carrosse aperçurent de loin la figure nue de Ragotin qui venait droit à elles, dont elles furent fort scandalisées, et encore plus qu'elles, le père Giflot, directeur discret de l'abbaye. Il fit tourner vivement le dos aux bonnes mères, de peur d'irrégularité, et cria de toute sa force à Ragotin qu'il n'approchât pas de plus près. Ragotin poussa toujours en avant, et commença d'enfiler une longue planche qui était là pour la commodité des gens de pied, et le père Giflot vint au-devant de lui, suivi du cocher et du paysan, et douta d'abord s'il devait l'exorciser, tant il trouvait sa figure diabolique. Enfin il lui demanda qui il était, d'où il venait, pourquoi il était nu, pourquoi il avait les mains liées; et lui fit toutes ces questions-là avec beaucoup d'éloquence, ajoutant à ses paroles le ton de la voix et l'action des mains. Ragotin lui répondit incivilement : « Qu'en avez-vous à faire? » Et voulant passer outre sur la planche, il poussa si rudement le révérend père Giflot, qu'il le fit choir dans l'eau. Le bon prêtre entraîna avec lui le cocher, le cocher le paysan; et Ragotin trouva leur manière de tomber dans l'eau si divertissante, qu'il en éclata de rire. Il continua son chemin vers les religieuses, qui, le voile baissé, lui tournèrent le dos en haie, et ayant toutes le visage tourné vers la campagne. Ragotin eut beaucoup d'indifférence pour les visages des religieuses, et passait outre, pensant en être quitte, ce que ne pensait pas le père Giflot. Il suivit Ragotin, secondé du paysan et du cocher, qui, le plus en colère des trois, et déjà de mauvaise humeur, à cause que madame l'abbesse l'avait grondé, se détacha du gros, joignit Ragotin, et, à grands coups de fouet, se vengea sur la peau d'autrui de l'eau qui avait mouillé la sienne. Ragotin n'attendit pas une seconde décharge; il s'enfuit comme un chien qu'on fouette, et le cocher, qui n'était pas satisfait d'un seul coup de fouet, le fit hâter d'aller à plusieurs autres, qui tous tirèrent le sang de la peau du fugitif. Le père Giflot, quoique essoufflé d'avoir couru, ne se lassait pas de crier : « Fouettez! fouettez! » de toute sa force; et le cocher, de toute la sienne, redoublait ses coups sur Ragotin et commençait à s'y plaire, quand un moulin se présenta au pauvre homme, comme un asile. Il y courut, ayant

toujours son bourreau à ses trousses, et trouvant .a porte d'une basse-cour ouverte, y entra, et y fut reçu d'abord par un mâtin qui le prit aux fesses. Il en jeta des cris douloureux, et gagna un jardin ouvert avec tant de précipitation, qu'il renversa six ruches de mouches à miel, qui étaient posées à l'entrée; et ce fut là le comble de ses infortunes. Ces petits éléphants ailés, pourvus de proboscides et armés d'aiguillons, s'acharnèrent sur ce petit corps nu, qui n'avait point de mains pour se défendre, et le blessèrent d'une horrible manière. Il en cria si haut, que le chien qui le mordait s'enfuit de la peur qu'il en eut, ou plutôt des mouches. Le cocher impitoyable fit comme le chien; et le père Giflot, à qui la colère avait fait oublier pour un temps la charité, se repentait d'avoir été trop vindicatif, et alla lui-même hâter le meunier et ses gens, qui, à son gré, venaient trop lentement au secours d'un homme qu'on assassinait dans le jardin. Le meunier retira Ragotin d'entre les glaives pointus et venimeux de ces ennemis violents; et quoiqu'il fût enragé de ses ruches, il ne laissa pas d'avoir pitié du misérable. Il lui demanda où diable il se venait fourrer, nu et les mains liées, entre des paniers à mouches. Mais quand Ragotin eût voulu lui répondre, il ne l'eût pu dans l'extrême douleur qu'il sentait par tout son corps. Un petit ours nouveau-né, qui n'a point été encore léché de sa mère, est plus formé en sa figure oursine, que ne le fut Ragotin en sa figure humaine, après que les piqûres des mouches l'eurent enflé depuis les pieds jusqu'à la tête. La femme du meunier, pitoyable comme une femme, lui fit dresser un lit, et le fit coucher. Le père Giflot, le cocher, le paysan, retournèrent à l'abbesse d'Estival et à ses religieuses, qui se rembarquèrent dans leur carrosse, et escortées du révérend père Giflot, monté sur une jument, continuèrent leur chemin. Il se trouva que le moulin était à l'élu du Rignon ou à son gendre Bagottière (je n'ai pas bien su lequel). Ce du Rignon était parent de Ragotin, qui, s'étant fait connaître au meunier et à sa femme, en fut servi avec beaucoup de soin et pansé heureusement, jusqu'à son entière convalescence, par le chirurgien d'un bourg voisin. Aussitôt qu'il put marcher, il retourna au Mans, où la joie de savoir que la Rancune et l'Olive avaient trouvé son mulet et l'avaient ramené avec eux, lui fit oublier la chute, la charrette et les coups de fouet du cocher, les morsures du chien et les piqûres des mouches.

CHAPITRE XL.

Ce qui se passe entre le petit Ragotin et le grand Baguenodière.

Destin et la l'Étoile, Léandre et Angélique, deux couples de beaux et parfaits amants, arrivèrent dans la capitale du Maine, sans faire de mauvaise rencontre. Destin remit Angélique dans les bonnes grâces de sa mère, à qui il sut si bien faire valoir le mérite, la condition et l'amour de Léandre, que la bonne la Caverne commença d'approuver la passion que ce jeune garçon et sa fille avaient l'un pour l'autre, autant qu'elle s'y était opposée. La pauvre troupe n'avait pas encore bien fait ses affaires dans la ville du Mans; mais un homme de condition, qui aimait fort la comédie, suppléa à l'humeur chiche des Manceaux. Il avait la plus grande partie de son bien dans le Maine, avait pris une maison dans le Mans, et y attirait souvent des personnes de condition de ses amis, tant courtisans que provinciaux, et même quelques beaux esprits de Paris, entre lesquels il se trouvait des poètes du premier ordre; enfin il était une espèce de Mécénas moderne. Il aimait passionnément la comédie et tous ceux qui s'en mêlaient; c'est ce qui attirait tous les ans dans la capitale du Maine les meilleures troupes de comédiens du royaume.

Ce seigneur que je vous dis arriva au Mans dans le temps que nos pauvres comédiens en voulaient sortir, mal satisfaits de l'auditoire manceau. Il les pria d'y demeurer encore quinze jours pour l'amour de lui; et pour les y obliger, il leur donna cent pistoles et leur en promit autant quand ils s'en iraient. Il était bien aise de donner le divertissement de la comédie à plusieurs personnes de qualité, de l'un et de l'autre sexe, qui arivèrent au Mans dans le même temps, et qui y devaient faire quelque séjour, à sa prière.

Ce seigneur, que j'appellerai le marquis d'Orsé, était grand chasseur, et avait fait venir au Mans son équipage de chasse, qui était des plus beaux qui fût en France. Les landes et les forêts du Maine font un des plus agréables pays de chasse qui se puissent trouver dans tout le reste de la France, soit pour le cerf, soit pour le lièvre. En ce temps-là la ville du Mans se trouva pleine de chasseurs, que le bruit de cette grande fête y attira la plupart avec leurs femmes, qui furent ravies de voir des femmes de la cour, pour en

pouvoir parler le reste de leurs jours auprès de leur feu. Ce n'est pas une petite ambition aux provinciaux, que de pouvoir dire quelquefois qu'ils ont vu, en un tel lieu, et en tel temps, des gens de la cour, dont ils prononcent toujours le nom tout sec, comme, par exemple : Je perdis mon argent contre Roquelaure; Créqui a tant gagné; Coaquin court le cerf en Touraine; et si on leur laisse quelquefois entamer un discours de politique ou de guerre, ils ne déparlent pas (si j'ose ainsi dire) jusqu'à ce qu'ils aient épuisé la matière autant qu'ils en sont capables.

Finissons la digression. Le Mans donc se trouva plein de noblesse, grosse et menue. Les hôtelleries furent pleines d'hôtes; et la plupart des gros bourgeois, qui logèrent des personnes de qualité ou des nobles campagnards de leurs amis, salirent en peu de temps tous leurs draps fins et leur linge damassé. Les comédiens ouvrirent leur théâtre, en humeur de bien faire, comme des comédiens payés par avance. Le bourgeois du Mans se rechaussa pour la comédie. Les dames de la ville et de la province étaient ravies d'y voir tous les jours des dames de la cour, de qui elles apprirent à se bien habiller, au moins mieux qu'elles ne faisaient, au grand profit de leurs tailleurs, à qui elles donnèrent à reformer quantité de vieilles robes. Le bal se donnait tous les soirs, où de très méchants danseurs dansèrent de très mauvaises courantes, et où plusieurs jeunes gens de la ville dansèrent en bas de drap de Hollande ou d'Usseau, et en souliers cirés. Nos comédiens furent souvent appelés pour jouer en visite.

La l'Étoile et Angélique donnèrent de l'amour aux cavaliers et de l'envie aux dames. Inézilla, qui dansa la sarabande, à la prière des comédiens, se fit admirer; Roquebrune en pensa mourir de réplétion d'amour, tant le sien augmenta tout à coup; Ragotin avoua à la Rancune que, s'il différait plus long-temps à le mettre bien dans l'esprit de la l'Étoile, la France allait être sans Ragotin. La Rancune lui donna de bonnes espérances; et pour lui témoigner l'estime particulière qu'il faisait de lui, le pria de lui prêter pour vingt-cinq ou trente francs de monnaie. Ragotin pâlit à cette prière incivile, se repentit de ce qu'il venait de lui dire, et renonça quasi à son amour. Mais enfin, en enrageant tout vif, il fit la somme en toute sorte d'espèces, qu'il tira de différents boursons, et la donna fort tristement à la Rancune, qui lui promit que dès le jour d'après il entendrait parler de lui.

Ce jour-là on joua le *Dom Japhet*, ouvrage de théâtre aussi enjoué que celui qui l'a fait a sujet de l'être peu. L'auditoire fut nombreux, la pièce fut bien représentée, et tout le monde fut satisfait, à la réserve du désastreux Ragotin. Il vint tard à la comédie, et pour la punition de ses péchés, il se plaça derrière un gentilhomme provincial, homme à large échine, et couvert d'une grosse casaque, qui grossissait beaucoup sa figure. Il était d'une taille si haute au-dessus des plus grandes, que, quoiqu'il fût assis, Ragotin, qui n'était séparé de lui que d'un rang de siéges, crut qu'il était debout, et lui cria incessamment qu'il s'assît comme les autres, ne pouvant croire qu'un homme assis ne dût pas avoir la tête au niveau de toutes celles de la compagnie. Ce gentilhomme, qui se nommait la Baguenodière, ignora long-temps que Ragotin parlât à lui. Enfin, Ragotin l'appela Monsieur à la plume verte; et comme véritablement il en avait une bien touffue, bien sale et peu fine, il tourna la tête, et vit un petit impatient qui lui dit assez rudement qu'il s'assît. La Baguenodière en fut si peu ému, qu'il se tourna vers le théâtre, comme si de rien n'eût été. Ragotin lui cria une seconde fois de s'asseoir. Il tourna encore la tête vers lui, le regarda et se retourna vers le théâtre. Ragotin recria; la Baguenodière tourna la tête pour la troisième fois, pour la troisième fois regarda son homme, et pour la troisième fois se tourna vers le théâtre. Tant que dura la comédie, Ragotin lui cria de même force qu'il s'assît; et la Baguenodière le regarda toujours d'un même flegme, capable de faire enrager tout le genre humain. On eût pu comparer la Baguenodière à un grand dogue, et Ragotin à un roquet qui aboie après lui, sans que le dogue en fasse autre chose que d'aller pisser contre une muraille. Enfin, tout le monde prit garde à ce qui se passait entre le plus grand homme et le plus petit de la compagnie, et tout le monde commença d'en rire, dans le temps que Ragotin commença d'en jurer d'impatience, sans que la Baguenodière fit autre chose que de le regarder froidement. Ce la Baguenodière était le plus grand homme et le plus grand brutal du monde. Il demanda avec sa froideur accoutumée, à deux gentilshommes qui étaient auprès de lui, de quoi ils riaient; ils lui dirent ingénument que c'était de lui et de Ragotin, et pensaient bien par-là le congratuler plutôt que lui déplaire. Ils lui déplurent pourtant, et un *vous êtes de bons sots*, que la Baguenodière d'un visage refrogné leur lâcha assez mal à propos, leur apprit qu'il prenait mal la chose, et les obligea à lui repartir, cha-

cun pour sa part, d'un grand soufflet. La Baguenodière ne put d'abord que les pousser des coudes à droite et à gauche, ses mains étant embarrassées dans sa casaque; et avant qu'il les eût libres, les gentilshommes, qui étaient frères et fort actifs de leur naturel, lui donnèrent demi-douzaine de soufflets dont les intervalles furent par hasard si bien compassés, que ceux qui les ouïrent sans les voir donner, crurent que quelqu'un avait frappé six fois des mains l'une contre l'autre à intervalles égaux. Enfin la Baguenodière tira ses mains de dessous sa lourde casaque; mais, pressé comme il l'était des deux frères qui le gourmaient comme des lions, ses longs bras n'eurent pas leurs mouvements libres. Il voulut reculer, et il tomba à la renverse sur un homme qui était derrière lui, et le renversa lui et son siége sur le malheureux Ragotin, qui fut renversé sur un troisième, et ainsi de suite jusqu'où finissaient les siéges, dont une file entière fut renversée comme des quilles.

Le bruit des tombants, des dames foulées, de celles qui avaient peur, des enfants qui criaient, des gens qui parlaient, de ceux qui riaient, de ceux qui se plaignaient et de ceux qui battaient des mains, fit une rumeur infernale. Jamais un aussi petit sujet ne causa de plus grands accidents; et ce qu'il y eut de merveilleux, c'est qu'il n'y eut pas une épée tirée, quoique le principal démêlé fut entre des personnes qui en portaient, et qu'il y en eût plus de cent dans la compagnie. Mais ce qui fut encore plus merveilleux, c'est que la Baguenodière se gourma et fut gourmé sans s'émouvoir non plus que de l'affaire du monde la plus indifférente; et de plus, on remarqua que de toute l'après-dînée il n'avait ouvert la bouche que pour dire les quatre malheureux mots qui lui attirèrent cette grêle de souffletades, et ne l'ouvrit pas jusqu'au soir, tant ce grand homme avait de flegme, et une taciturnité proportionnée à sa taille. Ce hideux chaos de tant de personnes et de siéges mêlés les uns dans les autres fut long-temps à se débrouiller.

Tandis que l'on y travaillait, et que les plus charitables se mettaient entre la Baguenodière et ses deux ennemis, on entendit des hurlements effroyables qui sortaient comme de dessous terre. Qui pouvait-ce être que Ragotin? En vérité, quand la fortune a commencé de persécuter un misérable, elle le persécute toujours. Le siége du pauvre petit homme était justement posé sur l'ais qui couvre l'égout du tripot. Cet égout est toujours au milieu, immédiatement sous la corde. Il sert à recevoir l'eau de pluie, et l'ais qui le

couvre se lève comme un dessus de boîte. Comme les ans viennent à bout de toutes choses, l'ais de ce tripot, où se faisait la comédie, était fort pourri, et s'était rompu sous Ragotin, quand un homme, honnêtement pesant, l'accabla de son corps et de son siége. Cet homme fourra une jambe dans le trou où Ragotin était tout entier; cette jambe était bottée, et l'éperon en piquait Ragotin à la gorge, ce qui lui faisait faire ces furieux hurlements qu'on ne pouvait deviner. Quelqu'un lui donna la main, et dans le temps que sa jambe engagée dans le trou changea de place, Ragotin lui mordit le pied si serré, que cet homme crut être mordu d'un serpent, et fit un cri qui fit tressaillir celui qui le secourait, qui, de peur, en lâcha prise. Enfin il se reconnut, redonna la main à son homme qui ne criait plus, parce que Ragotin ne le mordait plus, et tous deux ensemble déterrèrent le petit homme, qui ne vit pas plus tôt la lumière du jour que, menaçant tout le monde de la tête et des yeux, et principalement ceux qu'il vit rire en le regardant, il se fourra dans la presse de ceux qui sortaient, méditant quelque chose de bien glorieux pour lui, et bien funeste pour la Baguenodière. Je n'ai pas su de quelle façon la Baguenodière fut accommodé avec les deux frères; tant il y a qu'il le fut; du moins, n'ai-je pas ouï dire qu'ils se soient depuis rien fait les uns aux autres. Et voilà ce qui troubla en quelque façon la première représentation que firent nos comédiens, devant l'illustre compagnie qui se trouvait alors dans la ville du Mans.

CHAPITRE XLI,

Qui n'a pas besoin de titre.

On représenta, le jour suivant, le *Nicomède* de l'inimitable M. de Corneille. Cette comédie est admirable à jugement, et celle de cet excellent poète de théâtre en laquelle il a plus mis du sien et a plus fait paraître la fécondité et la grandeur de son génie, donnant à tous les personnages des caractères fiers, tous différents les uns des autres. La représentation n'en fut point troublée, et ce fut peut-être à cause que Ragotin ne s'y trouva pas. Il ne se passait guère de jour qu'il ne s'attirât quelque affaire, à quoi sa mauvaise gloire

et son esprit violent et présomptueux contribuaient autant que sa mauvaise fortune, qui jusqu'alors ne lui avait point fait de quartier.

Le petit homme avait passé l'après-dînée dans la chambre du mari d'Inézilla, l'opérateur Ferdinando Ferdinandi, Normand, se disant Vénitien (comme je vous l'ai déjà dit), médecin spagirique de profession; et pour dire franchement ce qu'il était, grand charlatan et encore plus grand fourbe.

La Rancune, pour se donner quelque relâche des importunités que lui faisait sans cesse Ragotin, à qui il avait promis de le faire aimer de mademoiselle de l'Étoile, lui avait fait accroire que l'opérateur était un grand magicien qui pouvait faire courir en chemise, après un homme, la femme du monde la plus sage; mais qu'il ne faisait de semblables merveilles que pour ses amis particuliers, dont il connaissait la discrétion, à cause qu'il s'était mal trouvé d'avoir fait agir son art pour les plus grands seigneurs de l'Europe. Il conseilla à Ragotin de mettre tout en usage pour gagner ses bonnes grâces, ce qu'il lui assura ne lui devoir pas être difficile, l'opérateur étant homme d'esprit, qui devenait aisément amoureux de ceux qui en avaient; et qui, quand une fois il aimait quelqu'un, n'avait plus rien de réservé pour lui. Il n'y a qu'à louer ou à respecter un homme glorieux, on lui fait faire ce que l'on veut. Il n'en est pas de même d'un homme patient. Il n'est pas aisé à gouverner, et l'expérience apprend qu'une personne humble, et qui a le pouvoir sur soi de remercier quand on l'a refusée, vient plutôt à bout de ce qu'elle entreprend, que celle qui s'offense d'un refus. La Rancune persuada à Ragotin ce qu'il voulut, et Ragotin, dès l'heure même, alla persuader à l'opérateur qu'il était un grand magicien.

Je ne vous dirai point ce qu'il lui dit; il suffit que l'opérateur, qui avait été averti par la Rancune, joua bien son personnage, et nia qu'il fût magicien d'une manière à faire croire qu'il l'était. Ragotin passa l'après-dînée auprès de lui. Il avait un matras sur le feu pour quelque opération chimique; et pour ce jour-là, il n'en put rien tirer d'affirmatif, dont l'impatient Manceau passa une nuit fort mauvaise. Le jour suivant, il entra dans la chambre de l'opérateur, qui était encore dans le lit. Inézilla le trouva fort mauvais; car elle n'était plus d'âge à sortir de son lit aussi fraîche comme une rose, et elle avait soin, tous les matins, d'être longtemps enfermée en particulier, avant que d'être en état de paraître en public. Elle se coula donc dans un cabinet, sui-

vie de sa servante Morisque, qui lui porta toutes ses munitions d'amour; et cependant Ragotin remit le sieur Ferdinandi sur la magie, et le sieur Ferdinandi s'ouvrit plus qu'il n'avait fait, mais sans lui vouloir rien promettre.

Ragotin voulut lui donner des marques de sa largesse; il fit fort bien apprêter le dîner et y convia les comédiens et les comédiennes. Je ne vous dirai point les particularités du repas, vous saurez seulement qu'on s'y réjouit beaucoup et qu'on y mangea de grande force. Après dîner, Inézilla fut priée, par Destin et les comédiennes, de leur dire quelque historiette espagnole, de celles qu'elle composait ou traduisait tous les jours, à l'aide du divin Roquebrune, qui lui avait juré, par Apollon et les neuf Sœurs, qu'il lui apprendrait, dans six mois, toutes les grâces et les finesses de notre langue. Inézilla ne se fit point prier; et tandis que Ragotin fit la cour au magicien Ferdinandi, elle lut, d'un ton de voix charmant, la nouvelle que vous allez lire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XLII.

Les deux frères rivaux.

Dorothée et Féliciane de Montsalve étaient les deux plus aimables filles de Séville; et quand elles ne l'eussent pas été, leur bien et leur condition les eussent fait rechercher de tous les cavaliers qui avaient envie de se marier. Don Manuel, leur père, ne s'était point encore déclaré en faveur de personne, et Dorothée sa fille, qui, comme aînée, devait être mariée avant sa sœur, avait, comme elle, si bien ménagé ses regards et ses actions, que le plus présomptueux de ses prétendants avait encore à douter si les prétentions amoureuses en étaient bien ou mal reçues.

Cependant ces belles filles n'allaient point à la messe sans un cortége d'amants bien parés. Elles ne prenaient point d'eau bénite, que plusieurs mains, belles ou laides, ne leur en offrissent à la fois. Leurs beaux yeux ne pouvaient se lever de dessus leurs livres de prières, qu'ils ne se trouvassent le centre de je ne sais combien de regards immodérés, et elles ne faisaient pas un pas dans l'église, qu'elles n'eussent des révérences à rendre; mais si leur mérite leur causait tant de fatigue dans les lieux publics et dans les églises, il leur at-

tirait souvent, devant les fenêtres de la maison de leur père, des divertissements qui leur rendaient supportable la sévère clôture à quoi les obligeaient leur sexe et la coutume de la nation. Il ne se passait guère de nuits qu'elles ne fussent régalées de quelque musique; et l'on courait fort souvent la bague devant leurs fenêtres, qui donnaient sur une place publique. Un jour, entre autres, un étranger s'y fit admirer, par son adresse, sur tous les cavaliers de la ville, et fut remarqué pour un homme parfaitement bien fait par les deux belles sœurs. Plusieurs cavaliers de Séville qui l'avaient connu en Flandre, où il avait commandé un régiment de cavalerie, le convièrent de courir la bague avec eux; ce qu'il fit, habillé à la soldate. A quelques jours de là on fit dans Séville la cérémonie de sacrer un évêque. L'étranger, qui se faisait appeler don Sanche de Sylva, se trouva dans l'église où se faisait la cérémonie, avec les plus galants de Séville, et les belles sœurs de Montsalve s'y trouvèrent aussi, entre plusieurs dames déguisées comme elles, à la mode de Séville, avec une mante de grosse étoffe, et un petit chapeau couvert de plumes sur la tête. Don Sanche se trouva par hasard entre les deux belles sœurs et une dame qu'il accosta, mais qui le pria civilement de ne parler point à elle, et de laisser libre la place qu'il occupait à une personne qu'elle attendait. Don Sanche lui obéit, et approchant de Dorothée de Montsalve, qui était plus près de lui que sa sœur, et qui avait vu ce qui s'était passé entre cette dame et lui: « J'avais espéré, lui dit-il, qu'étant étranger, la dame à qui j'ai voulu parler ne me refuserait pas sa conversation, mais elle m'a puni d'avoir cru trop témérairement que la mienne n'était pas à mépriser. Je vous supplie, continua-t-il, de n'avoir pas tant de rigueur qu'elle pour un étranger qu'elle vient de maltraiter, et pour la gloire des dames de Séville, de lui donner sujet de se louer de leur bonté. — Vous m'en donnez un bien grand de vous traiter aussi mal qu'a fait cette dame, lui répondit Dorothée, puisque vous n'avez recours à moi qu'à son refus; mais afin que vous n'ayez pas à vous plaindre des dames de mon pays, je veux ne parler qu'avec vous tant que durera la cérémonie, et par-là vous jugerez que je n'ai point donné ici de rendez-vous à personne. — C'est de quoi je suis étonné, faite comme vous êtes, lui dit don Sanche; et il faut que vous soyez bien à craindre, ou que les galants de cette ville soient bien timides, ou plutôt que celui dont j'occupe le poste soit absent. — Et pensez-vous, lui dit Dorothée, que je sache si

peu comment il faut aimer, qu'en l'absence d'un galant, je ne m'empêchasse pas bien d'aller dans une assemblée où je le trouverais à dire? Ne faites pas une autre fois un si mauvais jugement d'une personne que vous ne connaissez pas. — Vous connaîtriez bien, répliqua don Sanche, que je juge de vous plus avantageusement que vous ne pensez, si vous me permettiez de vous servir autant que mon inclination m'y porte. — Nos premiers mouvements ne sont pas toujours bons à suivre, lui dit Dorothée; et de plus il se trouve une grande difficulté dans ce que vous me proposez. — Il n'y en a point que je ne surmonte pour mériter d'être à vous, lui repartit don Sanche. — Ce n'est pas un dessein de peu de jours, lui répondit Dorothée : vous ne songez peut-être pas que vous ne faites que passer par Séville, et peut-être ne savez-vous pas aussi que je ne trouverais pas bon qu'on ne m'aimât qu'en passant. — Accordez-moi seulement ce que je vous demande, lui dit-il, et je vous promets que je serai dans Séville toute ma vie. — Ce que vous me dites là est bien galant, repartit Dorothée; et je m'étonne fort qu'un homme qui sait dire de pareilles choses n'ait point encore ici choisi de dame à qui il pût débiter sa galanterie. N'est-ce point qu'il ne croit pas qu'elles en vaillent la peine? — C'est plutôt qu'il se défie de ses forces, lui dit don Sanche. — Répondez-moi précisément à ce que je vous demande, lui dit Dorothée, et m'apprenez confidemment celle de nos dames qui aurait le pouvoir de vous arrêter dans Séville. — Je vous ai déjà dit que vous m'y arrêteriez si vous vouliez, lui répondit don Sanche. — Vous ne m'avez jamais vue, lui dit Dorothée; déclarez-vous donc sur quelqu'autre. — Je vous avouerai donc, puisque vous me l'ordonnez, lui dit don Sanche, que si Dorothée de Montsalve avait autant d'esprit que vous, je me croirais un homme heureux dont elle estimerait le mérite et souffrirait les soins. — Il se trouve dans Séville plusieurs dames qui l'égalent, et même qui la surpassent, lui dit Dorothée; mais, ajouta-t-elle, n'avez-vous point ouï dire qu'entre ses galants, il s'en trouvât quelqu'un qu'elle favorisât plus que les autres? — Comme je me suis vu fort éloigné de la mériter, lui dit don Sanche, je ne me suis pas beaucoup mis en peine de m'informer de ce que vous dites. — Pourquoi ne la mériteriez-vous pas aussitôt qu'un autre? lui demanda Dorothée; le caprice des dames est quelquefois étrange, et souvent le premier abord d'un nouveau venu fait plus de progrès que plusieurs années de services des galants qui sont tous les jours devant

leurs yeux. — Vous vous défaites de moi adroitement, dit don Sanche, en me donnant courage d'en aimer une autre que vous; et je vois bien par-là que vous ne considèreriez les services d'un nouveau galant, au préjudice de celui avec qui il y a long-temps que vous êtes engagée. — Ne vous mettez pas cela dans l'esprit, lui répondit Dorothée; et croyez plutôt que je ne suis pas assez facile à persuader par une simple cajolerie, pour croire la vôtre l'effet d'une inclination naissante, et même ne m'ayant jamais vue. — S'il ne manque que cela à la déclaration d'amour que je vous fais pour la rendre recevable, repartit don Sanche, ne vous cachez pas davantage à un étranger qui est déjà charmé de votre esprit. — Le vôtre ne le serait pas de mon visage, lui répondit Dorothée. — Ah! vous ne pouvez être que fort belle, répliqua don Sanche, puisque vous avouez si franchement que vous ne l'êtes pas; et je ne doute plus à cette heure, que vous ne vouliez vous défaire de moi, parce que je vous ennuie, ou que toutes les places de votre cœur ne ne soient déjà prises. Il n'est donc pas juste, ajouta-t-il, que la bonté que vous avez eue à me souffrir, se lasse davantage; et je ne veux pas vous laisser croire que je n'aie eu dessein que de passer mon temps, lorsque je vous offrais tout celui de ma vie. — Pour vous témoigner, lui dit Dorothée, que je ne veux pas avoir perdu celui que j'ai employé à m'entretenir avec vous, je serai bien aise de ne m'en séparer point, que je ne sache qui vous êtes. — Je ne puis faillir en vous obéissant : sachez donc, aimable inconnue, lui dit-il, que je porte le nom de Sylva, qui est celui de ma mère : que mon père est gouverneur de Quito, dans le Pérou; que je suis dans Séville par son ordre; et que j'ai passé toute ma vie en Flandre, où j'ai mérité les plus beaux emplois de l'armée, et une commanderie de Saint-Jacques. Voilà en peu de paroles ce que je suis, continua-t-il, et il ne tiendra désormais qu'à vous que je ne puisse vous faire savoir, en lieu moins public, ce que je veux être toute ma vie. — Ce sera le plus tôt que je pourrai lui dit Dorothée; et cependant, sans vous mettre en peine de me connaître davantage, si vous ne voulez vous mettre en danger de ne me connaître jamais, contentez-vous de savoir que je suis de qualité, et que mon visage ne fait pas peur. » Don Sanche la quitta, lui faisant une révérence, et alla joindre un grand nombre de galants à louer qui s'entretenaient ensemble.

Quelques dames tristes, de celles qui sont toujours en

peine de la conduite des autres et fort en repos de la leur, qui se font d'elles-mêmes arbitres du mal et du bien, quoiqu'on puisse faire des gageures sur la vertu, comme sur tout ce qui n'est pas bien avéré, et qui croient qu'avec un peu de rudesse brutale et de grimace dévote elles ont de l'honneur à revendre, quoique l'enjouement de leur jeunesse ait été plus scandaleux que le chagrin de leurs rides n'a été de bon exemple; ces dames donc, le plus souvent de connaissances très courtes, diront ici que mademoiselle Dorothée est pour le moins une étourdie, non-seulement d'avoir si brusquement fait de si grandes avances à un homme qu'elle ne connaissait que de vue, mais aussi d'avoir souffert qu'on lui parlât d'amour; et que si une fille, sur qui elles auraient dû pouvoir, en avait fait autant, elle ne serait pas un quart d'heure dans le monde.

Mais que les ignorantes sachent que chaque pays a ses coutumes particulières; et que si en France les femmes, et même les filles, qui vont partout sur leur bonne foi, s'offensent, ou du moins le doivent faire, de la moindre déclaration d'amour, en Espagne, où elles sont resserrées comme des religieuses, on ne les offense point de leur dire qu'on les aime, quand celui qui leur dirait n'aurait pas de quoi se faire aimer. Elles font bien davantage; ce sont toujours presque les dames qui font les premières avances et qui sont les premières prises, parce qu'elles sont les dernières à être vues des galants, qu'elles voient tous les jours dans les églises, dans les cours, et de leurs balcons et jalousies. Dorothée fit confidence à sa sœur Féliciane de la conversation qu'elle avait eue avec don Sanche, et lui avoua que cet étranger lui plaisait plus que tous les cavaliers de Séville; et sa sœur approuva fort le dessein qu'elle avait sur sa liberté. Les deux belles sœurs moralisèrent long-temps sur les priviléges avantageux qu'avaient les hommes par-dessus les femmes, qui n'étaient presque jamais mariées qu'au choix de leurs parents, qui n'était pas toujours à leur gré, au lieu que les hommes pouvaient se choisir des femmes aimables. « Pour moi, disait Dorothée à sa sœur, je suis bien assurée que l'amour ne me fera jamais rien faire contre mon devoir; mais je suis aussi fort résolue à ne me marier jamais avec un homme qui ne possèdera pas à lui seul tout ce que j'aurais à chercher en plusieurs autres; et j'aime bien mieux passer ma vie dans un couvent, qu'avec un mari que je ne pourrais pas aimer. » Féliciane dit à sa sœur qu'elle avait pris cette résolution-là aussi bien qu'elle, et elles s'y for-

tifièrent l'une l'autre par tous les raisonnements que leurs beaux esprits leur fournirent sur ce sujet. Dorothée trouvait de la difficulté à tenir à don Sanche la parole qu'elle lui avait donnée de se faire connaître à lui, et elle en témoignait beaucoup d'inquiétude à sa sœur. Mais Féliciane, qui était heureuse à trouver des expédients, fit souvenir sa sœur qu'une dame de leurs parentes, et de plus de leurs intimes amies (car toutes les parentes ne le sont pas), la servirait de tout son cœur dans une affaire où il y allait de son repos.

« Vous savez bien, lui disait cette bonne sœur, la plus commode du monde, que Marine, qui nous a servies si longtemps, est mariée à un chirurgien qui loue de notre parente une petite maison jointe à la sienne, et que les deux maisons ont une entrée l'une dans l'autre. Elles sont dans un quartier éloigné; et quand on remarquerait que nous irions visiter notre parente plus souvent que de coutume, on ne prendra pas garde que ce don Sanche entre chez un chirurgien, outre qu'il y peut entrer de nuit, et déguisé. »

Pendant que Dorothée dresse, à l'aide de sa sœur, le plan de son intrigue amoureuse, qu'elle dispose sa parente à la servir et instruit Marine de ce qu'elle a à faire, don Sanche songe à son inconnue, ne sait si elle lui a promis de lui donner de ses nouvelles pour se moquer de lui, et la voit tous les jours, sans la connaître, ou dans les églises, ou à son balcon, recevant les adorations de ses galants, qui sont tous de la connaissance de don Sanche et les plus grands amis qu'il ait dans Séville. Il s'habillait un matin, songeant à son inconnue, quand on lui vint dire qu'une femme voilée le demandait. On la fit entrer, et il en reçut le billet que vous allez lire.

« Je vous aurais plus tôt fait savoir de mes nouvelles, si « je l'avais pu. Si l'envie que vous avez eue de me connaître « vous dure encore, trouvez-vous au commencement de la « nuit où celle qui vous a donné mon billet vous dira, et « d'où elle vous conduira où je vous attendrai. »

Vous pouvez vous figurer la joie qu'il eut. Il embrassa avec emportement la bienheureuse ambassadrice, et lui donna une chaîne d'or, qu'elle prit après quelque petite cérémonie. Elle lui donna heure au commencement de la nuit dans un lieu écarté qu'elle lui marqua, où il devait se rendre sans suite, et prit congé de lui, le laissant l'homme du monde le plus aise et le plus impatient. Enfin, la nuit vint; il se trouva à l'assignation, embelli et parfumé, où l'attendait l'ambassadrice du matin. Elle l'introduisit dans une

petite maison de mauvaise mine, et ensuite dans un fort bel appartement, où il trouva trois dames, toutes le visage couvert d'un voile. Il reconnut son inconnue à sa taille, et lui fit d'abord des plaintes de ce qu'elle ne levait pas son voile. Elle ne fit point de façons, et sa sœur et elle se découvrirent au bienheureux don Sanche pour les belles dames de Montsalve. « Vous voyez, lui dit Dorothée en ôtant son voile, que je disais la vérité, quand je vous assurais qu'un étranger obtenait quelquefois en un moment ce que les galants qu'on voyait tous les jours ne méritaient pas en plusieurs années ; et vous seriez, ajouta-t-elle, le plus ingrat de tous les hommes, si vous n'estimiez pas la faveur que je vous fais, ou si vous en faisiez des jugements à mon désavantage. — J'estimerai toujours tout ce qui me viendra de vous, comme s'il me venait du ciel, lui dit le passionné don Sanche ; et vous verrez bien, par le soin que j'aurai à me conserver le bien que vous me ferez, que si jamais je le perds, ce sera plutôt par mon malheur que par ma faute. »

Ils se dirent en peu de temps
Tout ce que l'amour nous fait dire
Quand il est maître de nos sens.

La maîtresse du logis et Féliciane, qui savaient vivre, s'étaient éloignées d'une honnête distance de nos deux amants, et ainsi ils eurent toute la commodité qu'il fallait pour s'entre-donner de l'amour encore plus qu'ils n'en avaient, quoiqu'ils en eussent déjà beaucoup ; et prirent jour pour s'en donner, s'il se pouvait, encore davantage. Dorothée promit à don Sanche de faire ce qu'elle pourrait pour se voir souvent avec lui. Il l'en remercia le plus spirituellement qu'il put. Les deux autres dames se mêlèrent en même temps dans leur conversation, et Marine les fit souvenir de se séparer quand il en fut temps. Dorothée en fut triste, don Sanche en changea de visage ; mais il fallut pourtant se dire adieu. Le brave cavalier écrivit, dès le jour suivant, à sa belle dame, qui lui fit une réponse telle qu'il la pouvait souhaiter.

Je ne vous ferai point voir ici de leurs billets amoureux, car il ne m'en est point tombé entre les mains. Ils se virent souvent dans le même lieu de la même façon qu'ils s'étaient vus la première fois, et vinrent à s'aimer si fort, que, sans répandre leur sang comme Pyrame et Thisbé, ils ne leur en durent guère en tendresse impétueuse. On dit que l'amour, le feu et l'argent ne peuvent se cacher long-temps.



Dorothée, qui avait son galant étranger dans la tête, n'en pouvait parler modérément, et elle le mettait si haut au-dessus de tous les gentilshommes de Séville, que quelques dames, qui avaient leurs intérêts cachés, aussi bien qu'elle, et qui l'entendaient incessamment parler de ce qu'elle aimait, y prirent garde et s'en piquèrent. Féliciane l'avait souvent avertie en particulier d'en parler avec plus de retenue; et cent fois, en compagnie, quand elle la voyait se laisser emporter au plaisir qu'elle prenait de parler de son galant, elle lui avait marché sur les pieds jusqu'à lui faire mal. Un cavalier, amoureux de Dorothée, en fut averti par une dame de ses intimes amies, et n'eut point de peine à croire que Dorothée aimait don Sanche, parce qu'il se souvint que, depuis que cet étranger était dans Séville, les esclaves de cette belle fille, desquels il était le plus enchaîné, n'en avaient pas reçu le moindre petit regard favorable.

Ce rival de don Sanche était riche, de bonne maison, et était agréable à don Manuel, qui ne pressait pourtant pas sa fille de l'épouser, à cause que toutes les fois qu'il lui en parlait, elle le conjurait de ne la marier pas si jeune. Ce cavalier (je me rappelle qu'il se nommait don Diègue) voulut s'assurer davantage de ce qu'il ne faisait encore que soupçonner. Il avait un valet de chambre, de ceux qu'on appelle braves garçons, qui ont d'aussi beau linge que leurs maîtres ou qui portent le leur; qui font les modes entre les autres valets, et qui en sont autant enviés qu'estimés des servantes. Ce valet se nommait Gusman; et ayant du ciel une demi-teinture de poésie, faisait la plupart des romances de Séville, ce qui est, à Paris, des chansons du Pont-Neuf; il les chantait sur sa guitare, et ne les chantait pas tout unies, et sans y faire de la broderie des lèvres ou de la langue. Il dansait la sarabande, n'était jamais sans castagnettes, avait eu envie d'être comédien, et faisait entrer dans la composition de son mérite quelque bravoure, mais, pour vous dire les choses comme elles sont, un peu filoutière. Tous ces beaux talents, joints à quelque éloquence de mémoire que lui avait communiquée celle de son maître, l'avaient rendu sans contredit le blanc (si je l'ose ainsi dire) de tous les désirs amoureux des servantes qui se croient aimables. Don Diègue lui commanda de se radoucir pour Isabelle, jeune fille qui servait les dames de Montsalve. Il obéit à son maître; Isabelle s'en aperçut et se crut heureuse d'être aimée de Gusman, qu'elle aima en peu de temps, et qui, de son côté, vint aussi

à l'aimer, et à continuer tout de bon ce qu'il n'avait commencé que pour obéir à son maître.

Si Gusman réveillait la convoitise des servantes de la plus grande ambition, Isabelle était un parti avantageux pour le valet d'Espagne qui eût eu les pensées les plus hautes. Elle était aimée de ses maîtresses, qui étaient fort libérales, et avait quelque bien à attendre de son père, qui était un honnête artisan. Gusman songea donc sérieusement à être son mari; elle l'agréa pour tel : ils se donnèrent mutuellement la foi de mariage, et vécurent depuis ensemble comme s'ils eussent été mariés.

Isabelle avait bien du déplaisir de ce que Marine, la femme du chirurgien chez qui Dorothée et don Sanche se voyaient secrètement, et qui avait servi sa maîtresse avant elle, était encore sa confidente dans une affaire de cette nature, où la libéralité d'un amant se faisait toujours paraître. Elle avait eu connaissance de la chaîne d'or que don Sanche avait donnée à Marine, de plusieurs autres présents qu'il lui avait faits, et s'imagina qu'elle en avait reçu bien d'autres. Elle en haïssait donc Marine à mort, et c'est ce qui m'a fait croire que la belle fille était un peu intéressée. Il ne faut donc pas s'étonner si, à la première prière que lui fit Gusman de lui avouer s'il était vrai que Dorothée aimait quelqu'un, elle fit part du secret de sa maîtresse à un homme à qui elle s'était donnée tout entière. Elle lui apprit tout ce qu'elle savait de l'intrigue de nos jeunes amants, et exagéra long-temps la bonne fortune de Marine, que don Sanche enrichissait, et ensuite pesta contre elle, d'emporter ainsi des profits qui étaient mieux dus à une servante de la maison. Gusman la pria de l'avertir du jour que Dorothée se trouverait avec son galant. Elle le fit; et il ne manqua pas d'en avertir son maître, à qui il apprit tout ce qu'il avait appris de la peu fidèle Isabelle.

Don Diègue, habillé en pauvre, se posta auprès de la porte du logis de Marine, la nuit que lui marqua son valet, y vit entrer son rival, et à quelque temps de là, arrêter un carrosse devant la maison de la parente de Dorothée, d'où cette belle fille et sa sœur descendirent, laissant don Diègue dans la rage que vous pouvez imaginer. Il pensa dès lors à se délivrer d'un si redoutable rival, en l'ôtant du monde, s'assura d'assassins de louage, attendit don Sanche plusieurs nuits de suite, et enfin le trouva et l'attaqua, secondé de deux braves bien armés aussi bien que lui. Don Sanche, de son côté, était en état de se bien défendre, et outre le poi-

gnard et l'épée, avait deux pistolets à sa ceinture. Il se défendit d'abord comme un lion et connut bien que ses ennemis en voulaient à sa vie, et étaient couverts à l'épreuve des coups d'épée. Don Diègue le pressait plus que les autres, qui n'agissaient qu'au prix de l'argent qu'ils en avaient reçu. Il lâcha quelque temps le pied devant ses ennemis, pour éloigner le bruit du combat de la maison où était sa Dorothée : mais enfin, craignant de se faire tuer à force d'être discret, et se voyant trop pressé de don Diègue, il lui tira un de ses pistolets, et l'étendit par terre demi-mort, et demandant un prêtre à haute voix. Au bruit du coup de pistolet, les braves disparurent : don Sanche se sauva chez lui, et les voisins sortirent dans la rue et trouvèrent don Diègue, qu'ils reconnurent, tirant à sa fin et qui accusa don Sanche de sa mort. Notre cavalier en fut averti par ses amis, qui lui dirent que, quand la justice ne le chercherait pas, les parents de don Diègue ne laisseraient pas la mort de leur parent impunie, et tâcheraient assurément de le tuer en quelque lieu qu'il le trouvassent. Il se retira donc dans un couvent, d'où il fit savoir de ses nouvelles à Dorothée, et donna ordre à ses affaires, pour pouvoir sortir de Séville quand il le pourrait faire sûrement. La justice cependant fit ses diligences, chercha don Sanche, et ne le trouva point.

Après que la première ardeur des poursuites fut passée et que tout le monde fut persuadé qu'il était sauvé, Dorothée et sa sœur, sous prétexte de dévotion, se firent mener par leur parente dans le couvent où s'était retiré don Sanche, et là, par l'entremise d'un bon père, les deux amants se virent dans une chapelle, se promirent une fidélité à toute épreuve, se séparèrent avec tant de regret et se dirent des choses si pitoyables, que sa sœur, sa parente et le bon religieux, qui en furent témoins, en pleurèrent et en ont toujours pleuré depuis, toutes les fois qu'ils y ont songé.

Il sortit déguisé de Séville, et laissa, avant que de partir, des lettres au facteur de son père, pour les lui faire tenir aux Indes. Par ces lettres, il lui faisait savoir l'accident qui l'obligeait à s'absenter de Séville, et qu'il se retirait à Naples. Il arriva heureusement et fût bienvenu auprès du vice-roi, à qui il avait l'honneur d'appartenir. Quoiqu'il en reçût toutes sortes de faveurs, il s'ennuya dans la ville de Naples une année entière, n'ayant point de nouvelles de Dorothée. Le vice-roi arma six galères qu'il envoya en course contre le Turc. Le courage de don Sanche ne lui laissa pas négliger une si belle occasion de l'exercer, et celui qui comman-

dait ces galères le reçut dans la sienne et le logea dans la chambre de poupe, ravi d'avoir avec lui un homme de sa condition et de son mérite.

Les six galères de Naples en trouvèrent huit turques, presque à la vue de Messine, et n'hésitèrent point à les attaquer. Après un long combat, les chrétiens prirent trois galères ennemies et en coulèrent deux à fond. La patronne des galères chrétiennes s'était attachée à celle des Turcs, qui, pour être mieux armée que les autres, avait fait aussi plus de résistance. La mer cependant était devenue grosse et l'orage s'était si furieusement augmenté, qu'enfin les chrétiens et les Turcs songèrent moins à s'entre-nuire qu'à se garantir de l'orage. On défit donc de part et d'autre les crampons de fer dont les galères avaient été accrochées, et la patronne turque s'éloigna de la chrétienne dans le temps que le trop hardi don Sanche s'y était jeté et n'avait été suivi de personne. Quand il se vit seul au pouvoir des ennemis, il préféra la mort à l'esclavage, et au hasard de tout ce qui en pourrait arriver, se lança dans la mer, espérant en quelque façon, comme il était grand nageur, de gagner à la nage les galères chrétiennes; mais le mauvais temps empêcha qu'il en fût aperçu, quoique le général chrétien, qui avait été témoin de l'action de don Sanche, et qui se désespérait de sa perte, qu'il croyait inévitable, fît revirer sa galère du côté qu'il s'était jeté dans la mer. Don Sanche cependant fendait les vagues de toute la force de ses bras; et après avoir nagé quelque temps vers terre, où le vent et la marée le portaient, il trouva heureusement une planche des galères turques que le canon avait brisées, et se servit utilement de ce secours venu à propos, qu'il crut que le ciel lui avait envoyé.

Il n'y avait pas plus d'une lieue et demie de l'endroit où le combat s'était fait, jusqu'à la côte de Sicile, et don Sanche y aborda plus vite qu'il ne l'espérait, aidé, comme il l'était, du vent et de la marée. Il prit terre sans se blesser contre le rivage; et après avoir remercié Dieu de l'avoir tiré d'un péril si évident, il alla plus avant en terre, autant que sa lassitude le put permettre; et d'une éminence qu'il monta, il aperçut un hameau habité de pêcheurs qu'il trouva les plus charitables du monde. Les efforts qu'il avait faits pendant le combat, qui l'avaient échauffé, et ceux qu'il avait faits dans la mer et le froid qu'il y avait souffert, et ensuite dans ses habits mouillés, lui causèrent une violente fièvre, qui lui fit garder le lit long-temps; mais enfin il guérit, sans faire

autre chose que de vivre de régime. Pendant sa maladie, il conçut le dessein de laisser tout le monde dans la croyance qu'on devait avoir de sa mort, pour n'avoir plus tant à se garder de ses ennemis, les parents de don Diègue, et pour éprouver la fidélité de Dorothée.

Il avait fait grande amitié, en Flandre, avec un marquis sicilien, de la maison de Montalte, qui s'appelait Fabio. Il donna ordre à un pêcheur de s'informer s'il était à Messine, où il savait qu'il demeurait; et ayant su qu'il y était, il y fût en habit de pêcheur, et entra la nuit chez ce marquis, qui l'avait pleuré avec tout ceux qui avaient été affligés de sa perte. Le marquis Fabio fut ravi de retrouver un ami qu'il avait cru perdu. Don Sanche lui apprit de quelle façon il s'était sauvé, et lui conta son aventure de Séville, sans lui cacher la violente passion qu'il avait pour Dorothée. Le marquis sicilien s'offrit d'aller en Espagne et même d'enlever Dorothée, si elle y consentait, et de l'amener en Si cile. Don Sanche ne voulut pas recevoir de son ami de si périlleuses marques d'amitié; mais il eut une extrême joie de ce qu'il voulait bien l'accompagner en Espagne.

Sanchez, valet de don Sanche, avait été si affligé de la perte de son maître, que, quand les galères de Naples vinrent se rafraîchir à Messine, il entra dans un couvent, pour y passer le reste de ses jours. Le marquis Fabio l'envoya demander au supérieur, qui l'avait reçu à la recommandation de ce seigneur sicilien, et qui ne lui avait pas encore donné l'habit de religieux. Sanchez pensa mourir de joie quand il revit son cher maître, et ne songea plus à retourner dans son couvent. Don Sanche l'envoya en Espagne préparer ses voies, et pour lui faire savoir des nouvelles de Dorothée, qui cependant avait cru avec tout le monde que don Sanche était mort. Le bruit en alla jusqu'aux Indes : le père de don Sanche en mourut de regret et laissa à un autre fils qu'il avait quatre cent mille écus de bien, à condition d'en donner la moitié à son frère, si la nouvelle de sa mort se trouvait fausse.

Le frère de don Sanche se nommait don Juan de Péralte, du nom de son père. Il s'embarqua pour l'Espagne avec tout son argent, et arriva à Séville un an après l'accident qui était arrivé à don Sanche. Ayant un nom différent du sien, il lui fut aisé de cacher qu'il fût son frère : ce qu'il lui était important de tenir secret, à cause du long séjour que ses affaires l'obligèrent de faire dans une ville où son frère avait des ennemis. Il vit Dorothée et en devint amoureux

comme son frère; mais il n'en fut pas aimé comme lui. Cette belle fille affligée ne pouvait rien aimer après son cher don Sanche : tout ce que don Juan de Péralte faisait pour lui plaire, l'importunait, et elle refusait tous les jours les meilleurs partis de Séville, que son père don Manuel lui proposait. Dans ce temps-là Sanchez arriva à Séville, et suivant les ordres que son maître lui avait donnés, il voulut s'informer de la conduite de Dorothée. Il sut, du bruit de la ville, qu'un cavalier fort riche, venu depuis peu des Indes, en était amoureux et faisait pour elle toutes les galanteries d'un amant bien raffiné. Il écrivit à son maître et lui fit le mal plus grand qu'il n'était, et son maître se l'imagina encore plus grand que son valet ne le lui avait fait.

Le marquis Fabio et don Sanche s'embarquèrent à Messine sur les galères d'Espagne, qui y retournaient, et arrivèrent heureusement à Saint-Lucar, où ils prirent la poste jusqu'à Séville. Ils y entrèrent de nuit, et descendirent dans le logis que Sanchez leur avait arrêté. Ils gardèrent la chambre le lendemain, et don Sanche et le marquis Fabio allèrent, la nuit, faire la ronde dans le quartier de don Manuel. Ils ouïrent accorder des instruments sous les fenêtres de Dorothée, et ensuite une excellente musique, après laquelle une voix seule, accompagnée d'un théorbe, se plaignit long-temps des rigueurs d'une tigresse déguisée en ange. Don Sanche fut tenté de charger messieurs de la sérénade, mais le marquis Fabio l'en empêcha, lui représentant que c'était tout ce qu'il pourrait faire, si Dorothée avait paru à son balcon pour obliger son rival, ou si les paroles de l'air qu'on avait chanté étaient des remercîments de faveurs reçues, plutôt que des plaintes d'un amant qui n'était pas content. La sérénade se retira peut-être mal satisfaite, et don Sanche et le marquis Fabio se retirèrent aussi. Cependant Dorothée commençait à se trouver importunée de l'amour du cavalier indien. Son père, don Manuel, avait une extrême passion de la voir mariée; et elle ne doutait point que si cet Indien, don Juan de Péralte, riche et de bonne maison comme il était, s'offrait à lui pour son gendre, il ne fût préféré à tous les autres, et elle plus pressée de son père qu'elle n'avait encore été.

Le jour qui suivit la sérénade dont le marquis Fabio et don Sanche avaient eu leur part, Dorothée s'en entretint avec sa sœur, et lui dit qu'elle ne pouvait plus souffrir les galanteries de l'Indien, et qu'elle trouvait étrange qu'il les fît si

publiques, avant que d'avoir fait parler à son père. « C'est un procédé que je n'ai jamais approuvé, lui dit Féliciane, et si j'étais à votre place, je le traiterais si mal la première fois que l'occasion s'en présenterait, qu'il serait bientôt désabusé de l'espérance qu'il a de vous plaire. Pour moi, il ne m'a jamais plu, ajouta-t-elle; il n'a point ce bon air qu'on ne prend qu'à la cour, et la grande dépense qu'il fait dans Séville n'a rien de poli et qui ne sente son étranger. » Elle s'efforça ensuite de faire une fort désagréable peinture de don Juan de Péralte, ne se souvenant pas qu'au commencement qu'il parut dans Séville, elle avait avoué à sa sœur qu'il ne lui déplaisait pas, et que toutes les fois qu'elle avait eu à en parler, elle l'avait fait en le louant avec quelque sorte d'emportement. Dorothée, remarquant sa sœur si changée, ou qui feignait de l'être dans les sentiments qu'elle avait eus autrefois pour ce cavalier, la soupçonna d'avoir de l'inclination pour lui, autant qu'elle lui voulait faire croire de n'en avoir point; et pour s'en éclaircir, elle lui dit qu'elle n'était point offensée des galanteries de don Juan, par quelque aversion qu'elle eût pour sa personne; qu'au contraire, lui trouvant dans le visage de l'air de celui de don Sanche, il aurait été plus capable de lui plaire qu'aucun autre cavalier de Séville, outre qu'elle savait bien qu'étant riche et de bonne maison, il obtiendrait aisément le consentement de son père. « Mais, ajouta-t-elle, je ne puis rien aimer après don Sanche, et puisque je n'ai pu être sa femme, je ne la serai jamais d'un autre, et je passerai le reste de ma vie dans un couvent. — Quand vous ne seriez pas encore bien résolue à un si étrange dessein, lui dit Féliciane, vous ne pouvez m'affliger davantage que de me le dire. — N'en doutez point, ma sœur, lui répondit Dorothée, vous serez bientôt le plus riche parti de Séville, et c'est ce qui me faisait avoir envie de voir don Juan, pour lui persuader d'avoir pour vous les sentiments d'amour qu'il a pour moi, après l'avoir désabusé de l'espérance qu'il a que je puisse jamais consentir à l'épouser; mais je ne le verrai que pour le prier de ne m'importuner plus de ses galanteries, puisque je vois que vous avez tant d'aversion pour lui. Et en vérité, continua-t-elle, j'en ai du déplaisir; car je ne vois personne dans Séville avec qui vous puissiez être aussi bien mariée que vous le seriez avec lui. — Il m'est plus indifférent que haïssable, lui dit Féliciane; et si je vous ai dit qu'il me déplaisait, ç'a été plutôt par quelque complaisance que j'ai voulu avoir pour vous, que par une véritable aversion que j'eusse pour lui. —

Avouez plutôt, ma cher sœur, lui répondit Dorothée, que vous ne me parlez pas ingénument; et quand vous m'avez témoigné peu d'estime pour don Juan, que vous ne vous êtes pas souvenue que vous me l'avez quelquefois extrêmement loué, ou que vous avez plutôt craint qu'il ne me plût trop, que découvert qu'il ne vous plaisait guère. » Féliciane rougit à ces dernières paroles de Dorothée, et se déconcerta extrêmement. Elle lui dit, l'esprit fort troublé, quantité de choses mal arrangées, qui la défendirent moins qu'elles ne la convainquirent de ce dont sa sœur l'accusait; et enfin, elle lui confessa qu'elle aimait don Juan. Dorothée ne désapprouva pas son amour, et lui promit de la servir de tout son pouvoir. Dès le jour même, Isabelle, qui avait rompu tout commerce avec son Gusman, depuis l'accident arrivé à don Sanche, eut ordre de Dorothée d'aller trouver don Juan, de lui porter la clef d'une porte du jardin de don Manuel, et de lui dire que Dorothée et sa sœur l'y attendaient, et qu'il se rendît à l'assignation à minuit, quand leur père serait couché. sabelle, qui avait été gagnée de don Juan, et qui avait fait ce qu'elle avait pu pour le mettre bien dans l'esprit de sa maîtresse, sans y avoir réussi, fut fort surprise de la voir si changée, et fort aise de porter une bonne nouvelle à une personne à qui elle n'en avait encore porté que de mauvaises, et de qui elle avait déjà reçu beaucoup de présents. Elle vola chez ce cavalier, qui eût eu peine à croire sa bonne fortune, sans la fatale clef du jardin qu'elle lui remit entre les mains. Il mit dans les siennes une petite bourse de senteur, pleine de cinquante pistoles, dont elle eut pour le moins autant de joie qu'elle venait de lui en donner. Le hasard voulut que, la même nuit que don Juan devait être entré dans le jardin du père de Dorothée, don Sanche, accompagné de son ami le marquis, vint encore faire la ronde autour du logis de cette belle fille, pour s'assurer davantage des desseins de son rival. Le marquis et lui étaient, sur les onze heures, dans la rue de Dorothée, quand quatre hommes bien armés s'arrêtèrent auprès d'eux. L'amant jaloux crut que c'était son rival. Il s'approcha de ces hommes, et leur dit que le poste qu'ils occupaient lui était commode pour un dessein qu'il avait, et qu'il les priait de le lui céder. « Nous le ferions par civilité, lui répondirent les autres, si le même poste que vous nous demandez n'était absolument nécessaire à un dessein que nous avons aussi, et qui sera exécuté assez tôt pour ne retarder pas long-temps l'exécution du vôtre. » La colère de don Sanche était déjà au plus haut point où elle pouvait

aller : mettre donc l'épée à la main et charger ces hommes qu'il trouvait incivils, fut presque la même chose. Cette attaque imprévue de don Sanche les surprit et les mit en désordre; et le marquis les chargeant avec autant de vigueur qu'avait fait son ami, ils se défendirent mal, et furent poussés plus vite que le pas jusqu'au bout de la rue. Là, don Sanche reçut une légère blessure au bras, et perça celui qui l'avait blessé, d'un si grand coup, qu'il fut long-temps à retirer son épée du corps de son ennemi et crut l'avoir tué. Le marquis cependant s'était opiniâtré à poursuivre les autres, qui fuirent devant lui de toute leur force aussitôt qu'ils virent tomber leur camarade. Don Sanche vit, à l'un des deux bouts de la rue, des gens avec de la lumière, qui venaient au bruit du combat. Il eut peur que ce ne fût la justice, et c'était elle. Il se retira en diligence dans la rue où le combat avait commencé, et de cette rue dans une autre, au milieu de laquelle il trouva tête à tête un vieux cavalier qui s'éclairait d'une lanterne, et qui avait mis l'épée à la main au bruit que faisait don Sanche, qui venait à lui en courant. Ce vieux cavalier était don Manuel, qui revenait de jouer chez un de ses voisins, comme il faisait tous les soirs, et allait entrer chez lui par la porte de son jardin, qui était proche du lieu où le trouva don Sanche. Il cria à notre cavalier : « Qui va là? — Un homme, lui répondit don Sanche, à qui il importe de passer vite, si vous ne l'en empêchez. — Peut-être, lui dit don Manuel, vous est-il arrivé quelque accident qui vous oblige à chercher un asile? Ma maison, qui n'est pas éloignée, vous en peut servir. — Il est vrai, lui répondit don Sanche, que je suis en peine de me cacher à la justice, qui peut-être me cherche; et puisque vous êtes assez généreux pour offrir votre maison à un étranger, il vous fie son salut en toute assurance, et vous promet de n'oublier jamais la grâce que vous lui faites, et de ne s'en servir qu'autant de temps qu'il lui en faudra pour laisser passer outre ceux qui le cherchent. » Don Manuel, là-dessus, ouvrit la porte, d'une clef qu'il avait sur lui, et ayant fait entrer don Sanche dans son jardin, le mit dans un bois de lauriers, en attendant qu'il irait donner ordre de le cacher mieux dans sa maison, sans qu'il fût vu de personne. Il n'y avait pas long-temps que don Sanche était caché entre ces lauriers, quand il vit venir à lui une femme qui lui dit, en l'approchant : « Venez, mon cavalier, ma maîtresse Dorothée vous attend. » A ce nom, don Sanche pensa qu'il pouvait bien être dans la maison de sa maîtresse, et que le vieux cavalier était son

père. Il soupçonna Dorothée d'avoir donné assignation dans le même lieu à son rival, et suivit Isabelle, plus tourmenté de sa jalousie que de la peur de la justice. Cependant don Juan vint à l'heure qu'on lui avait donnée, ouvrit la porte du jardin de don Manuel, avec la clef qu'Isabelle lui avait donnée, et se cacha dans les mêmes lauriers d'où don Sanche venait de sortir. Un moment après il vit venir un homme droit à lui; il se mit en état de se défendre, s'il était attaqué, et fut bien surpris quand il reconnut cet homme pour don Manuel, qui lui dit de le suivre, et qu'il l'allait mettre en un lieu où il n'aurait pas à craindre d'être pris. Don Juan conjectura, des paroles de don Manuel, qu'il pouvait avoir fait sauver dans son jardin quelque homme poursuivi de la justice. Il ne put faire autre chose que de le suivre, en le remerciant du plaisir qu'il lui faisait; et l'on peut croire qu'il ne fut pas moins troublé du péril qu'il courait, que fâché de l'obstacle qui faisait manquer son amoureux dessein. Don Manuel le conduisit dans sa chambre, et l'y laissa pour aller se faire dresser un lit dans une autre.

Laissons-le dans la peine où il doit être, et reprenons son frère don Sanche de Sylva. Isabelle le conduisit dans une chambre basse qui donnait sur le jardin, où Dorothée et Féliciane attendaient don Juan de Péralte, l'une comme un amant à qui elle a grande envie de plaire, l'autre pour lui déclarer qu'elle ne peut l'aimer et qu'il ferait mieux de tâcher de plaire à sa sœur. Don Sanche entra donc où étaient les deux belles sœurs, qui furent bien surprises de le voir. Dorothée en demeura sans sentiment, comme une personne morte; et si sa sœur ne l'eût soutenue et mise dans une chaise, elle serait tombée de son haut. Don Sanche demeura immobile, Isabelle pensa mourir de peur, et crut que don Sanche mort leur apparaissait pour venger le tort que lui faisait sa maîtresse. Féliciane, quoique fort effrayée de voir don Sanche ressuscité, était encore plus en peine de l'accident de sa sœur, qui reprit enfin ses esprits, et alors don Sanche lui dit: « Si le bruit qui a couru de ma mort, ingrate Dorothée, n'excusait en quelque façon votre inconstance, le désespoir qu'elle me cause ne me laisserait pas assez de vie pour vous en faire des reproches. J'ai voulu faire croire à tout le monde que j'étais mort, pour être oublié de mes ennemis, mais non pas de vous, qui m'avez promis de n'aimer jamais que moi, et qui avez aussitôt manqué à votre promesse. Je pourrais me venger, et faire tant de bruit par mes cris et mes plaintes, que votre père

s'en éveillerait, et trouverait l'amant que vous cachez dans sa maison : mais, insensé que je suis ! j'ai peur encore de vous déplaire, et je m'afflige davantage de ce que je ne dois plus vous aimer, que de ce que vous en aimiez un autre. Jouissez, belle infidèle, jouissez de votre cher amant ; ne craignez plus rien dans vos nouvelles amours ; je vous délivrerai bientôt d'un homme qui pourrait vous reprocher toute votre vie que vous l'avez trahi, lorsqu'il exposait sa vie pour venir vous revoir. » Don Sanche voulut s'en aller après ces paroles, mais Dorothée l'arrêta, et allait tâcher de se justifier, quand Isabelle lui dit, fort effrayée, que don Manuel la suivait. Don Sanche n'eut que le temps de se mettre derrière la porte : le vieillard fit une réprimande à ses filles, de ce qu'elles n'étaient pas encore couchées, et pendant qu'il eut le dos tourné vers la chambre, don Sanche en sortit, et gagnant le jardin, s'alla remettre dans le même bois de lauriers où il s'était déjà mis, et où, préparant son courage à tout ce qui pourrait lui arriver, il attendit une occasion de sortir quand elle se présenterait. Don Manuel était entré dans la chambre de ses filles pour y prendre de la lumière et aller, de là, ouvrir la porte de son jardin aux officiers de la justice, qui y frappaient pour la faire ouvrir, parce qu'on leur avait dit que don Manuel avait dans sa maison un homme qui pouvait être de ceux qui venaient de se battre dans la rue. Don Manuel ne fit point de difficulté de les laisser chercher dans sa maison, croyant bien qu'ils ne feraient pas ouvrir sa chambre, et que le cavalier qu'ils cherchaient y était enfermé. Don Sanche, voyant qu'il ne pouvait éviter d'être trouvé par le grand nombre de sergents qui s'étaient répandus par le jardin, sortit du bois de lauriers où il était ; et s'approchant de don Manuel, qui était fort surpris de le voir, lui dit à l'oreille, qu'un cavalier d'honneur gardait sa parole, et n'abandonnait jamais une personne qu'il avait prise en sa protection. Manuel pria le prevôt, qui était son ami, de lui laisser don Sanche en sa garde ; ce qui lui fut aisément accordé, à cause de sa qualité, et parce que le blessé ne l'était pas dangereusement. La justice se retira, et don Manuel, ayant reconnu par les mêmes discours qu'il avait tenus à don Sanche quand il le trouva, et que ce cavalier lui redit, que c'était véritablement celui qu'il avait reçu dans son jardin, ne douta point que l'autre ne fût quelque galant introduit dans sa maison par ses filles, ou par Isabelle. Pour s'en éclaircir il fit entrer don Sanche de Sylva dans une chambre, et le

pria d'y demeurer jusqu'à ce qu'il le vint trouver. Il alla dans celle où il avait laissé don Juan de Péralte, à qui il feignit que son valet était entré en même temps que les officiers de la justice et qu'il demandait à lui parler. Don Juan savait bien que son valet de chambre était fort malade et peu en état de le venir trouver, outre qu'il ne l'eût pas fait sans son ordre, quand même il eût su où il était, ce qu'il ignorait. Il fut donc troublé de ce que lui dit don Manuel, à qui il répondit à tout hasard que son valet n'avait qu'à l'aller attendre dans son logis. Don Manuel le reconnut alors pour ce jeune gentilhomme indien qui faisait tant de bruit dans Séville; et étant bien informé de sa qualité et de son mérite, il résolut de ne le laisser point sortir de sa maison, qu'il n'eût épousé celle de ses filles avec qui il aurait le moindre commerce. Il s'entretint quelque temps avec lui, pour s'éclaircir davantage des doutes dont il avait l'esprit agité. Isabelle, du pas de la porte, les vit parlant ensemble, et l'alla dire à sa maîtresse. Don Manuel entrevit Isabelle, et crut qu'elle venait de faire quelque message à don Juan de la part de sa fille. Il le quitta pour courir après elle, dans le temps que le flambeau qui éclairait la chambre acheva de brûler et s'éteignit de lui-même. Pendant que le vieillard ne trouve pas Isabelle où il la cherche, cette fille apprend à Dorothée et à Féliciane que don Sanche était dans la chambre de leur père, et qu'elle les avait vus parler ensemble. Les deux sœurs y coururent sur sa parole. Dorothée ne craignait point de trouver son cher don Sanche avec son père, résolue qu'elle était de lui confesser qu'elle l'aimait et qu'elle en avait été aimée, et de lui dire à quelle intention elle avait donné assignation à don Juan. Elle entra donc dans la chambre, qui était sans lumière; et s'étant rencontrée avec don Juan dans le temps qu'il en sortait, elle le prit pour don Sanche, l'arrêta par le bras, et lui parla ainsi: « Pourquoi me fuis-tu, cruel don Sanche? et pourquoi n'as-tu pas voulu entendre ce que j'aurais pu répondre aux injustes reproches que tu m'as faits? J'avoue que tu ne m'en pourrais faire d'assez grands, si j'étais aussi coupable que tu as en quelque façon sujet de le croire; mais tu sais bien qu'il y a des choses fausses qui ont quelquefois plus d'apparence de vérité que la vérité même, et qu'elle se découvre toujours avec le temps: donne-moi donc celui de te la faire voir, en débrouillant la confusion où ton malheur et le mien, et peut-être celui de plusieurs autres, viennent de nous mettre. Aide-moi à me justifier, et ne hasarde pas d'être injuste,

pour être trop précipité à me condamner avant de m'avoir convaincue. Tu peux avoir ouï dire qu'un cavalier m'aime, mais as-tu ouï dire que je l'aime aussi? Tu peux l'avoir trouvé ici, car il est vrai que je l'y ai fait venir; mais quand tu sauras à quel dessein je l'ai fait, je suis assurée que tu auras un cruel remords de m'avoir offensée, lorsque je te donne la plus grande marque de fidélité que je te puisse donner. Que n'est-il en ta présence ce cavalier dont l'amour m'importune! Tu connaîtrais par ce que je lui dirais, si jamais il a pu dire qu'il m'aimât, et si j'ai jamais voulu lire les lettres qu'il m'a écrites. Mais mon malheur, qui me l'a toujours fait voir quand sa vue m'a pu nuire, m'empêche de le voir quand il me pourrait servir à te désabuser. » Don Juan eut la patience de laisser parler Dorothée sans l'interrompre, pour en apprendre encore davantage qu'elle ne venait de lui en découvrir. Enfin, il allait peut-être la quereller, quand don Sanche, qui cherchait de chambre en chambre le chemin du jardin qu'il avait manqué, et qu'il ouït la voix de Dorothée qui parlait à don Juan, s'approcha d'elle avec le moindre bruit qu'il put, et fut pourtant ouï de don Juan et des deux sœurs. Dans ce même temps, don Manuel entra dans la même chambre avec de la lumière, que portaient devant lui quelques-uns de ses domestiques. Les deux rivaux se virent, et furent vus se regardant fièrement l'un l'autre, la main sur la garde de leur épée. Don Manuel se mit au milieu d'eux, et commanda à sa fille d'en choisir un pour mari, afin qu'il se battît contre l'autre. Don Juan prit la parole, et dit que pour lui il cédait toutes ses prétentions, s'il en pouvait avoir, au cavalier qu'il voyait devant lui. Don Sanche dit la même chose, et ajouta que, puisque don Juan avait été introduit chez don Manuel par sa fille, il y avait apparence qu'elle l'aimait et qu'elle en était aimée; que pour lui il mourrait mille fois plutôt que de se marier avec le moindre scrupule. Dorothée se jeta aux pieds de son père et le conjura de l'entendre. Elle lui conta tout ce qui s'était passé entre elle et don Sanche de Sylva, avant qu'il eût tué don Diègue pour l'amour d'elle. Elle lui apprit que don Juan de Péralte était ensuite devenu amoureux d'elle, le dessein qu'elle avait eu de le désabuser et de lui proposer de demander sa sœur en mariage. Et elle conclut que, si elle ne pouvait persuader son innocence à don Sanche, elle voulait dès le jour suivant entrer dans un couvent pour n'en sortir jamais.

Par sa relation, les deux frères se reconnurent: don

Sanche se raccommoda avec Dorothée, qu'il demanda en mariage à don Manuel; don Juan lui demanda aussi Féliciane; et don Manuel les reçut pour ses gendres, avec une satisfaction qui ne peut s'exprimer.

Aussitôt que le jour parut, don Sanche envoya quérir le marquis Fabio, qui vint prendre part à la joie de son ami. On tint l'affaire secrète jusqu'à tant que don Manuel et le marquis eurent disposé un cousin, héritier de don Diègue, à oublier la mort de son parent et à s'accommoder avec don Sanche. Pendant la négociation, le marquis Fabio devint amoureux de la sœur de ce cavalier et la lui demanda en mariage. Il reçut avec beaucoup de joie une proposition si avantageuse à sa sœur, et dès lors se laissa aller à tout ce qu'on lui proposa en faveur de don Sanche. Les trois mariages se firent en un même jour; tout y alla bien de part et d'autre, et même long-temps, ce qui est à considérer.

CHAPITRE XLIII.

De quelle façon le sommeil de Ragotin fut interrompu.

L'agréable Inézilla acheva de lire sa nouvelle, et fit regretter à tous ses auditeurs de ce qu'elle n'était pas plus longue. Tandis qu'elle la lut, Ragotin qui, au lieu de l'écouter, s'était mis à entretenir son mari sur le sujet de la magie, s'endormit dans une chaise basse où il était, ce que l'opérateur fit aussi. Le sommeil de Ragotin n'était pas tout-à-fait volontaire, et s'il eût pu résister aux vapeurs des viandes qu'il avait mangées en grande quantité, il eût été attentif, par bienséance, à la lecture de la nouvelle d'Inézilla. Il ne dormait donc pas de toute sa force, laissant souvent aller sa tête jusqu'à ses genoux, et la relevant tantôt demi-endormi, et tantôt se réveillant en sursaut, comme on fait plus souvent qu'ailleurs au sermon, quand on s'y ennuie.

Il y avait un bélier dans l'hôtellerie, à qui la canaille, qui va et vient d'ordinaire en de semblables maisons, avait accoutumé de présenter la tête, les mains devant, contre lesquelles le bélier prenait sa course, et choquait rudement de sa tête, comme tous les béliers font de leur naturel. Cet animal allait sur sa bonne foi par toute l'hôtellerie, et entrait même dans les chambres, où on lui donnait sou-

vent à manger. Il était dans celle de l'opérateur, dans le temps qu'Inézilla lisait sa nouvelle. Il aperçut Ragotin, à qui le chapeau était tombé de la tête, et qui (comme je vous l'ai déjà dit) la haussait et la baissait souvent. Il crut que c'était un champion qui se présentait à lui, pour exercer sa valeur contre la sienne. Il recula quatre ou cinq pas en arrière, comme on fait pour mieux sauter, et ainsi, comme un cheval dans une carrière, alla heurter de sa tête armée de cornes celle de Ragotin qui était chauve par en haut. Il la lui aurait cassée comme un pot de terre, de la force qu'il la choqua; mais par bonheur pour Ragotin, il la prit dans le temps qu'il la haussait, et ainsi ne fit que lui froisser superficiellement le visage.

L'action du bélier surprit tellement ceux qui le virent, qu'ils en demeurèrent comme en extase, sans toutefois oublier d'en rire. Si bien que le bélier, qu'on faisait toujours choquer plus d'une fois, put sans empêchement reprendre autant de champ qu'il lui en fallait pour une seconde course, et vint inconsidérément donner dans les genoux de Ragotin, dans le temps que, tout étourdi du choc du bélier, et le visage écorché et sanglant en plusieurs endroits, il avait porté ses mains à ses yeux qui lui faisaient grand mal, ayant été également foulés l'un et l'autre, chacun de sa corne en particulier, parce que celles du bélier étaient entre elles à la même distance qu'étaient entre eux les yeux du malheureux Ragotin. Cette seconde attaque du bélier les lui fit ouvrir; et il n'eut pas plus tôt reconnu l'auteur de son malheur, que, dans la colère où il était, il frappa de la main fermée le bélier par la tête, et se fit grand mal contre ses cornes. Il en enragea beaucoup, et encore plus d'entendre rire toute l'assistance, qu'il querella en général, et sortit de la chambre en furie. Il sortait aussi de l'hôtellerie; mais l'hôte l'arrêta pour compter, ce qui lui fut peut-être aussi fâcheux que les coups de cornes du bélier.

AVIS AU LECTEUR.

Lecteur, qui que tu sois, qui verras cette troisième partie du *Roman Comique* paraître au jour après la mort de l'incomparable M. SCARON, auteur des deux premières, ne t'étonne pas si un génie beaucoup au-dessous du sien a entrepris ce qu'il n'a pu achever. Il avait promis de te le faire voir revu, corrigé et augmenté; mais la mort le prévint dans ce dessein et l'empêcha de continuer les histoires de *Destin* et de *Léandre*, non plus que celle de *la Caverne*, qu'il fait paraître au Mans, sans dire de quelle manière elle et sa mère sortirent du château du baron de Sigognac; et c'est sur quoi tu seras éclairci dans cette troisième partie. Je ne doute point que l'on m'accuse de témérité d'avoir voulu, en quelque sorte, donner la perfection à l'ouvrage d'un si grand homme; mais sache que, pour peu qu'on ait d'esprit, on peut bien inventer des histoires fabuleuses, comme celles qu'il nous a données dans les deux premières parties de ce roman. J'avoue franchement que ce que tu y verras n'est pas de sa force, et qu'il ne répond ni au sujet, ni à l'expression de son discours, mais sache du moins que tu pourras y satisfaire ta curiosité, si tu en as assez pour désirer une conclusion au dernier ouvrage d'un esprit si agréable et si ingénieux. Au reste, j'ai attendu long-temps à la donner au public, sur l'avis que j'avais reçu qu'un homme d'un mérite particulier y avait travaillé sur les mémoires de l'auteur. S'il l'eût entrepris, il aurait sans doute beaucoup mieux réussi que moi; mais, après trois années d'attente, sans en avoir rien vu paraître, j'ai hasardé le mien, malgré la censure des critiques. Je te le donne donc, tout défectueux qu'il est, afin que, quand tu n'auras rien de meilleur à faire, tu prennes la peine de le lire.

A. OFFRAY.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE XLIV,

Qui fait l'ouverture de cette troisième partie.

Vous avez vu, dans la seconde partie de ce roman, le petit Ragotin, le visage tout sanglant du coup que le bélier lui avait donné, quand il dormait assis sur une chaise basse dans la chambre des comédiens, d'où il était sorti si fort en colère, que l'on ne croyait pas qu'il y retournât jamais : mais il était trop piqué de mademoiselle de l'Étoile, et il avait trop d'envie de savoir le succès de la magie de l'opérateur ; ce qui l'obligea, après s'être lavé la face, à retourner sur ses pas, pour voir quel effet aurait la promesse del signore Ferdinando Ferdinandi, qu'il crut avoir trouvé en la personne d'un avocat qu'il rencontra et qui allait au palais.

Il était si étourdi du coup du bélier, et avait l'esprit si troublé de celui que la l'Étoile lui avait donné au cœur, sans y penser, qu'il se persuada facilement que cet avocat était l'opérateur ; aussi il l'aborda fort civilement, et lui tint ce discours : « Monsieur, je suis ravi d'une si heureuse rencontre : je la cherchais avec tant d'impatience, que je m'en allais exprès à votre logis, pour apprendre de vous l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Je ne doute pas que vous n'ayez employé tout ce que votre science magique vous a pu suggérer pour me rendre le plus fortuné de tous les hommes ; aussi ne serai-je pas ingrat à le reconnaître. Dites-moi donc si cette miraculeuse Étoile me départira de ses bénignes influences. » L'avocat qui n'entendait rien à tout ce beau discours, non plus que la raillerie, l'interrompit aussitôt et lui dit fort brusquement : « Monsieur Ragotin, s'il était un peu plus tard, je croirais que vous êtes ivre ; mais il faut que vous soyez tout-à-fait fou. Eh ! à qui pensez-vous parler ? Que diable m'allez-vous dire de magie et d'influence des astres ? Je ne suis ni sortier ni astrologue : eh quoi ! ne me connaissez-vous pas ? — Ah ! monsieur, repartit Ragotin,

que vous êtes cruel! vous êtes si bien informé de mon mal, et vous m'en refusez le remède? Ha! je.... » Il allait poursuivre, quand l'avocat le laissa là, en lui disant: « Vous êtes un grand extravagant, pour un petit homme. Adieu. » Ragotin le voulait suivre; mais il s'aperçut de sa méprise, dont il fut bien honteux; aussi ne s'en vanta-t-il pas; et vous ne la liriez pas ici, si je ne l'avais apprise de l'avocat même, qui s'en divertit bien avec ses amis.

Ce petit fou continua son chemin et alla au logis des comédiens, où il ne fut pas plus tôt entré, qu'il ouït la proposition que la Caverne et Destin faisaient de quitter la ville du Mans, et de chercher quelque autre poste; ce qui le démonta si fort, qu'il pensa tomber de son haut: sa chute n'eût pas été périlleuse (quand même cet accident lui serait arrivé), à cause de la modification de son individu. Mais ce qui l'acheva tout-à-fait, ce fut la résolution qui fut prise de dire adieu le lendemain à la bonne ville du Mans, c'est-à-dire, à ses habitants, et notamment à ceux qui avaient été leurs plus fidèles auditeurs, et de prendre la route d'Alençon, à l'ordinaire, sur l'assurance qu'ils avaient eue que le bruit de peste, qui avait couru, était faux.

J'ai dit *à l'ordinaire*, car cette sorte de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité, comme celui du soleil dans le zodiaque. En ce pays-là ils viennent de Tours à Angers, d'Angers à La Flèche, de La Flèche au Mans, du Mans à Alençon, d'Alençon à Argentan, ou à Laval, selon la route qu'ils prennent de Paris ou de Bretagne. Quoi qu'il en soit, cela ne fait guère à notre roman. Cette délibération ayant été prise unanimement par les comédiens et comédiennes, ils résolurent de représenter le lendemain quelque excellente pièce, pour laisser bonne bouche à l'auditoire manceau. Le sujet n'en est pas venu à ma connaissance.

Ce qui les obligea de quitter si promptement, ce fut que le marquis d'Orsé (qui avait obligé la troupe à continuer la comédie) fut pressé de s'en aller en cour; tellement que, n'ayant plus de bienfaiteur, et l'auditoire du Mans diminuant tous les jours, ils se disposèrent à en sortir. Ragotin voulut s'ingérer d'y former une opposition, apportant beaucoup de mauvaises raisons, dont il était toujours pourvu, mais auxquelles on ne fit nulle attention; ce qui fâcha fort le petit homme, qui les pria de lui faire au moins la grâce de ne sortir point de la province du Maine, ce qui était très facile, en prenant le jeu de paume qui est au faubourg de Mont-Fort, lequel en dépend, tant pour le spirituel que

pour le temporel; et que delà ils pourraient aller à Laval (qui est aussi du Maine), d'où ils se rendraient facilement en Bretagne, suivant la promesse qu'ils en avaient faite à M. de la Garouffière. Mais Destin lui rompit les chiens, en disant que ce serait le moyen de ne rien faire; car ce méchant tripot étant, comme il est, fort éloigné de la ville, et au-delà de la rivière, la belle compagnie ne s'y rendrait que rarement, à cause de la longueur du chemin; que le grand jeu de paume du marché aux moutons était environné de toutes les meilleures maisons d'Alençon, et au milieu de la ville; que c'était là où il fallait se placer, et payer plutôt quelque chose de plus que de ce malotru tripot de Mont-Fort, le bon marché duquel était une des plus fortes raisons de Ragotin : ce qui fut délibéré d'un commun accord, et qu'il fallait donner ordre d'avoir une charrette pour le bagage, et des chevaux pour les demoiselles. La charge en fut donnée à Léandre, parce qu'il avait beaucoup d'intrigues dans le Mans, où il n'est pas difficile à un honnête homme de faire, en peu de temps, des connaissances.

Le lendemain on représenta la comédie, tragédie-pastorale, tragi-comédie, car je ne sais laquelle, mais qui eut pourtant le succès que vous pouvez penser. Les comédiennes furent admirées de tout le monde. Destin y réussit à merveille, surtout par le compliment dont il accompagna leur adieu; car il témoigna tant de reconnaissance, qu'il exprima avec tant de douceur et de tendresse, qu'il charma toute la compagnie. On m'a dit que plusieurs personnes en pleurèrent, principalement les jeunes demoiselles, qui avaient le cœur tendre. Ragotin en devint si immobile, que tout le monde était déjà sorti, qu'il demeurait toujours dans sa chaise, où il aurait peut-être encore demeuré, si le marqueur du tripot ne l'eût averti qu'il n'y avait plus personne, ce qu'il eut bien de la peine à lui faire comprendre. Il se leva enfin et s'en alla dans sa maison, où il résolut d'aller trouver les comédiens de bon matin, pour leur découvrir ce qu'il avait sur le cœur, et dont il s'était expliqué à la Rancune et à l'Olive.

CHAPITRE XLV,

Où vous verrez le dessein de Ragotin.

Les crieurs d'eau-de-vie n'avaient pas encore réveillé ceux qui dormaient d'un profond sommeil (qui est souvent interrompu par cette canaille, à mon avis la plus importune engeance qui soit dans la république humaine), que Ragotin était déjà habillé, à dessein d'aller proposer à la troupe comique celui qu'il avait fait d'y être admis. Il s'en alla donc au logis des comédiens et des comédiennes, qui n'étaient pas encore levés, ni même éveillés ; il eut la discrétion de les laisser reposer ; mais il entra dans la chambre où l'Olive était couché avec la Rancune, lequel il pria de se lever, pour faire une promenade jusqu'à la Cousture, qui est une très belle abbaye située au faubourg qui porte le même nom, et qu'après ils iraient déjeuner à la Grande-Étoile-d'Or, où il l'avait fait apprêter. La Rancune, qui était du nombre de ceux qui aiment les repues franches, fut aussitôt habillé que la proposition en fut faite ; ce qui ne vous sera pas difficile à croire, si vous considérez que ces gens-là sont si accoutumés à s'habiller et se déshabiller derrière les tentes du théâtre, surtout quand il faut qu'un seul acteur représente deux personnages, que cela est aussitôt fait que dit. Ragotin donc et la Rancune s'acheminèrent à l'abbaye de la Cousture : il est à croire qu'ils entrèrent dans l'église, où ils firent une courte prière, car Ragotin avait bien d'autres choses en tête.

Il n'en dit pourtant rien à la Rancune pendant le cours du chemin, jugeant bien qu'il eût trop retardé le déjeuner, que la Rancune aimait beaucoup mieux que tous ses compliments. Ils entrèrent dans le logis, où le petit homme commença à crier de ce que l'on n'avait pas encore apporté les petits pâtés qu'il avait commandés : à quoi l'hôtesse (sans bouger de dessus le siége où elle était) lui repartit : « Vraiment, monsieur Ragotin, je ne suis pas devine, pour savoir l'heure que vous deviez venir ici ; à présent que vous y êtes, les pâtés y seront bientôt : passez à la salle, où l'on a mis la nappe. Il y a un jambon, donnez dessus en attendant le reste. » Elle dit cela d'un ton si gravement cabarétique, que la Rancune jugea qu'elle avait raison, et s'adressant à Ragotin, lui dit : « Monsieur, passons deçà, et

buvons un coup en attendant. Ce qui fut fait. Ils se mirent à table, qui fut couverte peu de temps après, et ils déjeunèrent à la mode du Mans, c'est-à-dire fort bien; ils burent de même à la santé de plusieurs personnes. Vous jugez bien, lecteur, que celle de la l'Étoile ne fut pas oubliée : le petit Ragotin la but une douzaine de fois, tantôt sans bouger de sa place, tantôt debout et le chapeau à la main; mais la dernière fois il la but à genoux et tête nue, comme s'il eût fait amende honorable à la porte de quelque église. Ce fut alors qu'il supplia instamment la Rancune de lui tenir la parole qu'il lui avait donnée d'être son guide et son protecteur, dans une entreprise aussi difficile que la conquête de mademoiselle de l'Étoile : sur quoi la Rancune lui répondit à demi en colère, ou feignant de l'être : « Sachez, monsieur Ragotin, que je suis homme qui ne m'embarque point sans biscuit, c'est-à-dire que je n'entreprends jamais rien que je ne sois assuré d'y réussir; et soyez-le de la bonne volonté que j'ai de vous servir utilement. Je vous le dis encore, j'en sais les moyens, que je mettrai en usage quand il en sera temps. Mais je vois un grand obstacle à votre dessein, qui est notre départ; et je ne vois point de jour pour vous, si ce n'est en exécutant ce que je vous ai dit une autre fois, de vous résoudre à faire la comédie avec nous : vous y avez toutes les dispositions imaginables. Vous avez grand'mine, le ton de voix agréable, le langage fort bon, et la mémoire encore meilleure; vous ne ressentez point du tout le provincial : il semble que vous ayez passé toute votre vie à la cour; vous en avez si fort l'air, que vous le sentez d'un quart de lieue; vous n'aurez pas représenté une douzaine de fois, que vous jetterez de la poussière aux yeux de nos jeunes godelureaux, qui font tant les entendus, et qui seront obligés de vous céder les premiers rôles; et après cela, laissez-moi faire; car pour le présent (je vous l'ai déjà dit), nous avons affaire à une étrange tête. Il faut user avec elle de beaucoup d'adresse; je sais bien qu'il ne vous en manque pas; mais un peu d'avis ne gâte pas les choses. D'ailleurs, raisonnons un peu : si vous faisiez connaître votre dessein amoureux avec celui d'entrer dans la troupe, ce serait le moyen de vous faire refuser : il faut donc cacher votre jeu. » Le petit bout d'homme avait été si attentif au discours de la Rancune, qu'il en était tout-à-fait extasié, s'imaginant de tenir déjà (comme on dit) le loup par les oreilles, quand, se réveillant comme d'un profond sommeil, il se leva de table et passa de l'autre côté

pour embrasser la Rancune, qu'il remercia en même temps, et supplia de continuer, lui protestant qu'il ne l'avait convié à déjeuner que pour lui déclarer le dessein qu'il avait de suivre son sentiment touchant la comédie, à quoi il était tellement résolu, qu'il n'y avait personne au monde qui pût l'en détourner ; qu'il ne fallait que le faire savoir à la troupe, et en obtenir la faveur de l'association ; ce qu'il désirait de faire à la même heure. Ils comptèrent avec l'hôtesse. Ragotin paya, et étant sortis, ils prirent le chemin du logis des comédiens, qui n'était pas fort éloigné de celui où ils avaient déjeuné. Ils trouvèrent les demoiselles habillées ; mais comme la Rancune eut ouvert le discours du dessein de Ragotin, de faire la comédie, il en fut interrompu par l'arrivée d'un des fermiers du père de Léandre, qu'il lui envoyait pour l'avertir qu'il était malade à la mort, et qu'il souhaitait le voir avant de lui payer le tribut que tous les hommes lui doivent : ce qui obligea tous ceux de la troupe à conférer ensemble, pour délibérer sur un événement si inopiné. Léandre tira Angélique à part, et lui dit que le temps était venu pour vivre heureux, si elle avait la bonté d'y contribuer ; à quoi elle répondit qu'il ne tiendrait jamais à elle, et toutes les choses que vous verrez dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XLVI.

Dessein de Léandre. — Harangue et réception de Ragotin dans la troupe comique.

Les jésuites de La Flèche n'ayant rien pu gagner sur l'esprit de Léandre pour lui faire continuer ses études, et voyant son assiduité à la comédie, jugèrent aussitôt qu'il était amoureux de quelqu'une des comédiennes : en quoi ils furent confirmés quand, après le départ de la troupe, ils apprirent qu'il l'avait suivie à Angers. Ils ne manquèrent pas d'en avertir son père par un messager exprès, qui arriva en même temps que la lettre de Léandre lui fut rendue, par laquelle il lui marquait qu'il allait à la guerre et lui demandait de l'argent, comme il avait concerté avec Destin, quand il lui découvrit sa qualité dans l'hôtellerie où il était blessé. Son père, reconnaissant la fourbe, se mit dans une furieuse colère, qui, jointe à une extrême vieillesse, lui causa une maladie qui fut assez longue, mais qui se ter-

mina pourtant par la mort ; de laquelle se voyant proche, il commanda à un de ses fermiers de chercher son fils, pour l'obliger à se retirer auprès de lui, lui disant qu'il pourrait le trouver en demandant où il y avait des comédiens (ce que le fermier savait assez, car c'était celui qui lui fournissait de l'argent après qu'il eut quitté le collége). Aussi ayant appris qu'il y en avait une troupe au Mans, il s'y achemina et y trouva Léandre, comme vous l'avez vu dans le chapitre précédent.

Ragotin fut prié par tous ceux de la troupe de les laisser conférer un moment sur le sujet du fermier nouvellement arrivé, ce qu'il fit en se retirant dans une chambre, où il demeura avec l'impatience qu'on peut s'imaginer. Aussitôt qu'il fut sorti, Léandre fit entrer le fermier de son père, lequel leur déclara l'état où il était et le désir qu'il avait de voir son fils avant de mourir. Léandre demanda congé pour y satisfaire, ce que tous ceux de la troupe jugèrent très raisonnable. Ce fut alors que Destin déclara le secret qu'il avait tenu caché jusqu'alors, touchant la qualité de Léandre, ce qu'il n'avait appris qu'après le ravissement de mademoiselle Angélique (comme vous l'avez vu dans la seconde partie de cette véritable histoire), ajoutant qu'ils avaient bien pu s'apercevoir qu'il n'agissait pas avec lui, depuis qu'il l'avait appris, comme il faisait auparavant, puisque même il avait pris un autre valet ; que si quelquefois il était contraint de lui parler en maître, c'était pour ne le découvrir pas ; mais qu'à présent il n'était plus temps de céler, tant pour désabuser mademoiselle de la Caverne, qui n'avait pu ôter de son esprit que Léandre ne fût complice de l'enlèvement de sa fille, ou peut-être l'auteur, que pour l'assurer de l'amour sincère qu'il lui portait, et pour laquelle il s'était réduit à lui servir de valet, ce qu'il aurait continué, s'il n'eût été obligé de lui déclarer le secret, lorsqu'il le trouva dans l'hôtellerie, quand il allait à la quête de mademoiselle Angélique. Et tant s'en faut qu'il eût consenti à son enlèvement, qu'ayant trouvé les ravisseurs, il avait hasardé sa vie pour la secourir ; mais qu'il n'avait pu résister à tant de gens, qui l'avaient furieusement blessé et laissé pour mort sur la place. Tous ceux de la troupe lui demandèrent pardon de ce qu'ils ne l'avaient pas traité selon sa qualité, mais qu'ils étaient excusables, puisqu'ils n'en avaient pas la connaissance. Mademoiselle de l'Étoile ajouta qu'elle avait remarqué beaucoup d'esprit et de mérite en sa personne, ce qui l'avait fait long-temps soupçonner quelque

chose, en quoi elle avait été comme confirmée depuis son retour; joint à cela les lettres que la Caverne lui avait fait voir; que pourtant elle ne savait quel jugement en faire, le voyant si soumis au service de son frère, mais qu'à présent il n'y avait pas lieu de douter de sa qualité. Alors la Caverne prit la parole, et s'adressant à Léandre, lui dit: « Vraiment, monsieur, après avoir connu en quelque façon votre condition par le contenu des lettres que vous écriviez à ma fille, j'avais toujours un juste sujet de me défier de vous, n'y ayant point d'apparence que l'amour que vous dites avoir pour elle fût légitime, comme le dessein que vous aviez formé de la mener en Angleterre me le témoigne assez; et en effet, monsieur, quelle apparence qu'un seigneur si relevé, comme vous espérez l'être après la mort de monsieur votre père, voulût songer à épouser une pauvre comédienne de campagne! Je loue Dieu que le temps soit venu que vous pourrez vivre content dans la possession de ces belles terres qu'il vous laisse, et moi hors de l'inquiétude qu'à la fin vous ne me jouassiez quelque mauvais tour. » Léandre, qui s'était fort impatienté en écoutant ce discours de la Caverne, lui répondit : « Tout ce que vous dites, mademoiselle, que je suis sur le point de posséder, ne saurait me rendre heureux, si je ne suis assuré en même temps de la possession de mademoiselle Angélique votre fille; sans elle je renonce à tous les biens que la nature, ou plutôt la mort de mon père me donne; et je vous déclare que je ne m'en vais recueillir sa succession qu'à dessein de revenir aussitôt pour accomplir la promesse que je fais devant cette honorable compagnie, de n'avoir jamais pour femme que mademoiselle Angélique votre fille, pourvu qu'il vous plaise de me la donner, et qu'elle y consente, comme je vous en supplie très humblement toutes deux. Et ne vous imaginez pas que je veuille l'emmener chez moi : c'est à quoi je ne pense point du tout. J'ai trouvé tant de charmes en la vie comique, que je ne saurais m'en distraire, ni me séparer de tant d'honnêtes gens qui composent cette illustre troupe. » Après cette franche déclaration, les comédiens et comédiennes, parlant tous ensemble, lui dirent qu'ils lui avaient de grandes obligations de tant de bontés, et que mademoiselle de la Caverne et sa fille seraient bien délicates si elles ne lui donnaient la satisfaction qu'il prétendait. Angélique ne répondit que comme une fille qui dépendait de sa mère, laquelle finit la conversation en disant à Léandre que, si à son retour il était dans les mêmes sentiments, il pouvait tout es-

pérer. Ensuite il y eut de grands embrassements et quelques larmes versées, les unes par un motif de joie, et les autres par la tendresse, qui fait ordinairement pleurer ceux qui en sont si susceptibles, qu'ils ne sauraient s'en empêcher quand ils voient ou entendent dire quelque chose de tendre. Après tous ces beaux compliments, il fut conclu que Léandre s'en irait le lendemain, et qu'il prendrait un des chevaux que l'on avait loués ; mais il dit qu'il monterait celui de son fermier, qui se servirait du sien, qui le porterait assez bien chez lui. « Nous ne prenons pas garde, dit Destin, que monsieur Ragotin s'impatiente : il faut le faire entrer. Mais à propos, n'y a-t-il personne qui sache quelque chose de son dessein ? » La Rancune, qui n'avait point parlé, ouvrit la bouche pour dire qu'il le savait, et que le matin il lui avait donné à déjeuner pour lui déclarer qu'il désirait de s'associer à la troupe et faire la comédie, sans prétendre lui être à charge, parce qu'il avait assez de bien, qu'il aimait autant le dépenser en voyant le monde, que de demeurer au Mans; à quoi il l'avait fort porté. Aussitôt Roquebrune s'avança pour dire poétiquement qu'il n'était pas d'avis qu'on le reçût, en étant des poètes comme des femmes : quand il y en a deux dans une maison, il y en a une de trop ; que deux poètes dans une troupe y pourraient exciter des tempêtes, dont la source viendrait des contrariétés du Parnasse; d'ailleurs que la taille de Ragotin était si défectueuse, qu'au lieu d'apporter de l'ornement au théâtre, il en serait déshonoré. « Et puis, quel personnage pourra-t-il faire ? il n'est pas capable des premiers rôles : M. Destin s'y opposerait, et l'Olive pour les seconds. Il ne saurait représenter un roi, non plus qu'une confidente; car il aurait aussi mauvaise mine sous le masque qu'à visage découvert, et ainsi je conclus qu'il ne soit pas reçu. — Et moi, repartit la Rancune, je soutiens qu'on doit le recevoir, et qu'il sera fort propre pour représenter un nain, quand il en sera besoin, ou quelque monstre, comme celui de l'Andromède : cela sera plus naturel que d'en faire d'artificiels. Et quant à la déclamation, je puis vous assurer que ce sera un autre Orphée, qui attirera tout le monde après lui. Dernièrement, quand nous cherchions mademoiselle Angélique, l'Olive et moi, nous le rencontrâmes monté sur un mulet, semblable à lui, c'est-à-dire petit. Comme nous marchions, il se mit à déclamer des vers de *Pyrame* avec tant d'emphase, que des passants qui conduisaient des ânes, s'approchèrent du mulet, et l'écoutèrent avec tant

d'attention, qu'ils ôtèrent leur chapeau de leur tête pour le mieux entendre, et le suivirent jusqu'au logis, où nous nous arrêtâmes pour boire un coup. Si donc il a été si habile que d'attirer l'attention de ces âniers, jugez de ce que feront ceux qui sont capables de discerner les belles choses. » Cette saillie fit rire tous ceux qui l'avaient entendue, et l'on fut d'avis de faire entrer Ragotin pour l'entendre lui-même. On l'appela, il vint, il entra; et après avoir fait une douzaine de révérences, il commença sa harangue en cette sorte : « Illustres personnages! Auguste sénat du Parnasse (il s'imaginait sans doute d'être dans le barreau du présidial du Mans, où il n'était guère entré depuis qu'il avait été reçu avocat, ou dans l'académie des puristes.) On dit, en commun proverbe, que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs, et par un proverbe contraire, les bonnes compagnies dissipent les mauvaises, et rendent les personnes semblables à ceux qui les composent. » Cet exorde, si bien débité, fit croire aux comédiennes qu'il allait faire un sermon; car elles tournèrent la tête et eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire.

Quelque critique glosera peut-être sur ce mot de sermon; mais pourquoi Ragotin n'eût-il pas été capable d'une telle sottise, puisqu'il avait bien fait chanter des chants d'église, en sérénade, avec des orgues? Mais il continua : « Je me trouve si destitué de vertus, que je désire m'associer à votre illustre troupe pour en apprendre et pour m'y façonner; car vous êtes les interprètes des muses, les échos vivants de leurs chers nourrissons; et vos mérites sont si connus à toute la France, que l'on vous admire jusqu'au-delà des pôles. Pour vous, mesdemoiselles, vous charmez tous ceux qui vous considèrent, et l'on ne saurait entendre l'harmonie de vos belles voix, sans être ravi en admiration; aussi, beaux anges en chair et en os, tous les plus doctes poètes ont-ils rempli leurs vers de vos louanges. Les Alexandre et les César n'ont jamais égalé la valeur de M. Destin et des autres héros de cette illustre troupe. Il ne faut donc pas vous étonner si je désire avec tant de passion d'en accroître le nombre, ce qui vous sera facile, si vous me faites l'honneur de m'y recevoir; au reste, je ne veux point vous être à charge, ni ne prétends participer aux émoluments du théâtre, mais seulement être votre très humble et très obéissant serviteur. » On le pria de sortir pour un moment, afin que l'on pût résoudre sur le sujet de sa harangue, et y procéder dans les formes. Il sortit, et l'on commençait d'opiner, quand le poète se jeta

à la traverse, pour former une seconde opposition; mais il fut relancé par la Rancune, qui l'eût encore mieux poussé, s'il n'eût regardé son habit neuf, qu'il avait acheté de l'argent qu'il lui avait prêté. Enfin il fut conclu qu'il serait reçu, pour être le divertissement de la compagnie. On l'appela, et quand il fut entré, Destin prononça en sa faveur. On fit les cérémonies accoutumées. Il fut écrit sur les registres, prêta le serment de fidélité. On lui donna le mot auquel tous les comédiens se reconnaissaient, et il soupa ce soir-là avec toute la caravane.

CHAPITRE XLVII.

Départ de Léandre et de la troupe comique pour aller à Alençon. — Disgrâce de Ragotin.

Après le souper, il n'y eut personne qui ne félicitât Ragotin de l'honneur qu'on lui avait fait de le recevoir dans la troupe : de quoi il s'enfla si fort, que son pourpoint s'en ouvrit en deux endroits. Cependant Léandre prit occasion d'entretenir sa chère Angélique, à laquelle il réitera le dessein qu'il avait de l'épouser; mais il le dit avec tant de douceurs, qu'elle ne lui répondit que des yeux, d'où elle laissa couler quelques larmes; je ne sais si ce fut de joie des belles promesses de Léandre, ou de tristesse de son départ. Quoi qu'il en soit, ils se firent beaucoup de caresses, la Caverne n'y apportant plus d'obstacles.

La nuit était déjà fort avancée, il fallut se retirer. Léandre prit congé de toute la compagnie, et s'en fut se coucher. Le lendemain il se leva de bon matin, partit avec le fermier de son père, et fit tant, par ses journées, qu'il arriva en la maison de son père qui était malade, lequel lui témoigna d'être bien aise de sa venue; et selon que ses forces le lui permirent, il lui exprima la douleur que lui avait causée son absence, et lui dit ensuite qu'il avait bien de la joie de le revoir, pour lui donner sa dernière bénédiction, et avec elle tous ses biens, nonobstant l'affliction qu'il avait eue de sa mauvaise conduite; mais qu'il croyait qu'il en userait mieux à l'avenir. Nous apprendrons la suite à son retour. Les comédiens et comédiennes étant habillés, chacun amassa ses nippes, on remplit les coffres, on fit les balles du bagage comique, et on prépara tout pour partir. Il manquait un cheval pour une des demoiselles, parce que l'un de ceux qui

les avaient loués s'était dédit. On priait l'Olive d'en chercher un autre, quand Ragotin entra, lequel ayant ouï cette proposition, dit qu'il n'en était pas besoin, parce qu'il en avait un pour porter mademoiselle de l'Étoile ou Angélique en croupe, attendu qu'à son avis on ne pourrait pas aller en un jour à Alençon, y ayant dix grandes lieues du Mans; qu'en y mettant deux jours, comme il le fallait nécessairement, son cheval ne serait pas trop fatigué de porter deux personnes. Mais la l'Étoile, l'interrompant, lui dit qu'elle ne pourrait pas se tenir en croupe; ce qui affligea fort le petit homme, qui fut un peu consolé quand Angélique dit qu'elle le ferait bien, elle. Ils déjeunèrent tous, et l'opérateur et sa femme furent de la partie; mais pendant que l'on apprêtait le déjeuner, Ragotin prit l'occasion pour parler au seigneur Ferdinandi, auquel il fit la même harangue qu'il avait faite à l'avocat dont nous avons parlé, quand il le prenait pour lui : à laquelle il répondit qu'il n'avait rien oublié pour mettre tous les secrets de la magie en pratique, mais sans aucun effet; ce qui l'obligeait de croire que la l'Étoile était plus grande magicienne qu'il n'était magicien; qu'elle avait des charmes beaucoup plus puissants que les siens, et que c'était une dangereuse personne, qu'il avait grand sujet de craindre. Ragotin voulait repartir; mais on les pressa de se laver les mains et de se mettre à table, ce qu'ils firent tous. Après le déjeuner, Inézilla témoigna à tous ceux de la troupe, et principalement aux demoiselles, le déplaisir qu'elle et son mari avaient d'un départ si prompt, leur protestant qu'ils eussent bien désiré de les suivre à Alençon, pour avoir l'honneur de leur conversation plus long-temps, mais qu'ils seraient obligés de monter sur le théâtre pour débiter leurs drogues, et par conséquent faire des farces; que cela étant public et ne coûtant rien, le monde y va plus facilement qu'à la comédie, où il faut donner de l'argent; et qu'ainsi, au lieu de les servir, ils leur pourraient nuire, et que, pour l'éviter, ils avaient résolu de monter au Mans après leur départ. Alors ils s'embrassèrent les uns les autres et se dirent mille douceurs. Les demoiselles pleurèrent, et enfin tous se firent de grands compliments, à la réserve du poète, qui, en d'autres occasions, eût parlé plus que quatre, et en celle-ci demeura muet, la séparation d'Inézilla lui ayant été un si furieux coup de foudre, qu'il ne put jamais le parer, quoiqu'il s'estimât tout couvert de lauriers du Parnasse. La charrette étant chargée et prête à partir, la Caverne y prit place

au même endroit que vous l'avez vu au commencement de ce roman. La l'Étoile monta sur un cheval que Destin conduisait, et Angélique se mit derrière Ragotin, qui avait pris avantage en montant à cheval, pour éviter un second accident de sa carabine, qu'il n'avait pourtant pas oubliée, car il l'avait pendue à sa bandoulière; tous les autres allèrent à pied, dans le même ordre qu'ils étaient arrivés au Mans. Quand ils furent dans un petit bois qui est au bout du pavé, environ à une lieue de la ville, un cerf, qui était poursuivi par les gens de M. le marquis de Lavardin, traversa le chemin, et fit peur au cheval de Ragotin qui allait devant, ce qui lui fit quitter l'étrier, et mettre en même temps la main à sa carabine ; mais, comme il le fit avec précipitation, le talon se trouva justement sous son aisselle, et comme il avait la main à la détente, le coup partit, et parce qu'il l'avait beaucoup chargée, et à balle, elle repoussa si furieusement, qu'elle le renversa par terre; et en tombant, le bout de la carabine donna contre les reins d'Angélique, qui tomba aussi, mais sans se faire aucun mal, car elle se trouva sur ses pieds. Pour Ragotin, il donna de la tête contre la souche d'un vieux arbre pourri, qui était environ un pied hors de terre, qui lui fit une assez grosse bosse au-dessus de la tempe. On y mit une pièce d'argent, et on lui banda la tête avec un mouchoir : ce qui excita de grands éclats de rire chez tous ceux de la troupe, ce qu'ils n'eussent peut-être pas fait si le mal eût été plus grand; encore ne sait-on, car il est bien difficile de s'en empêcher en de pareilles occasions. Aussi ils s'en régalèrent comme il faut, ce qui pensa faire enrager le petit homme, qui aussi fut remonté sur son cheval, et Angélique, qui ne lui permit pas de recharger sa carabine, comme il le voulait faire : et l'on continua de marcher jusqu'à la Guerche, où l'on fit repaître les quatre chevaux qui étaient attelés à la charrette, et les deux autres porteurs. Tous les comédiens goûtèrent; pour les demoiselles, elles se mirent sur un lit autant pour se reposer que pour considérer les hommes qui buvaient à qui mieux, surtout la Rancune et Ragotin (à qui l'on avait débandé la tête, à laquelle la pièce d'argent avait répercuté la contusion), qui se le portaient à une santé qu'ils s'imaginaient que personne n'entendait, ce qui obligea Angélique à crier à Ragotin : « Monsieur, prenez garde à vous, et songez à bien conduire votre voiture. » Ce qui démonta un peu le petit avocat encomédienné, qui fit aussitôt cession d'armes, ou plutôt de verres, avec la Rancune. On paya l'hôtesse, on remonta à

cheval, et la caravane comique marcha. Le temps était beau et le chemin de même, ce qui fut cause qu'ils arrivèrent de bonne heure à un bourg qu'on appelle Vivain. Ils descendirent au Coq-Hardi, qui est le meilleur logis; mais l'hôtesse (qui n'était pas la plus agréable du pays du Maine) fit quelque difficulté de les recevoir, disant qu'elle avait beaucoup de monde, entre autres un receveur de tailles de la province, et un autre receveur des épices du présidial du Mans, avec quatre ou cinq marchands de toile. La Rancune, qui songea aussitôt à faire quelque tour de son métier, lui dit qu'ils ne demandaient qu'une chambre pour les demoiselles, et que, pour les hommes, ils se coucheraient comme ils pourraient, et qu'une nuit était bientôt passée; ce qui adoucit un peu la fierté de la même cabaretière.

Ils entrèrent donc, et l'on ne déchargea point la charrette; car il y avait dans la basse-cour une remise de carrosse où on la mit, et on la ferma à clef; et l'on donna une chambre aux comédiennes, où tous ceux de la troupe soupèrent, et quelque temps après les demoiselles se couchèrent dans deux lits qu'il y avait, savoir: la l'Étoile dans un, et la Caverne et sa fille Angélique dans l'autre. Vous jugez bien qu'elles ne manquèrent pas de fermer la porte, aussi bien que les deux receveurs, qui se retirèrent aussi dans une autre chambre où ils firent porter leurs valises, qui étaient pleines d'argent, sur lequel la Rancune ne put pas mettre la main, car ils se précautionnèrent bien; mais les marchands payèrent pour eux. Ce méchant homme eut assez de prévoyance pour être logé dans la même chambre où ils avaient fait porter leurs balles. Il y avait trois lits, dont les marchands en occupaient deux, et l'Olive et la Rancune l'autre, lequel ne dormit point; mais quand il connut que les autres dormaient ou devaient dormir, il se leva doucement pour faire son coup, qui fut interrompu par un des marchands auquel il était survenu un mal de ventre, avec une envie de le décharger, ce qui l'obligea à se lever, et la Rancune à regagner le lit. Cependant le marchand, qui logeait ordinairement dans ce logis, et qui en savait toutes les issues, alla par la porte qui conduisait à une petite galerie, au bout de laquelle étaient les lieux communs; ce qu'il fit pour ne donner pas mauvaise odeur aux vénérables comédiens. Quand il se fut soulagé, il retourna au bout de la galerie; mais, au lieu de prendre le chemin qui conduisait à la chambre d'où il était parti, il prit de l'autre côté, et descendit dans la chambre où les re-

ceveurs etaient couchés (car les deux chambres et les montées étaient disposées de la même façon). Il s approcha du premier lit qu'il rencontra, croyant que ce fût le sien; et une voix à lui inconnue lui demanda : « Qui est là ? » Il passa sans rien dire à l'autre lit, où on lui dit la même chose, mais d'un ton plus élevé, et en criant : « L'hôte, de la chandelle : il y a quelqu'un dans notre chambre ! » L'hôte fit lever une servante ; mais avant qu'elle fût en état de comprendre qu'il fallait de la lumière, le marchand eut le loisir de remonter et de descendre par où il était allé. La Rancune, qui entendait tout ce débat (car il n'y avait qu'une simple cloison d'ais entre les deux chambres), ne perdit pas de temps, mais dénoua habilement les cordes de deux balles, dans chacune desquelles il prit deux pièces de toile, et renoua les cordes comme si personne n'y eût touché; car il savait le secret, qui n'est connu que de ceux du métier, non plus que leur numéro et leurs chiffres. Il voulait en attaquer une autre, quand le marchand entra dans la chambre, et, ayant ouï marcher, dit : « Qui est là ? » La Rancune, qui ne manquait point de repartie (après avoir fourré les quatre pièces de toile dans le lit), dit qu'on avait oublié de mettre un pot de chambre, et qu'il cherchait la fenêtre pour pisser. Le marchand, qui n'était pas encore recouché, lui dit : « Attendez, monsieur, je vais l'ouvrir, car je sais mieux où elle est que vous. » Il l'ouvrit et se remit au lit. La Rancune s'approcha de la fenêtre, par laquelle il pissa aussi copieusement que quand il arrosa un marchand du Bas-Maine, avec qui il était couché dans un cabaret de la ville du Mans, comme vous l'avez vu dans le sixième chapitre de ce roman; après quoi il retourna se coucher sans fermer la fenêtre. Le marchand lui cria qu'il ne devait pas l'avoir laissée ouverte, et l'autre lui cria encore plus haut qu'il la fermât s'il voulait, que pour lui il n'eût pas pu retrouver son lit dans l'obscurité, ce qui n'était pas quand elle était ouverte, parce que la lune luisait bien fort dans la chambre. Le marchand, appréhendant qu'il ne voulût faire une querelle d'Allemand, se leva sans lui repartir, ferma la fenêtre et se remit au lit, où il ne dormait pas, dont bien lui prit, car sa balle n'eût pas eu meilleur marché que les deux autres.

Cependant l'hôte et l'hôtesse criaient à la chambrière d'allumer vite la chandelle. Elle s'en mettait en devoir; mais comme il arrive ordinairement que plus on s'empresse, moins on avance, aussi cette misérable servante souffla les

charbons plus d'une heure sans pouvoir l'allumer; l'hôte et l'hôtesse lui disaient mille malédictions, et les receveurs criaient toujours plus fort : « De la chandelle! » Enfin, quand elle fut allumée, l'hôte et l'hôtesse et la servante montèrent à leur chambre, où, n'ayant trouvé personne, ils leur dirent qu'ils avaient tort de mettre ainsi tous ceux du logis en alarme; eux soutenaient toujours d'avoir vu et ouï un homme, et de lui avoir parlé. L'hôte passa de l'autre côté et demanda aux comédiens et aux marchands si quelqu'un d'eux était sorti. Ils dirent tous que non. « A la réserve de monsieur, dit un des marchands, parlant de la Rancune, qui s'est levé pour pisser par la fenêtre, car on n'a point donné de pot de chambre. » L'hôte gronda fort sa servante de ce manquement, et alla retrouver les receveurs, auxquels il dit qu'il fallait qu'ils eussent fait quelque mauvais songe, car personne n'avait bougé; et après leur avoir dit qu'ils dormissent bien, et qu'il n'était pas encore jour, ils se retirèrent. Sitôt que le jour fut venu, la Rancune se leva et demanda la clef de la remise, où il entra pour cacher les quatre pièces de toile qu'il avait dérobées, et qu'il mit dans une des balles de la charrette.

CHAPITRE XLVIII.

Ce qui arriva aux comédiens entre Vivain et Alençon. — Autre disgrâce de Ragotin.

Tous les héros et héroïnes de la troupe comique partirent de bon matin, et prirent le grand chemin d'Alençon, et arrivèrent heureusement au Bourg-le-Roi, que le vulgaire appelle le Boulerey, où ils dînèrent et se reposèrent quelque temps, pendant lequel on mit en avant si l'on passerait par Arsonnay, qui est un village à une lieue d'Alençon, ou si l'on prendrait de l'autre côté, pour éviter Barée, qu est un chemin où, pendant les plus grandes chaleurs de l'été, il y a de la boue où les chevaux enfoncent jusqu'aux sangles.

On consulta là-dessus le charretier, qui assura qu'il passerait partout, ses quatre chevaux étant les meilleurs de tous les attelages du Mans; d'ailleurs, qu'il n'y avait qu'environ cinq cents pas de mauvais chemin, et que celui des communes de Saint-Pater, où il faudrait passer n'était

guère plus beau et était beaucoup plus long; qu'il n'y aurait que les chevaux et la charrette qui entreraient dans la boue, parce que les gens de pied passeraient dans les champs, quittes pour enjamber certaines fascines qui ferment les terres, afin que les chevaux n'y puissent pas entrer. On les appelle, en ce pays-là, des éthaliers. Ils enfilèrent donc ce chemin-là. Mademoiselle de l'Étoile dit qu'on l'avertît quand on en serait près, parce qu'elle aimait mieux aller à pied en beau chemin, qu'à cheval dans la boue. Angélique en dit autant, et aussi la Caverne, qui appréhenda que la charrette ne versât. Quand ils furent sur le point d'entrer dans ce mauvais chemin, Angélique descendit de la croupe du cheval de Ragotin; Destin fit mettre pied à terre à la l'Étoile, et l'on aida à la Caverne à descendre de la charrette. Roquebrune monta sur le cheval de la l'Étoile et suivit Ragotin qui allait près de la charrette. Quand ils furent au plus boueux du chemin, et à un lieu où il n'y avait d'espace que pour la charrette, quoique le chemin fût fort large, ils rencontrèrent une vingtaine de chevaux de voit ture, que cinq ou six paysans conduisaient, qui se miren- à crier au charretier de reculer. Le charretier leur criait encore plus fort: « Reculez vous-mêmes, vous le ferez plus aisément que moi. » De détourner ou à droite ou à gauche, cela ne se pouvait; car de chaque côté il n'y avait que des fondrières insondables. Les voituriers, voulant faire les mauvais, s'avancèrent brusquement contre la charrette, en criant si fort que les chevaux en prirent de la peur, au point qu'ils en rompirent leurs traits et se jetèrent dans les fondrières : le timonier se détourna tant soit peu sur la gauche, ce qui fit avancer la roue du même côté, qui, pour ne trouver point de ferme, fit verser la charrette. Ragotin, tout bouffi d'orgueil et de colère, criait comme un démoniaque contre les voituriers, et croyant de pouvoir passer au côté droit, où il semblait y avoir du vide; car il voulait joindre les voituriers, qu'il menaçait de sa carabine pour les faire reculer. Il s'avança donc; mais son cheval s'embourba si fort, que tout ce qu'il put faire, ce fut de désétrier promptement et de désarçonner en même temps, et de mettre pied à terre : mais il enfonça jusqu'aux aisselles, et s'il n'eût pas étendu les bras, il eût enfoncé jusqu'au menton. Cet accident si imprévu fit arrêter tous ceux qui passaient dans les champs, pour penser à y remédier. Le poète, qui avait toujours bravé la fortune, s'arrêta doucement, et fit reculer son cheval jusqu'à ce qu'il eût trouvé le sec. Les voituriers,

voyant tant d'hommes qui avaient tous chacun un fusil sur l'épaule et une épée au côté, reculèrent sans bruit, de peur d'être battus, et prirent un autre chemin. Cependant il fallut songer à remédier à tout ce désordre, et l'on dit qu'il fallait commencer par M. Ragotin et par son cheval, car ils étaient tous deux en grand péril. L'Olive et la Rancune furent les premiers qui s'en mirent en devoir ; mais, quand ils voulurent s'en approcher, ils enfoncèrent jusqu'aux cuisses, et ils auraient encore enfoncé s'ils eussent avancé davantage : tellement qu'après avoir sondé en plusieurs endroits, sans y trouver de ferme, la Rancune, qui avait toujours des expédients d'un homme de son naturel, dit, sans rire, qu'il n'y avait point d'autre remède pour tirer M. Ragotin du danger où il était, que de prendre la corde de la charette (qu'aussi bien il fallait la décharger), et la lui attacher au cou, et le faire tirer par les chevaux qui s'étaient remis dans le grand chemin. Cette proposition fit rire tous ceux de la compagnie, mais non pas Ragotin, qui en eut autant de peur, comme lorsque la Rancune voulait lui couper son chapeau sur le visage, quand il l'avait enfoncé dedans. Mais le charretier, qui s'était hasardé pour relever les chevaux, le fit encore pour Ragotin : ils s'approcha de lui, et à diverses reprises, le sortit et le conduisit dans le champ où étaient les comédiennes, qui ne purent s'empêcher de rire, le voyant en si bel équipage ; elles se contraignirent pourtant tant qu'elles purent. Cependant le charretier retourna son cheval, qui, étant assez vigoureux, sortit avec un peu d'aide et alla trouver les autres : ensuite de quoi l'Olive, la Rancune et le même charretier, qui étaient déjà tout pleins de boue, déchargèrent la charrette, la remuèrent et la rechargèrent. Elle fut aussitôt réattelée, et les chevaux la sortirent de ce mauvais pas. Ragotin remonta sur son cheval avec peine, car le harnais était tout rompu; mais Angélique ne voulut point se remettre derrière lui, pour ne point gâter ses habits. La Caverne dit qu'elle irait bien à pied, ce que fit aussi la l'Étoile, que Destin continua de conduire jusqu'aux Chênes-Verts, qui est le premier logis que l'on trouve en venant du Mans au faubourg de Mont-Fort, où ils s'arrêtèrent, n'osant pas entrer dans la ville en un désordre si étrange. Après que ceux qui avaient travaillé eurent bu, ils employèrent le reste du jour à faire sécher leurs habits, après en avoir pris d'autres dans les coffres que l'on avait déchargés, car ils en avaient eu chacun en présent de la noblesse mancelle. Les

comédiennes soupèrent légèrement, lassées du chemin qu'elles avaient été contraintes de faire à pied, ce qui les obligea aussi à se coucher de bonne heure. Les comédiens ne se couchèrent qu'après avoir bien soupé. Les uns et les autres étaient à leur premier sommeil, environ sur les onze heures, quand une troupe de cavaliers frappa à la porte de l'hôtellerie.

L'hôte répondit que son logis était plein, et d'ailleurs qu'il était heure indue. Ils recommencèrent à frapper plus fort, en menaçant d'enfoncer la porte. Destin, qui avait toujours Saldagne en tête, crut que c'était lui qui venait à force ouverte pour enlever la l'Étoile; mais, ayant regardé par la fenêtre, il aperçut, à la faveur de la clarté de la lune, un homme qui avait les mains liées par-derrière, ce qu'ayant dit fort bas à ses compagnons, qui étaient tous aussi bien que lui en état de le bien recevoir, Ragotin dit assez haut que c'était M. de la Rappinière; qu'il avait pris quelques voleurs, car il était à la tête. Ils furent confirmés dans cette opinion quand ils ouïrent commander à l'hôte d'ouvrir de par le roi. « Mais pourquoi diable, dit la Rancune, ne l'a-t-il pas mené au Mans, ou à Beaumont-le-Vicomte, ou au pis aller à Fresnay? Car quoique ce faubourg soit du Maine, il n'y a point de prisons; il faut qu'il y ait là du mystère. » L'hôte fut contraint d'ouvrir à la Rappinière, qui entra avec dix archers, lesquels menaient un homme attaché comme je viens de vous dire, et qui ne faisait que rire, surtout quand il regardait la Rappinière, ce qu'il faisait fixement, contre l'ordinaire des criminels; et c'est la première raison pourquoi il ne le mena pas au Mans. Or vous saurez que la Rappinière, ayant appris que l'on avait fait plusieurs voleries et pillé quelques maisons champêtres, s'était mis en devoir de chercher les malfaiteurs.

Comme lui et ses archers approchaient de la forêt de Persaine, ils virent un homme qui en sortait; mais quand il aperçut cette troupe d'hommes à cheval, il reprit le chemin du bois, ce qui fit juger à la Rappinière que ce pouvait en être un. Il piqua si fort, et ses gens aussi, qu'ils attrapèrent cet homme, qui ne répondit qu'en termes confus aux interrogats que la Rappinière lui fit; mais il ne parut point confus, au contraire, il se mit à rire et à regarder fixement la Rappinière, qui, plus il le considérait, plus il s'imaginait de l'avoir vu autrefois, et il ne se trompait pas: mais du temps qu'ils s'étaient vus, on portait les cheveux courts et la barbe grande, et cette homme-là avait la chevelure fort longue

et point de barbe, et d'ailleurs ses habits étaient différents; tout cela lui en ôtait la connaissance. Il le fit néanmoins attacher à un banc de la table de la cuisine qui était à dossier à l'antique, et le laissa en la garde de deux archers, et s'en alla coucher après avoir fait un peu la collation. Le lendemain Destin se leva le premier, et en passant par la cuisine il vit les archers endormis sur une méchante paillasse, et un homme attaché à un des bancs de la table, lequel lui fit signe de s'approcher, ce qu'il fit; mais il fut fort étonné quand le prisonnier lui dit : « Vous souvient-il quand vous fûtes attaqué à Paris sur le Pont-Neuf, où vous fûtes volé, et principalement d'une boîte à portrait ? J'étais alors avec le sieur de la Rappinière, qui était notre capitaine; ce fut lui qui me fit avancer pour vous attaquer : vous savez tout ce qui se passa. J'ai appris que vous avez tout su de Doguin à l'heure de sa mort, et que la Rappinière vous a rendu votre boîte. Vous avez une belle occasion de vous venger de lui; car, s'il me mène au Mans, comme il fera peut-être, j'y serai pendu sans doute; mais il ne tiendra qu'à vous qu'il ne soit de la danse. Il ne faudra que joindre votre déposition à la mienne, et puis vous savez comme va la justice du Mans. » Destin le quitta et attendit que la Rappinière fût levé. Ce fut pour lors qu'il témoigna bien qu'il n'était pas vindicatif, car il l'avertit du dessein du criminel, en lui disant tout ce qu'il avait dit de lui, et ensuite lui conseilla de s'en retourner, et de laisser ce misérable. Il voulait attendre que les comédiennes fussent levées, pour leur donner le bonjour; mais Destin lui dit franchement que la l'Étoile ne le pourrait pas voir sans s'emporter furieusement contre lui, avec justice. Il lui dit de plus que si le vi-bailly d'Alençon (qui est le prevôt de ce bailliage-là) savait tout ce manége, il le viendrait prendre. Il le crut, fit détacher le prisonnier, qu'il laissa en liberté, monta à cheval avec ses archers, et s'en alla sans payer l'hôtesse (ce qui lui était assez ordinaire) et sans remercier Destin, tant il était troublé. Après son départ, Destin appela Roquebrune, l'Olive et le décorateur, qu'il mena dans la ville, et ils allèrent directement au grand jeu de paume, où ils trouvèrent six gentilshommes qui jouaient partie. Il demanda le maître du tripot; et ceux qui étaient dans la galerie ayant connu que c'étaient des comediens, dirent aux joueurs que c'étaient des comédiens, et qu'il y en avait un qui avait fort bonne mine. Les joueurs achevèrent leur partie, et montèrent dans une chambre pour se faire frotter, tandis que Destin traitait avec le maître du jeu de paume.

Ces gentilshommes, étant descendus à demi vêtus, saluèrent Destin, et lui demandèrent toutes les particularités de la troupe ; de quel nombre de personnes elle était composée ; s'il y avait de bons acteurs ; s'ils avaient de beaux habits et si les femmes étaient belles. Destin répondit sur tous ces chefs, ensuite de quoi ces gentilshommes lui offrirent leurs services, et prièrent le maître de les accommoder, ajoutant que s'ils avaient patience qu'ils fussent tout-à-fait habillés, ils boiraient ensemble, ce que Destin accepta pour se faire des amis en cas que Saldagne le cherchât encore ; car il en avait toujours de l'appréhension. Cependant il convint du prix pour le louage du tripot ; et ensuite le décorateur alla chercher un menuisier pour bâtir le théâtre suivant le modèle qu'il lui donna ; et les joueurs étant habillés, Destin s'approcha d'eux de si bonne grâce, et avec sa grande mine leur fit paraître tant d'esprit, qu'ils conçurent de l'amitié pour lui. Ils lui demandèrent où la troupe était logée, et lui leur ayant répondu qu'elle était aux Chênes-Verts à Mont-Fort, ils lui dirent : « Allons boire dans un logis qui sera votre fait : nous voulons vous aider à faire le marché. » Ils y allèrent, furent d'accord du prix pour trois chambres, et y déjeunèrent très bien. Vous pouvez bien croire que leur entretien ne fut que de vers et de pièces de théâtre ; ensuite de quoi ils lui firent grande amitié, et allèrent avec lui voir les comédiennes, qui étaient sur le point de dîner, ce qui fut cause que ces gentilshommes ne demeurèrent pas long-temps avec elles. Ils les entretinrent pourtant agréablement pendant le peu de temps qu'ils y furent ; ils leur offrirent leurs services et leur protection : car c'étaient des principaux de la ville. Après le dîner, on fit porter le bagage comique à la Coupe-d'Or, qui était le logis que Destin avait retenu ; et quand le théâtre fut en état, ils commencèrent à représenter. Nous les laisserons dans cet exercice, où ils firent tous voir qu'ils n'étaient pas apprentis, et retournerons voir ce que fait Saldagne depuis sa chute.

CHAPITRE XLIX.

Mort de Saldagne.

Vous avez vu, dans le chapitre XXXV de la seconde partie de ce roman, comment Saldagne était demeuré au lit, malade de sa chute, dans la maison du baron d'Arques, à l'appartement de Verville, et ses valets si ivres dans une hôtellerie d'un bourg distant de deux lieues de ladite maison, que celui de Verville eut bien de la peine à leur faire comprendre que la demoiselle s'était sauvée, et que l'autre homme, que son maître leur avait donné, la suivait avec l'autre cheval. Après qu'il se furent bien frotté les yeux, et qu'ils eurent bâillé chacun trois ou quatre fois et allongé les bras en s'étirant, ils se mirent en devoir de la chercher. Ce valet leur fit prendre un chemin par lequel il savait bien qu'ils ne la trouveraient pas, suivant l'ordre que son maître lui en avait donné; aussi roulèrent-ils pendant trois jours, au bout desquels ils s'en retournèrent trouver Saldagne, qui n'était pas encore guéri de sa chute, ni même en état de quitter le lit, auquel ils dirent que la fille s'était sauvée, mais que l'homme que M. de Verville leur avait donné la suivait à cheval. Saldagne pensa enrager à la réception de cette nouvelle, et bien prit à ses valets qu'il était au lit et attaché par une jambe; car s'il eût été debout, ou s'il eût pu se lever, ils n'eussent pas seulement essuyé des paroles comme ils firent, mais il les aurait roués de coups de bâton; car il pesta si furieusement contre eux, leur disant toutes les injures imaginables, et se mit si fort en colère, que son mal augmenta et la fièvre le reprit; en sorte que, quand le chirurgien vint pour le panser, il appréhenda que la gangrène ne se mît à sa jambe, tant elle était enflammée; et même il y avait quelque lividité, ce qui l'obligea d'aller trouver Verville, à qui il conta cet accident, lequel se douta bien de ce qui l'avait causé, et qui alla aussitôt voir Saldagne, pour lui demander la cause de son altération (ce qu'il savait assez, car il avait été averti par son valet de tout le succès de l'affaire); et l'ayant appris de lui-même, il lui redoubla sa douleur, en disant que c'était lui qui avait tramé cette pièce, pour lui éviter la plus mauvaise affaire qui pût jamais lui arriver « Car, lui dit-il, vous voyez bien que personne n'a voulu retirer cette fille; et je vous déclare

que, si j'ai souffert que ma femme, votre sœur, l'ait logée céans, ce n'a été qu'à dessein de la remettre entre les mains de son frère et de ses amis.

«Dites-moi un peu, que seriez-vous devenu si l'on avait fait des informations contre vous pour un rapt, qui est un crime capital, et que l'on ne pardonne point? Vous croyez peut-être que la bassesse de sa naissance et sa profession vous auraient excusé de cette licence : vous vous flattez en cela; car apprenez qu'elle est fille de gentilhomme et de demoiselle, et qu'au bout vous n'y auriez pas votre compte; et après tout, quand les moyens de la justice auraient manqué, sachez qu'elle a un frère qui s'en serait vengé; car c'est un homme qui a du cœur, vous l'avez éprouvé en plusieurs réncontres; ce qui vous devrait obliger à avoir de l'estime pour lui, plutôt que de le persécuter comme vous faites. Il est temps de cesser ces vaines poursuites, où vous pourriez succomber à la fin; car vous savez bien que le désespoir fait tout hasarder. Il vaut donc mieux pour vous le laisser en paix.» Ce discours, qui devait obliger Saldagne à rentrer en lui-même, ne servit qu'à redoubler sa rage et à lui faire prendre d'étranges résolutions, qu'il dissimula en présence de Verville, et qu'il tâcha depuis d'exécuter. Il se dépêcha de se guérir, et sitôt qu'il fut en état de pouvoir monter à cheval, il prit congé de Verville, et en même temps il prit le chemin du Mans, où il croyait trouver la troupe; mais ayant appris qu'elle en était partie pour aller à Alençon, il résolut d'y aller. Il passa par Vivain, où il fit repaître ses gens et trois coupe-jarrets qu'il avait pris avec lui. Quand il entra au logis du Coq-Hardi, où il mit pied à terre, il entendit une grande rumeur; c'étaient les marchands de toile qui, étant allés au marché à Beaumont, s'étaient aperçus du larcin que leur avait fait la Rancune, et étaient revenus s'en plaindre à l'hôtesse, qui, en criant bien fort, leur soutenait qu'elle n'en était pas responsable, puisqu'ils ne lui avaient pas donné leurs balles à garder, mais qu'ils les avaient fait porter dans leurs chambres. Et les marchands répliquaient : «Cela est vrai; mais que diable aviez-vous à faire d'y mettre coucher ces bateleurs? Car sans doute ce sont eux qui nous ont volés. — Mais, repartit l'hôtesse, trouvâtes-vous vos balles crevées ou les cordes défaites? — Non, dirent les marchands, et c'est ce qui nous étonne : car elles étaient nouées comme si nous l'eussions fait nous-mêmes. — Or allez vous promener,» dit l'hôtesse. Les marchands voulaient répliquer, quand Saldagne jura qu'il les battrait s'ils faisaient

plus de bruit. Ces pauvres marchands, voyant tant de gens et de si mauvaise mine, furent contraints de se taire, et attendirent leur départ pour recommencer leur dispute avec l'hôtesse.

Après que Saldagne, ses gens et ses chevaux eurent repu, il prit la route d'Alençon, où il arriva fort tard. Il ne dormit point de toute la nuit, qu'il employa à penser aux moyens de se venger sur Destin de l'affront qu'il lui avait fait de lui avoir ravi sa proie; et comme il était fort brutal, il ne prit que des résolutions brutales. Le lendemain il alla à la comédie avec ses compagnons, qu'il fit passer devant, et paya pour quatre : ils n'étaient connus de personne, ainsi il leur fut facile de passer pour étrangers; pour lui, il entra le visage couvert de son manteau, et la tête enfoncée dans son chapeau, comme un homme qui ne veut pas être connu. Il s'assit et assista à la comédie, où il s'ennuya autant que les autres s'y plurent; car tous admirèrent la l'Étoile, qui représenta ce jour-là la Cléopâtre de la superbe tragédie du grand Pompée, de l'inimitable Corneille. Quand elle fut finie, Saldagne et ses gens demeurèrent dans le jeu de paume, résolus d'y attaquer Destin. Mais cette troupe avait si fort gagné les bonnes grâces de toute la noblesse et de tous les honnêtes bourgeois d'Alençon, que ceux qui la composaient n'allaient point au théâtre, ni ne s'en retournaient point à leur logis qu'avec un grand cortége. Ce jour-là une jeune dame, veuve, fort galante, qu'on appelait madame de Villefleur, convia les comédiennes à souper (ce que Saldagne put facilement entendre). Elles s'en excusèrent civilement; mais voyant qu'elle persistait de si bonne grâce à les en prier, elles lui promirent d'y aller. Ensuite elles se retirèrent, mais très bien accompagnées, et notamment de ces gentilshommes qui jouaient à la paume quand Destin vint pour louer le tripot, et d'un grand nombre d'autres; ce qui rompit le mauvais dessein de Saldagne, qui n'osa éclater devant tant d'honnêtes gens, avec lesquels il n'eût pas trouvé son compte. Mais il s'avisa de la plus insigne méchanceté que l'on puisse imaginer, qui fut d'enlever la l'Étoile quand elle sortirait de chez madame de Villefleur, et de tuer tous ceux qui voudraient s'y opposer, à la faveur de la nuit. Les trois comédiennes y allèrent souper et passer la veillée. Or, comme je vous l'ai déjà dit, cette dame était jeune et fort galante, ce qui attirait à sa maison toute la belle compagnie, qui augmenta ce soir-là à cause des comédiennes. Or Saldagne s'était imaginé d'enlever la l'Étoile avec au-

tant de facilité que quand il l'avait ravie lorsque le valet de Destin la conduisait, suivant la maudite invention de la Rappinière. Il prit donc un vigoureux cheval qu'il fit tenir par un de ses laquais, lequel il posta à la porte de la maison de ladite dame de Villefleur, qui était située dans une petite rue proche du palais, croyant qu'il lui serait facile de faire sortir la l'Étoile sous quelque prétexte et de la monter promptement sur le cheval, avec l'aide de ses trois hommes qui battaient l'estrade dans la grande place, pour la mener après où il lui plairait. Enfin il se repaissait de ses vaines chimères et tenait déjà la proie en idée : mais son plan fut dérangé par un homme d'église qui n'était pas de ceux qui se font scrupule de tout, et bien souvent de rien ; car il fréquentait les honorables compagnies, et aimait si fort la comédie, qu'il faisait connaissance avec tous les comédiens qui venaient à Alençon ; il en avait fait une fort étroite avec ceux de notre illustre troupe, et allait veiller ce soir-là chez madame de Villefleur.

Ayant aperçu un laquais (qu'il ne connaissait pas, non plus que la livrée qu'il portait) tenant un cheval par la bride, et s'étant enquis à qui il était, et ce qu'il faisait là, et si son maître était dans la maison, et ayant trouvé beaucoup d'obscurité dans ses réponses, il monta à la salle où était la compagnie, à laquelle il raconta ce qu'il avait vu, et qu'il avait ouï marcher des personnes à l'entrée de la petite rue.

Destin, qui avait observé cet homme qui se cachait le visage de son manteau, et qui avait toujours l'imagination frappée de Saldagne, ne douta point que ce ne fût lui : il n'en avait pourtant rien dit à personne ; mais il avait mené tous ses compagnons chez madame de Villefleur, pour faire escorte aux demoiselles qui y veillaient ; mais ayant appris de la bouche de l'ecclésiastique ce que vous venez d'entendre, il fut confirmé dans la croyance que c'était Saldagne qui voulait hasarder un second enlèvement de sa chère l'Étoile. On consulta sur ce que l'on devait faire, et l'on conclut qu'on attendrait l'événement, et que, si personne ne paraissait avant l'heure de la retraite, on sortirait avec toute la précaution qu'on peut prendre en pareilles occasions. Mais on ne demeura pas long-temps, qu'un homme inconnu entra et demanda mademoiselle de l'Étoile, à laquelle il dit qu'une demoiselle de ses amies lui voulait dire un mot à la rue, et qu'elle la priait de descendre pour un moment. On jugea alors que c'était par ce moyen que Saldagne avait voulu réussir dans son dessein : ce qui obligea tous ceux de

la compagnie à se mettre en état de le bien recevoir. On ne trouva pas bon qu'aucune des comédiennes descendît; mais on fit avancer une des femmes de chambre de madame de Villefleur, que Saldagne saisit aussitôt, croyant que c'était la l'Étoile. Mais qu'il fut étonné quand il se trouva investi d'un grand nombre d'hommes armés! Car il en était passé une partie par une porte qui est sur la grande place, et les autres par la porte ordinaire: mais comme il n'avait de jugement qu'autant qu'un brutal en peut avoir, et sans considérer si ses gens s'étaient joints à lui, il tira un coup de pistolet, dont un des comédiens fut blessé légèrement, mais qui fut suivi d'une demi-douzaine qu'on déchargea sur lui. Ses gens, qui ouïrent le bruit, au lieu de s'approcher pour le secourir, firent comme font ordinairement ces canailles que l'on emploie pour assassiner quelqu'un, qui s'enfuient quand ils trouvent de la résistance: autant en firent les compagnons de Saldagne, qui était tombé, car il avait un coup de pistolet à la tête et deux dans le corps. On apporta de la lumière pour le regarder; mais personne ne le connut que les comédiens et comédiennes, qui assurèrent que c'était Saldagne. On le crut mort, quoiqu'il ne le fût pas, ce qui fut cause que l'on aida à son laquais à le mettre de travers sur son cheval. Il le mena à son logis, où on lui reconnut encore quelque signe de vie, ce qui obligea l'hôte à le faire panser; mais ce fut inutilement, car il mourut le lendemain. Son corps fut porté en son pays, où il fut reçu par ses sœurs et leurs maris. Elles le pleurèrent par contenance, mais dans leurs cœurs elles furent très aises de sa mort. J'oserais croire même que madame de Saint-Far eût bien voulu que son brutal de mari eût eu un pareil sort, et il devait l'avoir à cause de la sympathie. Je ne voudrais pourtant pas faire un jugement téméraire.

La justice se mit en devoir de faire quelques formalités; mais n'ayant trouvé personne, et personne ne se plaignant, et d'ailleurs ceux qui pouvaient être soupçonnés étant des principaux gentilshommes de la ville, cela demeura dans le silence.

Les comédiennes furent conduites à leur logis, où elles apprirent le lendemain la mort de Saldagne, dont elles se réjouirent fort, étant alors en assurance; car partout elles n'avaient que des amis, et partout ce seul ennemi, parce qu'il les suivait partout.

CHAPITRE L.

Suite de l'histoire de la Caverne.

Destin avec l'Olive allèrent le lendemain chez le prêtre, que l'on appelait monsieur le prieur de Saint-Louis (qui est un titre plutôt honorable que lucratif, d'une petite église située dans une île que fait la rivière de Sarthe entre les ponts d'Alençon), pour le remercier de ce que, par son moyen, ils avaient évité le plus grand malheur qui leur pût jamais arriver, et qui ensuite les avait mis dans un parfait repos, puisqu'ils n'avaient plus rien à craindre après la mort funeste du misérable Saldagne, qui continuait toujours à les troubler.

Vous ne devez pas vous étonner si les comédiens et comédiennes de cette troupe avaient reçu ce bienfait d'un prêtre; puisque vous avez pu voir, dans les aventures comiques de cette illustre histoire, les bons offices que trois ou quatre curés leur avaient rendus dans le logis où l'on se battait la nuit, et le soin qu'ils avaient eu de loger et garder Angélique, après qu'elle fut retrouvée; et autres que vous avez pu remarquer, et que vous verrez encore dans la suite.

Ce prieur, qui n'avait fait que simplement connaissance avec eux, fit alors une fort étroite amitié, en sorte qu'ils se visitèrent depuis et mangèrent souvent ensemble. Or, un jour que M. de Saint-Louis était dans la chambre des comédiennes (c'était un vendredi, que l'on ne représentait pas), Destin et la l'Étoile prièrent la Caverne d'achever son histoire. Elle eut un peu de peine à s'y résoudre; mais enfin elle toussa et cracha trois ou quatre fois; on dit même qu'elle se moucha aussi, et se mit en état de parler, quand M. de Saint-Louis voulut sortir, croyant qu'il y eût quelque mystère qu'elle n'eût pas voulu que tout le monde eût entendu; mais il fut arrêté par tous ceux de la troupe, qui l'assurèrent qu'ils seraient très aises qu'il apprît leurs aventures: « Et j'ose croire, dit la l'Étoile (qui avait l'esprit fort éclairé), que vous n'êtes pas venu à l'âge où vous êtes, sans en avoir éprouvé quelques-unes, car vous n'avez pas la mine d'avoir toujours porté la soutane. »

Ces paroles démontèrent un peu le prieur, qui leur avoua franchement que ses aventures ne rempliraient pas mal une partie de roman, au lieu des histoires fabuleuses que l'on y

met le plus souvent La l'Étoile lui repartit qu'elle jugeait bien qu'elles étaient dignes d'être ouïes, et l'engagea à les raconter à la première réquisition qui lui en serait faite : ce qu'il promit fort agréablement. Alors la Caverne reprit son histoire de cette sorte :

Le lévrier qui nous fit peur, interrompit ce que vous allez apprendre.

La proposition que le baron de Sigognac fit faire à ma mère (par le curé) de l'épouser, la rendit aussi affligée que j'en étais joyeuse, comme je vous l'ai déjà dit : et ce qui augmentait son affliction, c'était de ne savoir par quel moyen sortir de son château. De le faire seules, nous n'eussions pu aller guère loin qu'il ne nous eût fait suivre et reprendre, et ensuite peut-être maltraiter. D'ailleurs c'était hasarder de perdre nos nippes, qui étaient le seul moyen qui nous restait pour subsister ; mais le bonheur nous en fournit un tout-à-fait plausible. Ce baron, qui avait toujours été un homme farouche et sans humanité, ayant passé de l'excès de l'insensibilité brutale à la plus belle de toutes les passions, qui est l'amour, qu'il n'avait jamais ressentie, ce fut avec tant de violence, qu'il en fut malade, et malade à la mort. Au commencement de sa maladie, ma mère s'entremit de le servir ; mais son mal augmentait toutes les fois qu'elle approchait de son lit ; ce qu'ayant aperçu (comme elle était femme d'esprit), elle dit à ses domestiques qu'elle et sa fille leur étaient plutôt des sujets d'empêchement que nécessaires, et par cette raison, qu'elle les priait de leur procurer des montures pour nous porter et une charrette pour le bagage. Ils eurent un peu de peine à s'y résoudre ; mais le curé survenant, et ayant reconnu que M. le baron était en rêverie, se mit en devoir d'en chercher : enfin il trouva ce qui nous était nécessaire. Le lendemain nous fîmes charger notre équipage ; et après avoir pris congé des domestiques, et principalement de cet obligeant curé, nous allâmes coucher à une petite ville de Périgord, dont je n'ai pas retenu le nom ; mais je sais bien que c'était celle où l'on alla quérir un chirurgien pour panser ma mère, qui avait été blessée quand les gens du baron de Sigognac nous prirent pour des Bohémiens. Nous descendîmes dans un logis, où l'on nous prit aussitôt pour ce que nous étions, car une chambrière dit assez haut : « Courage, on fera la comédie, puisque voici l'autre partie de la troupe arrivée ; » ce qui nous fit connaître qu'il y avait là déjà quelque débris de caravane comique, dont nous fûmes

très aises, parce que nous pourrions faire troupe, et ainsi gagner notre vie. Nous ne nous trompâmes point, car le lendemain, après que nous eûmes congédié la charrette et les chevaux, deux comédiens, qui avaient appris notre arrivée, nous vinrent voir, et nous apprirent qu'un de leurs compagnons avec sa femme les avait quittés, et que, si nous voulions-nous joindre à eux, nous pourrions faire affaire. Ma mère, qui était encore fort belle, accepta l'offre qu'ils nous firent, et l'on fut d'accord qu'elle aurait les premiers rôles, et l'autre femme qui était restée, les seconds; et moi je ferais ce que l'on voudrait, car je n'avais que treize ou quatorze ans. Nous représentâmes environ quinze jours, cette ville-là n'étant pas capable de nous entretenir davantage. D'ailleurs, ma mère pressa d'en sortir et de nous éloigner de ce pays-là, de crainte que ce baron, étant guéri, ne nous cherchât, et nous fît quelque insulte. Nous fîmes environ quarante lieues sans nous arrêter; et à la première ville où nous représentâmes, le maître de la troupe, que l'on appelait Bellefleur, parla de mariage à ma mère; mais elle le remercia, et le conjura en même temps de ne prendre pas la peine d'être son galant, parce qu'elle était déjà avancée en âge, et qu'elle avait résolu de ne se remarier jamais. Bellefleur, ayant appris une si ferme résolution, ne lui en parla plus depuis. Nous roulâmes trois ou quatre années avec succès : je devins grande, et ma mère si valétudinaire, qu'elle ne pouvait plus représenter. Comme j'avais exercé avec la satisfaction des auditeurs et l'approbation de la troupe, je fus subrogée en sa place. Bellefleur, qui n'avait pu l'avoir en mariage, me demanda à elle pour être sa femme; mais ma mère ne lui répondit pas selon son désir, car elle eût bien voulu trouver quelque occasion pour se retirer à Marseille. Étant tombée malade à Troyes en Champagne, et appréhendant de me laisser seule, elle me communiqua le dessein de Bellefleur. La nécessité présente m'obligea de l'accepter. D'ailleurs, c'était un fort honnête homme. Il est vrai qu'il aurait pu être mon père. Ma mère eut donc la satisfaction de me voir mariée et de mourir quelques jours après. J'en fus affligée autant qu'une fille peut l'être : mais comme le temps guérit tout, nous reprîmes notre exercice, et quelque temps après je devins grosse. Celui de mon accouchement étant venu, je mis au monde cette fille que vous voyez, Angélique, qui m'a tant coûté de larmes et qui m'en fera bien verser, si je demeure encore quelque temps en ce monde.

Comme elle allait poursuivre, Destin l'interrompit, lui disant qu'elle ne pouvait espérer à l'avenir que toutes sortes de satisfactions, puisqu'un seigneur tel qu'était Léandre la voulait pour femme. On dit, en commun proverbe, que *Lupus in fabulâ*. Excusez ces trois mots de latin assez faciles à entendre. Aussi, comme la Caverne allait achever son histoire, Léandre entra et salua tous ceux de la compagnie. Il était vêtu de noir, et suivi de trois laquais aussi vêtus de noir; ce qui donna assez à connaître que son père était mort. Le prieur de Saint-Louis sortit et s'en alla. Je finis ici ce chapitre.

CHAPITRE LI.

Fin de l'histoire de la Caverne.

Après que Léandre eut fait toutes les cérémonies de son arrivée, Destin lui dit qu'il fallait le consoler de la mort de son père, et le féliciter des grands biens qu'il lui avait laissés. Léandre le remercia du premier, avouant que, pour la mort de son père, il y avait long-temps qu'il l'attendait avec impatience. « Toutefois, leur dit-il, il ne serait pas séant que je parusse sur le théâtre sitôt et si près de mon pays natal; il faut donc, s'il vous plaît, que je demeure dans la troupe, sans représenter, jusqu'à ce que nous soyons éloignés d'ici. Cette proposition fut approuvée de tous; ensuite de quoi la l'Étoile lui dit : « Monsieur, vous agréerez donc que je vous demande vos titres, et comment il vous plaît que nous vous appelions à présent? » Sur quoi Léandre lui répondit : « Le titre de mon père était le baron de Rochepierre, lequel je pourrais porter; mais je ne veux point que l'on m'appelle autrement que Léandre, nom sous lequel j'ai été si heureux que d'agréer ma chère Angélique. C'est donc ce nom-là que je veux porter jusqu'à la mort, tant pour cette raison que pour vous faire voir que je veux exécuter ponctuellement la résolution que je pris à mon départ, et que je communiquai à tous ceux de la troupe. » Ensuite de cette déclaration, les embrassades redoublèrent; beaucoup de soupirs furent poussés, quelques larmes coulèrent des plus beaux yeux, et tous approuvèrent la résolution de Léandre, qui, s'étant approché d'Angélique, lui conta mille douceurs, auxquelles elles répondit avec tant d'esprit,

que Léandre en fut d'autant plus confirmé dans sa résolution. Je vous aurais volontiers fait le récit de leur entretien et de la manière qu'il se passa, mais je ne suis pas amoureux comme eux. Léandre leur dit de plus qu'il avait donné ordre à toutes ses affaires, qu'il avait mis des fermiers dans toutes ses terres, et qu'il leur avait fait avancer à chacun six mois, ce qui pouvait monter à six mille livres, qu'il avait apportées afin que la troupe ne manquât de rien. A ce discours, grands remercîments. Alors Ragotin, qui n'avait point paru en tout ce que nous avons dit dans ces deux derniers chapitres, s'avança pour dire que, puisque monsieur Léandre ne voulait pas représenter en ce pays, on pouvait bien lui donner ses rôles, et qu'il s'en acquitterait comme il faut. Mais Roquebrune (qui était son antipode) dit que cela lui appartenait bien mieux qu'à un petit bout de flambeau. Cette épithète fit rire toute la compagnie; ensuite de quoi Destin dit que l'on y aviserait, et qu'en attendant, la Caverne pourrait achever son histoire, et qu'il serait bon d'envoyer quérir le prieur de Saint-Louis, afin qu'il en ouït la fin, comme il avait fait la suite, et afin qu'il nous débitât plus facilement la sienne. Mais la Caverne répondit qu'il n'était pas nécessaire, parce qu'elle aurait achevé en deux mots. On lui donna audience, et elle continua ainsi :

« Je suis demeurée à mon accouchement d'Angélique. Je vous ai dit aussi que deux comédiens nous vinrent trouver, pour nous persuader de faire troupe avec eux ; mais je ne vous ai pas dit que c'était l'Olive et un autre qui nous quitta depuis, en la place duquel nous reconnûmes notre poëte. Mais me voici au lieu de mes plus sensibles malheurs. Un jour que nous allions représenter la comédie du *Menteur*, de l'incomparable M. de Corneille, dans une ville de Flandre où nous étions alors, un laquais d'une dame, qui avait charge de garder sa chaise, la quitta pour aller ivrogner, et aussitôt une autre dame prit sa place. Quand celle à qui elle appartenait vint pour s'y asseoir et la trouva prise, elle dit civilement à celle qui l'occupait, que c'était là sa chaise, et qu'elle la priait de la lui laisser. L'autre répondit que si cette chaise était la sienne, elle la pourrait prendre, mais qu'elle ne bougerait pas de cette place-là. Les paroles augmentèrent, et des paroles on en vint aux mains. Les dames se tiraient les unes les autres, ce qui aurait été peu ; mais les hommes s'en mêlèrent ; les parents de chaque parti en formèrent un chacun : on criait, on se

poussait, et nous regardions le jeu par les ouvertures des tentes du théâtre. Mon mari, qui devait faire le personnage de Dorante, avait son épée au côté. Quand il en vit une vingtaine de tirées hors du fourreau, il ne marchanda point; il sauta du théâtre en bas et se jeta dans la mêlée, ayant aussi l'épée à la main, tâchant d'apaiser le tumulte, quand quelqu'un de l'un des partis (le prenant sans doute pour être du contraire au sien) lui porta un grand coup d'épée que mon mari ne put parer; car s'il s'en fût aperçu, il lui eût bien donné le change, car il était fort adroit aux armes. Ce coup lui perça le cœur: il tomba, et tout le monde s'enfuit. Je me jetai en bas du théâtre, et m'approchai de mon mari, que je trouvai sans vie. Angélique (qui pouvait avoir alors treize ou quatorze ans) se joignit à moi, avec tous ceux de la troupe. Notre recours fut de verser des larmes, mais inutilement. Je fis enterrer mon mari après qu'il eut été visité par la justice, qui me demanda si je voulais me faire partie; à quoi je répondis que je n'en avais pas le moyen. Nous sortîmes de la ville et la nécessité nous contraignit de représenter, pour gagner notre vie, quoique notre troupe ne fût guère bonne, le principal acteur nous manquant. D'ailleurs j'étais si affligée, que je n'avais pas le courage d'étudier mes rôles; mais Angélique, qui se faisait grande, suppléa à mon défaut. Enfin nous étions dans une ville de Hollande, où vous nous vîntes trouver, vous, monsieur Destin, mademoiselle votre sœur et la Rancune. Vous nous offrîtes de représenter avec nous, et nous fûmes ravis de vous recevoir, et d'avoir le bonheur de votre compagnie. Le reste de mes aventures a été commun entre nous, comme vous ne le savez que trop, au moins depuis Tours, où notre portier tua un des fusiliers de l'intendant, jusqu'en cette ville d'Alençon. »

La Caverne finit ainsi son histoire, en versant beaucoup de larmes, ce que fit aussi la l'Étoile en l'embrassant, et la consolant du mieux qu'elle put de ses malheurs, qui véritablement n'étaient pas médiocres. Mais elle lui dit qu'elle avait sujet de se consoler, vu l'alliance de Léandre. La Caverne sanglotait si fort, qu'elle ne put lui repartir, non plus que moi à continuer ce chapitre.

CHAPITRE LII.

La Rancune désabuse Ragotin sur le sujet de la l'Étoile.— L'arrivée d'un carrosse plein de noblesse, et autres aventures de Ragotin.

La comédie allait toujours, et l'on représentait tous les jours avec une grande satisfaction de l'auditoire, qui était toujours beau et fort nombreux; il n'y arrivait aucun désordre, parce que Ragotin tenait son rang derrière la scène, lequel n'était pourtant point content de ce qu'on ne lui donnait pas de rôle, et dont il grondait souvent; mais on lui donnait espérance que quand il serait temps on le ferait représenter. Il s'en plaignait presque tous les jours à la Rancune, en qui il avait une grande confiance, quoique ce fût le plus défiant de tous les hommes. Mais comme il l'en pressait une fois extraordinairement, la Rancune lui dit: « Monsieur Ragotin, ne vous ennuyez pas encore, et apprenez qu'il y a grande différence du barreau au théâtre. Si l'on n'y est bien hardi, on s'interrompt facilement; et puis la déclamation est plus difficile que vous ne pensez. Il faut observer la ponctuation des périodes et ne pas faire paraître que ce soit de la poésie, mais les prononcer comme si c'était de la prose: il ne faut pas les chanter, ni s'arrêter à la moitié, ni à la fin des vers, comme fait le vulgaire, ce qui a très mauvaise grâce; il faut encore être bien assuré; en un mot, il faut les animer par l'action. Croyez-moi donc, attendez encore quelque temps, et, pour vous accoutumer au théâtre, représentez sous le masque à la farce, vous y pourrez faire le second Zani; nous avons un habit qui vous sera fort propre (c'était celui d'un petit garçon qui faisait quelquefois ce personnage-là, et que l'on appelait Godenot). Il en faut parler à M. Destin et à mademoiselle de l'Étoile. » Ce qu'ils firent le jour même; et il fut arrêté que le lendemain Ragotin ferait ce personnage-là. Il fut instruit par la Rancune (qui, comme vous l'avez vu au premier tome de ce roman, s'enfarinait à la farce) de ce qu'il devait dire. Le sujet de celle qu'ils jouèrent, fut une intrigue amoureuse, que la Rancune démêlait en faveur de Destin. Comme il se préparait à exécuter ce négoce, Ragotin parut sur la scène, auquel la Rancune demanda en ces termes: « Petit garçon, mon petit Godenot, où vas-tu si empressé? » Puis, s'adressant à la compagnie (après lui avoir passé la main sous le

menton, et trouvé sa barbe : « Messieurs, j'avais toujours cru que ce que dit Ovide de la métamorphose des fourmis en pygmées (auxquels les grues font la guerre) était une fable ; à présent je change de sentiment; car sans doute en voici un de la race, ou bien ce petit homme ressuscité, pour qui l'on a fait, il y a environ sept ou huit cents ans, une chanson que je suis résolu de vous dire Écoutez bien :

Mon père m'a donné mari.
Qu'est-ce que d'un homme si petit?
Il n'est pas plus grand qu'une fourmi.
Hé! qu'est-ce? qu'est-ce? qu'est-ce? qu'est-ce?
Qu'est-ce d'un homme,
S'il n'est, s'il n'est homme
Qu'est-ce d'un homme si petit?

A chaque vers, la Rancune tournait et retournait le pauvre Ragotin, et faisait des postures qui faisaient bien rire la compagnie. On n'a pas mis le reste de la chanson, comme chose superflue à notre roman.

Après que la Rancune eut achevé sa chanson, il montra Ragotin et dit : « Le voici ressuscité. » Et en disant cela, il dénoua le cordon avec lequel son masque était attaché, de sorte qu'il parut à visage découvert, non pas sans rougir de honte et de colère tout ensemble. Il fit pourtant de nécessité vertu; et pour se venger, il dit à la Rancune qu'il était un franc ignorant, d'avoir terminé tous les vers de sa chanson en *i*, comme *cribli, trouvi*, etc., etc.; que c'était très mal parlé; qu'il fallait dire *trouva* ou *trouvai* Mais la Rancune lui repartit : « C'est vous, monsieur, qui êtes un grand ignorant pour un petit homme ; car vous n'avez pas compris ce que j'ai dit, que c'était une chanson si vieille, que, si l'on faisait un rôle de toutes les chansons que l'on a faites en France depuis que l'on y a fait des chansons, la mienne serait en chef. D'ailleurs, ne voyez-vous pas que c'est l'idiome de cette province de Normandie, où cette chanson a été faite, et qui n'est pas si mal à propos que vous vous l'imaginez? Car puisque, selon ce fameux Savoyard M. de Vaugelas, qui a réformé la langue française, on ne saurait donner de raison pourquoi l'on prononce certains termes, et qu'il n'y a que l'usage qui les fait approuver, ceux du temps que l'on fit cette chanson étaient en usage; et comme ce qui est le plus ancien est toujours le meilleur, ma chanson doit passer, puisqu'elle est la plus ancienne. Je vous demande, monsieur Ragotin, pourquoi, puisque l'on dit de

quelqu'un, *il monta* à cheval et *il entra* en sa maison, que l'on ne dit pas *il descenda* et *il sorta*, mais *il descendit* et *il sortit*? Il s'ensuit donc que l'on peut dire, *il entrit* et *il montit*, et ainsi de tous les autres termes semblables. Or, puisqu'il n'y a que l'usage qui leur donne cours, c'est aussi l'usage qui fait passer ma chanson. » Comme Ragotin voulait repartir, Destin entra sur la scène, se plaignant de la longueur de son valet la Rancune; et l'ayant trouvé en différend avec Ragotin, il leur demanda le sujet de leur dispute, qu'il ne put jamais apprendre; car ils se mirent à parler tous à la fois, et si haut qu'il s'impatienta, et poussa Ragotin contre la Rancune, qui le lui renvoya de même; en telle sorte qu'ils le ballottèrent long-temps d'un bout du théâtre à l'autre, jusqu'à ce que Ragotin tomba sur les mains, et marcha ainsi jusqu'aux tentes du théâtre, sous lesquelles il passa. Tous les auditeurs se levèrent pour voir cette badinerie, et sortirent de leurs places, protestant aux comédiens que cette saillie valait mieux que leur farce, qu'aussi bien ils n'auraient pu achever; car les demoiselles, et les autres acteurs qui regardaient par les ouvertures des tentes du théâtre, riaient si fort, qu'il leur eût été impossible de réciter leur rôle. Nonobstant cette boutade, Ragotin persécutait sans cesse la Rancune de le mettre dans les bonnes grâces de la l'Étoile, et pour ce sujet il lui donnait souvent des repas, ce qui ne déplaisait pas à la Rancune, qui tenait toujours le bec dans l'eau au petit homme; mais comme il était frappé d'un même trait, il n'osait parler à cette belle, ni pour lui ni pour Ragotin, lequel le pressa une fois si fort, qu'il fut obligé de lui dire : « Monsieur Ragotin, cette étoile est sans doute de la nature de celles du ciel que les astrologues appellent errantes; car aussitôt que je lui ouvre le discours de votre passion, elle me laisse sans me répondre. Mais comment me répondrait-elle, puisqu'elle ne m'écoute pas? Je crois bien avoir découvert le sujet qui la rend de si difficile abord. Ceci vous surprendra sans doute; mais il faut être préparé à tout événement. Ce M. Destin, qu'elle appelle son frère, ne lui est rien moins que cela. Je les surpris, il y a quelques jours, se faisant des caresses fort éloignées d'un frère et d'une sœur; ce qui m'a depuis fait conjecturer que c'était plutôt son galant : et je suis le plus trompé du monde si, quand Léandre et Angélique se marieront, ils n'en font de même. Sans cela elle serait bien dégoûtée, de mépriser votre recherche, vous qui êtes un homme de qualité et de mérite, sans compter la bonne

mine. Je vous dis ceci afin que vous tâchiez de chasser de votre cœur cette passion, puisqu'elle ne peut servir qu'à vous tourmenter comme un damné. » Le petit poète et avocat fut si assommé de ce discours, qu'il quitta la Rancune en branlant la tête, et en disant sept ou huit fois à son ordinaire : « Serviteur, serviteur, etc. » Ensuite Ragotin s'avisa d'aller faire un voyage à Beaumont-le-Vicomte, petite ville distante d'environ cinq lieues d'Alençon, et où l'on tient un beau marché tous les lundis de chaque semaine. Il voulut choisir ce jour-là pour y aller, ce qu'il fit savoir à tous ceux de la troupe, leur disant que c'était pour retirer quelque somme d'argent qu'un des marchands de cette ville lui devait, ce que tous trouvèrent bon. « Mais, lui dit la Rancune, comment pensez-vous faire? Car votre cheval est encloué, il ne pourra pas vous porter. — Il n'importe, dit Ragotin, j'en prendrai un de louage; et si je n'en puis trouver, j'irai bien à pied. Il n'y a pas si loin; je profiterai de la compagnie de quelqu'un des marchands de cette ville, qui y vont presque tous de la sorte. » Il en chercha un partout, sans en pouvoir trouver; ce qui l'obligea à demander à un marchand de toiles, voisin de leur logis, s'il irait le lundi prochain au marché à Beaumont; et ayant appris que c'était sa résolution, il le pria d'agréer qu'il l'accompagnât, ce que le marchand accepta, à condition qu'ils partiraient aussitôt que la lune serait levée, qui était environ une heure après minuit; ce qui fut exécuté. Or un peu avant qu'ils se missent en chemin, il était parti un pauvre cloutier, qui avait accoutumé de suivre les marchés, pour débiter ses clous et des fers de cheval, quand il les avait faits, et qu'il portait sur son dos dans une besace. Ce cloutier étant en chemin, et n'entendant ni ne voyant personne devant ni derrière lui, jugea qu'il était encore trop tôt pour partir. D'ailleurs une certaine frayeur le saisit quand il pensa qu'il lui fallait passer tout proche des fourches patibulaires, où il y avait alors un grand nombre de pendus, ce qui l'obligea à s'écarter un peu du chemin et à se coucher sur une petite motte de terre, où était une haie, en attendant que quelqu'un passât, et où il s'endormit. Peu de temps après, le marchand et Ragotin passèrent : ils allaient au petit pas et ne disaient mot, car Ragotin rêvait au discours que lui avait tenu la Rancune. Comme ils furent proche du gibet, Ragotin dit qu'il fallait compter les pendus, à quoi le marchand s'accorda par complaisance. Ils avancèrent jusqu'au milieu des piliers pour compter, et aussitôt ils aperçurent

qu'il en était tombé un qui était fort sec. Ragotin, qui avait toujours des pensées dignes de son esprit, dit au marchand qu'il lui aidât à le relever, et qu'il voulait l'appuyer tout droit contre un des piliers ; ce qu'ils firent facilement avec un bâton ; car, comme je l'ai dit, il était roide et fort sec ; et après avoir vu qu'il y en avait quatorze de pendus, sans celui qu'ils avaient relevé, ils continuèrent leur chemin. Ils n'avaient pas fait vingt pas, quand Ragotin arrêta le marchand pour lui dire qu'il fallait appeler ce mort, pour voir s'il voudrait venir avec eux et se mit à crier bien fort : « Holà ! ho ! veux-tu venir avec nous ? » Le cloutier, qui ne dormait pas ferme, se leva aussitôt de son poste, et, en se levant, cria bien aussi fort : « J'y vais, j'y vais ; attendez-moi. » Et il se mit à les suivre. Alors le marchand et Ragotin, croyant que ce fût effectivement le pendu, se mirent à courir bien fort ; et le cloutier se mit aussi à courir, en criant toujours plus fort : « Attendez-moi. » Et comme il courait, les fers et les clous qu'il portait faisaient un grand bruit, ce qui redoubla la peur de Ragotin et du marchand ; car ils crurent pour lors que c'était véritablement le mort qu'ils avaient relevé, ou l'ombre de quelque autre qui traînait des chaînes (car le vulgaire croit qu'il n'apparaît jamais de spectre qui n'en traîne après soi). Ce qui le mit en état de ne plus fuir, un tremblement les ayant saisis de façon que leurs jambes ne les pouvant plus soutenir, ils furent contraints de se coucher par terre, où le cloutier les trouva, et qui fit déloger la peur de leur cœur, par un bonjour qu'il leur donna, ajoutant qu'ils l'avaient bien fait courir.

Ils eurent de la peine à se rassurer ; mais après avoir reconnu le cloutier, ils se levèrent et continuèrent heureusement leur chemin jusqu'à Beaumont, où Ragotin fit ce qu'il avait à y faire, et le lendemain s'en retourna à Alençon. Il trouva tous ceux de la troupe qui sortaient de table, auxquels il raconta son aventure, qui pensa les faire mourir de rire : les demoiselles en faisaient de si grands éclats, qu'on les entendait de l'autre bout de la rue, et qui furent interrompus par l'arrivée d'un carrosse rempli de noblesse campagnarde. C'était un gentilhomme qu'on appelait M. de la Fresnay. Il mariait sa fille unique, et il venait prier les comédiens de représenter chez lui, le jour de ses noces. Cette fille, qui n'était pas des plus spirituelles du monde, leur dit qu'elle désirait que l'on jouât la *Silvie* de Mairet. Les comédiennes se contraignirent beaucoup pour ne pas rire, et lui dirent qu'il fallait donc leur en procurer une ; car ils ne

l'avaient plus. La demoiselle répondit qu'elle leur en donnerait une, ajoutant qu'elle avait toutes les pastorales, celles de Racan, la *belle Pêcheuse*, le *Contraire en amour*, *Ploncidon*, le *Mercier* et un grand nombre d'autres dont je n'ai pas retenu les titres. « Car, disait-elle, cela est propre à ceux qui, comme nous, demeurent dans des maisons aux champs; et d'ailleurs les habits ne coûtent guère. Il ne faut point se mettre en peine d'en avoir de somptueux, comme quand il faut représenter la *Mort de Pompée*, le *Cinna*, *Héraclius* ou la *Rodogune*. Et puis, les vers des pastorales ne sont pas si ampoulés que ceux des poèmes graves; et ce genre pastoral est plus conforme à la simplicité de nos premiers parents, qui n'étaient habillés que de feuilles de figuier, même après leur péché. » Son père et sa mère écoutaient ce discours avec admiration, s'imaginant que les plus excellents orateurs du royaume n'auraient su débiter de si riches pensées, ni en termes si relevés. Les comédiens demandèrent du temps pour se préparer, et on leur donna huit jours. La compagnie s'en alla après avoir dîné, quand le prieur de Saint-Louis entra. La l'Étoile lui dit qu'il avait bien fait de venir, car il avait ôté la peine à l'Olive de l'aller quérir, pour s'acquitter de sa promesse; à quoi il ne fallait guère le porter, puisqu'il venait pour ce sujet. Les comédiennes s'assirent sur un lit, et les comédiens sur des chaises. On ferma la porte, avec commandement au portier de dire qu'il n'y avait personne, s'il fût survenu quelqu'un. On fit silence, et le prieur débuta comme vous l'allez voir dans le chapitre suivant si vous prenez la peine de le lire.

CHAPITRE LIII.

Histoire du prieur de Saint-Louis. — Arrivée de M. de Verville.

« Le commencement de cette histoire ne peut vous être qu'ennuyeux, puisqu'il est généalogique; mais cet exorde est, ce me semble, nécessaire pour une plus parfaite intelligence de ce que vous y entendrez.

« Je ne veux point déguiser ma condition, puisque je suis dans ma patrie. Peut-être qu'ailleurs j'aurais pu passer pour autre que je ne suis, quoique je ne l'aie jamais fait; j'ai toujours été fort sincère sur ce point-là. Je suis donc natif de

cette ville : les femmes de mes deux grands-pères étaient demoiselles, et il y avait du *de* à leur surnom. Mais comme vous savez que les aînés emportent presque tout le bien, et qu'il en reste fort peu pour les autres garçons et pour les filles (suivant l'ordre du coutumier de cette province) on les loge comme l'on peut, ou en les mettant en l'ordre ecclésiastique ou religieux, ou en les mariant à des personnes de moindre condition, pourvu qu'elles soient honnêtes gens et qu'elles aient du bien, suivant le proverbe qui court en ce pays : *plus de profit et moins d'honneur;* proverbe qui, depuis long-temps, a passé les limites de cette province, et s'est répandu par tout le royaume. Aussi mes grand'mères furent mariées à des marchands, l'un de draps de laine, et l'autre de toiles. Le père de mon père avait quatre fils dont mon père n'était pas l'aîné. Celui de ma mère avait deux fils et deux filles, dont elle en était une. Elle fut mariée au second fils de ce marchand drapier, lequel avait quitté le commerce pour s'adonner à la chicane, ce qui est cause que je n'ai pas eu tant de bien que j'eusse pu avoir. Mon père avait beaucoup gagné au commerce, et avait épousé en premières noces une femme fort riche qui mourut sans enfants. Il était déjà fort avancé en âge quand il épousa ma mère, qui consentit à ce mariage plutôt par obéissance que par inclination : aussi il y avait plutôt de l'aversion de son côté que de l'amour, ce qui fut sans doute la cause qu'ils demeurèrent treize ans mariés, et quasi hors d'espérance d'avoir des enfants; mais enfin ma mère devint enceinte. Quand le terme fut venu de produire son fruit, ce fut avec une peine extrême; car elle demeura quatre jours au mal de l'enfantement; à la fin elle accoucha de moi sur le soir du quatrième jour. Mon père, qui avait été occupé pendant ce temps-là à faire condamner un homme à être pendu (parce qu'il avait tué un sien frère), et quatorze faux témoins au fouet, fut ravi de joie quand les femmes qu'il avait laissées dans sa maison, pour secourir ma mère, le félicitèrent de la naissance de son fils. Il les régala du mieux qu'il put, et en enivra quelques-unes auxquelles il fit boire du vin blanc en guise de cidre-poiré; lui-même me l'a raconté plusieurs fois. Je fus baptisé deux jours après ma naissance : le nom que l'on m'imposa ne fait rien à mon histoire. J'eus pour parrain un seigneur de place fort riche, dont mon père était voisin, lequel, ayant appris de madame sa femme la grossesse de ma mère, après un long-temps de mariage, comme j'ai dit, lui demanda son fruit pour le

présenter au baptême, ce qui lui fut accordé fort agréablement. Comme ma mère n'avait que moi, elle m'éleva avec grand soin, et un peu trop délicatement pour un enfant de ma condition; quand je fus un peu grand, je fis paraître que je ne serais pas sot, ce qui me fit aimer de tous ceux de qui j'étais connu, et principalement de mon parrain, lequel n'avait qu'une fille unique mariée à un gentilhomme, parent de ma mère. Elle avait deux fils, un plus âgé d'un an que moi, et l'autre moins âgé d'un an, mais qui étaient aussi brutaux que je faisais paraître d'esprit, ce qui obligeait mon parrain à m'envoyer quérir quand il avait quelque illustre compagnie; car c'était un homme splendide, et qui traitait tous les princes et grands seigneurs qui passaient par cette ville. Il me faisait chanter, danser et caqueter pour les divertir, et j'étais toujours assez bien vêtu pour avoir entrée partout. J'aurais fait fortune avec lui si la mort ne l'eût ravi trop tôt, à un voyage qu'il fit à Paris. Je ne ressentis point alors cette mort comme j'ai fait depuis. Ma mère me fit étudier, et je profitai beaucoup; mais quand elle aperçut que j'avais de l'inclination à être d'église, elle me retira du collége, et me jeta dans le monde, où je pensai me perdre, nonobstant les vœux qu'elle avait faits à Dieu, de lui consacrer le fruit qu'elle produirait, s'il lui accordait la prière qu'elle lui faisait de lui en donner Elle était tout au contraire des autres mères, qui ôtent à leur enfants le moyen de se débaucher; car elle me baillait (tous les dimanches et fêtes) de l'argent pour jouer et aller au cabaret. Néanmoins, comme j'avais le naturel bon, je ne faisais point d'excès, et tout se terminait à me réjouir avec mes voisins. J'avais fait grande amitié avec un jeune garçon âgé de quelques années plus que moi, fils d'un officier de la reine, mère du roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, lequel avait aussi deux filles. Il faisait sa résidence dans une maison située dans ce beau parc, lequel (comme vous pouvez savoir) a été autrefois le lieu des délices des anciens ducs d'Alençon. Cette maison lui avait été donnée avec un grand enclos, par la reine sa maîtresse, qui jouissait alors en apanage de ce duché. Nous passions agréablement le temps dans ce parc, mais comme des enfants, sans penser à ce qui arriva depuis. Cet officier de la reine, que l'on appelait M. du Fresne, avait un frère aussi officier dans la maison du roi, lequel lui demanda son fils, ce que Dufresne n'osa refuser. Devant que de partir pour la cour, il vint me dire adieu, et j'avoue que ce fut la première douleur que je

ressentis en ma vie. Nous pleurâmes bien fort en nous séparant; mais je pleurai bien davantage quand, trois mois après son départ, sa mère m'apprit la nouvelle de sa mort. Je ressentis cette affliction autant que j'en étais capable, et je m'en allai le pleurer avec ses sœurs, qui en étaient sensiblement touchées. Mais comme le temps modère tout, quand ce triste souvenir fut un peu passé, mademoiselle du Fresne vint un jour prier ma mère d'agréer que j'allasse donner quelques exemples d'écriture à sa jeune fille, que l'on appelait mademoiselle du Lis, pour la discerner d'avec son aînée, qui portait le nom de la maison : «D'autant, lui dit-elle, que l'écrivain qui l'enseignait s'en est allé;» ajoutant qu'il y en avait beaucoup d'autres, mais qu'ils ne voulaient pas aller montrer en ville, et que sa fille n'était pas de condition à rouler les écoles. Elle s'excusa fort de cette liberté; mais elle dit qu'avec les amis l'on en use facilement. Elle ajouta que cela pourrait terminer à quelque chose de plus important, sous-entendant notre mariage, qu'elles conclurent depuis secrètement entre elles. Ma mère ne m'eut pas plus tôt proposé cet emploi, que l'après-dîner j'y allai, ressentant déjà quelque secrète cause qui me faisait agir, sans y faire pourtant guère de réflexion. Mais je n'eus pas demeuré huit jours en la pratique de cet exercice, que la du Lis, qui était la plus jolie des deux filles, se rendit fort familière avec moi, et souvent par raillerie m'appelait mon petit maître. Ce fut pour lors que je commençai à ressentir quelque chose dans mon cœur, qu'il avait ignoré jusqu'alors, et il en fut de même de la du Lis. Nous étions inséparables, et nous n'avions point de plus grande satisfaction que quand l'on nous laissait seuls, ce qui arrivait assez souvent. Ce commerce dura environ six mois sans que nous nous parlassions de ce qui nous possédait; mais nos yeux en disaient assez. Je voulus un jour essayer à faire des vers à sa louange, pour savoir si elle les recevrait agréablement; mais comme je n'en avais point encore composé, je ne pus pas y réussir. Je commençais à lire les bons romans et les bons poètes, ayant laissé les Mélusine, Robert-le-Diable, les quatre fils Aymon, la belle Maguelonne, Jean de Paris, etc., qui sont les romans des enfants. Or, en lisant les œuvres de Marot, j'y trouvai un triolet qui convenait merveilleusement bien à mon dessein. Je le transcrivis mot à mot; voici comme il y avait :

Votre bouche petite et belle,
Est si agréable entretien,

Qui parfois son maître m'appelle,
Et l'alliance j'en retiens ;
Car ce m'est honneur et grand bien.
Mais, quand vous me prîtes pour maître,
Que ne disiez-vous aussi bien :
Votre maîtresse je veux être.

Je lui donnai ces vers, qu'elle lut avec joie, comme je connus sur son visage. Après quoi elle les mit dans son sein, d'où ils tombèrent un moment après, et ils furent relevés par sa sœur aînée sans qu'elle s'en aperçût, et dont elle fut avertie par un petit laquais. Elle les lui demanda ; et voyant qu'elle faisait quelque difficulté de les lui rendre, elle se mit furieusement en colère et s'en plaignit à sa mère, qui commanda à sa fille de les lui bailler, ce qu'elle fit. Ce procédé me donna de bonnes espérances, quoique ma condition me rebutât. Or, pendant que nous passions ainsi agréablement le temps, mon père et ma mère, qui étaient fort avancés en âge, délibérèrent de me marier, et ils m'en firent un jour la proposition. Ma mère découvrit à mon père le projet qu'elle avait avec mademoiselle du Fresne, comme je vous ai dit; mais comme c'était un homme fort intéressé, il lui répondit que cette fille-là était d'une condition trop relevée pour moi; d'ailleurs, qu'elle avait trop peu de bien, nonobstant quoi elle voudrait trop trancher de la dame. Comme j'étais fils unique, et que mon père était trop riche selon sa condition, et semblablement un mien oncle qui n'avait point d'enfants, et duquel il n'y avait que moi qui en pusse être héritier, selon la coutume de Normandie, plusieurs familles me regardaient comme un objet digne de leur alliance, et même l'on me fit porter trois ou quatre enfants au baptême avec des filles des meilleures maisons de notre voisinage (qui est ordinairement par où l'on commence pour réussir aux mariages); mais je n'avais dans la pensée que ma chère du Lis. J'en étais néanmoins si persécuté de tous mes parents, que je pris résolution de m'en aller à la guerre, quoique je n'eusse que seize ou dix-sept ans. L'on fit des levées en cette ville pour aller en Danemark sous la conduite de M. le comté de Montgommery. Je me fis enrôler secrètement avec trois cadets mes voisins, et nous partîmes de même en fort bon équipage : mon père et ma mère en furent fort affligés, et ma mère en pensa mourir de douleur. Je ne pus savoir alors quel effet ce départ inopiné fit sur l'esprit de la du Lis, car je ne lui en dis rien du tout; mais je l'ai su depuis par elle-même. Nous nous embarquâmes au Havre-de-Grâce et vo-

guâmes assez heureusement jusqu'à ce que nous fussions près du Sund; mais alors il s'éleva la plus furieuse tempête que l'on ait jamais vue sur la mer Océane. Nos vaisseaux furent jetés par la tourmente en divers endroits, et celui de M. de Montgommméry, dans lequel j'étais, vint aborder heureusement à l'embouchure de la Tamise, par laquelle nous montâmes, à l'aide du reflux, jusqu'à Londres, capitale d'Angleterre, où nous séjournâmes environ six semaines, pendant lequel temps j'eus le loisir de voir une partie des raretés de cette superbe ville et l'illustre cour de son roi, qui était alors Charles Stuart, premier du nom. M. de Montgommméry s'en retourna dans sa maison de Pont-Orson en Basse-Normandie, où je ne voulus pas le suivre; je le suppliai de me permettre de prendre la route de Paris. ce qu'il fit. Je m'embarquai dans un vaisseau qui allait à Rouen, où j'arrivai heureusement, et de là je me mis sur un bateau qui remonta jusqu'à Paris, où je trouvai un mien parent fort proche, qui était ciergier du roi. Je le priai que, par son moyen, je pusse entrer au régiment des gardes. Il s'employa, et fut mon répondant; car, en ce temps-là, il en fallait avoir pour y être reçu, ce que je fus en la compagnie de M. de la Rauderie. Mon parent me bailla de quoi me remettre en équipage (car en ce voyage de mer, j'avais gâté mes habits) et de l'argent, ce qui me faisait parler avec une trentaine de cadets de grande maison, qui portaient tous le mousquet aussi bien que moi. En ce temps-là, les princes et les grands seigneurs de France se soulevèrent contre le roi, et même monseigneur le duc d'Orléans, son frère : mais Sa Majesté, par l'adresse ordinaire du grand cardinal de Richelieu, rompit leurs mauvais desseins; ce qui obligea Sa Majesté de faire un voyage en Bretagne avec un puissante armée. Nous arrivâmes à Nantes, où l'on fit la première exécution des rebelles sur la personne du comte de Chalais, qui y eut la tête tranchée, ce qui donna de la terreur à tous les autres, qui moyennèrent leur paix avec le roi, lequel s'en retourna à Paris. Il passa par la ville du Mans, où mon père me vint trouver, tout vieux qu'il était (car il avait été averti par mon cousin, ce ciergier du roi, que j'étais au régiment des gardes); il me demanda à mon capitaine, lequel lui accorda mon congé. Nous nous en revînmes en cette ville, où mes parents résolurent que, pour m'arrêter, il me fallait lier avec une femme. Celle d'un chirurgien voisin d'une mienne cousine germaine fit venir, pendant le carême (sous prétexte d'ouïr les prédications), la fille d'un lieutenant de bailli d'un bourg distant de trois

lieues d'ici. Ma cousine me vint quérir à notre maison pour me la faire voir; mais après une heure de conversation que j'eus avec elle dans la maison de madite cousine, où elle était venue, elle se retira; et alors l'on me dit que c'était une maîtresse pour moi, à quoi je répondis froidement qu'elle ne m'agréait pas. Ce n'est pas qu'elle ne fût assez belle et riche, mais toutes les beautés me semblaient laides en comparaison de ma chère du Lis, qui, seule, occupait toutes mes pensées. J'avais un oncle, frère de ma mère, homme de justice, et que je craignais beaucoup, lequel s'en vint un soir à notre maison, et après m'avoir fort bravé sur le mépris que j'avais témoigné faire de cette fille, me dit qu'il fallait me résoudre à l'aller voir chez elle aux prochaines fêtes de Pâques, et qu'il y avait des personnes qui valaient plus que moi, qui se tiendraient bien honorées de cette alliance. Je ne répondis ni oui ni non; mais les fêtes suivantes il fallut y aller avec ma cousine, cette chirurgienne, et un sien fils. Nous fûmes agréablement reçus, et l'on nous régala trois jours durant. L'on nous mena aussi à toutes les métairies de ce lieutenant, dans toutes lesquelles il y avait festin. Nous fûmes aussi à un gros bourg distant d'une lieue de cette maison, voir le curé du lieu, qui était frère de la mère de cette fille, lequel nous fit un fort gracieux accueil. Enfin nous nous en retournâmes comme nous étions venus, c'est-à-dire, pour ce qui me regardait, aussi peu amoureux que devant. Il fut pourtant résolu que, dans une quinzaine de jours, l'on parlerait à fond de ce mariage : le terme étant expiré, j'y retournai avec trois de mes cousins-germains, deux avocats et un procureur en ce présidial; mais par bonheur l'on ne conclut rien, et l'affaire fut remise aux fêtes de mai prochaines. Mais le proverbe est bien véritable, que l'homme propose, et Dieu dispose; car ma mère tomba malade quelques jours avant lesdites fêtes, et mon père quatre jours après : l'une et l'autre maladies terminèrent par la mort. Celle de ma mère arriva un mardi, et celle de mon père le jeudi de la même semaine, et je fus aussi fort malade; mais je me levai pour aller voir cet oncle sévère, qui était aussi fort malade, et qui mourut quinze jours après. A quelque temps de là, l'on me reparla de cette fille du lieutenant que j'étais allé voir, mais je n'y voulus pas entendre; car je n'avais plus de parents qui eussent droit de me commander. D'ailleurs, mon cœur était toujours dans ce parc, où je me promenai ordinairement, mais bien plus souvent en imagination. Un matin, que je ne croyais pas qu'il y eût encore personne de levé dans la maison du sieur

du Fresne, je passai devant, et je fus bien étonné quand j'ouïs la du Lis qui chantait, sur un balcon, cette vieille chanson qui a pour reprise : *Que n'est-il auprès de moi, celui que mon cœur aime!* Ce qui m'obligea à m'approcher d'elle et à lui faire une profonde révérence, que j'accompagnai de telles ou semblables paroles : « Je souhaiterais de tout mon cœur, mademoiselle, que vous eussiez la satisfaction que vous désirez, et je voudrais y pouvoir contribuer; ce serait avec la même passion que j'ai toujours été votre très humble serviteur. » Elle me rendit bien mon salut, mais elle ne me répondit pas, et continuant à chanter, elle changea la reprise de la chanson en ces paroles : *Le voici auprès de moi, celui que mon cœur aime*. Je ne demeurai pas court; car je m'étais un peu ouvert à la guerre et à la cour; et quoique le procédé fût capable de me démonter, je lui dis : « J'aurai sujet de le croire, si vous me faites ouvrir la porte. » En même temps, elle appela le petit laquais dont j'ai déja parlé, auquel elle commanda de me l'ouvrir, ce qu'il fit. J'entrai, et je fus reçu avec tous les témoignages de bienveillance du père, de la mère et de la sœur aînée, mais encore plus de la du Lis. La mère me demanda pourquoi j'étais si sauvage, et que je ne les visitais pas si souvent que j'avais accoutumé; qu'il ne fallait pas que le deuil de mes parents m'en empêchât, et qu'il fallait se divertir comme auparavant, et en un mot, que je serais toujours le bienvenu dans leur maison. Ma réponse ne fut que pour faire paraître mon peu de mérite, en disant quelque peu de paroles aussi mal rangées que celles que je vous ai débitées. Mais enfin tout se termina par un déjeuner de laitage, qui est en ce pays un grand régal, comme vous savez. — Et qui n'est pas désagréable, répondit la l'Étoile; mais poursuivez. — Quand je pris congé pour sortir, la mère me demanda si je ne m'incommoderais point d'accompagner elle et ses filles chez un vieux gentilhomme leur parent, qui demeurait à deux lieues d'ici : je lui répondis qu'elle me faisait tort de me le demander, et qu'un commandement absolu m'eût été plus agréable. Le voyage fut conclu au lendemain. La mère monta un petit mulet qui était dans la maison. La fille aînée monta le cheval de son père; et je portai en croupe sur le mien qui était fort, ma chère du Lis : je vous laisse à penser quel fut notre entretien le long du chemin; car pour moi je ne m'en souviens plus. Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous nous séparâmes, la du Lis et moi, fort amoureux. Depuis ce temps-là mes visites furent fort fréquentes, ce

qui dura tout le long de l'été et de l'automne ; de vous dire tout ce qui se passa, je vous serais trop ennuyeux. Seulement vous dirai-je que nous nous dérobions souvent de la compagnie, et nous allions demeurer seuls à l'ombrage de ce bois de haute futaie, et toujours sur le bord de la belle petite rivière qui passe au milieu, où nous avions la satisfaction d'ouïr le ramage des oiseaux, qu'ils accordaient au doux murmure de l'eau, parmi lequel nous mêlions mille douceurs que nous nous disions, et nous nous faisions ensuite autant d'innocentes caresses. Ce fut là où nous prîmes résolution de nous bien divertir le carnaval prochain. Un jour que j'étais occupé à faire du cidre, à un pressoir du faubourg de la Barre, qui est tout joignant le parc, la du Lis m'y vint trouver. A son abord, je connus qu'elle avait quelque chose sur le cœur, en quoi je ne me trompais pas ; car après qu'elle m'eut un peu raillé sur l'équipage où j'étais, elle me tira à part, et me dit que le gentilhomme dont la fille était chez M. de Planche-Panette, son beau-frère, en avait amené un autre qu'il prétendait lui faire donner pour mari, et qu'ils étaient à la maison, dont elle s'était dérobée pour m'en avertir. « Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que je favorise jamais sa recherche, et que je consente à quoi que ce soit ; mais j'aimerais mieux que tu trouvasses quelque moyen de le renvoyer, que s'il venait de moi. » Je lui dis alors : « Va-t'en, et fais bonne mine pour ne rien altérer; mais sache qu'il ne sera pas ici demain à midi. » Elle s'en alla plus joyeuse, attendant l'événement. Cependant je quittai tout et abandonnai mon cidre à la discrétion des valets, et m'en allai à ma maison, où je pris du linge et un autre habit, et m'en allai chercher mes camarades. Car vous devez savoir que nous étions une quinzaine de jeunes hommes qui avions tous chacun notre maîtresse, et tellement unis, que, qui en avait offensé un, offensait tous les autres; et nous étions tous résolus, si quelque étranger venait pour nous les ravir, de les mettre en état de n'y réussir jamais. Je leur proposai ce que vous venez d'ouïr, et aussitôt tous conclurent qu'il fallait aller trouver ce galant (qui était un gentilhomme de la plus petite noblesse du Bas-Maine, et l'obliger à s'en retourner comme il était venu. Nous allâmes donc à son logis, où il soupait avec l'autre gentilhomme son conducteur. Nous ne marchandâmes point à lui dire qu'il se pouvait bien retirer, et qu'il n'y avait rien à gagner pour lui en ce pays. Alors le conducteur repartit que nous ne savions pas leur dessein, et que, quand nous le

saurions, nous n'y aurions aucun intérêt. Alors je m'avançai; et mettant la main sur la garde de mon épée : « Si ai bien moi, j'y en ai; et si vous ne le quittez, je vous mettrai en état de n'en faire plus. » L'un d'eux repartit que la partie n'était pas égale, et que si j'étais seul je ne parlerais pas ainsi. Alors je lui dis : « Vous êtes deux, et je sors avec celui-ci, en prenant un de mes camarades; suivez-nous. » Ils s'en mirent en devoir; mais l'hôte et un sien fils les en empêchèrent, et leur firent connaître que le meilleur pour eux était de se retirer, et qu'il ne faisait pas bon de se frotter avec nous. Ils profitèrent de l'avis, et l'on n'en ouït plus parler depuis. Le lendemain j'allai voir la du Lis, à laquelle je racontai l'action que j'avais faite, dont elle fut très-contente, et m'en remercia en des termes fort obligeants. L'hiver approchait, les veillées étaient fort longues, et nous les passions à jouer à de petits jeux d'esprit, ce qui, étant souvent réitéré, ennuya; ce qui me fit résoudre à lui donner le bal; j'en conférai avec elle, et elle s'y accorda. J'en demandai la permission à M. du Fresne son père, et il me la donna. Le dimanche suivant nous dansâmes, et continuâmes plusieurs fois : mais il y avait une si grande foule de monde, que la du Lis me conseilla de ne faire plus danser, mais de penser à quelque autre divertissement. Il fut donc résolu d'étudier une comédie, ce qui fut exécuté. » La l'Étoile l'interrompit en disant : « Puisque vous en êtes à la comédie, dites-moi si cette histoire est encore assez longue; car il se fait tard, et l'heure du souper approche. —Ah! dit le prieur, il y en a encore deux fois autant pour le moins. » L'on jugea donc qu'il la fallait remettre à une autre fois pour donner du temps aux acteurs d'étudier leurs rôles; et quand ce n'eût pas été pour ces raisons, il eût fallu cesser à cause de l'arrivée de M. de Verville, qui entra dans la chambre facilement; car le portier s'était endormi. Il fit de grandes caresses à tous les comédiens et comédiennes, et principalement à Destin, qu'il embrassa à diverses reprises, et leur dit le sujet de son voyage, comme vous verrez au chapitre suivant, qui est fort court.

CHAPITRE LIV.

Résolution des mariages de Destin avec la l'Étoile, et de Léandre avec Angélique.

Le prieur de Saint-Louis voulut prendre congé ; mais Destin l'arrêta, lui disant que, dans peu de temps, il faudrait souper, et qu'il tiendrait compagnie à M. de Verville, qu'il pria de leur faire l'honneur de souper avec eux. L'on demanda à l'hôtesse si elle avait quelque chose d'extraordinaire. Elle dit que oui. L'on mit du linge blanc et l'on servit quelque temps après. L'on fit bonne chère, l'on but à la santé de plusieurs personnes et l'on parla beaucoup. Après le dessert, Destin demanda à Verville le sujet de son voyage en ces quartiers; et il lui répondit que ce n'était pas la mort de son beau-frère Saldagne, que ses sœurs ne plaignaient guère non plus que lui; mais qu'ayant une affaire d'importance à Rennes, en Bretagne, il s'était détourné exprès pour avoir le bien de les voir; dont il fut grandement remercié; ensuite il fut informé du mauvais dessein de Saldagne et du succès, et enfin de tout ce que vous avez vu au chapitre XLIX. Verville plia les épaules, en disant qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait avec trop de soin. Après souper, Verville fit connaissance avec le prieur, duquel tous ceux de la troupe dirent beaucoup de bien, et après avoir un peu veillé il se retira. Alors M. de Verville tira Destin à part, et lui demanda pourquoi Léandre était vêtu de noir, et pourquoi tant de laquais vêtus de même. Il lui en apprit le sujet, et le dessein qu'il avait formé d'épouser Angélique. «Et vous, dit Verville, quand vous marierez-vous? Il est, ce me semble, temps de faire connaître au monde qui vous êtes, ce qui ne se peut que par un mariage.» Ajoutant que, s'il n'était pressé, il demeurerait pour assister à l'un et à l'autre.

Destin dit qu'il fallait savoir le sentiment de la l'Étoile. Ils l'appelèrent, et lui proposèrent le mariage, à quoi elle répondit qu'elle suivrait toujours le sentiment de ses amis. Enfin il fut conclu que, quand Verville aurait mis fin aux affaires qu'il avait à Rennes, ce qui serait dans une quinzaine de jours au plus tard, il repasserait par Alençon, et que l'on exécuterait la proposition. Il en fut autant conclu entre eux et la Caverne, pour Léandre et Angélique. Ver-

ville donna le bonsoir à la compagnie et se retira à son logis.

Le lendemain, il partit pour la Bretagne et arriva à Rennes, où il alla voir M. de la Garouffière, qui, après les compliments accoutumés, lui dit qu'il y avait dans la ville une troupe de comédiens, l'un desquels avait beaucoup de traits du visage de la Caverne : ce qui l'obligea d'aller le lendemain à la comédie, où, ayant vu le personnage, il fut persuadé que c'était son parent (je dis de la Caverne). Après la comédie, il l'aborda et s'enquit de lui d'où il était, s'il y avait long-temps qu'il était dans la troupe, et par quels moyens il y était venu. Il répondit sur tous ces chefs, en sorte qu'il fut facile à Verville de connaître qu'il était le frère de la Caverne, qui s'était perdu quand son père fut tué en Périgord par le page du baron de Sigognac; ce qu'il avoua franchement, en ajoutant qu'il n'avait jamais pu savoir ce que sa sœur était devenue. Alors Verville lui apprit qu'elle était dans une troupe de comédiens qui était à Alençon, qu'elle avait eu beaucoup de disgrâces, mais qu'elle avait sujet d'en être consolée, parce qu'elle avait une très belle fille, qu'un seigneur de douze mille livres de rentes était sur le point d'épouser, et qu'il faisait la comédie avec eux; et qu'à son retour il assisterait au mariage, et qu'il ne tiendrait qu'à lui de s'y trouver, pour réjouir sa sœur, qui était fort en peine de lui, n'en ayant eu aucune nouvelle depuis sa fuite. Non-seulement le comédien accepta cette offre, mais il supplia instamment monsieur de Verville de souffrir qu'il l'accompagnât, ce qu'il agréa. Cependant il mit ordre à ses affaires, que nous lui laisserons négocier, et retournerons à Alençon.

Le prieur de Saint-Louis alla, le même jour que partit Verville, trouver les comédiens et comédiennes pour leur dire que l'évêque de Séez l'avait envoyé quérir pour lui communiquer une affaire d'importance, et qu'il était bien marri de ne pouvoir s'acquitter de sa promesse; mais qu'il n'y avait rien de perdu; que pendant qu'il serait à Séez, ils iraient à la Fresnaye représenter *Silvie* aux noces de la fille du seigneur du lieu, et qu'à leur retour et au sien il achèverait ce qu'il avait commencé. Il s'en alla, et les comédiens se disposèrent à partir.

CHAPITRE LV.

Ce qui arriva pendant le voyage de la Fresnaye. — Autre disgrâce de Ragotin.

La veille de la noce on envoya un carrosse et des chevaux de selle aux comédiens. Les comédiennes s'y placèrent avec Destin, Léandre et l'Olive; les autres montèrent les chevaux, et Ragotin le sien, qu'il avait encore, pour n'avoir pu le vendre, et qui était guéri de son enclouure. Il voulut persuader à la l'Étoile ou à Angélique de se mettre en croupe derrière lui, disant qu'elles seraient plus à leur aise que dans le carrosse, qui ébranle beaucoup; mais ni l'une ni l'autre n'en voulurent rien faire.

Pour aller d'Alençon à la Fresnaye, il faut passer une partie de la forêt de Persaine, qui est dans le pays du Maine. Ils n'eurent pas fait mille pas dans cette forêt, que Ragotin, qui allait devant, cria au cocher d'arrêter, parce que, disait-il, il voyait une troupe d'hommes à cheval. On ne trouva pas bon d'arrêter, mais de se tenir chacun sur ses gardes. Quand ils furent près de ces cavaliers, Ragotin dit que c'était la Rappinière avec ses archers. La l'Étoile pâlit; mais Destin, qui s'en aperçut, la rassura en lui disant qu'il n'oserait leur faire insulte en présence de ses archers et des domestiques de M. de la Fresnaye, et si près de sa maison. La Rappinière connut bien que c'était la troupe comique; aussi s'approcha-t-il du carrosse avec son effronterie ordinaire, et salua les comédiennes, auxquelles il fit d'assez mauvais compliments; à quoi elles répondirent avec une froideur capable de démonter un moins effronté que ce lévrier de bourreau, qui leur dit qu'il cherchait des brigands qui avaient volé des marchandises du côté de Balon, et qu'on lui avait dit qu'ils avaient pris cette route. Comme il entretenait la compagnie, le cheval d'un de ses archers, qui était fougueux, sauta sur le cou du cheval de Ragotin, auquel il fit une si grande peur, qu'il recula et s'enfonça dans une touffe d'arbres, dont il y en avait quelques-uns dont les branches étaient sèches; l'une desquelles se trouva sous le pourpoint de Ragotin, et qui lui piqua le dos, en sorte qu'il y demeura pendu; car voulant se dégager de ces arbres, il avait donné des deux talons à son cheval qui avait passé, et l'avait laissé ainsi en l'air, criant comme

un petit fou qu'il était : « Je suis mort ! on m'a donné un coup d'épée dans les reins ! » On riait si fort de le voir en cette posture, que l'on ne songeait à rien moins qu'à le secourir. On criait bien aux laquais de le dépendre ; mais ils s'enfuyaient d'un autre côté en riant.

Cependant son cheval gagnait toujours pays, sans se laisser prendre. Enfin, après avoir bien ri, le cocher, qui était un grand et fort garçon, descendit de dessus son siége, et s'approcha de Ragotin, le souleva et le dépendit. On le visita et on lui fit accroire qu'il était fort blessé ; mais qu'on ne pouvait le panser que l'on ne fût au village, où il y avait un fort bon chirurgien : en attendant, on lui appliqua quelques feuilles fraiches pour le soulager. On le plaça dans le carrosse, dont l'Olive sortit, tandis que les laquais passèrent au travers du bois pour gagner le devant du cheval, qui ne voulait pas se laisser prendre et fut pourtant pris, et l'Olive monta dessus.

La Rappinière continua son chemin et la troupe arriva au château, d'où l'on envoya quérir le chirurgien, à qui l'on donna le mot. Il fit semblant de sonder la plaie imaginaire de Ragotin, qu'on avait fait mettre dans le lit. Il le pansa de même qu'il l'avait sondé, après lui avoir dit que son coup était favorable, et que deux doigts plus à côté il n'y avait plus de Ragotin. Il lui ordonna le régime ordinaire, et le laissa reposer. Ce petit bout d'homme avait l'imagination si frappée de tout ce qu'on lui avait dit, qu'il crut toujours être fort blessé. Il ne se leva point pour voir le bal qui fut tenu le soir, après souper : car on avait fait venir la grande bande de violons du Mans, celle d'Alençon étant à une autre noce à Argentan. On dansa à la mode du pays, et les comédiens et comédiennes dansèrent à la mode de la cour. Destin et la l'Étoile dansèrent la sarabande avec l'admiration de toute la compagnie, qui était composée de la noblesse campagnarde et des plus gros manants du village. Le lendemain on joua la pastorale que l'épouse avait demandée. Regotin s'y fit porter en chaise avec son bonnet de nuit. Ensuite on fit bonne chère, et le lendemain après avoir bien déjeuné on paya et remercia la troupe. Le carrosse et les chevaux furent prêts, et l'on tâcha de désabuser Ragotin de sa prétendue blessure ; mais on ne put jamais lui persuader le contraire, car il disait toujours qu'il sentait bien son mal. On le mit dans le carrosse, et toute la troupe arriva heureusement à Alençon. Le lendemain on ne représenta point, car les comédiennes voulurent se reposer. Cependant le

prieur de Saint-Louis était de retour de son voyage de Séez. Il alla voir la troupe, et la l'Étoile lui dit qu'il ne trouverait point d'occasion plus favorable pour achever son histoire. Il ne s'en fit point prier, et il poursuivit comme vous l'allez voir.

CHAPITRE LVI.

Suite et fin de l'histoire du prieur de Saint-Louis.

« Si le commencement de cette histoire (où vous n'avez vu que de la joie et des contentements) vous a été ennuyeux, ce que vous allez ouïr le sera bien davantage, puisque vous n'y verrez que des revers de la fortune, des douleurs et des désespoirs qui suivront les plaisirs et les satisfactions où vous me verrez encore, mais pour fort peu de temps. Afin donc de reprendre au même lieu où je finis le récit, après que mes camarades et moi eûmes appris nos rôles et exercé plusieurs fois, un jour de dimanche au soir, nous représentâmes notre pièce dans la maison du sieur du Fresne; ce qui fit un grand bruit dans le voisinage. Quoique nous eussions pris tous les soins possibles de faire tenir les portes du parc bien fermées, nous fûmes accablés néanmoins de tant de monde, qui avait passé par le château ou escaladé les murailles, que nous eûmes toutes les peines imaginables à gagner le théâtre que nous avions fait dresser dans une salle de médiocre grandeur. Aussi resta-t-il les deux tiers du monde dehors. Pour obliger ces gens-là à se retirer, nous leur promîmes que le dimanche suivant nous la représenterions dans la ville, et dans une plus grande salle. Nous fîmes passablement bien pour des apprentis, excepté un de nos acteurs qui faisait le personnage du secrétaire du roi Darius (la mort de ce monarque était le sujet de notre pièce); car il n'avait que huit vers à dire, ce qu'il faisait assez bien entre nous. Mais, quand il fallut représenter tout de bon, il fallut le pousser sur la scène par force, et ainsi il fut obligé de parler, mais si mal, que nous eûmes beaucoup de peine à faire cesser les éclats de rire. La tragédie finie, je commençai le bal avec la du Lis, et qui dura jusqu'à minuit. Nous prîmes goût à cet exercice, et sans en rien dire à personne, nous étudiâmes une autre pièce. Cependant je ne me désistais point de mes visites ordinaires.

«Or, un jour que nous étions assis auprès du feu, il arriva un jeune homme à qui l'on y fit prendre place : après un quart d'heure d'entretien, il tira de sa poche une boîte dans laquelle il y avait un portrait de cire en relief, très bien fait, qu'il dit être celui de sa maîtresse. Après que toutes les demoiselles l'eurent vu, et dit qu'elle était fort belle, je le pris à mon tour; et, en le considérant avec attention, je m'imaginai qu'il ressemblait à la du Lis, et que ce galant-là avait quelque pensée sur elle. Je ne marchandai point à jeter cette boîte dans le feu, où la petite statue se fondit bientôt; car quand il se mit en devoir de l'en tirer, je l'arrêtai et le menaçai de le jeter par la fenêtre. M. du Fresne (qui m'aimait autant alors qu'il m'a haï depuis) jura qu'il lui ferait sauter l'escalier, ce qui obligea ce malheureux à sortir confusément. Je le suivis sans que personne de la compagnie m'en pût empêcher, et je lui dis que s'il avait quelque chose sur le cœur, nous avions chacun une épée et que nous étions en beau lieu pour le satisfaire; mais il n'en eut pas le courage. Le dimanche suivant, nous jouâmes la même tragédie que nous avions déjà représentée, mais dans la salle d'un de nos voisins qui était assez grande; et par ce moyen nous eûmes quinze jours pour étudier l'autre pièce. Je m'avisai de l'accompagner de quelques entrées de ballet, et je fis choix de six de mes camarades qui dansaient le mieux, et je fis le septième. Le sujet du ballet était les bergers et les bergères soumis à l'Amour; car à la première entrée paraissait un Cupidon, et aux autres, des bergers et des bergères, tous vêtus de blanc, et leurs habits tous parsemés de nœuds de petits rubans bleus, qui étaient les couleurs de la du Lis, et que j'ai aussi toujours portées depuis : il est vrai que j'y ai ajouté la feuille morte, pour les raisons que je vous dirai à la fin de cette histoire,

Ces bergers et bergères faisaient deux à deux chacun une entrée, et quand ils paraissaient tous ensemble, ils formaient les lettres du nom de la du Lis, et l'Amour décochait une flèche à chaque berger, et jetait des flammes de feu aux bergères, et tous, en signe de soumission, fléchissaient le genou. J'avais composé quelques vers sur le sujet du ballet, que nous récitâmes; mais la longueur du temps me les a fait oublier, et quand je m'en souviendrais encore, je n'aurais garde de vous les dire; car je suis assuré qu'ils ne vous agréeraient pas, à présent que la poésie française est au plus haut degré où elle puisse monter. Comme nous avions tenu la chose secrète, il nous fut facile de n'avoir que nos amis

particuliers, qui, insensiblement et sans que l'on s'en aperçût, entrèrent dans le parc, où nous représentâmes à notre aise les amours d'Angélique et de Sacripant, roi de Circassie, sujet de l'Arioste. Ensuite nous dansâmes notre ballet. Je voulus commencer le bal à l'ordinaire; mais M. du Fresne ne le voulut pas permettre, disant que nous étions assez fatigués de la comédie et du ballet : il nous donna congé, et nous nous retirâmes. Nous résolûmes de rendre cette comédie publique et de la représenter dans la ville, ce que nous fîmes le dimanche gras, dans la salle de mon parrain et en plein jour. La du Lis me dit que si je commençais le bal, ce fût avec une fille de notre voisinage, qui était vêtue de taffetas bleu, comme elle; ce que je fis. Mais il s'éleva un murmure sourd dans la compagnie, et il y en eut qui dirent assez haut : «Il se trompe, il se manque.» Ce qui excita le rire à la du Lis et à moi, de quoi la fille s'étant aperçue, me dit : «Ces gens ont raison, car vous avez pris l'une pour l'autre.» Je lui répondis succinctement : «Pardonnez-moi, je sais fort bien ce que je fais.» Le soir, je me masquai avec trois de mes camarades et je portai le flambeau, croyant que par ce moyen je ne serais pas connu, et nous allâmes dans le parc. Quand nous fûmes entrés dans la maison, la du Lis regarda attentivement les trois masques, et ayant reconnu que je n'y étais pas, elle s'approcha de moi à la porte, où je m'étais arrêté avec le flambeau, et me prenant par la main, me dit ces obligeantes paroles : «Déguise-toi de toutes les façons que tu pourras imaginer, je te connaîtrai *toujours* facilement.» Après avoir éteint le flambeau, je m'approchai de la table, sur laquelle nous posâmes nos boîtes de dragées et jetâmes les dés. La du Lis me demanda à qui j'en voulais. Je lui fis signe que c'était à elle. Elle me répliqua, qu'est-ce que je voulais qu'elle mît au jeu. Je lui montrai un nœud de ruban, que l'on appelle à présent galant, et un bracelet de corail, qu'elle avait au bras gauche. Sa mère ne voulait pas qu'elle le hasardât; mais elle éclata de rire, en disant qu'elle n'appréhendait pas de me le laisser. Nous jouâmes; je gagnai, et je lui fis présent de mes dragées. Autant en firent mes compagnons avec la fille aînée et d'autres demoiselles qui y étaient venues passer la veillée, après quoi nous prîmes congé. Mais comme nous allions sortir, la du Lis s'approcha de moi, et mit la main aux cordons qui tenaient mon masque attaché, qu'elle dénoua promptement, en disant : «Est-ce ainsi que l'on fait, de s'en aller si vite?» Je fus un peu honteux, mais pourtant bien

aise d'avoir un si beau prétexte de l'entretenir. Les autres se démasquèrent aussi, et nous passâmes la veillée fort agréablement. Le dernier soir du carnaval, je lui donnai le bal avec la petite bande de violons, la grande étant employée pour la noblesse. Pendant le carême, il fallut faire trève de divertissement pour vaquer à la piété, et je puis vous assurer que nous ne manquions pas un sermon, la du Lis et moi. Nous passions les autres heures du jour en visites et en promenades, ou à ouïr chanter les filles de la ville, sur le derrière du château, où il y a un excellent écho, où elles provoquaient cette nymphe imaginaire à leur répondre. Les fêtes de Pâques approchaient, quand un jour mademoiselle du Fresne la fille me dit en riant : « Nous mèneras-tu à Saint-Pater? » C'est une petite paroisse qui est à un quart de lieue du faubourg de Mont-Fort, où l'on va en dévotion le lundi de Pâques après dîner; c'est là aussi que l'on voit tous les galants et galantes. Je lui répondis qu'il ne tiendrait qu'à elle. Le jour venu, comme je me disposais à les aller prendre au sortir de ma maison, je rencontrai un de mes voisins, jeune homme fort riche, qui me demanda où j'allais si empressé. Je lui dis que j'allais au parc, quérir les demoiselles du Fresne pour les accompagner à Saint-Pater. Alors il me répondit que je pouvais bien rentrer; car il savait de bonne part que leur mère avait dit qu'elle ne voulait pas que ses filles y allassent avec moi. Ce discours m'assomma si fort, que je ne pus lui rien répliquer; mais je rentrai dans ma maison, où étant, je me mis à penser d'où pouvait venir un si prompt changement. Après y avoir bien rêvé, je n'en trouvai d'autre sujet que mon peu de mérite et ma condition. Je ne pus pourtant m'empêcher de déclamer contre leur procédé, de m'avoir souffert tandis que je les avais diverties par des bals, ballets, comédies et sérénades (car je leur en donnais souvent), en quoi j'avais fait de grandes dépenses; et qu'à présent on me rebutait. La colère où j'étais me fit résoudre d'aller à l'assemblée avec quelques-uns de mes voisins, ce que je fis. Cependant on m'attendait au parc, et quand le temps fut passé que je devais m'y rendre, la du Lis et sa sœur, avec quelques autres demoiselles du voisinage, y allèrent. Après avoir fait leur dévotion dans l'église, elles se placèrent sur la muraille du cimetière, au-devant d'un ormeau qui leur donnait de l'ombrage. Je passai devant elles, mais d'assez loin, et la du Fresne me fit signe d'approcher. Je fis semblant de ne la pas voir. Ceux qui étaient avec moi m'en avertirent; je feignis de ne l'entendre

pas, et passai outre, leur disant : « Allons faire collation au logis des Quatre-Vents. » Ce que nous fîmes. Je ne fus pas plutôt retourné chez moi, qu'une veuve (qui était notre confidente) me vint trouver, et me demanda fort brusquement quel sujet m'avait obligé de fuir l'honneur d'accompagner les demoiselles du Fresne à Saint-Pater; que la du Lis en était outrée de colère au dernier point, et ajouta que je pensasse à réparer cette faute. Je fus fort surpris de ce discours; et après lui avoir fait le récit de ce que je viens de vous dire, je l'accompagnai à la porte du parc, où elles étaient. Je la laissai faire mes excuses, car j'étais si troublé, que je n'aurais pu lui dire que de mauvaises raisons. Alors la mère, s'adressant à moi, me dit que je ne devais pas être si crédule, que c'était quelqu'un qui voulait troubler notre contentement, et que je fusse assuré que je serais toujours le bienvenu dans leur maison, où nous allâmes. J'eus l'honneur de donner la main à la du Lis, qui m'assura qu'elle avait eu bien de l'inquiétude, surtout quand j'avais feint de ne pas voir le signe que sa sœur m'avait fait. Je lui demandai pardon et lui fis de mauvaises excuses, tant j'étais transporté d'amour et de colère. Je voulais me venger de ce jeune homme; mais elle me commanda de n'en pas parler seulement, ajoutant que je devais être content d'expérimenter le contraire de ce qu'elle m'avait dit. Je lui obéis, comme je fis toujours depuis. Nous passions le temps le plus doucement qu'on puisse imaginer, et nous éprouvions, par de véritables effets, ce que l'on dit, que le mouvement des yeux est le langage des amants; car nous l'avions si *familier*, que nous nous faisions entendre tout ce que nous voulions. Un dimanche au soir, au sortir de vêpres, nous nous dîmes, avec ce langage muet, qu'il fallait aller après souper nous promener sur la rivière, et n'avoir que les personnes que nous désignâmes. J'envoyai aussitôt retenir un bateau, et à l'heure dite, je me transportai, avec ceux qui devaient être de la promenade, à la porte du parc, où les demoiselles nous attendaient; mais trois jeunes hommes, qui n'étaient pas de notre cabale, s'arrêtèrent avec elles. Elles firent bien tout ce qu'elles purent pour s'en défaire; mais eux s'en étant aperçus, ils s'opiniâtrèrent à demeurer; ce qui fut cause que, quand nous abordâmes la porte du parc, nous passâmes outre sans nous y arrêter, et nous nous contentâmes de leur faire signe de nous suivre, et les allâmes attendre au bateau. Mais quand nous aperçûmes ces fâcheux avec elles, nous avançâmes sur l'eau, et allâmes aborder à un autre

lieu, proche d'une des portes de la ville, où nous rencontrâmes le sieur du Fresne, qui me demanda où j'avais laissé ses filles. Je ne pensai pas bien à ce que je lui devais répondre, et lui dis franchement que je n'avais pas eu l'honneur de les voir ce soir-là. Après nous avoir donné le bonsoir, il prit le chemin du parc, à la porte duquel il trouva ses filles, auxquelles il demanda d'où elles venaient, et avec qui. La du Lis lui répondit : « Nous venons de nous promener avec un tel, » et me nomma.

« Alors son père lui accompagna un *Vous en avez menti !* d'un soufflet, ajoutant que, si j'eusse été avec elles (quand même il aurait été plus tard), il ne s'en fût pas mis en peine. Le lendemain, cette veuve dont je vous ai parlé, me vint trouver, pour me dire ce qui s'était passé le soir précédent, et que la du Lis en était fort en colère, non pas tant du soufflet, que de ce que je ne l'avais pas attendue, parce qu'au bateau son intention était de se défaire honnêtement de ces fâcheux. Je m'excusai du mieux que je pus, et je passai quatre jours sans l'aller voir. Mais un jour qu'elle, sa sœur et quelques demoiselles étaient assises sur un banc de boutique, dans la rue la plus prochaine de la porte de la ville, par laquelle j'allais sortir pour aller au faubourg, je passai devant elles en levant un peu le chapeau, mais sans les regarder ni leur rien dire. Les autres demoiselles leur demandèrent ce que voulait dire ce procédé, qui paraissait incivil. La du Lis ne répondit rien ; mais sa sœur aînée dit qu'elle en ignorait la cause, et qu'il la fallait savoir de lui-même. « Et pour ne le pas manquer, allons, dit-elle, nous poster un peu plus près de la porte au-delà de cette petite rue, par où il pourrait nous éviter. » Ce qu'elles firent.

« Comme je repassais devant elles, cette bonne sœur se leva de place et me prit par mon manteau, en me disant : « Depuis quand, monsieur le glorieux, fuyez-vous l'honneur de votre maîtresse? » Et en même temps me fit asseoir auprès d'elle ; mais quand je voulus la caresser et lui dire quelques douceurs, elle fut toujours muette, et me rebuta furieusement. Je demeurai là un peu de temps, bien entrepris, après quoi je les accompagnai jusqu'à la porte du parc ; d'où je me retirai, résolu de n'y aller plus. Je demeurai encore quelques jours sans y aller, qui me furent autant de siècles ; mais un matin je rencontrai madame du Fresne la mère, qui m'arrêta, et me demanda pourquoi l'on ne me voyait plus. Je lui répondis que c'était la mauvaise humeur de sa

cadette. Elle me répliqua qu'elle voulait faire notre accord, et que je l'allasse attendre à la maison. J'en mourais d'impatience, et je fus ravi de cette ouverture.

« J'y allai donc, et comme je montais à la chambre, la du Lis, qui m'avait aperçu, en descendit si brusquement que je ne pus jamais l'arrêter. J'y entrai, et je trouvai sa sœur qui se mit à sourire, à laquelle je dis le procédé de sa cadette; et elle m'assura que tout cela n'était que feinte, et qu'elle avait regardé plus de cent fois par la fenêtre pour voir si je paraîtrais, et qu'elle en témoignait une grande inquiétude; qu'elle était sans doute dans le jardin, où je pouvais aller. Je descendis l'escalier, et m'approchai de la porte du jardin, que je trouvai fermée par-dedans : je la priai plusieurs fois de l'ouvrir, ce qu'elle ne voulut point faire. Sa sœur, qui l'entendait du haut de l'escalier, descendit et me vint ouvrir, car elle en savait le secret. J'entrai, et la du Lis se mit à fuir; mais je la poursuivis si bien, que je la pris par une des manches de son corps de jupe; je l'assis sur un siége de gazon, où je me mis aussi. Je lui fis mes excuses du mieux qu'il me fut possible; mais elle me parut toujours plus sévère. Enfin, après plusieurs contestations, je lui dis que ma passion ne souffrait point de médiocrité, et qu'elle me porterait à quelque désespoir; de quoi elle se repentirait après : ce qui ne la rendit pas plus exorable. Alors je tirai mon épée du fourreau et la lui présentai, la suppliant de me la plonger dans le corps, lui disant qu'il m'était impossible de vivre, privé de l'honneur de ses bonnes grâces. Elle se leva pour s'enfuir, en me répondant qu'elle n'avait jamais tué personne, et que, quand elle en aurait quelque pensée, elle ne commencerait pas par moi. Je l'arrêtai en la suppliant de me permettre de l'exécuter moi-même; elle me répondit froidement qu'elle ne m'en empêcherait pas. Alors j'appuyai la pointe de mon épée contre ma poitrine, et me mis en posture pour me jeter dessus, ce qui la fit pâlir, et en même temps elle donna un coup de pied contre la garde de l'épée qu'elle fit tomber à terre, m'assurant que cette action l'avait beaucoup troublée, et me disant que je ne fisse plus voir de tels spectacles. Je lui répliquai : Je vous obéirai, pourvu que vous ne me soyez plus si cruelle. » Ce qu'elle me promit. Ensuite nous nous caressâmes si amoureusement, que j'eusse bien souhaité de me quereller tous les jours avec elle, pour l'appointer avec tant de douceur. Comme nous étions dans ces transports, sa mère entra dans le jardin, et nous dit qu elle serait bien venue

plus tôt, mais qu'elle avait jugé que nous n'avions pas besoin de son entremise pour nous accorder.

«Or, un jour que nous nous promenions dans une des allées du parc, le sieur du Fresne, sa femme, la du Lis et moi, qui allions après eux, et qui ne pensions qu'à nous entretenir, cette bonne mère se tourna vers nous, et nous dit qu'elle plaidait bien notre cause. Elle put le dire sans que son mari l'entendît, car il était fort sourd : nous la remerciâmes plutôt d'action que de paroles. Un peu de temps après, M. du Fresne me tira à part, et me découvrit le dessein que lui et sa femme avaient formé de me donner leur plus jeune fille en mariage, avant qu'il partît pour aller en cour servir son quartier, et qu'il ne fallait plus faire de dépenses en sérénades ni autrement pour ce sujet. Je ne lui fis que des remercîments confus ; car j'étais si transporté de joie d'un bonheur si inopiné et qui faisait le comble de ma félicité, que je ne savais ce que je disais. Il me souvient bien que je lui dis que je n'eusse pas été si téméraire que de la lui demander, vu mon peu de mérite et l'inégalité des conditions ; à quoi il me répondit que, pour du mérite, il en avait assez reconnu en moi, et que, pour la condition, j'avais de quoi suppléer à ce défaut, sous-entendant du bien. Je ne sais ce que je lui répliquai ; mais je sais bien qu'il me convia à souper, après quoi il fut conclu que le dimanche suivant nous assemblerions nos parents pour faire les fiançailles. Il me dit aussi la dot qu'il pouvait donner à sa fille ; je répondis à cela que je ne lui demandais que la personne, et que j'avais assez de bien pour elle et pour moi.

«J'étais le plus content homme du monde, et la du Lis aussi contente, ce que nous connûmes dans la conversation que nous eûmes ce soir-là, et qui fut la plus agréable que l'on puisse s'imaginer : mais ce plaisir ne dura guère ; car la surveille du jour que nous devions nous fiancer, nous étions la du Lis et moi assis sur l'herbe, quand nous aperçûmes de loin un conseiller du présidial, proche parent du sieur du Fresne, qui venait lui rendre visite. Nous en conçûmes la même pensée elle et moi, et nous nous en affligeâmes, sans savoir au vrai ce que nous appréhendions ; ce que l'événement ne nous fit que trop connaître : car le lendemain, comme j'allais prendre l'heure de l'assemblée, je fus furieusement surpris de trouver à la porte de la basse-cour la du Lis qui pleurait. Je lui dis quelque chose, et elle ne me répondit rien. J'entrai plus avant, et je trouvai sa

sœur au même état. Je lui demandai ce que voulaient dire tant de pleurs. Elle me répondit, en redoublant ses sanglots, que je ne le saurais que trop. Je montais à la chambre quand la mère en sortait, laquelle passa sans me rien dire : car les larmes, les sanglots et les soupirs la suffoquaient si fort, que tout ce qu'elle put faire, ce fut de me regarder pitoyablement, et de dire : « Ah ! pauvre garçon ! » Je ne comprenais rien à un si prompt changement ; mais mon cœur me présageait tous les malheurs que j'ai ressentis depuis. Je résolus d'en apprendre le sujet, et je montai à la chambre, où je trouvai M. du Fresne assis dans une chaise, qui me dit fort brusquement qu'il avait changé d'avis, et qu'il ne voulait pas marier sa cadette avant son aînée ; que quand il la marierait, ce ne serait qu'après le retour de son voyage de la cour. Je lui répondis sur ces deux chefs : au premier, que sa fille aînée n'avait aucune répugnance que sa sœur fût mariée la première, pourvu que ce fût avec moi, parce qu'elle m'avait toujours aimé comme un frère ; que pour un autre, elle s'y serait opposée (je puis vous assurer qu'elle m'en avait fait la protestation plusieurs fois) ; et sur le second, que j'attendrais aussi bien dix ans, que les trois mois qu'il serait à la cour. Mais il me dit tout net que je ne pensasse plus au mariage de sa fille. Ce discours si surprenant, et prononcé du ton que je viens de vous dire, me jeta dans un si horrible désespoir que je sortis sans lui répliquer et sans rien dire aux demoiselles, qui ne purent me rien dire aussi. Je m'en allai à la maison, résolu de me donner la mort ; mais comme je tirais mon épée à dessein de me la plonger dans le corps, cette veuve confidente entra chez moi et empêcha l'exécution de ce mortel dessein, en me disant, de la part de la du Lis, que je ne m'affligeasse point, qu'il fallait avoir patience, et qu'en pareilles affaires il arrivait toujours du trouble ; mais que j'avais un grand avantage d'avoir sa mère et sa sœur aînée pour moi, et elle plus que tous, qui était la principale partie. Qu'elles avaient résolu que, quand son père serait parti, qui serait dans huit ou dix jours, je pourrais continuer mes visites, et que le temps était un grand maître. Ce discours était fort obligeant ; mais je n'en pus être consolé : aussi je m'abandonnai à la plus noire mélancolie que l'on puisse imaginer, et qui me jeta enfin dans un si furieux désespoir, que je résolus de consulter les démons. Quelques jours avant le départ de M. du Fresne, je m'en allai à demi-lieue de cette ville, dans un lieu où il y a un bois taillis de fort grande étendue, dans

lequel le vulgaire croit qu'il habite de mauvais esprits, d'autant que cela a été autrefois la demeure de certaines fées, qui étaient sans doute de fameuses magiciennes. Je m'enfonçai dans le bois, appelant et invoquant ces esprits, et les suppliant de me secourir dans l'extrême affliction où j'étais; mais après avoir bien crié, je ne vis ni n'ouïs que des oiseaux, qui, par leur ramage, semblaient me témoigner qu'ils étaient touchés de mes malheurs. Je retournai à ma maison, où je me mis au lit, atteint d'une si étrange frénésie, que l'on ne croyait pas que j'en pusse réchapper, car j'en fus jusqu'à perdre la parole. La du Lis fut malade en même temps et de la même manière que moi, ce qui m'a obligé depuis de croire à la sympathie; car comme nos maladies procédaient d'une même cause, elles produisaient aussi en nous de semblables effets : ce que nous apprenions du médecin et de l'apothicaire, qui étaient les mêmes qui nous servaient; pour les chirurgiens, nous avions chacun le nôtre en particulier. Je guéris un peu plus tôt qu'elle, et je m'en allai, ou, pour mieux dire, je me traînai à sa maison, où je la trouvai au lit (son père était parti pour la cour). Sa joie ne fut pas médiocre, comme la suite me le fit connaître; car après avoir demeuré environ une heure avec elle, il me sembla qu'elle n'avait plus de mal, ce qui m'obligea à la presser de se lever, et elle le fit pour me satisfaire. Mais, sitôt qu'elle fut hors du lit, elle s'évanouit entre mes bras. Je fus bien marri de l'en avoir pressée, car nous eûmes beaucoup de peine à la faire revenir de son évanouissement. Quand elle le fut, nous la remîmes dans le lit, où je la laissai pour lui donner moyen de reposer, ce qu'elle n'eût peut-être pas fait en ma présence.

« Nous guérîmes entièrement, et nous passâmes agréablement le temps, tout celui que son père demeura à la cour. Mais à son retour il fut averti, par quelques ennemis secrets, que j'avais toujours fréquenté dans sa maison, et pratiqué familièrement sa fille, à laquelle il fit de rigoureuses défenses de me voir, et se fâcha fort contre sa femme et sa fille aînée de ce qu'elles avaient favorisé nos entrevues, ce que j'appris de notre confidente, comme la résolution qu'elles avaient prise de me voir toujours, et par quels moyens. Le premier fut que je prisse garde quand cet injuste père sortait de la ville; car aussitôt j'allais dans sa maison, où je demeurais jusqu'à son retour, que nous connaissions facilement à sa manière de frapper à la porte, et aussitôt je me cachais derrière une pièce de tapisserie; et

quand il entrait, un valet ou une servante, ou quelquefois une de ses filles, lui ôtait son manteau, et je sortais facilement sans qu'il le sût; car, comme je vous l'ai déjà dit, il était fort sourd; et en sortant, la du Lis m'accompagnait toujours jusqu'à la porte de la basse-cour. Ce moyen fut découvert, et nous eûmes recours au jardin de notre confidente, dans lequel je me rendais par un jardin de nos voisins, ce qui dura assez; mais à la fin il fut encore découvert. Nous nous servîmes ensuite des églises, tantôt l'une, tantôt l'autre, ce qui fut encore connu; tellement que nous n'avions plus que le hasard, quand nous pouvions nous rencontrer dans quelques-unes des allées du parc; mais il fallait user de grande précaution.

« Un jour que j'y avais demeuré assez long-temps avec la du Lis (car nous nous étions entretenus à fond de nos communs malheurs, et avions pris de fortes résolutions de les surmonter), je voulus l'accompagner jusqu'à la porte de la basse-cour, où nous aperçûmes de loin son père, qui venait de la ville, et tout droit à nous. De fuir, il n'y avait pas moyen, car il nous avait vus. Elle me dit alors d'inventer quelque pretexte pour nous excuser; mais je lui répondis qu'elle avait l'esprit plus présent et plus subtil que moi, et qu'elle y pensât. Cependant il arriva, et comme il commençait à se fâcher, elle lui dit que j'avais appris qu'il avait apporté des bagues et autres joailleries (car il employait ses gages en orfévrerie pour y faire quelque profit, étant aussi avare que sourd), et que je venais pour voir s'il voudrait m'accommoder de quelques-unes pour une fille du Mans avec laquelle je me mariais. Il le crut, nous montâmes et il me montra ses bagues : j'en choisis deux, un petit diamant et une rose d'opale. Nous fûmes d'accord du prix, que je lui payai à l'heure même. Cet expédient me facilita la continuation de mes visites; mais quand il vit que je ne me hâtais point d'aller au Mans, il en parla à sa jeune fille, comme se doutant de quelque fourberie; et elle me conseilla d'y faire un voyage, ce que je fis.

« Cette ville est une des plus agréables du royaume, et où il y a du plus beau monde et du mieux civilisé, et où les filles sont les plus polies et les plus spirituelles, comme vous le savez fort bien : aussi j'y fis en peu de temps de grandes connaissances. J'étais logé aux Chênes-Verts, où était aussi logé un opérateur qui débitait ses drogues en public sur le théâtre, en attendant l'issue d'un projet qu'il avait fait de dresser une troupe de comédiens. Il avait déjà

avec lui des personnes de qualité, entre autres le fils d'un comte, que je ne nomme pas par discrétion, un jeune avocat du Mans qui avait déjà été en troupe, sans compter un de ses frères, et un autre vieux comédien, qui s'enfarinait à la farce; et il attendait une jeune fille de la ville de Laval, qui lui avait promis de se dérober de la maison de son père, et de le venir trouver. Je fis connaissance avec lui; et un jour, faute de meilleur entretien, je lui fis succinctement le récit de mes malheurs; ensuite de quoi il me persuada de prendre part dans sa troupe, que ce serait le moyen de me faire oublier mes disgrâces. J'y consentis volontiers, et si la fille fût venue, j'aurais certainement suivi. Mais les parents en furent avertis, ils prirent garde à elle, ce qui fut la cause que le dessein ne réussit pas, et qui m'obligea à m'en revenir. Mais l'amour me fournit une invention pour pratiquer encore la du Lis sans soupçons; ce fut de mener avec moi cet avocat dont je viens de vous parler, et un autre jeune homme de ma connaissance, auxquels je découvris mon dessein, qui furent ravis de me servir en cette occasion.

« Ils parurent en cette ville sous le titre, l'un de frère, et l'autre de cousin-germain d'une maîtresse imaginaire. Je les menai chez le sieur du Fresne, que j'avais prié de me traiter de parent, ce qu'il fit. Il ne manqua pas aussi de leur dire mille biens de moi, les assurant qu'ils ne pouvaient pas mieux loger leur parente, et ensuite nous donna à souper. On but à la santé de ma maîtresse, et la du Lis fit raison. Après qu'ils eurent demeuré cinq ou six jours en cette ville, ils s'en retournèrent au Mans. J'avais toujours libre accès chez le sieur du Fresne, qui me disait sans cesse que je tardais trop à aller au Mans achever mon mariage; ce qui me fit appréhender que la feinte ne fût à la fin découverte et qu'il ne me chassât encore une fois honteusement de sa maison; ce qui me fit prendre la plus cruelle résolution qu'un homme désespéré puisse jamais avoir, qui fut de tuer la du Lis, de peur qu'un autre n'en fût possesseur. Je m'armai d'un poignard et l'allai trouver, la priant de venir avec moi faire une promenade, ce qu'elle m'accorda. Je la menai insensiblement dans un lieu fort écarté des allées du parc, où il y avait des broussailles. Ce fut là où je lui découvris le cruel dessein que le désespoir de la posséder m'avait fait concevoir, tirant en même temps le poignard de ma poche. Elle me regarda si tendrement, et me dit tant de douceurs, qu'elle accompagna de tant de protestations de constance et

de belles promesses, qu'il lui fut facile de me désarmer. Elle saisit mon poignard que je ne pus retenir, le jeta au travers des broussailles, et me dit qu'elle s'en voulait aller, et qu'elle ne se trouverait plus seule avec moi. Elle voulait me dire que je n'avais pas sujet d'en user ainsi; mais je l'interrompis pour la prier de se trouver le lendemain chez notre confidente, où je me rendrais, et que là nous prendrions les dernières résolutions. Nous nous y rencontrâmes à l'heure marquée. Je la saluai, et nous pleurâmes nos communes misères, et après de longs discours, elle me conseilla d'aller à Paris, me protestant qu'elle ne consentirait jamais à aucun mariage, et que, quand je demeurerais dix ans, elle m'attendrait. Je lui fis des promesses réciproques, que j'ai mieux tenues qu'elle. Comme je voulais prendre congé d'elle (ce qui ne fut pas sans verser beaucoup de larmes), elle fut d'avis que sa mère et sa sœur fussent de la confidence. Cette veuve les alla quérir, et je demeurai seul avec la du Lis.

« Ce fut alors que nous nous ouvrîmes nos cœurs, mieux que nous n'avions jamais fait; elle en vint jusqu'à me dire que si je voulais l'enlever, elle y consentirait volontiers, et me suivrait partout; et que si l'on venait après nous et que l'on nous attrapât, elle feindrait d'être enceinte.

« Mais mon amour était si pur, que je ne voulus jamais mettre son honneur en compromis, laissant l'événement à la conduite du sort. Sa mère et sa sœur arrivèrent, et nous leur déclarâmes nos résolutions, ce qui fit redoubler les pleurs et les embrassements. Enfin je pris congé d'elles pour aller à Paris. Avant de partir, j'écrivis une lettre à la du Lis : je ne m'en rappelle point les termes; mais vous pouvez bien vous imaginer que j'y avais mis tout ce que je m'étais figuré de tendre, pour leur donner de la compassion. Aussi notre confidente, qui porta la lettre, m'assura qu'après la lecture de cette lettre, la mère et les deux filles avaient été si affligées, que la du Lis n'avait pas eu le courage de me faire réponse. J'ai supprimé beaucoup d'aventures qui nous arrivèrent pendant le cours de nos amours, pour n'abuser pas de votre patience, comme les jalousies que la du Lis conçut contre moi, pour une demoiselle, sa cousine-germaine, qui l'était venue voir, et qui demeura trois mois dans la maison : la même chose pour la fille de ce gentilhomme qui avait amené ce galant que je fis en aller : non plus que plusieurs querelles que j'eus à démêler, et des combats et des rencontres de nuit où je fus blessé par deux fois au bras et à la cuisse. Je finis donc ici la digression, pour vous dire que

je partis pour Paris, où j'arrivai heureusement, et où je demeurai environ une année. Mais ne pouvant pas y subsister comme je faisais en cette ville, tant à cause de la cherté des vivres, que pour avoir fort diminué mes biens à la recherche de la du Lis, pour laquelle j'avais fait de grandes dépenses, comme vous avez pu l'apprendre de ce que je vous ai dit, je me mis en condition en qualité de secrétaire d'un secrétaire de la chambre du roi, lequel avait épousé la veuve d'un autre secrétaire aussi du roi. Je n'y eus pas demeuré huit jours, que cette dame usa avec moi d'une familiarité extraordinaire, à laquelle je ne fis point pour lors de réflexion; mais elle continua si ouvertement, que quelques-uns des domestiques s'en aperçurent, comme vous l'allez voir. Un jour qu'elle m'avait donné une commission pour la ville, elle me dit de prendre le carrosse, dans lequel je montai seul, et je dis au cocher de me mener par le marais du Temple, tandis que son mari allait par la ville à cheval, suivi d'un seul laquais; car elle lui avait persuadé qu'il ferait mieux ses affaires de la sorte, que de traîner un carrosse, qui est toujours embarrassant. Quand je fus dans une longue rue où il n'y avait que des portes cochères, et où par conséquent on ne voyait guère de monde, le cocher arrêta le carrosse et en descendit. Je lui criai pourquoi il arrêtait. Il s'approcha de la portière et me pria de l'écouter, ce que je fis. Alors il me demanda si je n'avais point pris garde au procédé de madame à mon sujet. Je lui répondis que non, et lui demandai ce qu'il voulait dire. Il me répondit que je ne connaissais pas ma fortune, et qu'il y avait beaucoup de personnes à Paris qui eussent bien voulu en avoir une semblable. Je ne raisonnai guère avec lui; mais je lui commandai de remonter sur son siége et de me conduire à la rue Saint-Honoré. Je ne laissai pas de rêver profondément à ce qu'il m'avait dit, et quand je fus de retour à la maison, j'observai plus exactement les actions de cette dame, dont quelques-unes me confirmèrent ce que m'avait dit le cocher. Un jour que j'avais acheté de la toile et de la dentelle pour des collets que j'avais donnés à faire à ses filles de service, comme elles y travaillaient, elle leur demanda pour qui ils étaient; elles répondirent que c'était pour moi. Elle leur dit alors de les achever; mais que, pour la dentelle, elle la voulait mettre. Un jour qu'elle l'attachait, j'entrai dans sa chambre et elle me dit qu'elle travaillait pour moi; dont je fus si confus, que je ne fis que des remercîments de même. Mais un matin que j'écrivais dans ma chambre, qui n'était

pas éloignée de la sienne, elle me fit appeler par un laquais, et quand j'en approchai, j'entendis qu'elle criait furieusement contre sa demoiselle suivante et contre sa femme de chambre. Elle disait : « Ces chiennes, ces vilaines ne sauraient rien faire adroitement. Sortez de ma chambre. » Comme elles en sortaient, j'y entrai, et elle continua à déclamer contre elles, et me dit de fermer la porte et de lui aider à s'habiller; aussitôt elle me dit de prendre sa chemise qui était sur la toilette, et de la lui donner; et en même temps elle dépouilla celle qu'elle avait, et s'exposa à ma vue toute nue, dont j'eus une si grande honte, que je lui dis que je ferais encore plus mal que ses filles qu'elle devait faire revenir, à quoi elle fut obligée par l'arrivée de son mari. Je ne doutai donc plus de son intention; mais comme j'étais jeune et timide, j'appréhendai quelque sinistre accident; car quoiqu'elle fût déjà avancée en âge, elle avait pourtant encore de beaux restes : ce qui me fit résoudre à demander mon congé, ce que je fis un soir après que l'on eut servi le souper. Alors, sans me rien répondre, son mari se retira à sa chambre, et elle tourna sa chaise du côté du feu, disant au maître-d'hôtel de remporter la viande. Je descendis pour souper avec lui : comme nous étions à table, une de ses nièces, âgée d'environ douze ans, descendit, et s'adressant à moi, me dit que madame sa tante l'envoyait pour savoir si j'avais bien le courage de souper, elle ne soupant point. Je ne me souviens pas bien de ce que je lui répondis; mais je sais bien que la dame se mit au lit, et qu'elle fut extrêmement malade. Le lendemain, de grand matin, elle me fit appeler, pour donner ordre d'avoir des médecins : comme j'approchai de son lit, elle me donna la main, et me dit ouvertement que j'étais la cause de son mal, ce qui redoubla mon appréhension, en sorte que dans le même jour je me mis dans des troupes qu'on faisait à Paris pour le duc de Mantoue, et je partis sans rien dire à personne. Notre capitaine ne vint pas avec nous, laissant la conduite de sa compagnie à son lieutenant, qui était un franc voleur, aussi bien que les deux sergents; car ils brûlaient presque tous les logements, et nous faisaient souffrir; aussi furent-ils pris par le prevôt de Troyes en Champagne, qui les y fit pendre, excepté l'un des sergents, qui se trouva frère d'un des valets de chambre de monseigneur le duc d'Orléans, qui le sauva.

« Nous demeurâmes sans chef; et les soldats, d'un commun accord, m'élurent pour commander la compagnie, qui était composée de quatre-vingts soldats. J'en pris la conduite

avec autant d'autorité que si j'en eusse été le capitaine en chef. Je passai en revue, et tirai la montre, que je distribuai, aussi bien que les armes que je pris à Sainte-Reine en Bourgogne. Enfin nous filâmes jusqu'à Embrun en Dauphiné, où notre capitaine nous vint trouver, dans l'appréhension qu'il n'y avait pas un soldat à sa compagnie.

« Mais quand il apprit ce qui s'était passé, et que je lui en fis paraître soixante-huit (car j'en avais perdu douze dans la marche), il me caressa fort et me donna son drapeau et sa table. L'armée, qui était la plus belle qui fût jamais sortie de France, eut le mauvais succès que vous avez pu savoir; ce qui arriva par la mauvaise intelligence des généraux. Après son débris, je m'arrêtai à Grenoble, pour laisser passer la fureur des paysans de Bourgogne et de Champagne, qui tuaient tous les fugitifs; et le massacre en fut si grand, que la peste se mit si furieusement dans ces deux provinces, qu'elle se répandit par tout le royaume. Après que j'eus demeuré quelque temps à Grenoble, où je fis de grandes connaissances, je résolus de me retirer dans cette ville, ma patrie. Mais en passant par des lieux écartés du grand chemin, pour la raison que j'ai dite, j'arrivai à un petit bourg appelé Saint-Patrice, où le fils puîné de la dame du lieu, qui était veuve, faisait une compagnie de fantassins pour le siége de Montauban. Je me mis avec lui, et il reconnut quelque chose sur mon visage qui n'était pas rebutant. Après m'avoir demandé d'où j'étais, et que je lui eus dit franchement la vérité, il me pria de prendre le soin de conduire un de ses frères, jeune garçon, chevalier de Malte, auquel il avait donné son enseigne; ce que j'acceptai volontiers.

« Nous partîmes pour aller à Noves en Provence, qui est le lieu d'assemblée du régiment; mais nous n'y eûmes pas demeuré trois jours, que le maître-d'hôtel de ce capitaine le vola et s'enfuit. Il donna ordre qu'il fût suivi, mais en vain. Ce fut alors qu'il me pria de prendre les clefs de ses coffres, que je ne gardai guère, car il fut député du corps du régiment pour aller trouver le grand cardinal de Richelieu, qui conduisait l'armée pour le siége de Montauban et autres villes rebelles de Guyenne et de Languedoc. Il me mena avec lui, et nous trouvâmes Son Éminence dans la ville d'Alby. Nous la suivîmes jusqu'à cette ville rebelle, qui ne le fut plus à l'arrivée de ce grand homme; car elle se rendit, comme vous l'avez pu savoir. Nous eûmes, pendant ce voyage, un grand nombre d'aventures, que je ne vous dis

point, pour n'être pas ennuyeux, ce que j'ai peut-être déjà trop été. » Alors la l'Étoile lui dit que ce serait la priver d'un agréable divertissement, s'il ne continuait jusqu'à la fin.

Il poursuivit donc ainsi : « Je fis de grandes connaissances dans la maison de cet illustre cardinal, et principalement avec les pages, dont il y en avait dix-huit de Normandie, qui me faisaient de grandes caresses, aussi bien que les autres domestiques de sa maison. Quand la ville fut rendue, notre régiment fut licencié et nous nous en revînmes à Saint-Patrice. La dame du lieu avait un procès contre son fils aîné, et se préparait pour aller le poursuivre à Grenoble. Quand nous arrivâmes, je fus prié de l'accompagner, à quoi j'eus un peu de répugnance, car je voulais me retirer comme je vous l'ai dit; mais je me laissai gagner, dont je ne me repentis pas. Car quand nous fûmes arrivés à Grenoble, où je sollicitai fortement le procès, le roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, y passa pour aller en Italie, et j'eus l'honneur de voir à sa suite les plus grands seigneurs de ce pays, et entre autres, le gouverneur de cette ville, qui connaissait fort M. de Saint-Patrice, à qui il me recommanda; et après m'avoir offert de l'argent, il lui dit qui j'étais; ce qui l'obligea à faire plus d'estime de moi qu'il n'avait fait, quoique je n'eusse pas sujet de me plaindre. Je vis encore cinq jeunes hommes de cette ville, qui étaient dans le régiment aux gardes, trois desquels étaient gentilshommes, et auxquels j'avais l'honneur d'appartenir : je les traitai du mieux qu'il me fut possible, et à la maison et au cabaret. Un jour, que nous venions de déjeuner d'un logis du faubourg Saint-Laurent, qui est au-delà du pont, nous nous y arrêtâmes pour voir passer des bateaux, et l'un d'eux me dit qu'il s'étonnait fort que je ne leur demandasse point de nouvelles de la du Lis. Je leur dis que je n'avais osé, de peur d'en trop apprendre. Ils me repartirent que j'avais bien fait, et que je devais l'oublier, puisqu'elle ne m'avait pas tenu parole. Je pensai mourir à cette nouvelle; mais enfin il fallut tout savoir. Ils me dirent donc qu'aussitôt que l'on eut appris mon départ pour l'Italie, on l'avait mariée à un jeune homme qu'ils me nommèrent, et qui était celui de tous ceux qui y pouvaient prétendre, pour qui j'avais le plus d'aversion. Alors j'éclatai, et dis contre elle tout ce que la colère me suggéra. Je l'appelai tigresse, félonne, perfide, traîtresse; qu'elle n'eût pas osé se marier me sachant si près, étant bien assurée que je serais allé la poignarder avec son

mari jusque dans son lit. Après, je sortis de ma poche une bourse d'argent et de soie bleue, à petit point, qu'elle m'avait donnée, dans laquelle je conservais le bracelet et le ruban que je lui avais gagnés. J'y mis une pierre et la jetai avec violence dans la rivière, en disant : De même que ces choses s'enfuiront au gré des ondes, ainsi puisse s'effacer de ma mémoire la personne à qui elles ont appartenu. » Ces messieurs furent étonnés de mon procédé, et me protestèrent qu'ils étaient bien marris de me l'avoir dit, mais qu'ils craignaient que je ne l'eusse appris d'ailleurs. Ils ajoutèrent, pour me consoler, qu'elle avait été forcée de se marier, et qu'elle avait bien fait paraître l'aversion qu'elle avait pour son mari ; car elle n'avait fait que languir depuis son mariage, et était morte quelque temps après. Ce discours redoubla mon déplaisir et me donna en même temps quelque espèce de consolation. Je pris congé de ces messieurs, et me retirai à la maison, mais si changé, que mademoiselle de Saint-Patrice, fille de cette bonne dame, s'en aperçut. Elle me demanda ce que j'avais, à quoi je ne répondis rien ; mais elle me pressa si fort, que je lui dis succinctement mes aventures, et la nouvelle que je venais d'apprendre. Elle fut touchée de ma douleur, comme je le reconnus aux larmes qu'elle versa. Elle le fit savoir à sa mère et à ses frères, qui me témoignèrent de participer à mes déplaisirs ; mais qu'il fallait se consoler et prendre patience. Le procès de la mère et du fils se termina par un accord, et nous nous en retournâmes.

« Ce fut alors que je commençai à penser à la retraite. La maison où j'étais était assez puissante pour me faire trouver de bons partis, et l'on m'en proposa plusieurs ; mais je ne pus jamais me résoudre au mariage. Je repris le premier dessein que j'avais eu autrefois de me rendre capucin, et j'en demandai l'habit ; mais il survint tant d'obstacles, dont la déduction ne vous serait qu'ennuyeuse, que je cessai cette poursuite.

« En ce temps-là le roi commanda l'arrière-ban de la noblesse du Dauphiné, pour aller à Casal. M. de Saint-Patrice me pria de faire encore ce voyage-là avec lui, ce que je ne pus honorablement refuser. Nous partîmes, et nous y arrivâmes. Vous savez ce qu'il en arriva. Le siége fut levé, la ville rendue, et la paix faite par l'entremise de Mazarin. Ce fut le premier degré par où il monta au cardinalat et à cette prodigieuse fortune qu'il a eue ensuite du gouvernement de la France. Nous nous en retournâmes à Saint-Pa-

trice, où je persistai toujours à me rendre religieux. Mais la divine Providence en disposa autrement. Un jour, M. de Saint-Patrice me dit, voyant ma résolution, qu'il me conseillait de me faire prêtre séculier; mais j'appréhendai de n'avoir pas assez de capacité, et il me repartit qu'il y en avait de moindres que moi. Je m'y résolus, et je pris les ordres sur un patrimoine que madame sa mère me donna, de cent livres de rentes, qu'elle m'assigna sur le plus liquide de son revenu. Je dis ma première messe dans l'église de la paroisse, et ladite dame en usa comme si j'eusse été son propre enfant; car elle traita splendidement une trentaine de prêtres qui s'y trouvèrent, et plusieurs gentilshommes du voisinage. J'étais dans une maison trop puissante pour manquer de bénéfices; aussi six mois après, j'eus un prieuré assez considérable, avec deux autres bénéfices. Quelques années après, j'eus un gros prieuré et une fort bonne cure, car j'avais pris grand'peine à étudier, et je m'étais rendu en état de monter en chaire avec succès, et devant les beaux auditoires, et en présence même de prélats. Je ménageai mes revenus et amassai une notable somme d'argent, avec laquelle je me retirai dans cette ville, où vous me voyez maintenant, ravi du bonheur de la connaissance d'une si charmante compagnie, et d'avoir été assez heureux de lui rendre quelque petit service. »

La l'Etoile prit la parole, disant : « Mais le plus grand service que vous sauriez nous avoir jamais rendu.... » Elle voulait continuer, quand Ragotin se leva pour dire qu'il voulait faire une comédie de cette histoire, et qu'il n'y aurait rien de plus beau que la décoration du théâtre, un beau parc avec son grand bois et une rivière; pour le sujet, des amants, des combats, et une première messe. Tout le monde se mit à rire, et Roquebrune, qui le contrariait toujours, lui dit : « Vous n'y entendez rien; vous ne sauriez mettre cette pièce dans les règles, parce qu'il faudrait changer la scène, et y demeurer trois ou quatre ans. » Alors le prieur leur dit : « Messieurs, ne disputez point à ce sujet; j'y ai donné ordre il y a long-temps. Vous savez que M. du Hardi 'a jamais observé cette rigide règle des vingt-quatre heures, non plus que quelqu'un de nos poètes modernes, comme l'auteur de *Saint-Eustache*, etc. Et M. de Corneille ne s'y serait pas attaché, sans la censure que M. Scudéry voulait faire du *Cid* : aussi tous les honnêtes gens appellent ces manquements de belles fautes. J'en ai donc composé une comédie que j'ai intitulée : *la Fidélité conservée avec*

l'Espérance perdue; et depuis, j'ai pris pour devise un arbre dépouillé de sa parure verte, et où il ne reste que quelques feuilles mortes (qui est la raison pourquoi j'ai ajouté cette couleur à la bleue), avec un petit chien barbet au pied, et ces paroles pour âme de la devise : *Privé d'espoir, je suis fidèle.* Cette pièce roule les théâtres il y a fort long-temps. — Le titre en est aussi à propos que vos couleurs et votre devise, dit la l'Etoile; car votre maîtresse vous a trompé, et vous lui avez toujours gardé la fidélité, n'en ayant point voulu épouser d'autre. »

La conversation finit par l'arrivée de MM. de Verville et de la Garouffière; et je finis aussi ce chapitre, qui, sans sans doute, a été bien ennuyeux, tant pour sa longueur que pour son sujet.

CHAPITRE LVII.

Retour de Verville accompagné de M. de la Garouffière. — Mariage des comédiens et comédiennes, et autres aventures de Ragotin.

Tous ceux de la troupe furent étonnés de voir M. de la Garouffière : pour Verville, il était attendu avec impatience, principalement de ceux et celles qui se devaient marier. Ils lui demandèrent quelles bonnes affaires il avait en cette ville. Il leur répondit qu'il n'en avait aucune; mais que M. de Verville lui ayant communiqué quelque chose d'importance, il avait été ravi de trouver une occasion si favorable pour les revoir encore une fois, et leur offrir la continuation de ses services. Verville lui fit signe qu'il n'en fallait parler qu'en secret, et pour lui en rompre les discours, il lui présenta le prieur de Saint-Louis, avec qui il avait fait grande amitié, lui disant que c'était un fort galant homme. Alors la l'Étoile leur dit qu'il venait d'achever une histoire aussi agréable que l'on en pût ouïr.

Ces deux messieurs témoignèrent avoir du regret de n'être pas venus plus tôt, pour avoir eu la satisfaction de l'entendre. Alors Verville passa dans une autre chambre, où Destin le suivit; et après y avoir demeuré quelques moments, ils appelèrent la l'Étoile et Angélique, et ensuite Léandre et la Caverne, que M. de la Garouffière suivit. Quand ils furent assemblés, Verville leur dit qu'étant à Rennes, il avait communiqué au sieur de la Garouffière le

dessein qu'ils avaient fait de se marier, et qu'il devait repasser par Alençon, pour être de la noce, et qu'il avait témoigné vouloir être de la partie. Il en fut remercié très humblement, et on lui témoigna de même l'obligation qu'on lui avait d'avoir voulu prendre cette peine. « Mais à propos, dit M. de Verville, il faudrait faire monter cet honnête homme qui est en bas. » Ce que l'on fit. Quand il fut entré, la Caverne le regarda fixement, et la force du sang fit un si merveilleux effet en elle, qu'elle s'attendrit et pleura sans en savoir la cause. On lui demanda si elle connaissait cet homme-là. Elle répondit qu'elle ne croyait pas l'avoir jamais vu. On lui dit de le regarder avec attention; ce qu'elle fit, et pour lors elle trouva sur son visage tant de traits du sien, qu'elle s'écria : « Ne serait-ce point mon frère? » Alors il s'approcha d'elle et l'embrassa, l'assurant que c'était lui-même, que le malheur avait éloigné si longtemps de sa présence. Il salua sa nièce et tous ceux de la compagnie, et assista à la conférence secrète, où il fut conclu que l'on célèbrerait les deux mariages; savoir : de Destin avec la l'Étoile, et de Léandre avec Angélique.

Toute la difficulté consistait à savoir quel prêtre les marierait. Alors le prieur de Saint-Louis (que l'on avait aussi appelé à la conférence) leur dit qu'il se chargeait de cela, et qu'il en parlerait aux curés des deux paroisses de la ville, et à celui du faubourg de Mont-Fort; que s'ils en faisaient quelque difficulté, il retournerait à Séez, et qu'il en obtiendrait la permission du seigneur évêque; que s'il ne voulait pas la lui accorder, il irait trouver monseigneur l'évêque du Mans, de qui il avait l'honneur d'être connu, parce que sa petite église était de sa juridiction, et qu'il ne croyait pas en être refusé. Il fut donc prié de prendre ce soin-là. Cependant on fit secrètement venir un notaire, et l'on passa les contrats de mariage. Je ne vous en dis point les clauses, car cette particularité n'est pas venue à ma connaissance, mais bien qu'ils se marièrent. MM. de Verville, de la Garouffière et de Saint-Louis furent les témoins. Ce dernier alla parler aux curés; mais aucun d'eux ne voulut les marier, alléguant beaucoup de raisons que le prieur ne put surmonter, parce qu'il n'en était peut-être pas capable : ce qui le fit résoudre d'aller à Séez. Il prit le cheval de Léandre et un de ses laquais, et alla trouver le seigneur évêque, qui résista un peu à lui accorder sa requête; mais le prieur lui remontra que ces gens-là n'étaient véritablement d'aucune paroisse; car ils étaient aujourd'hui dans un lieu, et demain dans un au-

tre : que pourtant on ne pouvait pas les mettre au rang des vagabonds et gens sans aveu (ce qui était la plus forte raison sur laquelle les curés avaient fondé leur refus), car ils avaient bonne permission du roi, et avaient leur ménage, et par conséquent étaient censés sujets des évêques dans le diocèse desquels ils se trouvaient lors de leur résidence en quelque ville; que ceux pour qui il demandait la dispense, étaient dans celle d'Alençon, où il avait juridiction, tant sur eux que sur les autres habitants, et que, par cette raison, il les pouvait dispenser, comme il l'en suppliait très humblement, parce que d'ailleurs ils étaient fort honnêtes gens. L'évêque donna pouvoir au prieur de les marier en quelle église il voudrait. Il voulait appeler son secrétaire pour faire la dispense en forme; mais le prieur lui dit qu'un mot de sa main suffisait, ce que le bon seigneur fit aussi agréablement qu'il lui donna à souper. Le lendemain il s'en retourna à Alençon, où il trouva les fiancés qui préparaient tout ce qui était nécessaire pour les noces. Les autres comédiens (qui n'avaient point été du secret) ne savaient que penser de tant d'appareil, et Ragotin en était le plus en peine. Ce qui les obligeait à tenir la chose ainsi secrète, n'était que ce que vous avez appris de Destin; car pour Léandre et Angélique, cela était connu de tous, et aussi la crainte de ne réussir pas à la dispense. Mais quand ils en furent assurés, on rendit la chose publique, on lut les contrats de mariage devant tous, et l'on prit jour pour épouser. Ce fut un furieux coup de foudre pour le pauvre Ragotin, à qui la Rancune dit tout bas : «Ne vous l'avais-je pas bien dit? Je m'en étais toujours défié.» Le pauvre petit homme entra dans la plus profonde mélancolie que l'on puisse imaginer, laquelle le précipita dans un furieux désespoir, comme vous l'apprendrez dans le dernier chapitre de ce roman. Il devint si troublé, que, passant devant la grande église de Notre-Dame, un jour de fête que l'on carillonnait, il tomba dans l'erreur de la plupart des gens du vulgaire, qui croient que les cloches disent tout ce qu'ils s'imaginent. Il s'arrêta pour les écouter, et il se persuada facilement qu'elles disaient :

Ragotin,
Ce matin,
A tant bu de pots de vin,
Qu'il branle, qu'il branle.

Il entra là-dessus dans une si furieuse colère contre le

campanier, qu'il cria tout haut : « Tu en as menti, je n'ai pas bu aujourd'hui extraordinairement. Je ne me serais pas fâché si tu leur faisais dire :

Le mutin
De Destin
A ravi à Ragotin
L'Etoile, l'Etoile ;

car j'aurais eu la consolation de voir les choses inanimees témoigner du ressentiment de ma douleur ; mais de m'appeler ivrogne, ah ! tu le paieras. » Et aussitôt il enfonça son chapeau, et entra dans l'église par une des portes où il y a un degré en vis, par lequel il monta à l'orgue.

Quand il vit que cette montée n'allait pas au clocher, il la suivit jusqu'au plus haut, où il trouva une porte fort basse, par laquelle il entra et suivit sous le toit des chapelles, sous lequel il faut que ceux qui y passent se baissent; mais il y trouva un plancher fort élevé. Il marcha jusqu'au bout, où il trouva une porte qui va au clocher, où il monta. Quand il fut au lieu où les cloches sont pendues, il trouva le campanier qui carillonnait toujours, et qui ne regardait point derrière lui. Alors il se mit à lui dire des injures, l'appelant insolent, impertinent, sot, brutal, maroufle, etc.; mais le bruit des cloches l'empêchait de l'entendre. Ragotin s'imagina qu'il le méprisait, ce qui l'impatienta ; il s'approcha de lui, et en même temps lui donna un grand coup de poing sur le dos. Le campanier se sentant frappé, se tourna, et voyant Ragotin, lui dit : « Eh ! petit escargot, qui diable t'a mené ici pour me frapper ? » Ragotin se mit en devoir de lui en dire le sujet, et de lui faire ses plaintes; mais le campanier qui n'entendait point raillerie, sans vouloir l'écouter, le prit par un bras et en même temps lui donna un coup de pied au cul, qui le fit culbuter le long d'un petit degré de bois, jusque sur le plancher d'où l'on sonne les cloches à branle. Il tomba si rudement, la tête la première, qu'il donna du visage contre une des boîtes par où l'on passe les cordes, et se mit tout en sang. Il pesta comme un petit démon, et descendit promptement; il passa au travers de l'église, d'où il alla trouver le lieutenant-criminel, pour se plaindre à lui de l'excès que le campanier avait commis en sa personne. Ce magistrat, le voyant ainsi sanglant, crut facilement ce qu'il lui disait ; mais après en avoir appris le sujet, il ne put s'empêcher de rire, et connut bien que le petit homme avait le cerveau mal timbré. Ce-

pendant, pour le contenter, il lui dit qu'il ferait justice, et envoya un laquais dire au campanier qu'il le vînt trouver. Quand il fut venu, il lui demanda pourquoi il faisait injurier cet honnête homme par ses cloches. A quoi il lui répondit qu'il ne le connaissait point, et qu'il carillonnait à son ordinaire . . . .

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme, Vendôme;

mais qu'en ayant été frappé et injurié, il l'avait poussé, et qu'ayant rencontré le haut de l'escalier, il en était tombé. Le lieutenant lui dit : « Une autre fois soyez plus avisé ; » et à Ragotin : « Soyez plus sage, et ne croyez pas votre imagination touchant le son des cloches. » Ragotin s'en retourna à la maison, où il ne se vanta pas de son accident. Mais les comédiens voyant son visage écorché en trois ou quatre endroits, lui en demandèrent la raison, qu'il ne voulut pas dire; mais ils l'apprirent par la voie commune, car cette disgrâce avait éclaté. Ils rirent fort, aussi bien que M. de Verville et de la Garouffière.

Le jour des épousailles des comédiennes étant venu, le prieur de Saint-Louis leur dit qu'il avait fait choix de son église pour les marier. Ils y allèrent à petit bruit, et il bénit les mariages, après avoir fait une très belle exhortation aux mariés, qui se retirèrent à leur logis, où ils dînèrent ; après quoi l'on demanda à quoi l'on passerait le temps jusqu'au souper. La comédie, les ballets et les bals leur étaient si ordinaires, que l'on trouva bon de faire le récit de quelque histoire. Verville dit qu'il n'en savait point. Si Ragotin n'eût pas été dans sa noire mélancolie, il se fût sans doute offert à en débiter quelqu'une ; mais il était muet. On dit à la Rancune de raconter celle du poëte Roquebrune, puisqu'il l'avait promis quand l'occasion s'en présenterait, et qu'il n'en pourrait jamais trouver de plus belle, la compagnie étant beaucoup plus illustre que quand il la voulait commencer. Mais il répondit qu'il avait quelque chose dans l'esprit qui le troublait, et que quand il l'aurait assez libre, il ne voulait pas rendre ce mauvais office au poëte, de faire son éloge, dans lequel il faudrait comprendre sa maison, et qu'il était trop de ses amis pour débiter une juste satire. Roquebrune pensa troubler la fête; mais le respect qu'il eut pour les étrangers qui étaient dans la compagnie, calma

cet orage. Ensuite de quoi M. de la Garouffière dit qu'il savait beaucoup d'aventures, dont il avait été témoin oculaire; on le pria d'en faire le récit, ce qu'il fit comme vous l'allez voir.

CHAPITRE LVIII.

Histoire de deux jalouses.

« Les divisions qui mirent la maîtresse ville du monde au rang des plus malheureuses, furent une semence qui se répandit par tout l'univers, et dans un temps où les hommes ne devaient avoir qu'une âme, comme au berceau de l'église, puisqu'ils avaient l'honneur d'être les membres de ce sacré corps; mais elles ne laissèrent pas de faire éclore celle des Guelfes et des Gibelins, et quelques années après celle des Capulets et des Montesches. Ces divisions, qui ne devaient point sortir de l'Italie, où elles avaient eu leur origine, ne laissèrent pas de se dilater par tout le monde; et notre France n'en a pas été exempte : il semble même que c'est dans son sein où la pomme de discorde a plus fait éclater ses funestes effets : ce qu'elle fait encore à présent; car il n'y a ville, bourg ni village où il n'y ait divers partis, d'où il arrive tous les jours de sinistres accidents.

« Mon père, qui était conseiller au parlement de Rennes, et qui m'avait destiné pour être, comme je le suis, son successeur, me mit au collége pour m'en rendre capable; mais comme j'étais dans ma patrie, il s'aperçut que je ne profitais pas, ce qui le fit résoudre à m'envoyer à la Flèche, où est, comme vous savez, le plus fameux collége que les jésuites aient dans ce royaume. Ce fut dans cette petite ville-là qu'arriva ce que je vais vous apprendre, et dans le même temps que j'y faisais mes études.

« Il y avait deux gentilshommes, qui étaient les plus qualifiés de la ville, déjà avancés en âge, sans être pourtant mariés, comme il arrive souvent aux personnes de condition, ce que l'on dit en proverbe : *Entre qui nous veut et qui nous ne voulons pas, nous demeurons sans nous marier.* A la fin, tous deux se marièrent. L'un, que l'on appelait M. de Fondsblanche, prit une fille de Châteaudun, laquelle était de fort petite noblesse, mais fort riche. L'autre, qu'on appelait M. du Lac, épousa une demoiselle de

la ville de Chartres, qui n'était pas riche, mais qui était très belle, et d'une si illustre maison, qu'elle appartenait à des ducs et pairs, et à des maréchaux de France. Ces deux gentilshommes, qui pouvaient partager la ville, furent toujours de fort bonne intelligence; mais elle ne dura guère après leurs mariages, car les deux femmes commencèrent à se regarder d'un œil jaloux : l'une se tenant fière de son extraction, et l'autre de ses grands biens. Madame de Fondsblanche n'était pas belle de visage; mais elle avait grande mine, bonne grâce, et était fort propre : elle avait beaucoup d'esprit, et était fort obligeante. Madame du Lac était très belle, comme je l'ai dit, mais sans grâce : elle avait de l'esprit infiniment, mais si mal tourné, que c'était une artificieuse et dangereuse personne. Ces deux dames étaient de l'humeur de la plupart des femmes de ce temps, qui ne croiraient pas être du grand monde si elles n'avaient chacune une douzaine de galants; aussi faisaient-elles leurs efforts et employaient-elles tous leurs soins pour faire des conquêtes, à quoi la du Lac réussissait beaucoup mieux que la Fondsblanche; car elle tenait sous son empire toute la jeunesse de la ville et du voisinage, s'entend des personnes qualifiées, car elle n'en souffrait point d'autres : mais cette affectation causa des murmures sourds, qui éclatèrent enfin ouvertement en médisance, sans que pour cela elle discontinuât sa manière d'agir; au contraire, il semble que ce lui fût un sujet pour prendre plus de soins à faire de nouveaux galants. La Fondsblanche n'était pas du tout si soigneuse d'en avertir, et elle en avait pourtant quelques-uns qu'elle retenait avec adresse, entre lesquels était un jeune gentilhomme très bien fait, dont l'esprit répondait au sien et qui était un des braves du temps. Celui-là en était le plus favori; aussi son assiduité causa des soupçons, et la médisance éclata hautement. Ce fut-là la source de la rupture entre ces deux dames; car avant elles se visitaient civilement, mais comme je l'ai dit, toujours avec une jalouse envie. La du Lac commença à médire ouvertement de la Fondsblanche, fit épier ses actions, et fit mille pièces artificieuses pour la perdre de réputation, notamment sur le sujet de ce gentilhomme, que l'on appelait M. du Val-Rocher, ce qui vint aux oreilles de la Fondsblanche, qui ne demeura pas muette; car elle disait par raillerie que, si elle avait des galants, ce n'était pas à douzaine comme la du Lac, qui faisait toujours de nouvelles impostures. L'autre, en se défendant, lui donnait le change; si bien qu'elles vivaient comme deux démons.

Quelques personnes charitables essayèrent de les mettre d'accord ; mais ce fut inutilement, car elles ne purent jamais les obliger à se voir. La du Lac, qui ne pensait à autre chose qu'à causer du déplaisir à la Fondsblanche, crut que le plus sensible qu'elle pourrait lui faire ressentir, serait de lui ôter le plus favori de ses galants, du Val-Rocher. Elle fit dire à M. de Fondsblanche, par des gens qui lui étaient affidés, que quand il était hors de sa maison (ce qui arrivait souvent, car il était continuellement à la chasse ou en visite chez des gentilshommes voisins de la ville), du Val-Rocher couchait avec sa femme, et que des gens dignes de foi l'avaient vu sortir de son lit, où elle était. M. de Fondsblanche, qui n'en avait jamais eu aucun soupçon, fit quelque réflexion là-dessus, et ensuite fit connaître à sa femme qu'elle l'obligerait si elle faisait cesser les visites de du Val-Rocher. Elle répliqua tant de choses, et le paya de si fortes raisons, qu'il ne s'y opiniâtra pas, la laissant en liberté d'agir comme auparavant. La du Lac, voyant que cette invention n'avait pas eu l'effet qu'elle désirait, trouva moyen de parler à du Val-Rocher. Elle était belle et honnête, qui font deux fortes machines pour gagner la forteresse du cœur le mieux muni : aussi, quoiqu'il fût très attaché à la Fondsblanche, la du Lac rompit tous ces liens, et lui donna des chaînes bien plus fortes, ce qui causa une sensible douleur à la Fondsblanche (surtout quand elle apprit que du Val-Rocher parlait d'elle en termes fort insolents), laquelle augmenta par la mort de son mari, qui arriva quelques mois après. Elle en porta le deuil fort austèrement ; mais la jalousie la surmonta, et fut la plus forte. Il n'y avait que quinze jours que l'on avait enterré son mari, qu'elle pratiqua une entrevue secrète avec du Val-Rocher. Je n'ai pas su quel fut leur entretien : mais l'événement le fit assez connaître ; car une douzaine de jours après, leur mariage fut publié, quoiqu'ils l'eussent contracté fort secrètement, et ainsi, en moins d'un mois, elle eut deux maris, l'un qui mourut dans l'espace de ce temps-là, et l'autre vivant. Voilà, ce me semble, le plus violent effet de jalousie qu'on puisse imaginer ; car elle oublia la bienséance du veuvage, et ne se soucia point de tous les insolents discours que du Val-Rocher avait faits d'elle à la persuasion de la du Lac ; ce qui justifie assez ce que l'on dit, qu'une femme hasarde tout quand il s'agit de se venger ; mais vous le verrez encore mieux par ce que je vais vous dire. La du Lac pensa enrager quand elle apprit cette nouvelle ; mais elle dissimula son ressentiment tant qu'elle put : elle fut pourtant sur le

point de le faire éclater, ayant conçu le dessein de le faire assassiner dans un voyage qu'il devait faire en Bretagne; mais il en fut averti par des personnes à qui elle s'en était découverte, ce qui l'obligea à se bien précautionner.

« D'ailleurs elle considéra que ce serait mettre ses plus chers amis en grand risque, ce qui la fit penser à un moyen le plus étrange que la jalousie puisse susciter, qui fut de brouiller son mari avec du Val-Rocher par ses pernicieux artifices. Aussi ils se querellèrent furieusement plusieurs fois, et en furent jusqu'au point de se battre en duel, à quoi la du Lac poussa son mari (qui n'était pas des plus adroits du monde), jugeant bien qu'il ne résisterait guère à du Val-Rocher, qui, comme je l'ai dit, était un des braves du temps; se figurant qu'après la mort de son mari, elle le pourrait encore ôter à la Fondsblanche, de laquelle elle se pourrait facilement défaire, ou par le poison ou par les mauvais traitements qu'elle lui ferait donner. Mais il en arriva tout autrement qu'elle n'avait projeté; car du Val-Rocher, se fiant en son adresse, méprisa du Lac (qui, au commencement, se tenait sur la défensive), ne croyant pas qu'il osât lui porter, et ainsi il se négligeait, en sorte que du Lac, le voyant un peu hors de garde, lui porta si justement, qu'il lui passa son épée au travers du corps, et le laissa sans vie, et s'en alla à sa maison, où il trouva sa femme, à qui il raconta l'action, dont elle fut bin étonnée, et marrie tout ensemble de cet événement si inopiné. Il s'enfuit secrètement, et s'en alla dans la maison d'un des parents de sa femme, lesquels, comme je l'ai dit, étaient de grands et puissants seigneurs, qui travaillèrent à obtenir sa grâce du roi.

« La Fondsblanche fut fort étonnée quand on lui annonça la mort de son mari, et qu'on lui dit qu'il ne fallait pas s'amuser à verser d'inutiles larmes; mais qu'il fallait le faire enterrer secrètement, pour éviter que la justice n'y mît la main; ce qui fut fait, et ainsi elle fut veuve en moins de six semaines.

« Cependant du Lac eut sa grâce, qui fut entérinée au parlement de Paris, nonobstant toutes les oppositions de la veuve du mort, qui voulait faire passer l'action pour un assassinat : ce qui la fit résoudre à la plus étrange résolution qui puisse jamais entrer dans l'esprit d'une femme irritée. Elle s'arma d'un poignard, et passant une fois par-devant du Lac, qui se promenait à la place avec quelques-uns de ses amis, elle l'attaqua si furieusement et si inopinément, qu'elle lui ôta le moyen de se mettre en défense, et lui



donna, en même temps, deux coups de poignard dans le corps, dont il mourut trois jours après. Sa femme la fit poursuivre et mettre en prison : on lui fit son procès, et la plupart des juges opinèrent à la mort, à quoi elle fut condamnée. Mais l'exécution en fut retardée, car elle déclara qu'elle était grosse ; et ce qui est à remarquer, c'est qu'elle ne savait duquel de ses deux maris. Elle demeura donc prisonnière : mais comme c'était une personne fort délicate, l'air renfermé et puant de la conciergerie, avec les autres incommodités que l'on y souffre lui causèrent une maladie et sa délivrance avant terme, et ensuite la mort ; néanmoins le fruit eut baptême ; et après avoir vécu quelques heures, il mourût aussi.

« Dieu toucha le cœur de la du Lac ; elle rentra en elle-même, fit réflexion sur tant de sinistres accidents dont elle était cause, mit ordre aux affaires de sa maison, et entra dans un monastère de religieuses réformées de l'ordre de Saint-Benoît à Almenesche, au diocèse de Séez. Elle voulut s'éloigner de sa patrie, pour vivre avec plus de quiétude et faire plus facilement pénitence de tant de maux qu'elle avait causés. Elle est encore dans ce monastère, où elle vit dans une grande austérité, si elle n'est morte depuis quelques mois. »

Les comédiens et comédiennes écoutaient encore, quoique M. de la Garouffière ne dît plus mot, quand Roquebrune s'avança pour dire, à son ordinaire, que c'était là un beau sujet pour un poëme grave, et qu'il en voulait composer une excellente tragédie, qu'il mettrait facilement dans les règles d'un poëme dramatique. On ne répondit pas à sa proposition ; mais tous admirèrent le caprice des femmes quand elles sont frappées de jalousie, et comme elles se portent aux dernières extrémités. Ensuite de quoi, l'on disputa si c'était une passion ; mais les savants conclurent que c'était la destruction de la plus belle de toutes les passions, qui est l'amour. Il y avait encore beaucoup de temps jusqu'au souper, et tous trouvèrent bon d'aller faire une promenade dans le parc, où étant, ils s'assirent sur l'herbe. Destin dit alors qu'il n'y avait rien de plus agréable que le récit des histoires. Léandre, qui n'était point entré dans la belle conversation depuis qu'il était dans la troupe, y ayant toujours paru en qualité de valet, prit la parole, disant que, puisque l'on avait fini par le caprice des femmes, si la compagnie l'agréait, il ferait le récit de ceux d'une fille qui ne demeurait pas loin de ses maisons. Tous l'en priè-

rent, et après avoir toussé cinq ou six fois, il débuta comme vous l'allez voir.

CHAPITRE LIX.

Histoire de la capricieuse amante.

« Il y avait dans une petite ville de Bretagne, qu'on appelle Vitray, un vieux gentilhomme qui avait long-temps été marié avec une très vertueuse demoiselle, sans avoir d'enfants. Entre plusieurs domestiques qui le servaient, étaient un maître-d'hôtel et une gouvernante, par les mains desquels passait tout le revenu de la maison. Ces deux personnages, qui faisaient comme font la plupart des valets et servantes (c'est-à-dire l'amour), se promirent mariage, et tirèrent si bien, chacun de son côté, que le bon vieux gentilhomme et sa femme moururent fort incommodés, et les deux domestiques vécurent fort riches et mariés.

« Quelques années après, il arriva une si mauvaise affaire à ce maître-d'hôtel, qu'il fut obligé de s'enfuir, et pour être en assurance, d'entrer dans une compagnie de cavalerie, et de laisser sa femme seule et sans enfants; laquelle, ayant attendu environ deux ans sans avoir aucune de ses nouvelles, fit courrir le bruit de sa mort, et en porta le deuil. Quand il fut un peu passé, elle fut recherchée en mariage de plusieurs personnes, entre lesquelles se présenta un riche marchand, qui l'épousa; et au bout de l'année, elle accoucha d'une fille, qui pouvait avoir quatre ans quand le premier mari de sa mère arriva à la maison. De vous dire quels furent les plus étonnés des deux maris ou de la femme, c'est ce que l'on ne peut savoir : mais comme la mauvaise affaire du premier subsistait toujours, ce qui l'obligeait à se tenir caché, et d'ailleurs, voyant une fille de l'autre mari, il se contenta de quelque somme d'argent qu'on lui donna, et céda librement sa femme au second mari, sans lui donner aucun trouble. Il est vrai qu'il venait de temps en temps, et toujours fort secrètement, quérir de quoi subsister, ce qu'on ne lui refusait point.

« Cependant la fille (que l'on appelait Marguerite) se faisait grande, et avait plus de bonne grâce que de beauté, et de l'esprit assez pour une personne de sa condition. Mais comme vous savez que le bien est depuis long-temps ce que

l'on considère le plus en fait de mariage, elle ne manquait pas de galants, entre lesquels était le fils d'un riche marchand, qui ne vivait pas comme tel, mais en demi-gentilhomme; car il fréquentait les plus honorables compagnies, où il ne manquait pas de trouver sa Marguerite, qui y était reçue à cause de sa richesse. Ce jeune homme (que l'on appelait le sieur de Saint-Germain) avait bonne mine et tant de cœur, qu'il était souvent employé en des duels, qui, en ce temps-là, étaient fort fréquents. Il dansait de bonne grâce, et jouait dans les grandes compagnies, et était toujours bien vêtu.

«Dans tant de rencontres qu'il eut avec cette fille, il ne manqua pas à lui offrir ses services et à lui témoigner sa passion, et le désir qu'il avait de la rechercher en mariage, à quoi elle ne répugna point, et même lui permit de la voir chez elle, ce qu'il fit avec l'agrément de son père et de sa mère, qui favorisaient sa recherche de tout leur pouvoir; mais dans le temps qu'il se disposait pour la leur demander en mariage, il ne voulut pas le faire sans son consentement, croyant qu'elle n'y apporterait aucun obstacle; mais il fut fort étonné quand elle le rebuta si furieusement de parole et d'action, qu'il s'en alla le plus confus homme du monde. Il laissa passer quelques jours sans la voir, croyant de pouvoir étouffer cette passion; mais elle avait pris de trop profondes racines, ce qui l'obligea à retourner la voir. Il ne fut pas plus tôt entré dans la maison, qu'elle en sortit, et alla se mettre dans une compagnie de filles du voisinage, où il la suivit, après avoir fait ses plaintes au père et à la mère du mauvais traitement que lui faisait leur fille, sans lui en avoir donné aucun sujet, de quoi ils témoignèrent être marris, et lui promirent de la rendre plus sociable, Mais comme elle était fille unique, ils n'osèrent la contredire, ni la presser sur ce sujet, se contentant de lui remontrer doucement le tort qu'elle avait de traiter ce jeune homme avec tant de rigueur, après avoir témoigné de l'aimer. Elle ne répondit rien à tout cela, et continuait dans sa mauvaise humeur; car, quand il voulait approcher d'elle, elle changeait de place, et il la suivait; mais elle le fuyait toujours, en sorte qu'un jour il fut obligé, pour l'arrêter, de la prendre par la manche de son corps de jupe, dont elle cria, lui disant qu'il avait froissé ses bouts de manche, et que, s'il y retournait, elle lui donnerait un soufflet, et qu'il ferait beaucoup mieux de la laisser.

«Enfin, plus il s'empressait pour l'accoster, plus elle faisait

de diligence pour le fuir; et quand on allait à la promenade, elle aimait mieux aller seule que de lui donner la main. Si elle était dans un bal, et qu'il voulût la prendre pour la faire danser, elle lui faisait affront, disant qu'elle se trouvait mal, et en même temps elle dansait avec un autre. Elle en vint jusqu'à lui susciter des querelles; et elle fut cause que jusqu'à quatre fois il se porta sur le pré, d'où il sortit toujours glorieusement : ce qui la faisait enrager, au moins en apparence. Tous ces mauvais traitements n'étaient que jeter de l'huile sur la braise; car il en était toujours plus transporté, et ne relâchait point du tout de ses visites.

« Un jour il crut que sa persévérance l'avait un peu adoucie; car elle le laissa approcher d'elle, et écouta attentivement les plaintes qu'il lui fit de son injuste procédé, à peu près dans ces termes : « Pourquoi fuyez-vous celui qui ne saurait vivre sans vous? Si je n'ai pas assez de mérite pour être souffert de vous, au moins considérez l'excès de mon amour, et la patience que j'ai à endurer toutes les indignités dont vous usez envers moi, qui ne respire que pour vous prouver à quel point je suis à vous! — Eh bien! lui répondit-elle, vous ne sauriez mieux me le persuader qu'en vous éloignant de moi; et parce que vous ne le pourriez pas faire si vous demeuriez en cette ville, s'il est vrai, comme vous le dites, que j'aie quelque pouvoir sur vous, je vous ordonne de prendre parti dans les troupes qu'on lève : quand vous aurez fait quelques campagnes, peut-être me trouverez-vous plus flexible à vos désirs. Ce peu d'espérance que je vous donne doit vous y obliger, sinon perdez-la tout-à-fait. » Alors elle tira une bague de son doigt et la lui présenta, en lui disant : « Gardez cette bague qui vous fera souvenir de moi, et je vous défends de me venir dire adieu : en un mot, ne me voyez plus. » Elle souffrit qu'il la saluât d'un baiser, et le laissa, passant dans une autre chambre, dont elle ferma la porte. Ce misérable amant prit congé du père et de la mère, qui ne purent contenir leurs larmes, et qui l'assurèrent de lui être toujours favorables en ce qu'il souhaitait. Le lendemain, il se mit dans une compagnie de cavalerie qu'on levait pour le siége de La Rochelle. Comme elle lui avait défendu de la plus voir, il n'osa pas l'entreprendre; mais la nuit avant le jour de son départ, il lui donna des sérénades, à la fin desquelles il chanta cette complainte, qu'il accorda aux tristes et doux accents de son luth :

Iris, maîtresse inexorable,
Sans amour et sans amitié,

Hélas ! n'auras-tu pas pitié
D'un si fidèle amant que tu rends misérable ?

Seras-tu toujours inflexible ?
Ton cœur sera-t-il de rocher ?
Ne le pourrai-je point toucher ?
Ne sera-t-il jamais à mon amour sensible ?

Je t'obéis, fille cruelle,
Je te dis le dernier adieu.
Jamais, dedans ce triste lieu,
Tu ne verras de moi que mon cœur trop fidèle.

Lorsque mon corps sera sans âme,
Quelque mien ami l'ouvrira,
Et mon cœur il en sortira
Pour t'en faire un présent, où tu verras ma flamme.

« Cette capricieuse fille s'était levée et avait ouvert le volet d'une fenêtre, n'ayant laissé que la vitre, au travers de laquelle elle se fit entendre, faisant un si grand éclat de rire, que cela acheva de désespérer le pauvre Saint-Germain, qui voulut dire quelque chose ; mais elle referma le volet, en disant tout haut : « Tenez votre promesse pour votre profit. » Ce qui l'obligea à se retirer.

« Il partit quelques jours après avec la compagnie, qui se rendit au camp de la Rochelle, où, comme vous l'avez pu savoir, le siége fut fort opiniâtré, le roi à l'attaquer, et les assiégés à la défendre ; mais enfin il fallut se rendre à la discrétion d'un monarque à qui les vents et les éléments rendaient obéissance. Après que la ville fut rendue, on licencia plusieurs troupes, du nombre desquelles fut la compagnie où était Saint-Germain, qui s'en retourna à Vitray, où il ne fut pas plus tôt qu'il alla voir sa rigoureuse Marguerite, laquelle souffrit d'en être saluée ; mais ce ne fut que pour lui dire que son retour était bien prompt, qu'elle n'était pas encore disposée à le souffrir, et qu'elle le priait de ne la point voir. Il lui répondit ces tristes paroles : « Il faut avouer que vous êtes une dangereuse personne, et que vous ne souhaitez que la mort du plus fidèle amant qui soit au monde ; car vous m'avez jusqu'à quatre fois procuré des moyens d'éprouver sa rigueur, quoique glorieusement, mais qui eût pourtant été pour moi très-funeste. Je suis allé la chercher où de plus malheureux que moi l'ont fatalement trouvée, sans que j'aie jamais pu la rencontrer. Mais puisque vous la désirez avec tant d'ardeur, je la chercherai en tant de lieux, qu'à la fin elle sera obligée de me satisfaire pour vous contenter ; mais peut-être ne pourrez-vous pas

vous empêcher de vous repentir de me l'avoir causée; car elle sera d'un genre si étrange, que vous en serez touchée de pitié. Adieu donc, la plus cruelle qui soit dans l'univers.» Il se leva et voulait la laisser, quand elle l'arrêta pour lui dire qu'elle ne souhaitait point du tout sa mort, et que, si elle lui avait procuré des combats, ce n'avait été que pour avoir des preuves certaines de sa valeur, et afin qu'il fût plus digne de la posséder; mais qu'elle n'était pas encore en état de souffrir sa recherche, que peut-être le temps la pourrait adoucir; et elle le laissa sans lui en dire davantage. Ce peu d'espérance l'obligea à user d'un moyen qui pensa tout gâter, qui fut de lui donner de la jalousie. Il raisonnait en lui-même que, puisqu'elle avait encore quelque bonne volonté pour lui, elle ne manquerait pas d'en prendre s'il lui en donnait sujet.

«Il avait un camarade qui avait une maîtresse dont il était autant chéri que lui était maltraité de la sienne. Il le pria de souffrir qu'il accostât cette bonne maîtresse, et que lui pratiquât la sienne, pour voir quelle mine elle ferait. Son camarade ne voulut pas le lui accorder sans en avoir averti sa maîtresse, qui y consentit. Dès la première conversation qu'ils eurent ensemble (ces deux filles n'étaient guère l'une sans l'autre), les deux amants firent échange, car Saint-Germain approcha de la maîtresse de son camarade, qui accosta cette fière Marguerite, laquelle le souffrit fort agréablement. Mais quand elle vit que les autres riaient, elle s'imagina que ce changement était concerté, de quoi elle entra en de si furieux transports, qu'elle dit tout ce qu'une amante irritée peut dire en cas pareil. Elle fut outrée à tel point, qu'elle laissa la compagnie, en versant beaucoup de larmes. Ce qui fit que cette obligeante maîtresse alla auprès d'elle, et lui remontra le tort qu'elle avait d'en user de la sorte; qu'elle ne pouvait espérer plus de bonheur que la recherche d'un si honnête homme et si passionné pour elle, et que sa politique était tout-à-fait extraordinaire et inusitée entre amants; qu'elle pouvait bien voir de quelle manière elle en usait avec le sien, qu'elle appréhendait si fort de le désobliger, qu'elle ne lui avait jamais donné aucun sujet de se rebuter. Tout cela ne fit aucun effet sur l'esprit de cette bizarre Marguerite, qui jeta le malheureux Saint-Germain dans un si furieux désespoir, qu'il ne chercha depuis que des occasions de faire paraître à cette cruelle la violence de son amour par quelque sinistre mort, comme il la pensa trouver. Car un soir que lui et sept de ses cama-

rades sortaient d'un cabaret, ayant tous l'épée au côté, ils rencontrèrent quatre gentilshommes, dont il y en avait un qui était capitaine de cavalerie, lesquels voulurent leur disputer le haut du pavé dans une rue étroite où ils passaient; mais ils furent contraints de céder, en disant que le nombre serait bientôt égal, et du même pas allèrent prendre quatre ou cinq autres gentilhommes, lesquels se mirent à chercher ceux qui leur avaient fait quitter le haut du pavé, et qu'ils rencontrèrent dans la grande rue. Comme Saint-Germain s'était le plus avancé dans la dispute, il avait été remarqué par ce capitaine, à son chapeau bordé d'argent qui brillait dans l'obscurité: aussi, dès qu'il l'eut remarqué, il s'adressa à lui en lui donnant un coup de coutelas sur la tête, qui lui coupa son chapeau et une partie du crâne. Ils crurent qu'il était mort, et qu'ils étaient assez vengés, ce qui les fit retirer, et les compagnons de Saint-Germain songèrent moins à aller après ces braves qu'à le relever. Il était sans pouls et sans mouvement, ce qui les obligea à l'emporter à sa maison, où il fut visité par les chirurgiens, qui lui trouvèrent encore de la vie: ils le pansèrent, remirent le crâne et posèrent le premier appareil. La première dispute avait causé de la rumeur dans le voisinage; mais ce coup fatal y en apporta bien davantage. Tous les voisins se levèrent, et chacun en parlait diversement; mais tous concluaient que Saint-Germain était mort.

«Le bruit en alla jusqu'à la maison de cette Marguerite, laquelle se leva aussitôt du lit, et s'en alla *en déshabillé* chez son galant, qu'elle trouva dans l'état où je viens de vous le représenter. Quand elle vit la mort peinte sur son visage, elle tomba évanouie, en sorte que l'on eut peine à la faire revenir. Quand elle fut remise, tous ceux du voisinage l'accusèrent de ce désastre, et lui représentèrent que, si elle l'eût souffert auprès d'elle, elle aurait évité cet accident. Alors elle se mit à arracher ses cheveux et à faire des actions d'une personne touchée de douleur. Ensuite elle le servit avec une telle assiduité, tout le temps qu'il fut sans connaissance, qu'elle ne se dépouilla ni ne se coucha pendant ce temps-là, et ne permit pas à ses propres sœurs de lui rendre aucun service. Quand la connaissance lui fut revenue, on jugea que sa présence lui serait plus préjudiciable qu'utile, pour les raisons que vous pouvez comprendre. Enfin il guérit, et quand il fut en parfaite convalescence, on le maria avec sa Marguerite, au grand contentement des parents, et beaucoup plus des mariés.»

Après que Léandre eut fini son histoire, ils retournèrent à la ville, où étant, ils soupèrent, et après avoir un peu veillé, on coucha les épousés. Ces mariages avaient été faits à petit bruit, ce qui fut cause qu'il n'eurent point de visites ce jour-là ni le lendemain : mais deux jours après ils en furent tellement accablés, qu'ils avaient peine à trouver quelques moments de relâche pour étudier leurs rôles ; car tout le beau monde les vint féliciter, et durant huit jours ils reçurent des visites. Après la fête passée, il continuèrent leur exercice avec plus de quiétude, excepté Ragotin, qui se précipita dans l'abîme du désespoir, comme vous l'allez voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE LX.

Désespoir de Ragotin.

La Rancune, se voyant hors d'état de réussir dans l'amour qu'il portait à la l'Étoile, aussi bien que Ragotin, se leva de bonne heure et alla trouver le petit homme, qu'il trouva aussi levé, et qui écrivait, lequel lui dit qu'il faisait sa propre épitaphe. « Eh quoi! dit la Rancune, on n'en fait que pour les morts, et vous êtes encore en vie; et ce que je trouve de plus étrange, c'est que vous-même l'avez faite! — Oui, dit Ragotin, et je veux vous la faire voir. » Il ouvrit le papier qu'il avait plié, et lui fit lire ces vers :

Ci-gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très belle Étoile
Que lui enleva le Destin ;
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde, où il sera
Autant de temps qu'il durera.
Pour elle il fit la comédie,
Qu'il achève aujourd'hui par la fin de sa vie.

« Voilà qui est magnifique, dit la Rancune ; mais vous n'aurez pas la satisfaction de la voir sur votre sépulture ; car on dit que les morts ne voient ni n'entendent rien. — Ah ! dit Ragotin, que vous êtes en partie cause de son désastre ! car vous me donniez toujours de grandes espérances de fléchir cette belle, et vous saviez bien tout le secret. » Alors la Rancune lui jura sérieusement qu'il n'en savait rien positivement, mais qu'il s'en doutait, comme il le lui avait dit

quand il lui conseillait d'étouffer cette passion, lui remontrant que c'était la plus fière fille du monde. « Et il semble, ajouta-t-il, que sa profession doive licencier les femmes et les filles de cet orgueil attaché d'ordinaire à celles d'une autre condition; mais il faut avouer que, dans toutes les caravanes de comédiens, on n'en trouvera point une si retenue, et qui ait tant de vertu : et elle a fait prendre ce pli-là à Angélique; car de son naturel elle a une autre pente, et son enjouement le témoigne assez. Mais enfin il faut que je vous découvre une chose que je vous ai tenue cachée jusqu'à présent : c'est que j'étais aussi amoureux d'elle que vous, et je ne sais qui serait l'homme qui, après l'avoir pratiquée comme j'ai fait, aurait pu s'en empêcher. Mais comme je me vois hors d'espérance aussi bien que vous, je suis résolu à quitter la troupe, parce qu'on y a reçu le frère de la Caverne. C'est un homme qui ne saurait faire d'autres personnages que ceux que je représente; et ainsi l'on me congédiera sans doute; mais je ne veux pas attendre cela : je veux les prévenir, et m'en aller à Rennes trouver la troupe qui y est, où je serai assurément reçu, puisqu'il y manque un acteur. » Alors Ragotin lui dit : « Puisque vous étiez frappé d'un même trait, vous n'aviez garde de parler pour moi à la l'Étoile. » Mais la Rancune jura comme un démon qu'il était homme d'honneur, et qu'il n'avait pas laissé de lui en faire des ouvertures; mais, comme il le lui avait dit, elle n'avait jamais voulu l'écouter. « Eh bien! dit Ragotin, vous avez résolu de quitter la troupe, et moi aussi; mais je veux bien faire un plus grand sacrifice, car je veux quitter tout-à-fait le monde. » La Rancune ne fit point de réflexion sur son épitaphe qu'il lui avait donnée : il crut seulement qu'il avait résolu d'entrer dans un couvent, ce qui fut cause qu'il ne prit point garde à lui, ni n'en avertit personne que le poète, auquel il en donna une copie. Quand Ragotin fut seul, il songea au moyen qu'il pourrait employer pour sortir du monde. Il prit un pistolet qu'il chargea, et y mit deux balles pour s'en donner dans la tête; mais il jugea que cela ferait trop de bruit. Ensuite il mit la pointe de son épée contre sa poitrine, dont la piqûre lui fit mal, ce qui l'empêcha de l'enfoncer. Enfin il descendit à l'écurie, pendant que les valets déjeunaient. Il prit des cordes qui étaient attachées au bât d'un cheval de voiture, et en accommoda une au râtelier, et la mit autour de son cou; mais, quand il voulut se laisser aller, il n'en eut pas le courage, et attendit que quelqu'un entrât. Il y arriva un

cavalier étranger; alors il se laissa aller, tenant toujours un pied sur le bord de la crèche; cependant, s'il y fût demeuré long-temps, il se serait enfin étranglé.

Le valet d'étable, qui était descendu pour prendre le cheval du cavalier, voyant Ragotin ainsi pendu, le crut mort, et cria si fort que tous ceux du logis descendirent. On lui ôta la corde du cou, et on le fit revenir, ce qui fut assez facile. On lui demanda quel sujet il avait de prendre une si étrange résolution; mais il ne voulut pas le dire. Alors la Rancune tira à part mademoiselle de l'Étoile (que je pourrais appeler madame Destin; mais, étant si près de la fin de ce roman, je ne suis pas d'avis de changer son nom), à laquelle il découvrit tout le mystère, de quoi elle fut fort étonnée; mais elle le fut bien davantage quand ce méchant homme fut assez téméraire pour lui dire qu'il en était aux mêmes termes; mais qu'il ne prenait pas une si sanglante résolution, se contentant de demander son congé. Elle ne répondit rien à tout cela, et le laissa. Quelque peu de temps après, Ragotin déclara à la troupe le dessein qu'il avait d'accompagner le lendemain M. de Verville, et de se retirer au Mans. Cette circonstance fit que tous y consentirent; ce qu'ils n'eussent pas fait s'il eût voulu s'en aller seul, vu ce qui était arrivé. Ils partirent le lendemain de bon matin, après que M. de Verville eut fait mille protestations de continuation d'anxiété aux comédiens et comédiennes, et principalement à Destin, qu'il embrassa, lui témoignant la joie qu'il avait de voir l'accomplissement de ses désirs. Ragotin fit un grand discours en forme de compliment, mais si confus, que je ne le mets point ici. Quand ils furent sur le point de partir, Verville demanda si les chevaux avaient bu; le valet d'étable répondit qu'il était trop matin, et qu'ils pourraient les faire boire en passant la rivière. Ils montèrent à cheval, après avoir pris congé de M. de la Garouffière, qui s'était aussi disposé à partir, et qui fut civilement remercié, par les nouveaux mariés, de la peine qu'il s'était donnée de venir de si loin pour honorer leurs noces de sa présence. Après cent protestations de services réciproques, il monta à cheval, et la Rancune le suivit, lequel, nonobstant son insensibilité, ne put pas empêcher le cours de ses larmes, qui attirèrent celles de Destin, se ressouvenant (malgré le naturel farouche de la Rancune) des services qu'il lui avait rendus, et principalement à Paris, sur le Pont-Neuf, lorsqu'il y fut attaqué et volé par la Rappinière.

Quand Verville et Ragotin eurent passé les ponts, il des-

cendirent à la rivière pour faire boire leurs chevaux. Ragotin s'avança par un endroit où il y avait rive teillée, où son cheval broncha si rudement, que le petit bout d'homme perdit les étriers, et sauta par-dessus la tête du cheval dans la rivière, qui était fort profonde en cet endroit. Il ne savait pas nager, et quand il l'aurait su, l'embarras de sa carabine, de son épée et de son manteau l'auraient fait demeurer au fond, comme il fit. Un des valets de Verville était allé prendre le cheval de Ragotin qui était sorti de l'eau, et un autre se dépouilla promptement et se jeta dans la rivière au lieu où il était tombé; mais il le trouva mort. On appela du monde, et on le sortit. Cependant Verville fit avertir les comédiens de ce malheur, et envoya en même temps son cheval. Tous y accoururent, et, après avoir plaint son sort, ils le firent enterrer dans le cimetière d'une chapelle de Sainte-Catherine, qui n'est guère éloignée de la rivière. Cet événement funeste vérifie bien le proverbe commun : *Ceux que la corde attend, ne se noieront point.*

Ragotin n'eut pas le premier sort, puisqu'il ne put s'étrangler; mais il eut le second, puisqu'il se noya. Ainsi finit ce bout d'avocat comique, dont les aventures, disgrâces, accidents, et la funeste mort, seront dans la mémoire des habitants du Mans et d'Alençon, aussi bien que les faits héroïques de ceux qui composaient cette illustre troupe. Roquebrune, voyant le corps mort de Ragotin, dit qu'il fallait changer deux vers à son épitaphe, dont la Rancune lui avait donné une copie, comme je vous l'ai déjà dit, et qu'il fallait le mettre comme il s'ensuit :

Ci-gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très belle Étoile
Que lui enleva le Destin ;
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde, sans bateau ;
Pourtant il y alla par eau.
Pour elle il fit la comédie,
Qu'il achève aujourd'hui par la fin de sa vie.

Les comédiens et comédiennes s'en retournèrent à leur logis, et continuèrent leur exercice avec l'admiration ordinaire.

AUTRE SUITE

DU ROMAN COMIQUE*.

CHAPITRE PREMIER,

Qu'on n'aura point de plaisir à lire si on n'a lu les précédents.

La troupe comique, l'opérateur et sa femme avaient dîné de fort bon appétit aux dépens de l'avocat manceau, qui s'était endormi sur sa chaise; et ils se préparaient tous à sortir, lorsque le bélier, ayant interrompu le sommeil de Ragotin de la manière que vous l'avez vu, fit rire toute la compagnie; ce qui obligea le petit homme qui, de son naturel, était fort colère, à sortir de la chambre en grondant contre tout le monde. Il serait même sorti de l'hôtellerie, si l'hôte ne l'eût arrêté pour compter: il lui présenta d'abord un mémoire que sa femme et lui avaient fait avec beaucoup de soin (car on ne faisait pas tous les jours chez eux des écots de cette force); et il eut bien de la peine à lui faire entendre qu'il fallait payer le repas qu'il venait de donner à l'ingrate compagnie qui s'était moquée de lui. Après quelques contestations, il prit enfin le mémoire, et y ayant jeté les yeux, il fut si effrayé de trouver, dès le premier article, dix-huit livres pour le vin, qu'il s'écria plusieurs fois: « Comment! dix-huit livres pour le vin? Et il n'y en a pas un de nous qui soit ivre! » Il fut long-temps à faire des exclamations, disant qu'il se moquait de lui, et qu'il n'était pas possible qu'on eût bu tant de vin. On appela les deux servantes de l'hôtellerie: après que l'hôte les eut exactement interrogées, il trouva qu'il avait oublié de compter une pinte de vin que Ferdinando Ferdinandi et la Rancune avaient bue à la cuisine, pour le goûter, et il remercia Ragotin de l'en avoir fait ressouvenir. Ce remercîment, qu'il lui fit d'un ton moqueur, irrita le petit homme plus qu'on ne peut s'imaginer; il se

* Tous les éditeurs des OEuvres de Scarron ont ajouté à son *Roman comique*, qu'il n'a pas achevé, les deux continuations qu'en ont faites Offray et Preschac; j'ai cru devoir les conserver aussi dans cette édition. En effet, j'ai pensé que les lecteurs prenaient plaisir à juger comment ces deux auteurs avaient réussi dans une entreprise aussi difficile que celle d'imiter le style et la manière de Scarron. (*Note de l'éditeur.*)

fâcha contre l'hôte; il lui reprocha que sa mesure était trop petite, que son vin était trop cher, et enfin qu'il n'était pas bon. Dire à un hôte que son vin n'est pas bon, et reprocher à un auteur que son livre ne vaut rien, est à peu près la même chose. L'hôte, ne pouvant supporter une injure si sensible, s'emporta à son tour contre le petit homme et fit l'éloge de son vin, en jurant que ceux qui ne le trouvaient pas bon ne s'y connaissaient pas, et que deux gentilshommes de Bretagne, qui revenaient de Paris avec le messager de Laval, l'avaient quitté au Mans, et y étaient demeurés cinq jours exprès pour boire de son vin.

Ragotin, qui ne faisait pas grand cas de ces raisons, répliqua que les Bretons étaient de plaisants ivrognes pour se connaître en vin. L'hôte, qui était de Vannes, offensé d'une injure si outrageante à sa nation, traita Ragotin de petit magot. Il n'eut pas plus tôt lâché la parole, qu'il reçut un soufflet; sa femme, qui était présente, se prit aux cheveux de Ragotin. Les servantes se jetèrent sur lui, et l'hôte courut à une vieille hallebarde qui était sur la cheminée; mais la poussière qui était dessus, et qui lui tomba sur les yeux, l'aveugla tellement, qu'il demeura hors de combat. Il ne laissa pas d'animer toujours sa femme et ses servantes contre Ragotin, jurant que ce n'était pas ainsi qu'il fallait payer un honnête homme, après qu'on avait mangé son bien.

Ragotin, cependant, s'aidait de ses pieds et de ses mains pour se délivrer de ces trois furies; mais comme il était saisi par les cheveux, je crois qu'il aurait succombé, s'il ne se fût avisé de s'aider de ses dents et de mordre un des tétons, ou pour parler plus juste, une des tétasses de l'hôtesse, qui fit un si grand cri, que les comédiens et l'opérateur y accoururent. Ils trouvèrent le petit homme que trois grandes femmes avaient peine à retenir; et ne sachant pas ce qui donnait occasion à ce désordre, ils séparèrent les combattants (ce ne fut pas sans essuyer bien des égratignures et des coups de pied). Ils n'eurent pas moins de peine à obliger les femmes à se taire, qu'à apaiser l'irrité petit homme. L'hôte leur dit que la colère de Ragotin venait de ce qu'il fallait payer. « Oui, et je ne paierai point, » répliqua le petit homme en grinçant les dents.

Destin, voyant que le paiement faisait la querelle, tira de l'argent de sa poche, et voulut payer. Ragotin s'en offensa et lui dit qu'il ne devait pas l'insulter de la sorte, qu'on n'en usait pas ainsi parmi les gens d'honneur, et qu'enfin

il ne l'avait pas prié à dîner pour le faire payer. Leurs contestations durèrent encore quelque temps, le petit homme ne voulant point payer, ni souffrir que les autres payassent, jusqu'à ce que les comédiennes étant descendues, Ragotin, craignant de paraître trop intéressé en présence de mademoiselle de l'Étoile, paya, et ils sortirent.

CHAPITRE II.

L'opérateur persuade à Ragotin qu'il a des secrets merveilleux.

Destin, Léandre et la Rancune accompagnèrent les dames, et Ragotin s'amusa à raisonner avec l'opérateur sur la vertu d'un emplâtre que celui-ci offrit de lui mettre sur les meurtrissures que les coups de cornes du bélier lui avaient faites; et l'ayant mené dans sa maison sur ce prétexte, Ragotin, prévenu que Ferdinando était un fameux magicien, oublia et sa douleur et sa colère, pour le prier de ne différer plus à le faire aimer de mademoiselle de l'Étoile, puisque la Rancune l'avait assuré que cela lui serait facile, toutes les fois qu'il voudrait se servir de son art.

L'opérateur, qui avait l'âme attendrie par le bon repas que Ragotin venait de lui donner, lui promit plus qu'il ne lui demandait; il lui tint ensuite tous les discours qu'un charlatan fort expérimenté peut tenir à un sot qu'il voit prévenu de l'excellence de son art; et pour mieux lui en imposer, il exigea de lui, par plusieurs serments, qu'il ne déclarerait jamais les horribles secrets qu'il allait lui révéler, ne voulant pas, disait-il, que le public eût connaissance de son savoir, de peur qu'il ne fût accablé de mille curieux importuns, qui viendraient de toutes parts implorer son secours, ce qui lui attirerait sans doute de méchantes affaires. Le crédule petit homme écoutait cependant, avec une grande attention, les raisonnements de ce grand fourbe qui, s'apercevant de sa crédulité, lui apprit que sa réputation était si grande, et son savoir si connu par toute l'Italie, que les plus grands princes recherchaient son amitié, étant assurés de réussir, par son secours, dans les entreprises les plus difficiles. Il lui persuada que, passant un jour à Lucques, dans le temps qu'on faisait l'élection des magistrats ou gouverneurs de la République, il avait, par son art, fait tomber le choix sur un des moindres citoyens, qui lui avait donné une

grosse somme d'argent ; il ajouta encore qu'un baile, ou résident de Venise, aurait été empalé à Constantinople, lorsqu'il fut surpris avec la sultane Mamélec, si par bonheur il n'eût eu sur lui d'un baume qu'il lui avait donné pour se rendre invisible, en s'en frottant les extrémités, et dont il s'était servi fort à propos pour se dérober à la vigilance des eunuques et à la cruauté des jannissaires. Il n'en fallait pas tant pour persuader Ragotin, qui croyait déjà devenir le premier magistrat du pays du Maine, par le secours d'un homme qui faisait tant de merveilles ; mais comme son amour le pressait plus que son ambition, il pria de nouveau le seigneur Ferdinando de lui procurer les bonnes grâces de mademoiselle de l'Étoile, puisque cela lui était si facile. « Je vous avoue que cela m'est fort aisé, reprit l'opérateur, mais encore une fois renouvelez les serments que vous m'avez faits de me garder le secret ; car afin que vous le sachiez, une pareille complaisance est cause que je suis réduit à passer ma vie dans la condition obscure où vous me voyez. Vous n'en serez plus surpris, continua-t-il, quand vous serez informé qu'un grand prince d'Italie aimait passionnément la fille d'un noble vénitien. Les difficultés qu'il trouva à la rendre sensible à sa passion l'obligèrent à s'adresser à moi. L'amitié que j'ai pour ma patrie m'empêcha de lui donner mes secours pour séduire une fille de condition, jusqu'à ce que le prince, transporté d'amour, me promit de l'épouser Après cet engagement, je ne différai son bonheur qu'autant de temps qu'il en fallait pour prendre les mesures nécessaires pour faire ce mariage dans les formes. Néanmoins, comme les états du père de ce prince étaient un peu éloignés, et que je vis qu'il en agissait de bonne foi, je me laissai aller à ces fausses apparences de sincérité, et je le mis en possession de cette belle Vénitienne, sans attendre la réponse de son père.

« Après que le prince eut satisfait son amour, il ne voulut plus entendre parler de mariage ; et les parents de la fille, ayant su que je m'en étais mêlé, tournèrent leur ressentiment contre moi et obtinrent un ordre du sénat pour me faire arrêter. Je me dérobai à leurs poursuites, et me retirai à Milan ; mais ayant appris que le sénat avait envoyé des ordres aux résidents que la République tient auprès de plusieurs princes d'Italie, de demander permission de m'arrêter, je fus obligé de passer en France, et ne sachant pas encore si je pourrai être en sûreté, je demeure dans les provinces éloignées de la cour, où je tâche de me cacher à ma

propre réputation, et à déguiser mon profond savoir, sous le nom et les drogues d'un opérateur de campagne; ainsi, monsieur, ne soyez pas si étonné si je prends tant de précautions avec vous.» Ragotin, qui avait déjà de la vénération pour ce rare personnage, l'assura qu'il pouvait être en repos pour ce qui le regardait, le priant instamment de se servir de lui, de son bien, et de tout ce qui était en son pouvoir.

Cette conversation fut suivie de plusieurs compliments réciproques, tant bons que mauvais. L'opérateur, qui était fort embarrassé de se défaire de l'importun Ragotin, pour aller consulter son oncle la Rancune, s'avisa de lui dire : «Retirez-vous, monsieur, je vais travailler à votre affaire, et demain il sera jour.»

CHAPITRE III.

Ragotin fait présent d'un mulet à l'opérateur.

Ragotin se trouva si satisfait de toutes les choses qu'il venait d'apprendre du rusé Normand, qu'il ne songea plus qu'à ménager l'amitié de ce grand homme, persuadé qu'il ne trouverait rien de difficile par son moyen. Il avait de l'impatience de revoir la Rancune, pour le remercier de lui avoir procuré la familiarité de ce fameux étranger, lorsqu'il l'aperçut se promenant avec un bourgeois sous les halles du Mans. Il courut à lui aussitôt qu'il le vit paraître, et l'embrassa à deux ou trois reprises, sans lui parler. La Rancune, qui de son naturel n'était pas complaisant, et qui commençait à être rebuté de se baisser pour recevoir un si grand nombre de fatigantes embrassades du petit homme, le pria de lui dire d'où lui venait cette excessive joie : «Ah! l'admirable homme qu'est le seigneur Ferdinando Ferdinandi! s'écria Ragotin; il m'a appris des choses, continua-t-il, que je ne voudrais pas ignorer pour la moitié de mon bien. Je lui ai promis le secret, et je lui tiendrai parole. Comment! un homme qui fait son ami chef d'une république, et qui a le secret de se rendre invisible quand il veut; car je ne parle pas de la facilité qu'il a de toucher les cœurs, cela est trop ordinaire; cependant, c'est ce qui a failli le perdre. Croiriez-vous bien qu'un prince lui a manqué de parole?» La Rancune, qui aimait mieux donner audience dans un ca-

baret que sous la halle, avertit Ragotin de ne pas parler si haut, et sur ce prétexte, le fit entrer dans un cabaret qui n'était pas loin de là.

Ils demandèrent une chambre pour être en particulier : une servante leur en ouvrit une, et fut suivie un moment après d'un garçon qui apportait du vin. « Nous ne voulions pas boire, » dit la Rancune ; et voyant qu'il remportait son vin sans que Ragotin, qui était occupé des merveilles de l'opérateur, s'y opposât, il cria au garçon : « Laisse, laisse là ce vin, j'aime mieux le payer. Aussi bien vous avez beaucoup parlé, continua-t-il, et j'ai ouï dire à un vieux comédien, qui avait étudié en médecine, que rien au monde ne desséchait tant les poumons que de parler long-temps sans boire ; je me souviens même encore que j'avais été si persuadé de ses raisons, que nous avions obligé tous les acteurs de la troupe à apprendre plus exactement *leurs rôles*, afin de faire tenir un homme derrière le théâtre avec un pot de vin, à la place du souffleur. » La Rancune n'était pas si occupé de ce qu'il disait, qu'il ne versât du vin dans les deux verres, dont il en présenta un à Ragotin, qu'il ne put se défendre de boire, après le docte raisonnement qu'il venait d'entendre. Ils parlèrent ensuite de leur ami commun et de ses admirables secrets. La Rancune, voulant profiter de la disposition favorable de Ragotin, lui conseilla de faire un présent au fameux Ferdinando pour l'engager davantage dans ses intérêts. Ragotin ne s'en éloigna pas, et il ne fut plus question que du choix du présent. La Rancune, qui avait été prié par l'opérateur de lui chercher un mulet pour porter son bagage, se souvenant que Ragotin en avait un, lui persuada, avant que la conversation finît, de le lui envoyer ; et lui ayant dit, pour le mieux tromper, qu'il n'était pas assuré si Ferdinando voudrait le prendre, le petit homme, se flattant peut-être qu'il n'en voudrait pas, promit d'envoyer ce mulet, et pria même la Rancune de se trouver chez l'opérateur pour lui faire valoir son présent. Ils se séparèrent, et la Rancune, étant allé chez Ferdinando, convint avec lui qu'il lui donnerait la moitié de la valeur du mulet. Ils se consultèrent ensuite sur ce qu'ils avaient à faire pour continuer à duper le petit homme. La Rancune se chargea de parler à la l'Étoile, afin qu'elle les aidât à le tromper ; et l'opérateur, qui était un maître fourbe, l'assura qu'il pouvait se reposer sur lui de tout le reste. Ils commençaient à s'impatienter de ce que le mulet ne venait point, lorsqu'il arriva un homme qui, à son habit, paraissait valet d'un

meunier, qui marmota quelques paroles à l'opérateur de la part de Ragotin; mais il s'en acquitta si mal, que je n'ai pu savoir ce qu'il lui dit. La Rancune servit d'interprète à l'ambassadeur du petit homme, et fit entendre à Ferdinando que M. Ragotin lui faisait présent de ce mulet. Le valet, que Ragotin avait instruit du mérite extraordinaire de ce grand homme, peut-être pour le faire consentir avec moins de peine au don du mulet, était si appliqué à considérer un magicien en la personne de l'opérateur, qu'il répondit *oui* indifféremment à tout ce que la Rancune disait pour lui; et l'opérateur, jugeant qu'il attendait qu'on lui donnât quelque chose pour boire, ouvrit une cassette, et donna une boîte de son baume, avec des poudres enveloppées dans des papiers différents, l'assurant, d'un ton grave, qu'il pouvait à l'avenir être en repos de sa santé, sans craindre ni peste, ni fièvre, ni colique, ni gale, etc., car il fut une demi-heure à lui nommer les maux que son remède guérissait. Le valet se retira fort satisfait; mais la Rancune voulut toucher comptant sa part du prix du mulet. L'opérateur en fit quelque difficulté. Il était déjà nuit, et leurs contestations auraient peut-être duré long-temps, si elles n'eussent été interrompues par ce que vous verrez dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Le singe en cornette.

Vous avez vu, dans les chapitres précédents, que le poète Roquebrune était amoureux de l'opératrice Inézilla. L'extrême passion qu'elle avait de se perfectionner dans notre langue, l'obligea à souffrir toutes les impertinences de ce poète qui l'importunait également de son savoir, de son amour et de sa qualité (sujet très fatigant pour une personne qui n'y prend point d'intérêt). La déliée Espagnole, qui avait beaucoup d'esprit, et assez d'expérience pour connaître ce qui était bon ou mauvais, donnait toujours des espérances au présomptueux Gascon, pendant qu'elle jugea qu'il lui était nécessaire pour apprendre le français; mais lorsque, par sa grande application, ou par le commerce des comédiennes, elle eut assez fait de progrès dans notre langue pour pouvoir se passer d'un maître si incommode, soit qu'elle eût

naturellement de l'aversion pour lui, ou que Roquebrune, prévenu de son propre mérite, ne lui donnât jamais d'autres marques de sa passion que des discours, ce qui ne suffit pas pour gagner le cœur des personnes de cette profession, elle ne songea qu'à se défaire de cet amant importun : elle l'avait inutilement prié plusieurs fois de ne plus revenir dans sa maison, feignant, pour l'y obliger, que son mari en était jaloux. Cette défense ne rebuta point Roquebrune; et comme les gens du voisinage de la Garonne tirent vanité de tout, ce Gascon fut ravi d'avoir donné de la jalousie à un homme aussi extraordinaire que Ferdinando Ferdinandi : il continuait toujours à voir Inézilla malgré qu'elle en eût, lorsque, de concert avec son mari, elle s'avisa de lui faire jouer un tour de son métier, pour se délivrer de ses fatigantes assiduités. Elle fit donc semblant de s'attendrir aux marques qu'il lui donnait de sa passion; et le poëte, prenant avantage de ce radoucissement, lui reprocha les mauvais traitements qu'elle lui avait faits, la menaçant d'être cruel à son tour. La fine Espagnole, piquée de sa présomption, lui avoua avec une confusion étudiée, que son devoir l'avait long-temps défendue contre son amour, qu'elle ne l'avait prié de ne plus la voir que parce qu'elle se défiait qu'elle ne pourrait pas résister long-temps à un homme qui avait de si grandes qualités; mais qu'enfin son mérite et sa persévérance l'avaient entièrement gagnée. Elle ne manqua pas de couvrir son visage de son éventail, comme si elle eût voulu cacher le désordre où un aveu si libre l'avait mise.

Le poëte, charmé des douces paroles d'Inézilla, ne pouvant retenir l'enthousiasme de sa poésie, fit un impromptu à la louange de sa maîtresse; et après l'avoir assurée qu'il l'aimait de tout son cœur, et qu'il ne lui avait donné cette petite alarme que pour la punir de sa longue résistance, il la pria de lui dire où et à quelle heure il pourrait la voir tête à tête, témoignant une grande impatience de lui donner des marques essentielles de son amour. Inézilla, feignant, par un air embarrassé qu'elle affectait, et par quelques soupirs lâchés à propos (ce que les Espagnoles, n'en déplaise à nos dames, entendent mieux que les femmes des autres nations), qu'il n'était plus en son pouvoir de lui rien refuser, lui dit de revenir dans sa chambre à l'entrée de la nuit, qui était l'heure que son mari irait souper chez un apothicaire du Mans qui l'en avait prié; elle l'assura même qu'elle se mettrait dans son lit, sous prétexte d'une mi-

graine, et qu'elle l'attendrait avec impatience. Le poète, transporté d'amour et de joie, lui baisa les mains : il voulut encore lui baiser la bouche, mais l'Espagnole s'en défendit, l'assurant qu'on ne prenait ces libertés avec les femmes de son pays qu'après qu'on en avait eu d'autres. Il fallut se retirer et se contenter des espérances qu'elle lui donnait.

On a déjà vu qu'une servante maure, deux valets et un singe composaient tout l'équipage de notre opérateur ; il est à propos de s'en souvenir, parce que ce singe, plus malin et plus adroit que celui même qui donna occasion au proverbe, est un des héros des plus considérables de ce chapitre. Ce singe, que l'opérateur avait dressé avec beaucoup de soin, faisait toutes les postures qu'on voulait : son adresse n'empêchait pas que la canaille qui s'assemblait autour de lui ne l'eût rendu le plus malicieux singe qui fût jamais passé en Europe : il mordait ceux qu'il ne connaissait point, et il n'avait du respect que pour les gens de la maison. Inézilla, lui ayant bien donné à manger le soir qu'elle attendait Roquebrune, le coiffa avec une cornette de point d'Espagne, qui lui avançait sur le front et qui lui cachait presque le visage ; elle lui mit ensuite une chemise, et le coucha dans son lit entre deux draps. Il était accoutumé à faire tant de différentes postures, qu'il n'eut pas de peine à demeurer dans celle-là, qu'il trouva plus commode, après un bon repas, que celles qu'on l'obligeait de faire tous les jours sur le théâtre. L'amoureux Roquebrune ayant comparu à l'assignation, la servante maure, qui avait l'ordre de sa maîtresse, alla au-devant de lui, et l'éclaira jusque dans le lit, où le singe en cornette dormait tranquillement. Le poète, ayant aperçu cette coiffure si propre, jugea que sa maîtresse s'était préparée à le recevoir, et ayant bien doucement ôté sa perruque, ses souliers, ses manchettes et son rabat, la servante, qui ne pouvait plus s'empêcher de rire, emporta la lumière, et le poète se jeta sur le lit, prévenu qu'il était avec sa chère Inézilla.

Il voulut aussitôt lui porter la main sur le visage ; le singe s'étant éveillé se mit à gronder. Roquebrune, se souvenant qu'Inézilla lui avait dit que les dames espagnoles ne souffraient point qu'on leur baisât le visage qu'après avoir eu d'autres familiarités avec elles, s'imagina qu'elle ne le trouvait pas bon, et se mit en devoir de prendre d'autres libertés. Le singe en gronda plus fort que la première fois ; alors le poëte se plaignit de ses rigueurs, et après lui avoir exagéré la violence de sa passion, il lui récita des vers qu'il

savait par cœur, et il voulut lui persuader qu'il les avait faits sur-le-champ. Le singe, plus malin que tous les autres, comme je vous l'ai déjà dépeint, reconnaissant que cette voix n'était pas du logis, mordit rudement Roquebrune à l'oreille, qu'il trouva découverte, parce qu'il avait ôté sa perruque de peur de la gâter. Cette sanglante caresse le surprit; mais, bien loin de se désabuser, il crut qu'Inézilla se moquait de lui, ce qui le mit si fort en colère, qu'il résolut de n'en avoir pas le démenti, et l'ayant embrassé avec violence, le singe se sentant pressé, lui donna quelques coups de dents que Roquebrune ne sentit pas d'abord, parce que la cornette l'empêchait; mais la coiffure s'étant défaite, le singe se débarrassa bientôt de sa chemise, et ayant sauté sur le pauvre poète, il commença le plus sanglant combat que le nourrisson du Parnasse eût jamais essuyé. Ses cris attirèrent l'opérateur et la Rancune, qui contestaient encore sur le partage du mulet de Ragotin. Lisez le chapitre suivant, vous verrez ce qui en arriva.

CHAPITRE V.

Comment le poète fut délivré de la fureur du singe.

L'opérateur et la Rancune, étant accourus dans la chambre qui servait de champ de bataille à nos deux combattants, trouvèrent le poète qui ne faisait plus de résistance, et qui criait de toute sa force, demandant de l'eau bénite, prévenu, comme il l'a dit depuis, qu'Inézilla était une sorcière, et que Belzébut, son galant, jaloux de l'assignation qu'elle avait donnée à un autre qu'à lui, le maltraitait de la sorte. L'opérateur parla au singe d'un ton de maître, mais le magot était trop en colère pour lui obéir, ce qui obligea Ferdinando à prendre un fouet dont il le châtiait quelquefois, et à lui en cingler plusieurs coups. Le singe était si animé, qu'il ne quitta pas prise au premier ni au second coup de fouet. L'opérateur redoubla plus fort qu'auparavant; mais il ne put le faire avec tant d'adresse, que le pauvre poète n'en reçut quelques coups au travers des oreilles. Le singe, se voyant pressé, lâcha son ennemi, et en deux gambades sauta sur une fenêtre, et de la fenêtre au grenier.

Cette agilité contribua beaucoup à confirmer Roquebrune dans la pensée qu'il avait déjà qu'il venait de combattre

contre un diable, ou, pour mieux dire, qu'il venait d'être battu par un diable; car, dès le commencement du combat, la peur l'avait rendu perclus de tous ses membres : son visage égratigné, sa tête sanglante, et ses habits déchirés, défiguraient tellement le malheureux poète, que la Rancune ne l'aurait point reconnu si l'opérateur, qui était d'intelligence avec sa femme, ne l'eût nommé par son nom. Alors la Rancune, cachant la maligne joie que ce tragique spectacle lui donnait : « Ah! cher ami, s'écria-t-il, est-ce bien vous ou le démon qui vous a mis en cet état? N'aurait-il point donné votre forme à un autre?—C'est moi-même, » répondit le poète d'une voix dolente. La Rancune, ne pouvant se déguiser plus long-temps, éclata de rire, et ceux qui l'ont connu assurent que c'est la seule fois qu'il ait ri de sa vie. Le pauvre poète était si troublé, qu'il ne s'en aperçut point, et continuait à parler du même ton, lorsque l'opérateur l'interrompit pour lui dire qu'il avait été bien averti que l'adresse de son singe lui faisait des envieux, mais qu'il n'aurait jamais pu s'imaginer qu'un homme qui se disait son ami eût voulu le lui dérober. Le poète lui fit des serments exécrables qu'il n'avait jamais eu cette pensée, et il disait vrai : mais l'opérateur, feignant de ne point le croire, ne lui donnait pas le temps de parler, exagérant les bonnes qualités de son singe, et la noirceur de l'action. « Cela ne se passera pas ainsi, disait-il; j'en porterai plainte à la justice : du moins, si je le perds, je saurai où le reprendre. » Roquebrune, effrayé de cette menace, et craignant d'être déshonoré s'il passait pour un voleur, lui fit de nouveaux serments qu'il n'avait jamais eu dessein de lui rien voler, offrant de lui payer son singe plutôt que de souffrir que la justice en prît connaissance.

La Rancune, qui avait assez de malice et d'expérience pour juger que c'était Inézilla et non pas le singe que le poète cherchait, fit une violence extrême à son humeur ennemie de la paix, en priant l'opérateur de ne point porter les choses aux dernières extrémités. La Mauresque entra en ce temps-là, qui vint dire à Ferdinando, de la part de sa femme, de ne point faire tant de bruit, parce qu'elle avait une migraine effroyable. Enfin, par la médiation et la prière de la Rancune, l'opérateur pardonna à Roquebrune, moyennant certaines espèces qu'il avait sur lui, et dont il se défit en sa faveur, qui ne firent que passer par ses mains, parce qu'il fallut les donner à la Rancune sur le tant moins et en déduction de sa part du mulet. Le charitable opérateur mit

encore, par-dessus le marché, un cataplasme au poëte, qui lui couvrit plus de la moitié du visage, et la Rancune le conduisit, en cet état, dans son hôtellerie. Son plus grand soin fut d'obtenir de son guide qu'il ne parlerait à personne de son aventure; j'ai même ouï dire qu'il lui promit, pour l'engager à se taire, de ne lui jamais demander l'argent qu'il lui devait. Sa précaution ne servit de rien; car Inézilla, qui peut-être était bien aise de s'établir pour honnête femme dans l'esprit des comédiennes, aux dépens du poëte, avait déjà pris les devants pour leur en faire le conte. Elles étaient aux fenêtres de l'hôtellerie avec des flambeaux, en attendant son arrivée. Aussitôt qu'elles le virent approcher, la huée commença avec tant de force, que l'infortuné Roquebrune faillit à mourir de honte et de douleur. Il résolut de n'aimer à l'avenir que les muses. Je ne sais pas s'il a tenu sa résolution; mais je sais que je commence à être bien las de ce chapitre, et que j'aurais été bien embarrassé de travailler au suivant, si les comédiennes n'eussent retenu Inézilla à souper; et comme les nuits étaient déjà longues, elles la prièrent de raconter quelques-unes de ces jolies nouvelles qu'elle savait. Inézilla ne se fit pas prier long-temps; elle commença en ces termes :

CHAPITRE VI.

La paysanne de Frascati.

NOUVELLE.

« Un berger de Frascati était, une nuit, fort alerte, de peur que le loup ne lui enlevât quelques brebis, lorsqu'il entendit la voix d'une personne qui se plaignait : il y accourut d'abord, et il trouva une femme bien faite en apparence, qui venait d'accoucher d'une petite fille, sans autre secours que celui de sa douleur et de ses plaintes. Mafée (c'est le nom du berger) prit l'enfant entre ses bras, et consola la mère par ses discours, et encore plus par son action. La dame avait jeté les yeux sur lui; et voyant qu'il avait déjà enveloppé l'enfant dans son manteau, remercia le Ciel de lui avoir envoyé ce secours si à propos. La présence du berger lui donna du courage, et s'étant relevée avec beaucoup de peine, elle le pria de lui donner la main jusqu'à une maison

qui était à l'entrée de Frascati ; et en marchant, elle lui parla à peu près en ces termes ;

« Mes parents, qui ont du bien et de la qualité, me destinèrent à être religieuse presque aussitôt que je fus née : ils prirent beaucoup de soin à m'élever dans cet esprit. Cependant, lorsque j'eus un peu de raison, je sentis une aversion secrète pour le couvent ; et quelque effort que j'aie fait depuis pour accommoder ma volonté à celle de mes parents, il m'a été impossible d'en venir à bout. Mon père fait son séjour à Rome, quoiqu'il ait la meilleure partie de son bien à Tolentin. Il me déclara, il y a près d'un an, que je me préparasse à entrer dans un couvent, ce qui me donna d'autant plus de chagrin, que j'aimais déjà un cavalier de Bologne, qui était logé vis-à-vis de notre maison. Je le voyais tous les jours, de mes fenêtres, dans sa chambre, et je le recevais toutes les nuits dans la mienne. La crainte que j'avais d'être religieuse, et la passion que ce cavalier avait pour moi, m'avaient déterminée à le souffrir, après qu'il m'eut donné des assurances qu'il m'épouserait. Son père voulait le marier à une fille de ses parentes pour qui il avait de l'aversion. Quoiqu'il fût venu à Rome sur le prétexte d'en demander la dispense, il l'amusait toujours par des remises, en feignant qu'il trouvait de grandes difficultés à l'expédition de son affaire.

« Nous nous aimions tendrement, et nous nous en donnions tous les jours des marques réciproques, lorsque mon père, ne voulant plus différer à me mettre en religion, résolut de me mener à Tolentin, pour prendre congé de ma grand'mère qui y demeurait. Le père de mon mari arriva en ce temps-là à Rome, pour demander lui-même la dispense et presser le départ de son fils, ce qui rompit toutes nos mesures. Il n'osa jamais m'enlever, de peur d'irriter son père ; et de mon côté je craignais si fort l'humeur sévère du mien, que je ne le pressai point de le faire. Quelques marques de grossesse que je sentais m'affligèrent plus que tout le reste ; je pleurai, je me plaignis de mes malheurs, et je crois que je me serais percé le cœur d'un poignard si j'avais pu le faire sans hasarder la vie de mon époux et le fruit de mon amour. J'obligeai mon père à différer son voyage, en feignant que j'étais malade, et je fis confidence de l'état où j'étais à un médecin qui me visitait, afin qu'il m'aidât à tromper mes parents. Cet artifice me réussit assez longtemps ; mais enfin mon père, jugeant de ma santé par mon visage, qui était assez bon, se détermina à partir, et je n'eus

que le temps d'écrire un billet à mon époux; j'eus même beaucoup de peine à le rendre lisible, parce que mes larmes en effaçaient tous les caractères; je lui représentais l'humeur terrible de mon père, ma grossesse, qui était si avancée que je ne pouvais plus la cacher qu'avec des soins infinis, et les malheurs où je prévoyais que je serais exposée si je venais à accoucher pendant le voyage, comme il y avait grande apparence.

« Nous partîmes de Rome hier l'après-dîner, et mon père ayant voulu voir Frascati en passant, nous y sommes venus coucher. Après que tout le monde fut retiré, je sentis des douleurs fort violentes ; le chagrin où j'étais me fit souhaiter plusieurs fois la mort ; mes douleurs augmentèrent ; et j'eus tant de frayeur d'être surprise par mon père en accouchant, que j'en sentis moins la violence de mon mal. Ayant obligé une fille qui me servait, et à qui je ne cachais rien, de se mettre au lit à ma place, afin que, si mon père s'éveillait, il ne s'aperçût point de mon absence, je sortis seule, animée de ma crainte, et sans savoir où j'allais, ne songeant qu'à m'éloigner de la maison où était mon père. Enfin, pressée de mes douleurs, je m'arrêtai où vous m'avez trouvée, et j'espère que, par votre moyen, je sauverai ce cher enfant que vous avez si charitablement secouru, et que je pourrai me rendre dans le lieu d'où je suis sortie sans que personne s'aperçoive de ce qui m'est arrivé. »

« Mafée était presque aussi sensible à ce discours que celle qui parlait, car les malheurs touchent tout le monde ; mais les malheurs d'une femme, et surtout d'une femme de qualité, qui augmente par ses larmes la compassion qu'on a déjà, attendriraient l'homme du monde le plus dur.

« La dame, après lui avoir demandé son nom et le lieu de sa demeure, lui donna une bourse où il y avait quelque argent, et le conjura d'avoir soin de cette petite fille, l'assurant qu'elle en avertirait son mari, afin qu'il lui donnât des marques de sa reconnaissance et de sa libéralité. Mafée lui promit tout ce qu'elle souhaita, et il se retira après l'avoir vue rentrer dans la maison d'où elle était sortie. Il rêvait en chemin à cette aventure extraordinaire, admirant particulièrement le courage de la dame. Peut-être le bon paysan ne savait-il pas qu'une femme est capable de tout entreprendre pour cacher ses faiblesses, aussi bien que pour satisfaire ses passions.

« Après que Mafée fut arrivé chez lui, sa femme s'imagina que cette enfant était le fruit de ses amours avec quelque

bergère du voisinage, et lui fit tous les reproches que sa jalousie lui inspira. Mafée aurait eu peine à s'en justifier, si l'argent qui était dans la bourse que la dame lui avait donnée n'eût confirmé son discours : il apaisa donc sa femme, et ils portèrent ensemble la petite fille chez une autre bergère, qui était accouchée depuis peu d'un enfant mort. Mafée reçut peu de temps après des lettres du cavalier qui se disait père de la petite fille qu'on lui avait remise en main, qui lui mandait qu'étant contraint de sortir d'Italie il avait chargé un de ses amis de pourvoir, en son absence, aux besoins de son cher enfant. En effet, cet ami s'en acquitta si libéralement, que Mafée se trouva en fort peu d'années en état de mener une vie commode, qui lui parut d'autant plus douce qu'il avait toujours vécu dans la nécessité. Cependant la mère de Julie (c'est ainsi qu'ils nommèrent la petite fille) eut beaucoup à souffrir de l'injustice de ses parents, qui la forcèrent à entrer dans un couvent, où elle passa plusieurs années dans l'espérance de revoir son amant, qu'elle nommait déjà son mari, et qui s'était battu contre un prince d'une maison souveraine, ce qui l'avait obligé à s'éloigner de son pays.

« Julie, que Mafée élevait dans l'ignorance de sa condition, devint grande ; sa beauté et son humeur enjouée la faisaient aimer de tous ceux qui la connaissaient. Plusieurs paysans des environs cherchèrent à lui plaire, et il y en eut même qui la demandèrent en mariage. Mais Julie, qui avait le cœur haut, ne faisait pas grand cas de leurs soins, et se plaignait quelquefois de la bassesse de sa condition, disant qu'elle aurait bien aimé à vivre avec les gens de qualité.

« Un cavalier génois, de l'illustre maison de Fiesqui, étant un jour allé de Rome à Frascati pour y voir les cascades, remarqua par hasard cette jeune paysanne à la porte de Mafée : il la trouva si charmante, qu'il en eut tout le jour l'idée remplie. Il s'en retourna le soir à Rome, quoiqu'il eût une répugnance secrète à s'éloigner de Frascati ; il avait toujours l'aimable paysanne dans l'esprit ; et le lendemain il alla une seconde fois à Frascati, feignant d'y avoir oublié une montre fort riche. Il fut assez heureux pour trouver encore la paysanne, qui lui parut plus aimable que la première fois ; et il remarqua que, dans la simplicité de ses habits elle avait un air noble, que les autres paysannes n'ont pas d'ordinaire. Il voulut lui parler, mais il n'en eut jamais la hardiesse, craignant toujours de lui déplaire. Il demeura si charmé et de la beauté et des manières de Julie, qu'il lui fut impossible de se résoudre à retourner à Rome.

« Il n'aurait pas balancé à faire quelque séjour à Frascati pour avoir occasion de lui parler ; mais il craignait de n'être pas écouté favorablement, et il prévoyait qu'il lui serait difficile de lui parler souvent sans que cela fît de l'éclat. Il coucha à Frascati, songeant toujours aux moyens de rendre sensible à sa passion l'aimable paysanne ; il lui passa mille choses par la tête pour y réussir. Enfin, après plusieurs irrésolutions, il se détermina à s'habiller en paysan, et à demeurer à Frascati.

« Le lendemain, il se promenait seul dans une vigne ou jardin, rêvant à l'exécution de son dessein, lorsqu'il aperçut un jardinier qui taillait des arbres : il s'approcha de lui, et après lui avoir fait plusieurs demandes, trouvant qu'il avait assez d'esprit et qu'il répondait fort juste, il entra en conversation avec lui, et il avoua qu'il était engagé dans une grande affaire où il s'agissait de sa vie et de sa fortune, et qu'il lui importait de se cacher quelque temps, afin de se dérober aux poursuites de ses ennemis. Le jardinier, qui jugeait bien à la mine et aux habits de Fiesqui qu'il était homme de qualité, compatissant à son malheur, lui offrit de le conduire, par des chemins détournés, dans un fort qui appartenait au duc Sforca, où il lui promit qu'il serait en sûreté. Le cavalier le remercia, et il lui dit qu'il aimerait bien mieux s'habiller en paysan, et demeurer à Frascati, s'il voulait lui donner une retraite dans sa maison, et l'avouer pour son parent. Le jardinier en fit d'abord quelque difficulté, craignant de s'embarquer dans quelque mauvaise affaire ; mais les libéralités du cavalier et les grandes espérances qu'il lui donna le déterminèrent à lui accorder ce qu'il souhaitait : il lui promit même de le faire passer pour son fils, parce qu'il en avait un à peu près de son âge, qui était allé depuis neuf ou dix ans en pèlerinage à Saint-Jacques, d'où il n'était jamais revenu. Le cavalier, satisfait de cette promesse, s'en retourna le lendemain à Rome, où il disposa toutes choses pour son voyage, et ayant pris les précautions nécessaires pour paraître hâlé, comme le sont d'ordinaire ceux qui reviennent de voyage, il dit à ses amis qu'il était obligé de retourner à Gênes pour une affaire pressée, et s'en alla à Frascati avec un habit convenable à ce qu'il voulait paraître. Son faux père le reçut avec des témoignages de joie qui trompèrent tout le monde ; et tous ceux de sa maison, à l'exemple du maître, le reconnurent, ou crurent le reconnaître pour le fils du logis.

« Les parents et les amis du père accoururent chez lui pour

le féliciter du retour du Carlin (c'est ainsi que se nommait son fils). Il fit bientôt connaissance avec les plus considérables de Frascati, qui écoutaient avec plaisir le récit fabuleux des aventures qui lui étaient arrivées pendant son prétendu voyage de Saint-Jacques; il visita les amis de son père, et Mafée plus souvent que les autres, ce qui lui donna occasion d'admirer l'aimable Julie, qui le reçut fort obligeamment.

« Enfin, sans m'embarquer dans un détail qui peut-être serait ennuyeux, Julie s'aperçut en peu de temps que Carlin l'aimait passionnément; et comme il se distinguait des autres jeunes hommes de sa condition, Julie, qui avait le cœur fort haut, ne fut pas fâchée d'avoir donné de l'amour au seul paysan du village qu'elle trouvait raisonnable, et qui n'avait rien de commun que ses habits. Mafée, voyant que Carlin était fort assidu auprès de Julie, et qu'elle n'était pas fâchée des soins qu'il lui rendait, craignit que Julie, trompée par l'égalité de leurs conditions, n'eût trop de complaisance pour lui, ce qui l'obligea à lui déclarer le secret de sa naissance, en lui faisant voir des lettres de ses parents, qui lui recommandaient d'en avoir un soin extrême, et qui l'assuraient que dans peu de temps ils la retireraient de chez lui. Mafée la pria ensuite de se souvenir de sa qualité, et de songer qu'elle se trouverait au premier jour dans une grande ville, honorée et peut-être recherchée de plus considérables cavaliers; et qu'ainsi elle prît garde de ne point souffrir des libertés à Carlin, ni à d'autres jeunes gens de Frascati, de peur qu'elle n'en eût honte quelque jour. Julie témoigna beaucoup de surprise du discours de Mafée, quoiqu'elle n'eût point de peine à le croire, se sentant une grandeur d'âme que la fille d'un paysan n'aurait pas eue; et comme elle avait toujours eu une inclination secrète de vivre parmi les personnes de condition, elle fut ravie de ce que Mafée lui avait appris : mais aussitôt qu'elle fit réflexion aux discours passionnés que Carlin lui avait tenus, elle fut presque fâchée de sa qualité, ayant peine à se priver de voir un jeune homme pour qui elle avait beaucoup d'inclination. Jugeant néanmoins qu'il était indigne d'une personne de sa qualité d'aimer un homme d'une naissance si obscure, elle résolut de ne le plus voir; ce ne fut pas sans se faire une violence extrême.

« Carlin, s'apercevant de ce changement, faillit à mourir de douleur et de désespoir; il chercha avec tant de soin l'occasion de lui parler, qu'enfin il la trouva : il se plaignit

à Julie de ses rigueurs, d'une manière si tendre et si passionnée, qu'elle convint presque de son injustice, sans pouvoir lui en donner aucune raison; et, malgré sa gloire, il lui échappa des sentiments de compassion pour le malheureux Carlin, qu'elle trouvait plus aimable (par un caprice dont on ne saurait donner la raison) depuis que l'inégalité de leur condition le lui faisait regarder comme un homme qui ne pouvait jamais la posséder. Carlin, qui avait quelque expérience en amour, ne sachant à quoi attribuer la tiédeur de sa maîtresse, résolut de lui donner de la jalousie, et feignit d'aimer une jeune bergère du voisinage, qu'un jeune paysan était à la veille d'épouser. Julie ne fut pas longtemps sans s'en apercevoir, et quoiqu'elle tâchât de se déguiser à elle-même les sentiments qu'elle avait pour Carlin, elle ne put s'empêcher de quereller la bergère, et de la menacer même d'en avertir son amant. Je ne sais pas si elle le fit, mais deux jours après, le paysan, qui devait épouser cette rivale, attaqua Carlin en sortant de l'église, et le fit avec tant d'avantage, qu'il en aurait été maltraité sans le secours que d'autres paysans lui donnèrent. Julie, qui s'y rencontra par hasard, eut un soin extrême de s'informer si Carlin n'était point blessé : il en prit occasion de la remercier, et d'avoir un éclaircissement avec elle. Elle le traita d'ingrat, et lui reprocha une inconstance qui lui attirait de si mauvaises affaires. Il se justifia avec tant d'éloquence, et il lui parut si amoureux, qu'elle eut du chagrin d'avoir été désabusée, puisque aussi bien sa qualité l'empêchait de répondre à la passion de Carlin. Tous les jours elle prenait la résolution de ne lui plus parler, et même d'éviter sa rencontre; mais aussitôt qu'elle était une journée sans le voir, elle oubliait et sa résolution et sa qualité, et cherchait quelque prétexte pour aller dans les lieux où elle jugeait qu'il pourrait être.

« Julie était continuellement partagée entre l'amour et la gloire, lorsqu'une dame bien faite, accompagnée d'un cavalier de bonne mine, arriva chez la Mafée dans un équipage proportionné à leur qualité. Elle se fit connaître à ce bon paysan pour la mère de Julie; et ayant témoigné beaucoup d'empressement de voir sa chère fille, on la fit appeler, et sa mère l'embrassa avec des marques d'une grande tendresse, quoique Julie eût quelque répugnance à le lui permettre. Sa mère ayant versé quelques larmes par la joie de voir Julie, ou peut-être par le souvenir de ses malheurs passés, apprit à Mafée qu'ils avaient eu de grands obstacles dans leur ma-

riage; que, néanmoins, s'étant toujours aimés avec fidélité, ils étaient venus à bout de leurs desseins avec une longue patience, et qu'il ne manquerait plus rien à leur bonheur lorsqu'ils auraient auprès d'eux leur chère enfant; ils lui firent ensuite un présent considérable, et emmenèrent avec eux Julie, sans lui donner presque le temps de prendre congé de ceux qui l'avaient élevée. Elle ne laissa pas de recommander à Mafée, à son départ, d'apprendre à Carlin tout ce qui s'était passé, et de lui dire de l'aller voir à Rome. Mafée le lui promit et ne tint pas parole, ne voulant pas donner cette vanité au jeune paysan, et s'imaginant que Julie ne songerait plus à lui quand elle serait arrivée à Rome. Ses parents eurent un soin extrême de la divertir, et de la mener partout où ils allaient, afin de l'accoutumer insensiblement à la bonne compagnie. Mais leurs soins étaient inutiles, Julie s'ennuyait partout : les conversations les plus agréables lui paraissaient fades, parce qu'elle n'y trouvait pas Carlin, qui, de son côté, n'était pas plus tranquille depuis le départ de Julie, n'ayant pu jamais découvrir ce qu'elle était devenue.

« Mafée, craignant que d'autres paysans de la connaissance de Julie n'allassent l'importuner à Rome, lorsqu'ils seraient informés de sa condition, avait pris soin de le cacher à tout le monde, et s'était contenté de dire qu'il l'avait mise auprès d'une dame de qualité. Après que l'amoureux Carlin se fut inutilement tourmenté pour en découvrir davantage, il résolut de retourner à Rome, puisque Julie, qui l'arrêtait à Frascati, n'y était plus; il se plaignait de son malheur, et ne comprenant pas pourquoi elle était partie sans lui donner de ses nouvelles, il jugea qu'il pourrait la rencontrer peut-être à Rome, et cette espérance l'empêcha de s'abandonner à tous les mouvements de son désespoir.

« Mafée cependant alla voir Julie : elle le questionna de ce qu'il n'avait pas amené Carlin avec lui. Mafée, pour s'excuser, l'assura qu'il l'avait prié de l'accompagner; mais qu'il était si occupé auprès d'une jeune paysanne, qu'il ne la perdait presque point de vue. Julie, ne pouvant cacher le chagrin que ces tristes nouvelles lui causaient, se retira dans sa chambre, sur d'autres prétextes, et fit mille réflexions désagréables, qui furent suivies d'un torrent de pleurs. Carlin, qui avait déjà repris le nom et l'habillement de Fiesqui, tâchait inutilement d'apprendre des nouvelles de sa chère Julie, lorsqu'un jour, en sortant d'une église, il aperçut, dans une rue détournée, deux hommes qui en pressaient un autre

avec beaucoup d'avantage : il voulut d'abord les séparer; mais ceux qui avaient attaqué le menacèrent de le charger lui-même s'il se mêlait de leur querelle, ce qui obligea Fiesqui à les prévenir, en défendant celui qui était seul : il le fit avec tant de valeur, qu'un moment après celui qui avait fait cette réponse tomba mort à ses pieds. La crainte d'être surpris par la justice les obligea tous à se retirer. Fiesqui songeait à chercher un asile dans quelque maison religieuse, lorsqu'un homme de livrée, qui avait vu son combat, lui ouvrit une fausse porte, et l'assura que, s'il y voulait entrer, il y serait en sûreté. Fiesqui ne refusa pas son offre, et cet homme le mena, par un escalier dérobé, dans une chambre assez propre; il l'assura qu'il y pouvait demeurer tranquillement. Fiesqui résolut d'y attendre jusqu'à la nuit, songeant déjà à s'en retourner à Gênes pour éviter les poursuites de la justice; mais, faisant réflexion qu'il allait s'éloigner d'une ville où il espérait toujours de trouver sa Julie, son amour l'empêcha de prendre aucune résolution.

« Il était dans ces inquiétudes, lorsqu'il entendit une personne qui se plaignait, dans une chambre qui n'était séparée de la sienne que par une porte qu'une tapisserie cachait : il leva doucement la tapisserie, et remarqua que c'était la voix d'une femme, qui se plaignait de quelque chagrin amoureux. Sa curiosité, et la compassion que ses propres sentiments lui donnaient pour les malheurs des autres, l'engagèrent à écouter avec attention : il crut d'abord entendre une voix qui ne lui était pas inconnue : il jugeait même qu'elle ressemblait à celle de sa maîtresse. Julie s'étant aperçue qu'on faisait quelque bruit dans cette autre chambre, s'arrêta un peu. Fiesqui crut que son amour l'avait abusé, lorsqu'il s'était imaginé entendre la voix de Julie; mais un moment après, elle continua ses plaintes et nomma plusieurs fois l'infidèle Carlin. Jamais homme n'a été plus agréablement surpris que Fiesqui le fut en cette occasion, surtout lorsqu'il reconnut distinctement la voix de sa maîtresse.

« Le nom d'infidèle qu'elle lui donnait lui fit d'abord de la peine; néanmoins, étant bien assuré qu'il ne l'avait jamais mérité, il espéra qu'il s'en justifierait bientôt. Jugeant qu'elle était auprès d'une femme de qualité, comme Mafée le lui avait dit, et qu'elle se retirait quelquefois en particulier pour rêver en liberté, il se fit un plaisir de penser qu'il la retirerait de cette condition obscure, et qu'il lui donnerait, en l'épousant, des preuves de la passion et de l'estime qu'il

avait pour elle. Son impatience ne lui permit pas de différer long-temps à voir sa chère maîtresse. Il frappa donc à la porte ; et Julie qui savait que sa mère, en revenant d'un parterre, montait quelquefois par un escalier dérobé, et passait au travers de ces chambres pour s'épargner la peine de faire un plus grand tour, ouvrit la porte et trouva son amant, et non pas sa mère. Elle fut si frappée d'un objet si cher et si peu attendu, qu'elle demeura quelque temps interdite. Ils se regardaient tous les deux sans se parler, et ils furent également surpris l'un et l'autre de se voir dans des habillements si différents de ceux qu'ils avaient coutume de porter à Frascati.

«Mais Julie jugea d'abord que Carlin, plein d'ambition, ayant été informé de sa qualité, s'était déguisé sous cet habit de cavalier pour lui plaire davantage. Elle lui fit des plaintes de ce déguisement, et l'assura qu'elle faisait fort peu de cas de ces fausses apparences, ajoutant qu'elle aimait mieux le voir fidèle avec son habillement ordinaire, que perfide et inconstant sous un habit si peu conforme à sa condition, et qu'ainsi il n'avait qu'à s'en retourner et tâcher de plaire à cette paysanne qui était si fort à son gré ; qu'elle voulait néanmoins l'avertir que l'inégalité de leurs conditions avait moins contribué à la déterminer à cette résolution, que son inconstance et le peu de cas qu'il avait fait d'elle, lorsque Mafée lui avait dit, de sa part, de l'aller voir. Elle se faisait tant de violence, et son cœur avait si peu de part à ce discours, que ses larmes la trahirent et l'empêchèrent de continuer.

«L'amoureux Fiesqui, attendri par les pleurs de sa maîtresse et accablé par l'injustice de ses reproches, l'assura que Mafée ne lui avait jamais parlé, et que le seul hasard lui avait procuré le bonheur de la rencontrer. Il lui apprit ensuite son nom, sa qualité, et la manière dont il s'était déguisé en paysan pour lui plaire, lui peignant les cruelles inquiétudes où il avait été depuis son départ de Frascati. Julie, surprise et ravie d'apprendre des choses si agréables à son amour, l'informa de sa naissance et des raisons qui avaient obligé ses parents à la faire élever, à Frascati, dans l'ignorance de sa véritable condition. Sa joie et son amour ne lui permettant pas de lui tenir de longs discours, elle se contenta de lui dire que, puisqu'elle l'avait aimé paysan, il devait bien juger que la connaissance qu'elle avait de sa qualité ne diminuerait pas son amour. «Et afin que vous n'attribuiez pas, continua-t-elle, à votre condition les bons

traitements que vous recevez de moi, je veux bien vous montrer une lettre que j'avais écrite, pour vous l'envoyer par Mafée. » Ayant tiré en même temps cette lettre de sa poche, elle la lui présenta, et il y lut ces paroles :

« Si en changeant d'habillement on pouvait changer d'in-« clination, je ne serais pas exposée aujourd'hui à vous faire « des reproches et de votre ingratitude, et du peu de soin « que vous avez eu de me venir voir avec Mafée. Il vous in-« formera de ma qualité et du lieu de ma demeure. Soyez « cependant persuadé que l'inégalité de nos conditions ne « m'empêchera jamais d'avoir pour vous les mêmes senti-« ments, puisque je sens bien qu'il me sera plus aisé de re-« noncer aux avantages de ma naissance, que de me défaire « de la forte passion que j'ai pour vous. »

« Après que Fiesqui eut lu cette lettre, il se jeta aux pieds de sa maîtresse, et ils se donnèrent des assurances réciproques de s'aimer toute leur vie. Ils prirent des mesures pour pouvoir se marier avec l'agrément de leurs parents. Fiesqui, ne voulant pas exposer Julie, qu'il regardait déjà comme sa femme, aux jugements qu'on aurait faits d'elle, si quelqu'un les avait surpris ensemble, se retira aussitôt qu'il fut nuit, après lui avoir promis de la faire demander en mariage le jour suivant. Julie demeura si satisfaite de la conversation de son amant, et elle eut tant de joie d'avoir reconnu qu'il lui avait toujours été fidèle, qu'elle ne fut presque point sensible à ce qu'elle venait d'apprendre de sa qualité. Son amour et son impatience lui donnaient des distractions et des inquiétudes dont ses parents s'aperçurent. Ils la pressèrent de les informer du sujet de son chagrin, et se servirent de toutes les caresses dont ils purent s'aviser, pour l'obliger à ne rien cacher. Alors elle leur apprit le détail de toute cette histoire, et les conjura de ne point s'opposer à son bonheur. Comme ils savaient, par leur propre expérience, que rien n'est capable de désunir deux cœurs qui s'aiment parfaitement, ils lui promirent que, si son amant était de la maison de Fiesqui, comme il le disait, ils seraient ravis de le recevoir pour leur gendre. Un prélat génois, qui était oncle de Fiesqui, alla ce même jour, à sa prière, visiter les parents de Julie, et la demanda pour son neveu. Sa proposition fut agréablement reçue ; ils furent mariés peu de temps après, et Julie, n'ayant plus d'inquiétude, soutint fort bien sa qualité, sans qu'on remarquât jamais, dans ses discours ni dans ses manières, qu'elle eût été élevée chez un paysan de Frascati.

CHAPITRE VII,

Qui traite d'une nouvelle matière.

La troupe comique continuait à représenter trois fois la semaine dans la ville du Mans; l'auditoire était toujours assez nombreux, parce qu'il y allait de temps en temps de la noblesse de la campagne.

Les comédiens, animés par le profit, tâchaient de se surpasser. Mademoiselle de la Caverne, qui avait vieilli dans le métier, et qui était comme le chef de meute de la troupe, faisait parfaitement bien son rôle. Destin parlait si naturellement et de si bonne grâce, qu'on ne s'ennuyait jamais de l'entendre, quoique ses rôles fussent toujours les plus longs. Léandre donnait de grandes espérances d'être un jour un parfait acteur. La Rancune s'acquittait de ses personnages avec tant d'adresse, qu'il faisait rire tout le monde aussitôt qu'il paraissait. L'Olive était le meilleur valet de comédie qui fût jamais monté sur le théâtre, parce que Poisson n'y avait point encore paru. Angélique était belle et jeune, ce qui contribuait beaucoup à réparer son défaut de mémoire, car elle oubliait quelquefois le quart de ses rôles. Mais aussitôt que mademoiselle de l'Étoile commençait à paraître, on était un demi-quart d'heure sans rien entendre, à cause du murmure qui s'élevait dans le parterre, par l'admiration qu'elle donnait. Elle avait la taille fine, un air noble, et une grâce merveilleuse à réciter : elle n'achevait jamais trois ou quatre vers, une période, que tout l'auditoire ne se récriât pour lui applaudir, et elle était obligée de faire une longue pause, avant qu'on lui donnât audience pour continuer; ce qui faisait enrager le moucheur de chandelles, parce qu'il avait traité avec la troupe pour leur en fournir. Il n'y avait pas un godelureau provincial qui ne fût ravi de donner sa pièce de trente sous pour être sur le théâtre, afin d'avoir occasion de considérer de près la charmante l'Étoile qui y brillait. Elle avait un grand nombre d'amants déclarés, sans compter ceux qui n'avaient pas eu la hardiesse de se déclarer. La quantité d'impertinences qu'elle entendait dire à ces provinciaux, lui donnait matière d'en faire le soir de bons contes à Destin; et le plaisir qu'elle avait à l'en divertir contribuait beaucoup à lui rendre leurs sottises moins ennuyeuses. Parmi tous ces discoureurs de rien, il y avait un

gentilhomme du Perche, que la bonne compagnie et les comédiens avaient attiré au Mans pour y passer quelques jours. Ce noble de campagne, qui se nommait la Guyardière, était des plus accommodés de son voisinage, et aurait pu passer pour un homme riche dans une province, s'il n'eût incommodé ses affaires par un trop long séjour à Paris, et par un voyage qu'il lui prit envie de faire en Italie, quoiqu'il ne passât point Marseille, parce que la mer lui ayant fait peur, il s'en retourna. Il se piquait de bel esprit, je n'ai pas bien su sur quel fondement: n'importe, il n'est pas le seul qui s'attribue injustement cette qualité. Un Manceau qui est entré dans ma chambre dans le temps que j'écrivais ceci, m'a appris que la Guyardière se piquait de bel esprit, parce qu'il avait logé à Paris dans une auberge où il y avait un auteur qui lui lisait ses ouvrages avant que de les faire imprimer. Peut-être ne trouvait-il point d'autre homme qui eût la complaisance de les écouter, comme pareille chose m'est arrivée à moi, indigne, avec des gens que je pourrais bien nommer; mais finissons la digression, et revenons à la Guyardière.

Il trouva la l'Étoile fort à son gré, dès la première fois qu'il la vit; mais après qu'il l'eut vue représenter deux ou trois fois, il en devint passionnément amoureux, et commença à s'ennuyer partout où elle n'était pas. Ses assiduités lui firent remarquer qu'elle avait beaucoup de complaisance pour Destin, qui se disait son frère, ce qui l'engagea à faire amitié avec lui, espérant que le commerce du frère lui donnerait occasion de voir souvent sa sœur. Il ne se trompa point, elle le distingua de ses autres adorateurs, et le traita assez bien, parce qu'elle s'aperçut que Destin en faisait quelque cas. Dans les commencements, ce noble campagnard avait prétendu en faire une maîtresse; mais la l'Étoile vivait si honnêtement, et donnait si peu occasion de lui tenir des discours libres, que la Guyardière n'eut jamais la hardiesse de lui parler de son amour. Après qu'il eut donné plusieurs bons repas à Destin (car toute l'amitié d'un provincial ne va qu'à donner à dîner ou à souper), il crut qu'il était assez son ami pour ne lui rien cacher et il lui apprit enfin les sentiments qu'il avait pour sa sœur.

Destin, qui ne s'était pas attendu à une pareille confidence, se trouva d'abord assez embarrassé, et lui répondit bien sérieusement qu'il pouvait le lui dire à elle-même. La Guyardière fut déconcerté par une réponse si sèche, et se repentit de lui avoir abandonné son secret. Destin, s'étant un peu remis de la surprise qu'un aveu si sincère lui avait

causée, et ne voulant pas exposer la pudeur de sa maîtresse à cette déclaration, résolut de la réjouir en lui apprenant cette confidence, et il dit à la Guyardière, après lui avoir serré la main, que, puisqu'il lui avait fait l'honneur de lui confier ses sentiments, il pouvait s'assurer qu'il les apprendrait à sa sœur.

CHAPITRE VIII.

Comment la Guyardière tomba dans un égout.

Tous les amants se flattent d'ordinaire; mais un provincial, orgueilleux de son bien et prévenu de son mérite, se flatte toujours plus qu'un autre homme. La Guyardière crut avoir mis le comédien dans ses intérêts; et afin de l'engager davantage à les appuyer, il le pria à souper pour le lendemain. Destin étant allé chez sa maîtresse, lui apprit qu'elle avait un nouvel amant. Ce discours l'ayant fait rougir : « Ce n'est pas ce qui vous doit le plus surprendre, continua Destin; les circonstances de cette passion vous étonneront autant que la passion même, puisque cet amant, après avoir lié commerce avec moi sur d'autres prétextes, s'est enfin avisé de me choisir pour son confident, et je me suis chargé de vous en parler; voyez avec quelle fidélité je m'en acquitte. » La l'Étoile, qui n'avait pas accoutumé de l'entendre railler sur ce sujet, appréhenda qu'il n'eût quelque chagrin dans la tête, et se plaignit à lui de ce qu'elle était toujours exposée à toutes les impertinences des provinciaux, le priant de lui donner quelque expédient pour se délivrer de leurs fatigants discours.

Destin lui fit connaître qu'il était fort difficile de l'éviter, pendant qu'ils seraient obligés l'un et l'autre à faire la comédie, lui conseillant de s'en divertir, et de ne point s'en embarrasser. Ils parlèrent ensuite de la passion de la Guyardière, et demeurèrent d'accord qu'il était le plus présomptueux campagnard de tout le pays. Léandre et Angélique étant entrés en ce temps-là, ils leurs firent part de leur conversation, et ils résolurent tous de tirer matière de divertissement de la passion de la Guyardière. La l'Étoile donna parole à Destin de l'écouter. Angélique, voyant qu'elle s'y engageait avec quelque répugnance, s'offrit à feindre qu'elle l'aimait, et Léandre promit de faire semblant

qu'il lui avait donné de la jalousie; il n'en fallait pas tant pour persuader un homme aussi vain que la Guyardière. Destin lui rendit compte de sa négociation, et l'avertit même qu'il avait remarqué que mademoiselle Angélique prenait quelque intérêt à sa personne. Il répondit, fort obligeamment, qu'elle n'y perdrait que sa peine, rien au monde n'étant capable de lui faire changer les sentiments qu'il avait pour mademoiselle de l'Étoile. Peu de temps après, il alla voir les comédiennes; il trouva qu'elles sortaient pour aller à la messe, et s'étant approché d'elles pour leur donner la main, l'accueil obligeant qu'elles lui firent l'engagea à y répondre par plusieurs révérences fort profondes. Il était si occupé de son amour, qu'il ne se souvint pas d'un égout qui était derrière lui, et y tomba en retirant le pied pour mesurer une révérence. « Ah ! monsieur, prenez garde à vous, » s'écria Angélique, après qu'il fut tombé. Deux ou trois hommes qui y coururent, l'aidèrent à se retirer de là : il était si couvert de boue, qu'il leur fut impossible de connaître s'il était blessé : il ne s'en plaignait point; mais on remarqua qu'il avait un regret extrême d'avoir gâté une garniture couleur de feu et blanc qu'il avait mise ce jour-là, et dont il avait prétendu se parer long-temps; il sortait des exhalaisons si désagréables de ses habits, que les dames furent obligées de s'enfuir en se bouchant le nez. On le conduisit chez lui, escorté de tous les enfants de la ville; et comme il n'avait point apporté d'autre habit, il fut obligé de se tenir au lit pour faire laver le sien. Pendant qu'il sèchera, nous passerons à un autre chapitre.

CHAPITRE IX.

Ragotin invisible.

Pour entendre ce chapitre, il faut se souvenir que Ferdinando Ferdinandi avait promis à Ragotin, par la médiation de la Rancune, de le faire aimer de mademoiselle de l'Étoile, et que le petit homme, persuadé de l'infaillibilité de son art, lui avait fait présent d'un mulet pour l'engager à le servir dans son amour. La Rancune, par son crédit, avait obtenu des comédiennes qu'elles les aideraient à se divertir de Ragotin, ce qui ne lui fut pas difficile, par le plaisir qu'elles avaient à rire aux dépens du petit homme.

Étant donc retourné chez l'opérateur, il le trouva fort disposé à le servir. Après plusieurs compliments, l'opérateur lui dit qu'il était absolument nécessaire d'avoir une chemise sale de mademoiselle de l'Étoile, et qu'il était très important qu'il la prît lui-même dans sa chambre, afin de s'en mieux assurer; mais qu'après cela son affaire était dans le sac. Cette proposition étonna Ragotin, par la difficulté qu'il prévoyait à prendre cette chemise. L'opérateur, feignant de s'apercevoir de son étonnement: «Que cela ne vous embarrasse pas, monsieur Ragotin, lui dit-il, je vous donnerai du même baume que je donnai au baile de Venise pour se rendre invisible dans le sérail du Grand-Seigneur, et avec cela vous pouvez prendre la chemise, et, s'il était besoin, tous les habits de votre maîtresse en sa présence, sans qu'elle s'en aperçoive.» Ragotin, chatouillé de la vertu du baume, ou peut-être de ce qu'il nommait déjà la l'Étoile sa maîtresse, l'embrassa, le priant de ne plus différer son bonheur. Le fourbe lui donna de je ne sais quelle drogue, et lui dit de s'en frotter le bout du nez, les mains et tout le visage, lorsqu'il voudrait entrer dans la chambre de la l'Étoile, l'assurant qu'après cela il serait invisible. Ragotin, plein de confiance, alla chez la l'Étoile; et ayant suivi exactement tous les ordres du prétendu magicien, il entra dans la chambre de la l'Étoile, qu'il trouva en conversation avec la Caverne et sa fille, que la Rancune avait préparées à cette visite. Le petit homme s'approcha d'elles sans qu'elles fissent semblant de le voir; il eut même le plaisir d'entendre que la l'Étoile disait à ses compagnes que M. Ragotin était le plus agréable petit homme qu'elle eût jamais connu, ajoutant que c'était dommage qu'il ne voulût point travailler pour le théâtre. Ragotin, ravi de la voir dans des sentiments qui lui étaient si avantageux, ne songea plus qu'à prendre la chemise, et s'étant glissé dans la ruelle du lit de la l'Étoile, il y en trouva une qu'elle y avait laissée exprès; il la prit, et l'emporta avec plus de satisfaction que s'il avait conquis la toison d'or; il rencontra en sortant la Rancune et l'Olive qui se promenaient, et ne se souvenant peut-être pas qu'il était invisible, il appela la Rancune, qui se mit à tourner la tête de tous côtés, feignant qu'il ne voyait personne, quoiqu'il entendît une voix qui ne lui était pas inconnue. L'Olive, qui était du secret, dit que cette voix ressemblait à celle de M. Ragotin. Le petit homme s'en prit à rire d'une si grande force, qu'il riait encore lorsqu'il entra dans la chambre de l'opérateur, qu'il faillit d'étouffer à

force d'embrassades, en lui apportant la chemise qu'il lui avait demandée.

CHAPITRE X.

Le malheureux succès de la chemise enchantée.

Ragotin était si satisfait de l'opérateur et de son baume, après la merveilleuse expérience qu'il venait d'en faire, et il avait tant de foi pour tous ses discours, qu'il se serait jeté, sur la parole de l'opérateur, du plus haut clocher du Mans, sans craindre de se blesser ; ainsi ce maître fourbe n'eut pas de peine à lui persuader tout ce qu'il voulut. Il lui dit de se retirer, pour lui donner le loisir d'enchanter la chemise, et qu'il pourrait revenir le soir à dix heures, qui était l'heure à peu près que la l'Étoile avait accoutumé de se coucher d'ordinaire, l'assurant qu'aussitôt qu'il l'aurait touchée du bout de cette chemise, il ne serait plus en son pouvoir de lui rien refuser. Le petit homme s'étant retiré, Ferdinando concerta avec la Rancune tout ce qu'ils avaient à faire ; et après qu'ils furent convenus de toutes choses, la Rancune alla avertir les comédiennes de se trouver dans la chambre de la l'Étoile, où il leur promit de leur donner un divertissement qui les réjouirait. Inézilla fut priée d'en prendre sa part, en reconnaissance du plaisir qu'elle leur avait donné, lorsqu'elle joua le tour du singe à Roquebrune. Jamais journée n'a tant duré à Ragotin que celle-là ; il avait tant d'impatience de voir la plus charmante personne du monde soumise à ses volontés, qu'il se rendit chez l'opérateur long-temps avant l'heure qu'il lui avait marquée. L'opérateur l'assura que tout était prêt, en lui montrant la chemise de la l'Étoile, qu'il avait mouillée dans de l'eau jaunie avec du safran : il en avait seulement trempé les bouts dans l'esprit de vin.

Il fit ensuite un long discours à Ragotin pour lui apprendre comment il fallait s'en servir ; il lui donna encore du baume qui rendait invisible, pour s'en frotter comme la première fois, et lui recommanda sur toutes choses de n'approcher point du feu lorsqu'il serait revêtu de la chemise ; parce que les démons qui l'avaient enchantée, et qui étaient condamnés aux flammes éternelles, n'avaient pas la puissance de se défendre contre le feu. Ce raisonnement était

inutile pour persuader le crédule Ragotin, qui ne l'était déjà que trop. Il assura l'opérateur qu'il suivrait exactement ses ordres, et s'en alla chez la l'Étoile, qui logeait assez près de l'opérateur. Aussitôt qu'il fut arrivé, il mit la chemise mouillée par-dessous son justaucorps, et entra dans la chambre, qui était remplie de monde, avec la même confiance que s'il n'y eût eu personne; il prit un siége au milieu de la compagnie, sans que la conversation en fût interrompue, chacun feignant de ne le point voir, quoique les dames eussent beaucoup de peine de s'empêcher de rire. Il eut un soin extrême de s'éloigner des lumières, de peur d'inconvénient; et comme il était tard, il crut que la compagnie se retirerait bientôt, et remit à user de son charme sur la l'Étoile, jusqu'à ce que tout le monde fût sorti. Mais le diable de la Rancune, qui était caché sous le lit, attacha une bougie allumée au bout d'un bâton, et l'ayant adroitement approchée d'un des bouts de la chemise qui étaient trempés dans l'esprit-de-vin, le feu y prit, et s'étant insensiblement communiqué aux autres endroits qui en avaient été trempés, le malheureux Ragotin en fut tellement étonné, qu'il s'imagina d'être dévoré par toutes les flammes de l'enfer, et cria au secours de toute sa force.

Les dames effrayées, ou feignant de l'être de cet ardent spectacle, s'enfuirent, se tenant les côtés de rire. L'hôte, entendant parler de feu, y accourut armé d'un seau d'eau, qu'il jeta, en tremblant de peur, sur l'enflammé Ragotin. Il descendit ensuite, effrayé de cette vision, et remonta accompagné de ses servantes qui portaient des marmites et des seaux pleins d'eau, et qui criaient de toutes leurs forces. Elles eussent sans doute maltraité Ragotin, si la Caverne n'y fût accourue pour le délivrer de leurs mains, quoique aux dépens de sa réputation; car tous les gens de l'hôtellerie en firent des jugements fort désavantageux. Destin et ses camarades eurent beaucoup de peine à les désabuser. Le pauvre Ragotin, qui avait les sourcils, la barbe et les cheveux brûlés, était si épouvanté, et en même temps si défiguré, qu'il ne fut pas reconnu par l'hôte, ce qui lui fit juger qu'il était encore invisible; et comme il était petit, il se glissa dans la foule et gagna sa maison avec beaucoup de diligence.

Cette aventure fut diversement expliquée par les Manceaux; et Ragotin, sans être désabusé du savoir de l'opérarateur, crut seulement qu'il avait manqué à quelqu'une des choses qu'il lui avait prescrites; mais après la cruelle

expérience qu'il venait de faire, il n'osa plus se servir de magie pour se faire aimer. Nous le laisserons chez lui; et pendant qu'il y fait des réflexions sur ce grand événement, l'auteur songera à ce qu'il doit mettre dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

L'arrivée du doyen de Mont-Fort dans l'hôtellerie, et autres choses dignes d'être lues par ceux qui n'auront rien de mieux à faire.

L'hôtellerie était encore en rumeur, lorsqu'on vit arriver un homme à cheval, qui avait la mine d'un ecclésiastique, accompagné de deux autres qui lui rendaient beaucoup de respect, ce qui fit juger qu'il était leur maître. Aussitôt qu'ils eurent mis pied à terre, l'un d'eux entra dans la cuisine, où l'hôte buvait avec la Rancune et l'Olive, et demanda qu'on lui donnât une chambre pour monsieur le doyen de Mont-Fort. Toutes les meilleures chambres de l'hôtellerie étaient déjà occupées, dont l'hôte parut fort inquiet. La familiarité qu'il avait contractée avec la Rancune, par de fréquentes collations, fit qu'il s'adressa à lui pour le prier de céder sa chambre, pour cette nuit seulement, à monsieur le doyen. La Rancune y consentit, parce qu'il n'osa pas le lui refuser; mais ayant su, de l'un des valets, que le doyen était venu au Mans pour des affaires du chapitre de Mont-Fort, il se repentit d'avoir donné sa chambre, prévoyant que le doyen l'occuperait plusieurs jours. Son esprit, plein d'invention et de malice, lui fournit sur-le-champ les expédients de l'en chasser; il accosta le doyen, qu'il traita d'abbé; et s'étant insinué dans son esprit par cette flatterie et par quelque nouvelle qu'il lui débita, le doyen le pria de lui faire l'honneur de souper avec lui. La Rancune ne s'en défendit qu'autant qu'il le fallait pour se faire presser davantage; le doyen le pressa, et la Rancune consentit enfin à lui tenir compagnie. Alors le doyen appela un de ses valets, qui, si je ne me trompe, se nommait Ambroise; il lui parla quelque temps à l'oreille. Je n'ai pas bien su ce qu'il lui dit; mais la Rancune jugea qu'il lui donnait des ordres pour le souper : les suites justifièrent qu'il avait bien jugé, car on leur servit peu de temps après un fort bon repas. Le doyen soupa avec appétit, et la Rancune en

homme qui mange aux dépens d'un autre. Ils trouvèrent le vin excellent, et en burent en gens qui s'y connaissent. Après qu'ils furent un peu échauffés, la Rancune lui apprit ce qui était arrivé ce jour-là à l'hôtellerie, et conclut qu'assurément il revenait des esprits dans cette maison. Le doyen, qui sans doute n'était pas de la maison de Sorbonne, et qui réglait son opinion sur les sorciers et même sur les esprits, par la peur qu'il en avait, fut effrayé du récit de la Rancune. Ambroise, qui avait déjà ouï parler de cette aventure dans la cuisine, confirma son maître dans sa crainte; et le fourbe la Rancune, s'apercevant de leur crédulité, y ajouta plusieurs circonstances qui leur firent tourner la tête. Leur conversation fut souvent interrompue pour boire. Après qu'ils eurent bu long-temps, Ambroise alla souper avec son camarade qui avait soin des chevaux; et le doyen, qui était fatigué, et qui avait bu plus qu'à l'ordinaire, s'endormit sur sa chaise. La Rancune profita de ce temps pour lui faire la malice que vous verrez, si vous lisez le chapitre qui suit.

CHAPITRE XII.

Frayeur du doyen qui voit enlever son valet en l'air.

La Rancune, qui avait résolu de chasser le doyen de sa chambre, se ressouvint que les comédiens s'y assemblaient d'ordinaire pour y faire leurs répétitions; et comme ils avaient eu besoin de faire l'épreuve de quelque machine, la Rancune s'était avisé, à l'insu de l'hôte, d'enlever une planche de la chambre de l'Olive, qui était au-dessus de la sienne, qu'ils remettaient facilement, sans qu'on pût s'en apercevoir; et en attachant une poulie à une des poutres, ils faisaient l'épreuve de leur machine, quand il était nécessaire. C'est de cette machine que la Rancune résolut de se servir pour chasser le doyen de sa chambre; et ayant préparé toutes choses pour l'exécution de son dessein, il se remit sur sa chaise, feignant de dormir et même de ronfler, à l'exemple du doyen.

Ambroise, étant revenu pour coucher son maître, interrompit leur sommeil. La Rancune fut le dernier à s'éveiller, il demanda mille pardons au doyen; et après l'avoir remercié de sa bonne chère, il lui donna le bonsoir et sortit. Ambroise, qui avait l'imagination remplie des discours qu'il

avait ouï tenir aux autres valets sur les esprits, en parla encore à son maître en le déshabillant, et lui apprit plusieurs extravagances que la peur lui faisait juger véritables. Le doyen, qui naturellement était fort peureux, fit coucher son valet sur un matelas dans sa chambre, et pour plus grande précaution, il lui recommanda d'allumer une lampe qui durât toute la nuit. Ses ordres furent suivis, et ils se couchèrent. La Rancune cependant s'habilla d'un de ses habits de théâtre, dont les comédiens se servent pour représenter le diable; et lorsqu'il jugea que le doyen et son valet dormaient, il s'attacha une corde sous le bras, et se fit descendre par l'Olive dans la chambre du doyen, qu'il voulait prendre sur ses épaules pour le porter au plus haut de la maison; mais il le trouva trop pesant, et il fallut se contenter de lui faire une peur qui fût d'autant plus grande, que la lampe allumée lui faisait voir la figure du diable. Le pauvre homme fut si saisi, qu'il n'osa pas seulement crier; et le faux diable s'étant adressé au valet qu'il trouva plus léger, le chargea sur ses épaules, et ayant fait un signal, l'Olive tira la poulie, et l'enleva en l'air. Jugez de l'étonnement et de la frayeur du doyen, lorsqu'il vit enlever son valet. Ambroise, s'étant éveillé, se mit à crier de toute sa force, et la Rancune fut obligé de le porter sur l'escalier; les cris du valet alarmèrent toute la maison. La Rancune même, après avoir remis adroitement la planche et s'être dépouillé de son habit, accourut dans le lieu d'où venaient les cris, et reconnaissant Ambroise, il alla aussitôt dans la chambre du doyen, qu'il trouva aussi mouillé que si on l'eût tiré de la rivière. La chambre fut en un moment remplie de monde. Le pauvre homme, qui croyait toujours voir le diable, demanda d'abord un confesseur; on crut qu'il se portait mal, et le valet de l'hôtellerie alla réveiller un charitable prêtre du voisinage, qui arriva peu de temps après. Le doyen, ayant repris un peu ses esprits, voulut parler de ce qu'il venait de voir, et tout le monde jugea qu'il rêvait encore; la présence de son valet, qu'on ramena dans sa chambre, le surprit plus que tout le reste, parce qu'il le croyait déjà dans les enfers. Il jura, foi d'ecclésiastique, qu'il avait vu une légion de démons qui enlevaient son valet; il n'osa pas dire qu'ils avaient voulu l'enlever lui-même, craignant peut-être de donner quelque idée désavantageuse de ses mœurs. La Rancune, de son côté, jurait que cela ne pouvait être, et à son exemple tous les gens de l'hôtellerie se disaient les uns aux autres que le doyen avait rêvé ce

qu'il disait. Le valet assura qu'il n'avait rien vu, mais qu'il se souvenait bien d'avoir senti qu'on le portait; et le pauvre doyen faillit à devenir fou par le peu de créance qu'on lui donnait.

Le bon prêtre qui était venu pour le confesser, s'imagina qu'il lui avait pris une frénésie, et espérant le remettre par ses doctes raisonnements, il lui offrit de lui donner une chambre dans sa maison, que le doyen accepta avec plaisir. Le prêtre eut tant de soin de le remettre dans son bons sens, que le doyen, pour se délivrer de ses sermons, fut obligé de demeurer d'accord que cela n'était ni ne pouvait être. Il en eut tant de honte, qu'il repartit le lendemain sans terminer ses affaires qui l'avaient amené; et il a si bien persuadé cette aventure aux habitants de Mont-Fort, qu'ils jurent encore aujourd'hui, sur sa parole, qu'elle est véritable. Cela fit beaucoup de bruit dans le pays du Maine, et l'hôte commença à croire tout de bon qu'il revenait des esprits dans sa maison. La Rancune, le voyant prévenu de cette imagination, l'assura que le seigneur Ferdinando avait des secrets pour toutes choses. Ils le consultèrent, et l'opérateur, qui était averti par la Rancune, alla dans la maison, et après avoir marmotté quelques paroles, lui promit qu'il n'y en reviendrait plus. Il lui tint parole, et l'hôte, en reconnaissance, leur donna plusieurs bons repas.

La réputation de l'opérateur était si établie, et l'esprit d'Inézilla si admiré des comédiennes, qu'elles eurent une extrême curiosité d'apprendre leur histoire, et de savoir comment deux personnes si rares s'étaient mariées ensemble, puisque Inézilla était Espagnole, et que Ferdinando se disait Vénitien. Inézilla fit quelque difficulté pour le satisfaire la première fois qu'elles l'en prièrent; mais ayant eu une conversation secrète avec son mari, peut-être pour concerter ensemble ce qu'il fallait dire et cacher de leurs aventures, elle revint, et témoignant qu'elle ne pouvait rien refuser aux comédiennes, qui l'en priaient avec instance, elle commença ainsi son histoire.

CHAPITRE XIII.

Histoire d'Inézilla.

« Je suis née dans la fameuse ville de Salamanque. Il ne me sera pas si aisé de vous parler de mes parents que du lieu de ma naissance. Je fus élevée jusqu'à l'âge de dix-sept ans chez un médecin que je croyais mon père, et j'avais environ douze ans lorsque je m'aperçus, pour la première fois, qu'il me traitait mieux que ses autres enfants. Mon peu d'expérience m'empêcha d'y faire réflexion, et je me flattai que je devais ces distinctions à ma beauté, parce que j'étais assez jolie, et que les enfants de mon prétendu père étaient fort mal faits. On me parlait incessamment de mes charmes, et bien loin que de pareils discours me déplussent, je prévenais ceux qui ne me le tenaient pas, et j'avais un soin extrême de demander aux personnes qui m'approchaient, s'ils ne me trouvaient pas à leur gré. Le médecin et sa femme, que je regardais comme mes parents, étaient les premiers à se divertir de ma petite vanité. Le peu de soin qu'ils prirent de me corriger, contribua beaucoup à m'entretenir dans la fausse gloire dont j'étais déjà remplie. Je trouvais même fort mauvais que, parmi un si grand nombre de jeunes gens de la première qualité qu'on élevait à Salamanque, et qui me témoignaient de l'admiration pour moi toutes les fois qu'ils me voyaient passer dans les rues, il ne s'en trouvât aucun assez hardi pour me dire qu'il m'aimait. J'avais un plaisir extrême à lire des romans et des nouvelles, et je me sentais si propre à fournir matière à des aventures semblables à celles que je lisais, que cela m'engageait à solliciter ceux qui avaient soin de mon éducation, de me mener souvent dans les églises, bien moins par un principe de dévotion, que par l'envie de me faire voir. J'avais déjà remarqué que les jeunes cavaliers ne manquaient jamais de s'approcher du lieu où je m'étais mise à genoux. L'attention que j'avais à leurs discours, quoique je feignisse de lire un livre de prières, me faisait entendre mille choses qui m'étaient avantageuses, et qui flattaient agréablement ma vanité.

« Je remarquai un jour qu'un cavalier de bonne mine, à qui tous les autres rendaient des respects, avait toujours la vue sur moi : je ne levais jamais les yeux sans rencontrer

les siens ; et comme j'avais plus d'application à le regarder qu'à mes prières, la même chose arriva plusieurs fois. Toute jeune que j'étais, je ne laissai pas de juger que ses regards signifiaient quelque chose. Le cavalier ayant continué à se trouver tous les jours dans les églises où j'allais, je ne doutai pas qu'il ne m'aimât. Vous savez, dit-elle en riant, la disposition que la plupart des femmes ont à le croire aisément. La l'Étoile et Angélique en rougirent et se regardèrent ; je ne sais pas si Inézilla en rougit aussi, car le vermillon qu'elle avait sur le visage empêcha celui qui m'a donné ces mémoires de le remarquer. J'étais, continua-t-elle, fort surprise de ce qu'il ne me parlait pas ; car quoique l'usage de notre nation n'autorise pas de pareilles libertés, je m'imaginais que, s'il était vrai que je lui eusse donné de l'amour, sa passion pouvait lui fournir des expédiens pour me l'apprendre. Sa timidité me donnait du chagrin, et je commençais à craindre que peut-être j'avais mal expliqué ses regards, lorsqu'un jour, l'ayant vu sortir de l'église long-temps avant moi, il me tarda d'en être dehors, voyant qu'il n'y était plus.

« Dès que la messe fut finie, sans attendre qu'il n'y eût plus de foule pour sortir, je me mêlai avec les plus pressés. Vous savez, ou peut-être vous ne savez pas, qu'en Espagne les mères marchent toujours après leurs filles, afin qu'elles puissent avoir toujours la vue sur elles. On sortait de cette église par une porte fort étroite ; et quoique j'eusse vu ma mère, ou du moins celle que je croyais l'être, qui me suivait, je me trouvai dehors sans elle, ce qui me donna d'abord de l'inquiétude ; mais le cavalier dont je vous ai déjà parlé se présenta devant moi, et me confirma, par des discours fort passionnés, tout ce que ses regards m'avaient déjà appris.

« Son compliment me fit un peu rougir, sans pourtant me déconcerter ; et craignant d'être surprise par ma mère, je me pressai de lui répondre que, s'il venait ce soir-là sous mes fenêtres, je lui parlerais. Ma mère ayant tardé quelque temps à sortir, par le soin (comme je l'ai su depuis) que les amis du cavalier prirent à l'embarrasser, pour lui donner le temps de m'entretenir, il me tint encore d'autres discours qui ne me déplurent pas ; et ma mère étant enfin sortie, je m'aperçus qu'il se retirait aussi bien que moi, fort satisfait de cette conversation. Vous ferez peut-être des jugements désavantageux de ma facilité ; il est pourtant vrai que je m'embarquai dans cette intrigue, sans autre

dessein que celui de satisfaire ma vanité, m'imaginant qu'il était honteux à une jolie fille (comme je croyais l'être) de n'avoir point d'adorateurs.

« Je ne manquai pas de me trouver le soir, après que tout le monde fut retiré, à une des fenêtres de ma chambre qui répondait sur la rue, ayant assez bonne opinion de moi, pour croire que le cavalier y ferait la ronde plus d'une fois : aussi ne me trompai-je point, car aussitôt que ma fenêtre fut ouverte, j'aperçus un homme qui leva la tête, et qui me demanda si c'était moi qui lui avais parlé ce jour-là à l'église. Je répondis qu'il lui était honteux de me le demander, puisque, s'il m'aimait autant qu'il avait voulu me le persuader, son cœur ne pouvait pas se méprendre. « N'en soyez point surprise, me dit-il, puisque le seigneur don Antonio de Velasco, qui vous aime plus que sa vie, n'a pu se trouver ici, et m'a ordonné de m'y rendre pour vous donner un billet de sa part, parce que son gouverneur, qui est un homme fort sévère, l'a retenu par force. » En me disant cela, il me jeta le billet; et m'étant un peu retirée pour le lire auprès d'une lumière, j'y trouvai ces paroles :

« Je suis au désespoir de ce que je n'ai pu me trouver « sous vos fenêtres, comme vous me l'aviez ordonné ; l'im« patience que j'avais de vous obéir me donnait une inquié« tude dont mon gouverneur s'est aperçu : il m'a empêché « de sortir, et m'a fait, par-là, le plus sensible déplaisir que « je recevrai de ma vie. Le connétable de Castille, mon « père, lui a donné un pouvoir absolu sur ma personne ; « mais soyez persuadée que vous seule en avez sur mon « cœur. Don Francisco Prado, qui vous rendra ce billet, est « un ami fidèle, à qui je ne cache rien; trouvez bon qu'il vous « entretienne : il me rapportera ce que vous lui aurez dit, « et il vous dira que jamais il n'y a eu de plus forte passion « que celle de.

« Don Antonio de Velasco. »

D'abord j'avais été offensée de ce que mon amant ne s'était pas trouvé au rendez-vous, n'ayant jamais ouï dire qu'on fît l'amour par ambassadeur; mais je vous avoue qu'après la lecture de ce billet, je demeurai satisfaite de ses raisons, et encore plus de sa qualité.

Le nom de don Francisco Prado, que j'avais lu dans plusieurs livres de nouvelles, me donna envie de savoir s'il en était l'auteur, et j'étais si peu occupée de mon amour, que je songeai d'abord à satisfaire ma curiosité en le lui

demandant. Il m'avoua qu'il les avait composés ; et après que je lui en eus dit beaucoup de bien, il me répliqua avec esprit qu'il était trop récompensé de sa peine, puisque j'avais eu du plaisir à les lire. La folie d'un auteur est d'entendre dire du bien de ses ouvrages ; et comme il était vrai que les siens m'avaient divertie, je fus long-temps sur ses louanges. Don Francisco en fut si satisfait, qu'il en oublia presque à me parler en faveur de don Antonio. Il m'apprit néanmoins que le connétable de Castille l'avait mis auprès de son fils, pour avoir soin de son éducation, parce que son gouverneur était un homme de guerre, qui avait très peu de connaissance des belles-lettres, et qu'il s'était rendu complaisant à ses volontés, de peur qu'une conduite opposée n'eût obligé ce jeune cavalier à se mettre entre les mains de quelque autre, qui n'aurait pas fait un si bon usage de sa confidence. Alors il m'exagéra avec tant d'éloquence la passion que don Antonio avait pour moi, que je sentis dès ce moment qu'il m'aurait bien plus fait de plaisir de me parler pour lui-même. Il me pria de répondre au billet qu'il m'avait rendu, tâchant de me persuader que je devais cette réponse à l'amour de don Antonio. Je m'en défendis sur le peu de commerce que j'avais avec ce cavalier ; mais m'en ayant instamment priée, je lui dis qu'il pouvait l'assurer de ma part que j'étais fort sensible à ses soins, et que je l'écouterais avec plaisir lorsqu'il se trouverait sous mes fenêtres. J'ajoutai encore que, prévoyant bien que son gouverneur ne lui en laisserait pas souvent la liberté, je recevrais ses excuses sans répugnance, par un confident qui s'en acquittait aussi bien que lui. Je fermai ensuite ma fenêtre, et il se retira. Le lendemain, à peu près à la même heure, don Antonio ne manqua pas de se trouver sous mes fenêtres : il me demanda mille fois pardon de n'être pas venu la nuit précédente, et me fit plusieurs plaintes de la sévérité de son gouverneur. Je l'assurai qu'il avait sujet de se consoler, ayant un confident aussi habile et aussi zélé que don Francisco Prado. Notre conversation fut assez longue ; mais soit que les premières impressions soient toujours les plus fortes, ou que don Francisco eût plus d'esprit que don Antonio, je fus moins satisfaite de lui que je ne l'avais été de son ambassadeur ; je ne pus m'empêcher de le prier, en nous séparant, de me l'envoyer, lorsqu'il ne pourrait pas venir lui-même. La journée suivante me parut fort longue, bien moins dans l'espérance de revoir don Antonio, que par le plaisir que je trouvais à penser que son gouver-

neur pourrait le retenir, et qu'il serait obligé d'envoyer don Francisco à sa place. La nuit que j'attendais avec tant d'impatience étant venue, don Francisco se trouva sous mes fenêtres, et après m'avoir remerciée de tout ce que j'avais dit d'obligeant pour lui à don Antonio, il m'avoua qu'il était de concert avec son gouverneur pour le tromper, et qu'il feignait d'avoir de la complaisance pour tous ses désirs, afin d'empêcher que ce jeune seigneur, qui était fort susceptible, ne s'embarquât tous les jours dans de nouvelles galanteries; que cet artifice leur avait si bien réussi, qu'ils l'avaient déjà détourné de plusieurs intrigues, en y faisant naître des obstacles invincibles, sans qu'il se fût jamais défié de cette tromperie. « Mais en vérité, continua don Francisco, en changeant de ton, je trouve le dernier choix qu'il vient de faire si raisonnable, que, sans pouvoir démêler si c'est pour servir don Antonio, ou par quelque autre sentiment que je n'oserais vous expliquer, je n'ai pu me résoudre à l'apprendre à son gouverneur, dans la crainte qu'il n'avertît vos parents de cette intrigue, et au lieu de lui parler de bonne foi, je l'ai trompé; j'ai encore trompé don Antonio, et peut-être me suis-je trompé moi-même, en me flattant que ma sincérité ne vous déplairait pas. » Don Francisco attendit ma réponse comme l'arrêt décisif de sa destinée. Je lui répondis donc, avec la même franchise qu'il m'avait parlé, que je lui étais obligée de la différence qu'il faisait de moi aux autres personnes que don Antonio avait voulu aimer, et que l'avis qu'il venait de me donner m'apprendrait à ne pas m'embarquer si légèrement à l'avenir. Don Francisco, s'enhardissant par le peu de colère que j'avais témoignée de sa déclaration, m'assura que rien ne pourrait l'empêcher de m'aimer toute sa vie, et me dit mille choses fort galantes. Le plaisir que j'eus à les écouter, et la tranquillité que je conservai lorsqu'il m'apprit l'humeur inconstante de don Antonio, lui firent juger que je n'aimais point ce cavalier. Cette pensée lui donnant de nouvelles espérances, il me pressa avec tant d'instance de lui apprendre plus particulièrement mes sentiments, qu'il m'échappa de lui dire que les siens ne me déplairaient jamais. Je fermai ma fenêtre pour cacher le désordre où un aveu si libre m'avait mise : et au lieu de dormir comme j'avais accoutumé de le faire à une pareille heure, je passai la nuit à lire les Nouvelles de don Francisco que je trouvai beaucoup plus divertissantes que je n'avais encore fait. Je n'entendis plus parler de don Antonio; et pour faire voir à don Francisco

que je n'y prenais point d'intérêt, je ne voulus jamais lui en demander de nouvelles.

J'étais fort satisfaite de mon nouvel amant, par les complaisances qu'il avait pour moi, et par la conformité que je trouvais de sa condition à la mienne, lorsque je vis arriver un jour dans notre maison un homme vêtu de deuil, qui demanda à voir mon prétendu père. Ils eurent une fort longue conférence, dont le médecin fit part à sa femme. La tristesse qui se répandit en un moment sur leurs visages, me donna de secrets pressentiments de mon malheur; mais j'en fus bientôt éclaircie, lorsque celui que je regardais comme mon père, m'appela dans une chambre en particulier, m'apprit, les larmes aux yeux, que je n'étais point sa fille, et que le comte de San-Lucar, mon père et son seigneur, m'avait autrefois mise entre ses mains pour m'élever secrètement, ayant pris un soin extrême de cacher à tout le monde le nom de ma mère, parce qu'après cette galanterie, elle avait épousé un cavalier de grande condition. « L'homme que vous avez vu arriver, continua-t-il en pleurant plus fort qu'auparavant, est un fidèle domestique du comte votre père : il est venu m'apprendre sa mort, et s'acquitter en même temps de l'ordre qu'il lui a donné, avant de mourir, de me remettre ce billet entre les mains. Je n'ai pas la force de vous dire ce qu'il contient : lisez-le vous-même, ajouta-t-il en me le donnant. » J'étais si étourdie de ce que je venais d'entendre, que je n'eus pas le courage de lire le billet. Alors le médecin le prit de mes mains, et lut ce qui suit :

« La connaissance que j'ai de votre fidélité, m'oblige à
« vous nommer pour l'exécuteur de mes dernières volontés.
« J'ai laissé la meilleure partie de mon bien à l'abbaye royale
« de Sainte-Thérèse de Valladolid, à la charge et condition,
« que ma fille, que vous avez élevée, y sera reçue religieuse.
« Je désire et vous ordonne de la conduire incessamment
« dans cette abbaye, afin qu'elle répare, par sa pénitence,
« les crimes qu'elle a coûtés à sa mère. Vous trouverez mon
« testament entre les mains de la mère prieure de Valladolid,
« et vous verrez que je n'ai pas oublié de vous dédommager
« des dépenses que vous avez faites pour l'éducation d'Iné-
« zilla : mais aussi je charge votre conscience de tout ce qui
« manquera à l'exécution de mes dernières volontés.

« Le comte de SAN-LUCAR. »

« La femme du médecin étant entrée dans ce temps-là, m'embrassa en pleurant; et son mari, sans consulter ma volonté, se mit en état d'exécuter celle de mon père. Il disposa sur l'heure les choses nécessaires pour notre voyage, et me dit qu'il voulait se mettre l'esprit en repos, en partant ce même jour puisqu'on ne pouvait trop se presser dans les affaires où la conscience était intéressée. Un changement si précipité m'embarrassa si fort, et toutes mes pensées étaient si confuses, que je n'en avais aucune de distincte. On attribua mes inquiétudes au chagrin que je devais avoir de m'éloigner de ceux qui m'avaient élevée. Que vous dirai-je? Nous arrivâmes à Valladolid, et je me trouvai même environnée de religieuses avant que j'eusse formé aucune résolution, m'imaginant quelquefois que le testament du comte de San-Lucar, les discours du médecin et mon voyage, n'étaient qu'un songe. Je me faisais un plaisir de penser qu'à mon réveil j'irais à la messe, où je pourrais peut-être rencontrer don Francisco; mais la mère prieure me tira bientôt de cette erreur, en m'exagérant les grandes obligations que j'avais au comte de San-Lucar, puisque la plupart des autres pères ne songent qu'à procurer à leurs enfants des établissements où ils passent leur vie dans les inquiétudes ordinaires du tumulte du monde; au lieu que le mien, plus éclairé que les autres, m'avait mise tout d'un coup dans le chemin du ciel. Elle finit ce beau discours en m'assurant qu'elle et ses sœurs me traiteraient avec beaucoup d'égards, et que toute la communauté me considèrerait comme leur bienfaitrice. Elle m'embrassa en achevant ces paroles, et toutes les religieuses suivirent son exemple. »

CHAPITRE XIV.

Comment l'histoire d'Inézilla fut interrompue.

Inézilla en était là, lorsque la servante mauresque arriva fort éplorée, et lui dit : « Ah, Segnora, notre Monsiou est prisonnier! » Cette nouvelle alarma tout l'auditoire, mais particulièrement Inézilla, qui fit un grand cri, et se leva de son siége avec tant de précipitation, qu'elle s'embarrassa dans ses jupes et tomba assez rudement. La l'Etoile et Angélique l'aidèrent à se relever, et s'apercevant qu'elle avait déchiré sa jupe en tombant, elles la visitèrent malgré sa ré-

sistance, et trouvèrent qu'elle s'était écorchée un peu au-dessous du genou. Elle l'empêchèrent de sortir jusqu'à ce qu'elle eût mis quelque chose à sa blessure, qui était dans un endroit fort sensible. Elle tâchait de se débarrasser des mains de ces charitables amies, lorsque Destin entra dans la chambre. Inézilla, qui était dans une posture un peu indécente, fit un cri plus fort que le premier. Les comédiennes occupées à porter remède à son mal et prévenues qu'elle continuait à se tourmenter pour sortir, ne s'aperçurent pas de l'arrivée de Destin, et lui laissèrent voir, malgré tous les efforts d'Inézilla, sa jambe et son genou : peut-être en aurait-il vu davantage, si la l'Etoile, ayant reconnu la voix de Destin, n'eût promptement abattu les jupes d'Inézilla. Elle dit au comédien de s'en aller; mais Inézilla le rappela pour lui demander s'il n'avait point ouï parler de l'affaire de son pauvre mari. « Il est inutile de vous le cacher, puisque vous en êtes déjà informée, répondit Destin d'une voix triste : l'honnête homme de la Rappinière, accompagné de plusieurs archers, vient de le mener en prison, et s'est saisi d'une partie de ses hardes, sans que nous en sachions encore le sujet. — Ah le scélérat! voilà donc l'effet de ses menaces! » s'écria l'opératrice en se levant. Personne ne comprit le sens de ces paroles. Elle accourut à sa maison : les comédiennes voulurent l'accompagner, et Destin même s'y offrit; mais elle les pria tous de la laisser aller avec sa servante. La l'Etoile, Angélique et Destin firent divers jugements sur cette affaire, sans pouvoir pénétrer de quel prétexte le prevôt se serait servi pour arrêter l'opérateur. Il savaient que Ferdinando avait un fusil parfaitement beau et curieux, dont il ne s'était point voulu défaire en faveur de la Rappinière qui le lui avait demandé; et ils ne doutèrent point que ce refus ne fût le plus grand crime de l'opérateur.

Roquebrune entra pendant qu'ils en parlaient encore, et s'étant aperçu du sujet de leur conversation, il leur dit d'un ton fier (si ordinaire aux gens de son pays) : « Morbleu! on ne se moque pas impunément d'un homme de ma sorte! » Les comédiennes, ne comprenant rien à ce discours, le prièrent de leur expliquer ce qu'il voulait dire par-là. Alors le poète, faisant parade de son crédit, leur donna à entendre qu'il était la cause que l'opérateur avait été arrêté. La l'Étoile, qui avait l'esprit bien fait, ne lui donna pas le temps de continuer, elle lui en fit des reproches fort outrageants, et lui dit même qu'il n'y avait pas moyen de vivre avec des gens

si dangereux, et que, si la troupe voulait la croire, il ne serait pas long-temps avec eux. Le poète voulait s'excuser sur ce qu'il avait été averti du tour du singe, que l'opérateur et sa femme lui avait joué. « Et pourquoi, repartit la l'Étoile en colère, êtes-vous assez fou pour vous imaginer qu'une jolie femme comme Inézilla couchera avec vous? » Son emportement qui l'obligea à tenir ce discours, n'empêcha pas que sa pudeur ne la fît rougir. Angélique et Destin ne le traitèrent pas mieux que la l'Étoile.

Le poète voyant qu'ils étaient tous contre lui avoua, pour la première fois de sa vie, qu'il avait tort; et cherchant à se justifier, il leur apprit qu'ayant fait connaissance avec le sieur de la Rappinière, par le moyen d'un archer qui était de Marmande, il lui avait plusieurs fois présenté de ses vers, qu'il avait fort approuvés, et que, s'étant insensiblement attiré ses bonnes grâces, la Rappinière lui avait fait connaître qu'il était véritablement son ami, en se chargeant de le venger de l'opérateur et de sa femme, parce qu'il était fort honteux à un homme de son savoir et de sa qualité, de souffrir les insolences de cette canaille; et qu'enfin il l'avait obligé de lui donner un placet en forme de plainte contre l'opérateur; mais ne trouvant pas que cela fût assez fort pour perdre Ferdinando, le sieur de la Rappinière avait tâché d'obliger Ragotin de l'accuser de magie; que le petit homme, soit qu'il fût encore prévenu du profond savoir de l'opérateur, ou qu'il craignît les poursuites d'une affaire criminelle, n'avait pas osé s'y embarquer, et s'était retiré pour quelque temps dans sa métairie; que le prevôt, s'étant ensuite adressé à d'autres gens sur qui il avait plus d'autorité, avait fait un procès-verbal signé de plusieurs personnes, qui déclaraient qu'ils avaient ouï dire que Ferdinando Ferdinandi était un fameux magicien; et qu'ayant joint toutes ces procédures ensemble, il s'était saisi de sa personne. « Cependant, puisque vous y prenez tant d'intérêt, continua Roquebrune, je suis persuadé que M. de la Rappinière est trop mon ami pour me refuser sa liberté. » Les comédiennes l'assurèrent qu'elles lui en sauraient très bon gré s'il pouvait l'obtenir, et il sortit pour y travailler. Je vais sortir aussi, et demain je recommencerai un autre chapitre.

CHAPITRE XV,

Qui pourra bien ennuyer.

Destin et les comédiennes ne furent point surpris de tout ce que le poète leur apprit; ils savaient tous trois, par expérience, quel homme était la Rappinière; et comme ils avaient de l'amitié pour Inézilla, ils allèrent la visiter, et la trouvèrent fort éplorée. Destin, prenant la parole, l'assura que toute la troupe s'intéressait beaucoup à l'injustice qu'on faisait à Ferdinando, et que ces dames avaient même déjà envoyé Roquebrune pour en parler au lieutenant du prevôt, qui était de ses amis. Inézilla, après avoir répondu civilement à ces honnêtetés, leur dit que sa vertu et les résistances qu'elle avait faites aux poursuites de la Rappinière étaient tout le crime de son mari; elle leur apprit encore qu'il l'avait souvent menacée de se venger de ses rigueurs, et qu'il lui avait même envoyé ce jour-là un de ses archers pour lui dire qu'il allait travailler au procès de son mari, et que, si elle ne se déterminait bientôt à satisfaire son amour, il ne serait plus temps lorsque son mari serait condamné. « Mais le perfide, continua-t-elle, n'en sera pas quitte pour cela, car je suis résolue de m'en aller à la cour, pour me jeter aux pieds de la reine-mère, qui ne hait pas les personnes de ma nation, et lui demander justice contre ce méchant homme. » Les comédiennes approuvèrent son généreux dessein; et la Caverne lui offrit une lettre de recommandation pour une fameuse actrice de l'hôtel de Bourgogne, de qui elle avait eu l'honneur d'être compagne. Elles en étaient aux remercîments, lorsque Roquebrune entra, qui leur apprit que la Rappinière venait de recevoir un ordre de l'intendant de la province de se rendre à Alençon où un autre prevôt lui remettrait un prisonnier d'état pour le conduire à Paris; mais qu'il allait partir dans un moment, et qu'il avait remis l'affaire de Ferdinando jusqu'à son retour.

Inézilla reçut cette nouvelle avec joie, espérant que son départ faciliterait la liberté de son mari. Destin qui, comme vous l'avez vu, connaissait la Rappinière à fond, sortit pour lui parler en faveur de Ferdinando. Je ne sais pas s'il le menaça d'en écrire à M. de la Garouffière, conseiller de Bretagne, ou s'il lui fit peur en lui apprenant la résolution qu'Inézilla avait prise de s'aller jeter aux pieds de la reine,

mais enfin il obtint sa liberté, à condition de payer les frais de la procédure, car il fut inexorable sur cela.

L'opérateur sortit de prison, et la Rappinière alla faire son voyage, qui lui fut fatal, comme vous le verrez dans la suite de cette véritable histoire. Inézilla fut si sensible aux soins obligeants de Destin, et lui en témoigna tant de reconnaissance, que des médisants ont dit qu'il ne tint qu'à lui d'en prendre ce qu'elle avait refusé à la Rappinière. Je ne saurais pourtant le croire d'une personne aussi vertueuse qu'Inézilla. Roquebrune, cherchant à se raccommoder avec les comédiennes et l'opératrice, leur donna à souper à tous ce soir-là. Après le repas, qui ne fut pas des meilleurs, l'opérateur et la Rancune descendirent à la cuisine pour fumer, et la l'Étoile et Angélique prièrent Inézilla de leur achever son histoire ce qu'elle fit en ces termes :

CHAPITRE XVI.

Suite de l'histoire d'Inézilla.

« Je passai près d'un an dans des inquiétudes plus grandes que je ne saurais vous l'exprimer, l'idée toujours remplie de don Francisco, quoique avec peu d'espérance de le revoir jamais.

« La prieure de notre couvent, qui avait beaucoup de complaisance pour moi, m'exhortait quelquefois à me disposer à faire mon noviciat. J'avais toujours une excuse prête pour différer encore un mois, et elle ne m'avait pas sitôt accordé ce délai, que je songeais comment je pourrais en obtenir un autre après que celui-là serait expiré. Repassant dans mon esprit que je n'avais ni biens ni parents, et que peut-être don Francisco ne songeait plus à moi, je voyais bien que c'était une nécessité que je fusse religieuse.

« Ces tristes réflexions m'affligeaient, et cependant je ne pouvais me résoudre à prendre l'habit de novice. Don Francisco, comme je l'ai su depuis, n'était pas plus tranquille que moi ; il avait été long-temps sans savoir ce que j'étais devenue, mais il découvrit enfin que j'étais en religion à Valladolid : on l'assura même que j'avais déjà pris l'habit, ce qui faillit à le faire mourir de douleur. Son premier mouvement fut de se faire religieux à mon imitation, n'ayant

plus aucun attachement pour le monde, puisque j'y avais renoncé.

« Cependant, comme il était homme de bon sens, il jugea que, s'il entrait dans une communauté sans aucun esprit de religion, et par une espèce de désespoir, ce sentiment ne lui durerait pas toujours, et qu'il pourrait s'en repentir dans la suite, comme cela est arrivé à beaucoup d'autres, et particulièrement en Espagne : il différa à se déterminer, et s'étant excusé, sur d'autres prétextes, de suivre don Antonio de Velasco à la cour, il eut quelque consolation lorsqu'il s'imagina qu'il pourrait passer sa vie dans la même ville où j'étais. Il vint demeurer à Valladolid, sans qu'il trouvât jamais, pendant plus de six mois, occasion de me donner de ses nouvelles, ni d'en apprendre des miennes. Il ne savait encore quel parti il prendrait. Dans cette incertitude, il s'appliquait toujours aux lettres avec beaucoup de succès. Il avait un talent admirable pour prêcher, et quoiqu'il n'eût d'autre ordre que la tonsure, qui n'engage à rien, il ne laissait pas de prêcher quelquefois, à la prière de ses amis.

« Je ne sais pas s'il affecta de lier commerce avec le directeur de notre couvent, ou si le hasard seul y contribua; mais ce directeur, l'ayant entendu prêcher, en parla plusieurs fois à notre prieure avec éloge, et lui fit souhaiter de l'entendre; elle le fit prier instamment de venir prêcher à notre couvent; il y consentit sans peine, sachant bien que j'y étais.

« Il parla fort avantageusement de la vie religieuse et du bonheur des personnes qui y sont appelées par une véritable vocation; mais il blâma beaucoup l'injustice des pères qui forcent leurs enfants à l'embrasser, sans se mettre en peine s'ils n'ont point des inclinations opposées, et il fit un discours fort docte, par lequel il prouva que le scandale et le relâchement qu'on avait vus quelquefois dans les religions, n'étaient venus que par des personnes qui avaient été sacrifiées à l'avarice de leurs parents, exhortant les religieuses à examiner de près les vocations de celles qu'elles recevraient dans leur communauté. Je ne voyais point le visage du prédicateur, parce que la prieure et les anciennes religieuses étaient à la grille. Le ton de sa voix ne m'était pas entièrement inconnu; mais il ne me vint jamais dans la pensée que ce fût don Francisco : cependant il me semblait que je n'avais jamais ouï si bien prêcher; toutes nos religieuses en furent fort satisfaites. Je témoignai beaucoup de curiosité d'entretenir ce grand homme; et la prieure, jugeant bien

que je profiterais beaucoup de ses doctes raisonnements, me promit de me donner cette consolation. Elle le fit prier d'aller à sa grille, et l'ayant entretenu sur toutes les choses qu'elle désirait qu'il m'insinuât, elle m'envoya quérir dans le parloir, et se retira après m'avoir exhortée à ouvrir mon cœur à ce grand personnage, sans aucune réserve. Jamais elle n'a été mieux obéie. La grande curiosité que j'avais de le voir, m'obligea à jeter les yeux sur lui. Mais comment pourrais-je vous exprimer tous les mouvements que je ressentis lorsque je vis don Francisco? Quelle surprise! Quelle joie! Quelle crainte! Et combien de pensées confuses me passèrent dans l'esprit! Don Francisco, qui jugeait bien que j'étais cette obstinée dont on lui avait parlé, se flatta qu'il avait quelque part à la répugnance que je témoignais à être religieuse. Nous fûmes long-temps sans parler, et nos yeux ne laissaient pas d'expliquer nos sentiments réciproques; enfin nous nous rendîmes compte du chagrin où nous avions été l'un et l'autre, depuis que nous étions séparés; il m'apprit qu'il avait été sur le point de se retirer du monde, parce qu'il m'avait crue religieuse; et je l'assurai que je n'avais pu me résoudre à y renoncer, parce que je savais qu'il y était. Enfin, après plusieurs discours qui m'attendrirent plus d'une fois, nous convînmes qu'il disposerait toutes choses pour m'enlever, qu'il m'épouserait ensuite aussitôt qu'il pourrait le faire commodément, et que nous passerions notre vie ensemble. J'étais si occupée de mon amour, que je n'eus jamais la moindre inquiétude de ma fortune, persuadée, comme le sont tous les amants, qu'on ne manque jamais de rien quand on est avec la personne qu'on aime. La prieure étant revenue dans le parloir, don Francisco se retira, après l'avoir assurée qu'il était fort content de ma docilité, et qu'il en espérait un bon succès. Je le lui confirmai encore lorsque nous fûmes seules, l'assurant que j'étais persuadée des raisons de ce grand homme, et que j'étais résolue de m'abandonner entièrement à ses conseils.

«La bonne prieure, ravie de joie, m'embrassa, et me dit: «Inézilla, mon enfant, vous ne pouvez jamais manquer en vous laissant conduire par un homme si éclairé.» Comme toute la communauté s'intéressait beaucoup à ma personne, à cause du bien que mon père leur avait laissé, on délibéra le lendemain, en plein chapitre, qu'on ferait un présent à don Francisco de plusieurs curiosités et confitures qui se font dans les couvents, du moins en Espagne. Peu de temps après, il revint me voir, pour m'apprendre que tout était

prêt, et qu'il m'enlèverait quand je voudrais. L'exécution nous donna quelque inquiétude, parce qu'il était assez difficile de trouver un prétexte pour sortir seulement jusqu'à la porte. Enfin je me souvins que nos religieuses vivaient dans une si grande régularité, qu'elles ne souffraient pas qu'un homme entrât dans leur couvent; l'infirmerie en était même détachée, afin que les médecins visitassent les malades sans entrer dans le couvent; et lorsqu'une religieuse ou une pensionnaire avait besoin d'un habit, elle allait au parloir pour s'en faire prendre la mesure. J'avertis donc mon amant de se trouver le lendemain avec un carrosse et en habit de cavalier à notre porte, parce que je prévoyais qu'il me serait aisé de sortir, en feignant que j'avais donné rendez-vous à un tailleur pour me prendre la mesure d'un habit de novice. Cet artifice eut tout le succès que nous pouvions souhaiter. Je sortis le jour suivant, j'entrai dans le carrosse qui m'attendait à la porte, et nous étions déjà retirés chez un ami de don Francisco, dans le temps qu'on me croyait encore au parloir, donnant les ordres pour mon habit. Le cavalier qui nous avait donné retraite alla s'informer de ce qu'on disait de moi. Il nous apprit que toute la justice de Valladolid était en campagne, et qu'on avait envoyé des gens sur les routes de Madrid et de Salamanque pour tâcher de me joindre. Cependant un aumônier de notre protecteur nous maria. Nous étions résolus à demeurer quelque temps retirés, et à consulter ensuite les plus habiles jurisconsultes du pays, pour demander le bien de mon père aux religieuses; mais nous fûmes contraints d'abandonner tout, trop heureux encore de pouvoir mettre nos personnes en sûreté. Huit jours après notre mariage, nous fûmes avertis qu'on avait découvert que don Francisco m'avait enlevée, que les religieuses en faisaient grand bruit, criant au sacrilége, et publiant que don Francisco s'était servi de plusieurs voies saintes pour commettre une action profane et criminelle; que l'inquisition avait pris connaissance de notre affaire, et qu'on faisait une recherche exacte pour savoir où nous étions. Celui qui nous avait donné retraite, effrayé du mot d'inquisition, craignait déjà de se perdre en voulant nous sauver. Enfin, don Francisco, à qui l'esprit ne manquait jamais au besoin, s'avisa de faire apporter secrètement deux habits de religieux avec deux fausses barbes fort vénérables, et à la faveur de ces habits et de ces barbes, nous sortîmes de Valladolid, et après avoir marché près d'une lieue, nous trouvâmes une litière que notre protecteur avait

envoyée pour nous conduire en Aragon. Quoique ce royaume ait de grands priviléges, dont ces peuples sont fort jaloux, on nous avertit que, puisque notre affaire était une matière d'inquisition, nous n'étions point en sûreté; ce qui nous obligea à nous rendre à Barcelone et à profiter de l'occasion d'une galère de Gênes qui partait, pour passer en Italie. Je ne vous parlerai point des risques que nous courûmes sur mer : je fus si rebutée de ce premier voyage, que je résolus de ne voyager jamais que par terre. Nous séjournâmes quelques temps à Gênes, où mon mari reçut des lettres de recommandation pour le comte de Lémos, qui était en ce temps-là ambassadeur à Rome, ce qui nous obligea à nous rendre dans cette capitale du monde chrétien. Le comte de Lémos, qui avait déjà ouï parler de mon mari, le reçut obligeamment, et lui donna une pension pour subsister, en attendant qu'il eût une place vacante dans sa maison. Six mois après, il renvoya un de ses secrétaires à Madrid et donna son emploi à don Francisco. Nous passâmes assez tranquillement les trois premières années de notre séjour en Italie, et je puis vous assurer que l'habitude et la liberté du mariage ne diminuèrent point la passion que nous avions l'un pour l'autre. Enfin l'ambassadeur fut nommé vice-roi de Naples, ce qui nous donna beaucoup de joie, à cause des grands avantages que mon mari en attendait; mais ce qui devait faire notre bonheur, causa notre perte. Le comte de Lémos, qui était fort galant, me donna sa litière pour faire le voyage. Il aimait à dire des équivoques en notre langue, et mon humeur enjouée lui donnait occasion de s'adresser toujours à moi pour me dire quelque plaisanterie. Ces distinctions firent de la peine à la comtesse, qui était avec son mari; elle s'avisa même de donner des avis à don Francisco, qui ne laissèrent pas de le chagriner, sans qu'il eût néanmoins la force de m'en parler jamais. A Naples, le comte me traita encore mieux qu'il n'avait fait à Rome, et me fit donner un logement dans le palais, qui n'avait jamais été occupé par des domestiques, ce qui acheva d'irriter la comtesse. Le vice-roi ayant été obligé d'envoyer un homme de confiance en Calabre, pour y régler des affaires importantes, jeta les yeux sur mon mari, et le fit partir avec beaucoup de diligence. Cet emploi, qui lui était fort utile, l'attachait agréablement, lorsqu'il reçut une lettre de la jalouse comtesse, qui lui donnait de nouveaux avis plus positifs que les premiers. Mon mari, qui m'aimait avec passion, en fut si pénétré de douleur, qu'il abandonna sa commission, et re-

vint secretement à Naples, croyant peut-être de me surprendre avec mon amant prétendu. Je ne savais rien de ses inquiétudes, et j'étais couchée avec une fille qui me servait, lorsque j'entendis frapper à la porte de ma chambre, à deux heures du matin.

Don Francisco avait une clef qui ouvrait toutes les portes de mon appartement; et comme je craignais que quelque autre n'en pût avoir une comme lui, je fermais d'ordinaire ma porte en dedans quand j'étais seule. La résistance qu'il trouva à la porte augmenta ses soupçons. Il se fit connaître, et je réveillai celle qui était couchée avec moi, pour aller lui ouvrir la porte. Elle se leva et ayant vu au travers de la serrure que don Francisco avait une bougie allumée, elle ouvrit la porte, et ne voulant point être vue en cet état par un homme, elle se retira avec précipitation dans une chambre qui était à côté de la mienne, qu'elle ferma aussi de son côté. Don Francisco, qui avait l'idée remplie de mon infidélité, crut que c'était le comte qui se retirait. Un reste de respect qu'il avait encore pour son maître, l'empêcha de le suivre. Il s'approcha de mon lit, ayant toujours les yeux sur la place qu'il voyait vide à côté de moi. Le désespoir que je remarquai sur son visage augmenta le trouble où j'étais de le voir revenir à une pareille heure. Je le baisai, je l'embrassai, je lui fis cent demandes différentes, sans qu'il me répondît que par des soupirs. Il continuait toujours à soupirer, donnant une autre explication à mes empressements. Je le conjurai de m'apprendre le sujet de ses inquiétudes; mais au lieu de répondre à mes innocentes caresses: « De grâce, ne m'insultez pas davantage, me dit-il, et du moins laissez-moi mourir en repos; ce sera toute la vengeance que je prendrai de votre infidélité, et je croirai vous punir assez en vous privant d'un mari qui vous a tendrement aimée dans le temps que vous en étiez si indigne. »

« Je vous avoue que ces paroles me percèrent le cœur, et j'en fus d'autant plus vivement touchée, que ma conscience ne me reprochait rien. Je me mis en colère à mon tour, je lui reprochai son injustice; et voyant qu'il n'écoutait ni mes plaintes ni mes reproches, je m'abandonnai aux larmes. Alors, craignant peut-être d'être attendri par mes pleurs, il se retira dans son cabinet. Je le suivis, je le suppliai, pour l'amour de lui-même, de se mettre l'esprit en repos, et de me dire tout ce qui lui faisait de la peine, l'assurant qu'il serait satisfait de mes raisons. Il fut inexorable, et ne me répondit pas une parole. Mes plaintes et mes cris attirèrent

deux femmes qui me servaient : elles me remirent dans mon lit presque malgré moi.

« Cependant il était jour. Don Francisco se jeta sur un lit de repos qui était dans son cabinet. Une de mes femmes, le voyant pâle et défait, appela en diligence un médecin du palais, qui lui trouva une fièvre fort violente ; il le saigna, et lui donna quelque remède bienfaisant : mais malgré tous ses soins, il lui prit un transport au cerveau, et il mourut en trois jours. J'étais dans un si grand désespoir du peu de cas qu'il avait fait de mes raisons, qu'à peine étais-je assurée de sa maladie lorsque j'appris sa mort. » Ce triste souvenir arracha des larmes à la pauvre Inézilla, qui l'empêchèrent de continuer.

La l'Étoile et Angélique la prièrent de passer ces cruelles circonstances qui l'affligeaient, et de leur apprendre comment elle s'était mariée au sieur Ferdinando. Inézilla, s'étant un peu remise, reprit ainsi son histoire :

« Je passerai donc, puisque vous le voulez, mille circonstances désagréables, et tous les bruits ridicules que la comtesse eut soin de répandre sur la mort de mon mari. Le comte de Lémos me continua la pension qu'il lui donnait, et me fit payer tous ce qui lui était dû. On ne fut pas longtemps sans me proposer divers mariages ; mais j'étais si rebutée des hommes, et surtout de ceux de ma nation, que je résolus de ne me remarier jamais. Le comte fut appelé en Espagne, et je demeurai à Naples. Il y avait près de six ans que j'étais veuve, lorsque le comte d'Ognate y arriva en qualité de vice-roi. Ferdinando, qui était Français, et non pas Vénitien, comme vous l'avez cru, et qui s'appelait en ce temps-là la Ferrière, était à la suite de ce vice-roi. » Les comédiennes, s'étant regardées, sourirent. « Ne soyez point surprises de ce changement de nom et de pays, continua Inézilla, Ferdinando n'a pas eu trop de tort d'en user ainsi : il faut en imposer aux peuples, qui ont toujours plus de foi pour ce qui leur est inconnu et nouveau, que pour ce qui leur est ordinaire. Il était dans une si grande réputation à la cour du vice-roi, qu'on était persuadé qu'il avait des recettes infaillibles pour toutes sortes de maux.

« J'avais déjà fait des habitudes avec les dames de la suite de la comtesse, et je puis dire qu'on trouvait à redire dès que je passais un jour sans aller au palais. Je fus affligée d'un mal de dents qui me causa des douleurs cruelles. Les dames du palais, en étant averties, m'envoyèrent Ferdinando, qui me donna d'une eau qui me fit cesser la dou-

leur en moins d'un quart d'heure. Le prompt effet de ce remède me fit concevoir beaucoup d'estime pour lui; j'en remerciai celles qui me l'avaient envoyé, et j'eus un soin extrême de publier la vertu de ce secret. Il m'en témoigna de la reconnaissance, et quelque aversion que j'eusse pour les hommes, je ne fus pas fâchée d'avoir des obligations à celui-là, m'imaginant bien qu'il n'avait pas les mêmes défauts que ceux de ma nation. Enfin, je le trouvai à mon gré, je ne lui déplus point, et nous nous mariâmes avec l'agrément du vice-roi, qui était ravi d'attacher un si grand homme à son service. Mais le comte d'Ognate étant mort un an après, je suivis mon mari à Venise, où il eut quelques petites affaires qui nous obligèrent à passer en France; et je serais satisfaite d'un voyage qui m'a donné occasion de faire connaissance avec vous, si, pour mon repos, le scélérat de la Rappinière eût été perdu il y a un an.»

CHAPITRE XVII.

Qui traite de la passion de la Guyardière pour l'Etoile.

Le lendemain, les comédiens s'assemblèrent pour délibérer sur une lettre que M. de la Garouffière, conseiller de Bretagne, avait écrite à Destin, par laquelle il lui donnait avis que la noblesse de Bretagne s'assemblerait bientôt à Vitré, pour y tenir les états, et que si la troupe voulait y aller, il leur donnerait de bonnes recommandations auprès du sénéchal, qui était son parent. Les sentiments furent partagés : la Rancune et l'Olive voulaient absolument qu'on y allât; Destin était soumis aux volontés des dames; et la Caverne, qui avait déjà voyagé en Bretagne, et qui apparemment s'y était embourbée plus d'une fois, craignait si fort les mauvais chemins de ce pays-là, qu'elle n'était point d'avis qu'on y allât. Léandre n'osait pas dire le sien devant tout le monde; mais ayant appelé Destin en particulier, il lui déclara qu'il serait obligé de quitter la troupe si elle allait en Bretagne, de peur qu'il n'y reconnût quelqu'un de ses parents. Destin trouva ses raisons bonnes, et l'assura qu'il empêcherait bien qu'on y allât. La Rancune s'opiniâtra à son sentiment, bien moins pour le faire valoir que par le plaisir qu'il trouvait à contredire tout le monde. Enfin, après plusieurs contestations, ils se séparèrent sans rien

décider, comme il arrive toujours dans de pareilles assemblées. Cela donnait occasion au bruit qui se répandit, que la troupe allait partir du Mans.

Les comédiens représentèrent en ce temps-là *Bérénice*. La l'Étoile, qui représentait cette princesse, s'en acquitta si dignement, que la Guyardière en perdit le peu de raison qu'il avait naturellement. Ce n'est pas qu'il ne l'aimât déjà beaucoup, mais on avait résolu dans sa famille d'acheter, du mariage de sa femme, un moulin qui était fort à sa bienséance, et cette raison avait fort long-temps contre-balancé son amour. Cependant, depuis la représentation de *Bérénice*, il n'eut plus la liberté de raison, et c'est ce qui a fait juger qu'il était fort amoureux. Enfin il se détermina à l'épouser, et il alla chez sa maîtresse pour lui apprendre cette bonne nouvelle, ne doutant pas qu'une comédienne de campagne ne fût ravie de trouver un gentilhomme de deux ou trois mille livres de rente qui voulût l'épouser. Mais sa présence le déconcerta; et comme il était fort amoureux, il oublia le compliment qu'il avait résolu de lui faire, et ne sachant par où débuter, il la pria d'ôter son gant, après l'avoir assurée que, s'il voyait sa main, il lui apprendrait des choses merveilleuses. La l'Étoile, qui n'ajoutait pas beaucoup de foi à ces paroles, et qui savait que tous les provinciaux sont de grands patineurs, lui refusa cette complaisance; ce qui n'empêcha pas la Guyardière de lui dire, en regardant avec attention tous les traits de son visage, qu'elle ne jouerait pas long-temps la comédie, et qu'elle se verrait bientôt dans un état qui surpasserait ses espérances. Quelque mauvaise opinion qu'elle eût de ce physionomiste, soit qu'on aime à entendre ce qu'on désire, ou qu'elle eût de secrets pressentiments qu'elle changerait quelque jour de condition, elle écouta avec plaisir des discours qui flattaient ses espérances. La Caverne étant entrée dans ce temps-là, la Guyardière sortit et alla chercher Destin pour l'informer de la résolution où il était d'épouser sa sœur. Il l'appela en particulier, et après un long préambule, il lui dit que, malgré l'inégalité de leurs conditions, il était si charmé de la beauté et de l'esprit de sa sœur, qu'il était résolu à l'épouser. Destin, surpris de se discours, lui répondit qu'il lui était fort obligé de l'honneur qu'il voulait bien faire à sa famille; mais qu'il n'y avait pas d'apparence qu'un homme de sa qualité fît une alliance si inégale. Le noble se servit de toute son éloquence pour persuader au comédien qu'il agissait de bonne foi. Destin fit semblant de ne le pas croire;

et après l'avoir assuré qu'il était son serviteur, il lui déclara qu'il ne consentirait jamais à ce mariage, parce qu'on ne manquerait pas de dire dans le monde que les comédiens l'avaient suborné, et que ses parents pourraient même, sur ce prétexte, faire casser son mariage. La Guyardière lui fit des serments horribles qu'il était majeur, et qu'il se moquait de ses parents, offrant même de lui apporter un extrait de son baptistaire certifié de son curé. Destin fut inexorable et le quitta, l'assurant qu'il lui ferait trop d'honneur. Un moment après, Destin en rendit compte à la l'Étoile, qui lui apprit aussi la conversation qu'elle avait eue avec la Guyardière, ce qui leur donna occasion de se dire mille choses tendres, et de renouveler les assurances réciproques qu'ils s'étaient déjà données de vivre l'un pour l'autre, sans s'abandonner jamais.

CHAPITRE XVIII.

Retour de Ragotin au Mans.

La Guyardière ayant fait part à ses amis du dessein qu'il avait d'épouser mademoiselle de l'Étoile, le public en fut bientôt informé, et tout le monde en témoigna de la joie, par l'amitié qu'on avait pour la comédienne. Toutes les personnes considérables du Mans lui en firent compliment, et blâmèrent l'opiniâtreté de Destin, qui voulait s'opposer à un mariage si avantageux à sa sœur. La l'Étoile répondit à ceux qui lui en parlaient, que, pour être heureux dans le mariage, il fallait qu'il y eût de l'égalité dans les personnes mariées; et qu'étant fort persuadée de cela, elle ne hasarderait point son repos pour se donner un établissement fort au-dessus de sa condition. La Guyardière l'assurait, par des serments horribles (que les nobles de campagne savent mieux faire que le reste des hommes), qu'il ne se souviendrait jamais ni de sa naissance, ni de sa profession, et qu'il l'aimerait passionnément toute sa vie. Il semblait que toute la ville prît intérêt à cette affaire. Les dames mêmes s'en mêlèrent, et il y en eut d'assez officieuses pour promettre à la Guyardière d'y faire consentir la l'Étoile.

Enfin, ce mariage était si généralement souhaité au Mans par les personnes de l'un et l'autre sexe, qu'on croit encore aujourd'hui que, si la Guyardière eût su profiter de cette favorable disposition, les magistrats lui auraient donné main-

forte pour épouser sa maîtresse, malgré Destin et malgré elle-même. La comédienne et son frère commençaient à être embarrassés de l'infructueuse et fatigante affection des Manceaux, aussi bien que des importunités du noble passionné, lorsque Ragotin, qui était allé à sa métairie (peut-être en attendant que les sourcils et la barbe lui fussent revenus), ayant ouï parler de ce prétendu mariage, s'en retourna au Mans, fort alarmé de cette nouvelle. Le petit homme, sentant réveiller son amour, par la crainte de voir sa maîtresse entre les bras d'un autre, se rendit promptement chez la l'Étoile, où il trouva Destin; et après leur avoir exagéré combien il était de leurs amis, il leur parla de la Guyardière comme d'un rival qu'il haïssait beaucoup, et qu'il estimait peu : il leur apprit ensuite qu'il était un emporté, et que ses affaires étaient fort ruinées. La l'Étoile le remercia de ses avis, d'un air fort gracieux; et Destin, qui était bien aise de se servir de ce prétexte pour se délivrer des Manceaux qui l'exhortaient incessamment à finir ce mariage, anima le petit homme, et lui donna de grandes espérances, l'assurant que sa sœur faisait une grande différence de sa personne à celle de la Guyardière; mais que les grands biens et la qualité de ce gentilhomme avaient ébloui tout le monde. Ragotin jura que la Guyardière n'était qu'un gueux, qui renoncerait sans doute à la qualité de gentilhomme si on faisait quelque jour une recherche exacte de toute la noblesse; et pour faire voir à Destin qu'il disait vrai, il alla feuilleter les registres de tous les notaires du Mans; je crois même qu'il envoya quelqu'un dans le Perche, pour être plus particulièrement informé des affaires de son rival. Deux jours après, il rapporta trois ou quatre feuilles d'écriture, certifiées par plusieurs notaires du pays, par lesquelles il fit voir que la Guyardière devait considérablement, que les légitimes de ses sœurs n'étaient pas encore payées, et que l'abbé de la Trappe avait de grandes prétentions sur son bien, qu'il assurait avoir été abusivement aliéné de son abbaye. La Guyardière, étant informé des mauvais offices que lui rendait Ragotin, le menaça de lui donner des coups de bâton. Le petit homme en prit des témoins, et trouva moyen de faire décréter contre lui; et comme il était fort offensé de ses outrageantes menaces, il mit tant de gens à ses trousses pour l'arrêter, que la Guyardière fut contraint de s'absenter pour quelque temps; ce ne fut pas sans menacer le ciel et la terre, car Ragotin lui paraissait déjà une trop petite victime pour apaiser sa fureur.

Ragotin, étant demeuré maître du champ de bataille, jugea, par les bons traitements qu'il reçut de la l'Étoile et de son frère, qu'il était parfaitement bien avec eux, et s'imagina qu'ils avaient quelque dessein sur sa petite personne. Il se rendit fort assidu chez la l'Étoile; et après lui avoir offert plusieurs fois inutilement de lui donner à souper, elle lui permit, à la prière de Destin, de faire porter deux plats dans sa chambre. Inézilla et Angélique en furent priées. Après le souper, le petit homme, qui savait qu'elles étaient fort curieuses d'entendre le récit de quelque jolie nouvelle, les assura qu'un marchand de Saint-Malo, qui, en revenant de Rouen, avait couché une nuit dans sa métairie, lui avait appris une historiette qu'elles auraient du plaisir à écouter. Les comédiennes et Inézilla l'assurèrent qu'elles lui donneraient toute l'attention qu'il pouvait souhaiter. Il cracha, il toussa à diverses reprises, et les ayant instamment priées de le bien écouter, il commença en ces termes :

CHAPITRE XIX.

La fidèle Bretonne.

NOUVELLE.

« Les habitants de Saint-Malo ont toujours eu un génie particulier pour le commerce : ils s'y attachent avec application, et réussissent d'ordinaire avec beaucoup de succès. Les hommes y vivent dans une grande union, les femmes y sont civiles, et ont de l'esprit; et on peut dire, à leur louange, qu'il n'y a point de port de mer en Europe où les étrangers soient mieux traités qu'à Saint-Malo.

« Un marchand de cette ville, ayant voulu entrer dans les grandes affaires, se fit banquier, et laissa la conduite de son magasin à sa femme. Un de ses correspondants lui fit banqueroute; et comme un malheur n'arrive jamais seul, un navire qui revenait des Indes, chargé de barres d'argent, et dont la meilleure partie lui appartenait, fut arrêté et confisqué par les Espagnols, je ne sais sur quel prétexte. Ces grandes pertes étonnèrent notre marchand; mais il acheva de perdre l'espérance de se rétablir, lorsque ayant examiné les affaires de son magasin, il trouva qu'elles n'allaient pas mieux que les autres, parce que sa femme, qui en avait la

direction, aimait beaucoup la dépense, et n'avait pas la force de se défendre de faire du crédit.

« Ses créanciers, avertis du désordre de ses affaires, voulurent être payés. Le marchand, qui était galant homme et d'une famille fort honorable, se piqua d'honneur, et vendit tout ce qu'il avait de plus précieux pour s'acquitter ; enfin il se trouva, en peu de temps, sans biens et sans crédit. Sa femme, ne pouvant plus soutenir la grande dépense qu'elle avait accoutumé de faire, en fut si vivement touchée, qu'elle en mourut de regret, et lui laissa un petit garçon, qui était tout le fruit de leur mariage. Le marchand, qui avait de l'esprit, ne s'abandonna point à un désespoir inutile, et résolut de s'en aller aux Indes, où il espéra qu'il pourrait aisément passer pour Espagnol, parce qu'il avait été élevé en Espagne et qu'il en parlait la langue comme ceux qui étaient nés dans le pays. Ayant pris cette résolution, il pria un de ses frères, qui était un des plus riches marchands de Saint-Malo, d'avoir soin de l'éducation de son fils, qui avait environ sept ou huit ans. Le frère s'en chargea avec plaisir, et lui promit de le traiter comme ses propres enfants.

« Faustin (c'est le nom du fils) fut élevé avec une de ses cousines, qui était fille unique et à peu près de son âge. Son oncle, lui trouvant de l'esprit et de la docilité, en eut beaucoup de soin ; il lui recommanda seulement d'avoir un peu de complaisance pour sa cousine. Faustin ne se fit aucune violence en lui obéissant, il y était déjà disposé par sa propre inclination ; et Agathe (c'est le nom de la cousine) était d'un si bon naturel et d'une humeur si douce, qu'elle se faisait aimer de tous ceux qui la connaissaient ; et soit qu'elle se laissât gagner par les complaisances de son petit cousin, ou qu'elle eût naturellement de l'amitié pour lui, elle ne s'ennuyait jamais lorsque Faustin était avec elle ; et ses parents, qui l'aimaient tendrement, prenaient soin qu'il y fût toujours. Aussitôt qu'on la contrariait en quelque petite chose, toute sa ressource était de s'en plaindre à son cousin, qui seul pouvait lui faire entendre raison : leur amitié augmenta avec leur âge.

« Aussitôt que Faustin commença à entendre un peu les affaires, son oncle l'employa à des commissions qui l'obligeaient à sortir quelquefois de la ville, et Agathe était dans des inquiétudes extrêmes si elle passait un jour entier sans le voir. Son retour lui donnait de la joie et de l'émotion ; ils se rendaient un compte réciproque de tout ce qu'ils avaient fait ou vu depuis leur séparation, et ne se privaient d'aucun

de ces plaisirs innocents que le sang et l'amitié autorisent. Cependant ils s'aimaient déjà avec passion, quoiqu'ils ne connussent point l'amour, attribuant à l'amitié les secrets mouvements qu'ils sentaient l'un pour l'autre. Faustin, qui entendait parler dans la ville des grands biens de son oncle, et des projets que le public faisait déjà de marier sa cousine, revenait quelquefois fort rêveur auprès d'elle. Agathe, qui voulait savoir toutes ses pensées, le voyant un jour plus chagrin qu'à l'ordinaire, le pria de lui apprendre le sujet de sa mélancolie. Faustin, qui ne lui refusait rien, lui avoua naïvement qu'elle était la cause de ses inquiétudes, puisqu'il prévoyait bien que sa bonne fortune et les grands biens de son oncle allaient lui procurer bientôt un époux d'un rang au-dessus de sa condition, qui sans doute lui ferait oublier le malheureux Faustin. Agathe, qui n'avait jamais rien trouvé d'aimable que son cousin, et qui n'avait pas prévu qu'ils pourraient être séparés quelque jour, ne put soutenir cette conversation sans verser des larmes : elle lui fit des reproches de l'avoir crue capable d'une pareille dureté, et ils se donnèrent des assurances réciproques d'une amitié inviolable, sans s'apercevoir qu'ils se promettaient que leur passion durerait toute leur vie.

« Un gentilhomme de Bretagne, qui avait un fils conseiller au parlement de Rennes, ébloui des richesses du père d'Agathe, avait déjà jeté les yeux sur elle pour la marier à son fils. Le conseiller fit, par ordre de son père, un voyage à Saint-Malo; et ayant vu Agathe, il demeura aussi satisfait de sa beauté que ses parents l'étaient déjà de ses grands biens, et pressa son père de finir bientôt ce mariage. Le gentilhomme en parla au père d'Agathe, qui se trouva fort honoré de cette recherche, et y répondit avec beaucoup de civilité. Le conseiller, en étant averti par son père, en conçut de nouvelles espérances, et ne douta point que son affaire ne réussît. Faustin, alarmé des bruits qui couraient déjà de ce mariage, en informa sa cousine; et c'est dans cette occasion que leur amour, qui s'était toujours déguisé sous le nom d'amitié, se déclara. Ils se dirent tout ce qu'une passion violente et sincère peut inspirer de plus tendre; et Agathe, qui n'était point touchée, comme son père, des dignités et des biens du conseiller, assura à son cousin qu'elle ne consentirait jamais à ce mariage, faisant fort peu de cas d'un rang qu'il lui fallait acheter par le repos de toute sa vie. Son père, qui était fort satisfait de Faustin, lui faisait part de toutes ses affaires. Il l'appela un jour en



particulier, et après un long préambule, où il lui exagéra les soins qu'il avait pris de son éducation et les autres obligations qu'il lui avait, il lui dit qu'il voulait lui donner une marque sensible de sa confiance et de son estime, en lui apprenant une chose qui, sans doute, le réjouirait beaucoup, puisqu'il s'agissait du bonheur de sa cousine, qui allait être mariée à un homme fort riche et d'une grande considération dans la province; qu'il avait même engagé déjà sa parole, et qu'il espérait d'en passer le contrat le lendemain. Faustin, cachant les secrets mouvements de son cœur, représenta à son oncle qu'il devait du moins en parler à Agathe : car enfin, quoiqu'elle fût fort soumise aux volontés de ses parents, il se rencontre quelquefois des antipathies dans l'humeur des personnes qu'on veut unir, qui ne laissent pas de les rendre malheureuses toute leur vie. Le marchand approuva l'avis de son neveu, et se détermina d'en parler le même jour à sa fille. Il lui dit que l'ayant toujours aimée avec tendresse, il avait souhaité de lui procurer un établissement considérable, et qu'il avait été assez heureux pour trouver un homme d'un grand mérite et d'une condition fort au-dessus de la sienne, qui lui avait fait l'honneur de la lui demander en mariage. Agathe, l'ayant écouté avec attention, lui répondit, les larmes aux yeux, qu'elle le suppliait de ne la marier pas sitôt, et de la laisser encore quelque temps auprès de lui et auprès de sa mère, parce qu'elle sentait bien qu'il lui serait impossible de se résoudre à quitter des parents à qui elle avait de si grandes obligations, pour suivre un mari qui la conduirait dans une autre ville, et qui peut-être ne lui laisserait pas la liberté de les voir si souvent qu'elle le voudrait. Son amour lui donnait tant d'éloquence, qu'elle persuada son père, qui, attribuant cette répugnance à l'amitié et au grand attachement qu'elle avait pour lui, n'eut plus la force de lui en parler davantage. Il en fit part à sa femme, et admirant l'un et l'autre le bon naturel de leur fille, ils en versèrent des larmes de joie. Agathe se sut bon gré de sa résistance : elle en rendit compte à son cousin, qui la remercia en des termes qui marquaient et son amour et sa reconnaissance. Elle y répondit avec beaucoup de tendresse, et ils se promirent de nouveau de s'aimer toute leur vie. Cependant le conseiller était dans des impatiences extrêmes de voir la fin d'un mariage qu'il souhaitait avec passion; il se plaignit à son père de ce retardement; et lui ayant représenté le tort que cela lui ferait dans le monde, lorsqu'on saurait qu'un mar-

chand avait fait difficulté de lui donner sa fille, son père, persuadé de ses raisons, alla voir les parents d'Agathe, et les pressa avec tant d'instance, qu'enfin ils lui promirent de conclure ce mariage le lendemain. Le marchand, qui craignait d'être encore attendri par les discours et par les larmes de sa fille, s'avisa d'appeler son neveu. «Faustin, lui dit-il, je suis résolu à ne différer pas davantage à marier Agathe, je viens même d'en donner ma parole au père de celui que je lui ai destiné pour époux, et il ne s'agit plus que de l'obliger à m'obéir de bonne grâce. Je ne veux pas lui en parler moi-même, de peur de me mettre en colère, si elle résistait à mes volontés. Vous avez de l'esprit, et je ne doute pas que vous ne compreniez fort bien les grands avantages de cette affaire : je l'ai examinée avec beaucoup de soin, et j'ai trouvé que c'était le plus grand bonheur qui pouvait arriver à votre cousine. Il faut que vous lui parliez, et que vous lui fassiez bien entendre tout ce que je viens de vous dire. Je suis assuré que, si vous vous servez de toute votre adresse, vous n'aurez point de peine à la persuader de tout l'avantage de ce mariage; je veux même avoir le plaisir d'écouter votre conversation.» Il ne donna pas le temps à Faustin de répondre ni de délibérer; car il fit appeler sa fille, et se cacha derrière une tapisserie, d'où il pouvait voir leurs actions et entendre leurs discours. Jamais homme ne s'est trouvé plus embarrassé que le malheureux Faustin le fut en cette occasion. Cependant il fallut se résoudre à satisfaire son oncle, de peur qu'il ne s'aperçût de son amour, et qu'il ne l'éloignât de sa cousine pour toute sa vie. Voici à peu près les discours qu'il lui tint, qui étaient bien éloignés de ses véritables sentiments.

«Vous savez, ma chère cousine, la soumission aveugle «que les enfants bien nés doivent avoir pour les volontés «de leurs pères; le vôtre vous a toujours aimée avec tant «de tendresse, qu'il semble que vous lui ayez des obligations «particulières, et vous seriez moins pardonnable qu'une au«tre si vous vous opposiez aux choses qu'il désire de vous. «Cependant il se plaint que vous faites quelques difficultés «à recevoir de sa main un mari qu'il a cru digne de vous «par sa qualité, par son mérite et par ses biens. Vous êtes «d'un sexe qui ne vous permet pas d'examiner le choix de «vos parents sans blesser votre pudeur. Mon oncle désire «ce mariage avec empressement, il en a déjà donné sa pa«role, et vous ne sauriez plus le dédire sans lui faire un «affront sensible; ainsi je vous en conjure, ma chère cou-

« sine, ne lui donnez pas ce chagrin, et laissez-vous con-
« duire par un père qui ne cherche que votre satisfaction. »

« Jamais il n'y eut de surprise pareille à celle d'Agathe, lorsqu'elle entendit tenir ce langage à son cousin. Il lui passa dans ce moment mille choses par la tête, et s'imaginant qu'il aimait peut-être ailleurs, puisqu'il lui conseillait de se donner à un autre, cette pensée la toucha si vivement, qu'elle l'interrompit, et l'assura, d'un ton tranquille, qu'elle affectait avec beaucoup de peine pour se venger de lui, que, puisqu'il le lui conseillait, elle obéirait à son père, avouant qu'elle avait eu tort de s'en défendre. Son dépit et sa colère, qui commençaient à la trahir, l'empêchèrent d'en dire davantage. Elle se retira dans sa chambre, où elle s'abandonna sans contrainte à tous les mouvements de son désespoir. Son père sortit du lieu où il était caché, et embrassa Faustin avec des témoignages d'une grande reconnaissance. Il porta cette agréable nouvelle au conseiller, et le présenta dès le lendemain à sa fille, qui le reçut assez froidement, et ne le regarda presque point; mais le conseiller, attribuant la retenue de sa maîtresse à sa pudeur, n'en fut point surpris : sa modestie augmenta son amour, et sa grande beauté l'impatience de le satisfaire. Il obtint, par son crédit, une dispense des bans, et le jour des noces fut fixé pour le dimanche suivant.

« Pendant que leurs parents et leurs amis se préparaient à de grandes réjouissances, le malheureux Faustin était si accablé de voir que toutes choses se disposaient au bonheur de son rival, qu'il ne savait plus quel parti prendre pour l'empêcher. Il voulut inutilement se justifier auprès de sa cousine, en lui apprenant que son père l'avait forcé à lui tenir le discours qu'elle avait entendu. Mais Agathe, qui ne pouvait pas comprendre qu'il eût aucune bonne raison à lui dire, après lui avoir conseillé si positivement de se donner à un autre, refusa de l'écouter et évita sa rencontre, étant résolue de se venger de son ingratitude, quoiqu'il lui en coûtât le repos de toute sa vie. Comme ils mangeaient ensemble, elle ne laissait pas de jeter quelquefois les yeux sur lui; mais elle les détournait aussitôt, parce qu'elle rencontrait toujours ceux de son amant, ce qui lui fit juger qu'il se repentait peut-être de ce qu'il lui avait dit : elle cachait néanmoins ses inquiétudes avec beaucoup de soin, et Faustin était au désespoir de la trouver si tranquille. Ils souffraient tous deux beaucoup; cependant elle devait être mariée le lendemain. Faustin, voyant que c'était un mal

sans remède, entra dans la chambre de sa cousine, et lui apprit la tromperie que son oncle l'avait contraint de lui faire, lorsqu'il lui avait donné des conseils si contraires à son amour et aux véritables sentiments de son cœur. Elle n'eut pas de peine à le croire ; elle en fut vivement touchée, et elle se justifia à son tour ; ils s'attendrirent tous deux, mais ils étaient si étourdis quand il leur revenait dans l'esprit qu'ils seraient séparés le lendemain, et qu'il ne leur serait plus permis à l'avenir de s'aimer sans crime, qu'ils n'avaient pas la force de se rien dire. Ces tristes réflexions les affligeaient au-delà de ce qu'on pourrait imaginer. Agathe ayant été avertie que plusieurs dames de la ville l'attendaient dans la chambre de sa mère pour lui faire compliment sur son mariage, ils se séparèrent sans rien résoudre. Le jour si redoutable aux deux amants et si souhaité du conseiller étant venu, Faustin, n'ayant pas le courage de voir, sans mourir, le pompeux appareil des noces, qui était pour lui mille fois plus lugubre que celui d'un enterrement, sortit de la maison de sa cousine, et se retira chez un de ses amis qui était le seul à qui il avait confié le secret de son amour. Marcel (c'est le nom de l'ami) voulut inutilement le consoler. Faustin lui déclara qu'il était résolu de s'en aller à la Rochelle, dans le dessein de s'y embarquer et de chercher quelque pays fort éloigné, où il n'eût jamais la douleur d'apprendre des nouvelles du sien. Marcel lui dit de bonnes raisons pour le détourner de cette dernière résolution ; il approuva néanmoins son voyage de la Rochelle, espérant que le temps et l'absence guériraient sa passion. Ce fidèle ami lui ayant donné toutes les choses dont il avait besoin, il partit, après l'avoir prié de rendre, ce même jour, une lettre de sa part à sa cousine. Marcel s'en acquitta fort fidèlement, et la rendit à Agathe dans le temps qu'elle était en peine de Faustin, pour chercher ensemble quelque expédient, afin de différer au moins d'un seul jour ce cruel mariage. Elle se retira en particulier pour lire son billet, où elle trouva ces paroles :

« Mon désespoir ne m'a laissé du jugement que pour me « faire connaître que ma présence pourrait vous embar« rasser ; et quoiqu'en vous perdant je n'aie rien à ménager, « la passion que j'ai pour vous est si respectueuse, que j'aime « mieux aller mourir loin de vous, que de vous fatiguer de « mes malheurs : car enfin, puisque je vous perds, je n'aurai « aucune peine à mourir, et il me serait impossible de vivre « sans vous aimer ; ainsi il serait inutile de vous opposer à

« ma perte, puisque je prévois que je ne pourrais jamais me « résoudre à vous voir entre les bras d'un autre, sans me « porter à quelque chose de funeste, et je veux éviter tout ce « qui pourrait vous donner du chagrin. Quoi! il ne me serait « plus permis de vous parler de mon amour sans blesser « votre vertu! Cette seule pensée me désespère. Mais je me « tourmente inutilement lorsque je me fais une image « affreuse des maux que je ne ressentirai jamais; car je sens « bien que je ne survivrai pas long-temps à votre mariage. »

« Agathe ne put achever de lire cette lettre sans verser un torrent de larmes; elle se représenta le désespoir où elle serait lorsqu'elle ne verrait plus son cher cousin; et prévoyant bien qu'elle ne pourrait jamais aimer son mari, après avoir donné son cœur à son cousin, qu'elle trouvait si digne de ses affections, elle fut combattue de mille pensées différentes. Tantôt elle voulait tout quitter pour suivre Faustin; un moment après, sa pudeur et la crainte de s'attirer la colère de son père lui faisaient désapprouver ce qu'elle venait de résoudre; mais quand elle considérait qu'elle allait épouser un autre homme que son amant, et renoncer en même temps à l'espérance de le posséder jamais, son amour prenait le dessus de tous ces mouvements. et toutes les autres raisons lui paraissaient faibles et de peu de conséquence; et quoiqu'elle se fît une idée effroyable des persécutions qu'elle devait attendre de son père, appuyé du crédit du conseiller, elle trouvait bien plus de consolation à penser qu'elle mourrait avec son cousin, s'il était nécessaire, qu'à se résoudre à vivre sans lui. Après cette dernière réflexion, elle n'écouta plus ni crainte, ni devoir, ni bienséance, ni rien de tout ce qui s'opposait à son dessein, et s'abandonnant à son amour, elle se dépouilla des habits magnifiques dont elle était vêtue ce jour-là; et ayant pris toutes les pierreries que son père lui avait données pour se parer, elle sortit, enveloppée d'une cape, par une porte de derrière, et s'en alla chez Marcel, espérant d'y trouver encore son cousin. Marcel lui apprit qu'il était parti, et Agathe lui déclara qu'elle voulait le suivre. Mais Marcel lui ayant fait connaître qu'elle serait infailliblement arrêtée en chemin par ses parents, elle consentit qu'il la menât chez une de ses tantes, où il l'assura qu'elle pourrait demeurer en sûreté, et que personne n'aurait connaissance de sa retraite; il lui promit même de faire revenir secrètement son cousin, et d'écrire incessamment à Rome, afin d'obtenir une dispense pour le mariage.

« Cependant tout était en confusion chez le père d'Agathe; la compagnie était nombreuse, et chacun se tourmentait à trouver la mariée, ou du moins celle qui devait l'être : son père en était dans une colère qu'il serait difficile d'exprimer, et son prétendu mari faisait une fort désagréable figure, au milieu de tant de personnes qu'il avait priées à ses noces. Toute la nuit se passa à prendre des soins inutiles pour découvrir ce qu'elle était devenue; mais lorsqu'on s'aperçut le lendemain que son cousin ne paraissait pas, personne ne douta qu'ils ne fussent ensemble. Le père d'Agathe ne respirait que vengeance; tous les supplices les plus cruels lui semblaient trop doux pour punir l'ingratitude et l'insolence de son neveu. Le conseiller était si offensé de cette injure, qu'il se joignit au marchand pour tirer raison de cet enlèvement qu'il appelait déjà rapt, et écrivit en plusieurs endroits contre ce prétendu ravisseur.

« Faustin, qui continuait son voyage, accablé de douleurs, fut arrêté à Nantes, et se trouva chargé de fers avant qu'on lui eût appris son crime. On lui demanda des nouvelles de sa cousine; et le nom du conseiller ayant été mêlé dans les demandes qu'on lui faisait, il ne répondit que par des soupirs : il lui échappa même des larmes, ce qui fit juger qu'il se repentait de son crime. On voulut savoir de lui ce qu'était devenue Agathe, mais il fut impossible de lui arracher une parole, parce qu'il était prévenu qu'on lui faisait cette insulte par ordre du conseiller, pour le punir de ce qu'il aimait sa cousine. Agathe, étant informée par Marcel des persécutions qu'on faisait à son cousin pour l'amour d'elle, en fut sensiblement affligée. Cet ami fidèle lui conseilla d'entrer dans un couvent, et de faire déclarer à son père qu'elle voulait être religieuse, et que son cousin n'avait aucune part à la résolution qu'elle en avait prise. Agathe, ayant suivi l'avis de Marcel, surprit tout le monde. Son père et le conseiller y furent trompés les premiers, et n'oublièrent rien pour la faire changer de résolution. Faustin fut mis en liberté par les soins de son ami, qui lui fit savoir ce qui se passait à Saint-Malo, sans néanmoins lui apprendre qu'il eût quelque part à la feinte résolution de sa cousine, de peur que les lettres ne fussent surprises. Ces nouvelles l'étonnèrent, et il eut quelque consolation de penser qu'Agathe lui avait toujours été fidèle, quoique étant religieuse, elle ne fût pas moins perdue pour lui; mais faisant réflexion qu'il était la cause qu'elle renonçait au monde, et prévoyant bien qu'elle serait malheureuse toute sa vie, puisque son

désespoir l'obligeait à prendre ce parti, sa reconnaissance lui reprocha les malheurs où sa cousine serait exposée pour l'amour de lui, et il aima encore mieux la voir entre les bras de son rival, que dans un couvent par désespoir. Toutes ces réflexions le firent résoudre à retourner à Saint-Malo, pour contribuer de tout son pouvoir à la retirer de ce couvent. Il était prêt à partir, lorsque Marcel arriva à Nantes qui lui apprit les nouvelles obligations qu'il avait à sa maîtresse; et après lui avoir montré la dispense qu'il venait de recevoir de Rome, il lui dit qu'il avait accompagné Agathe dans un château à deux lieues de là, où elle l'attendait avec impatience pour l'épouser. Faustin sentit dans cette occasion tous les mouvements de joie que tant de bonnes nouvelles à la fois peuvent causer à un homme fort amoureux; il embrassa son fidèle ami avec des témoignages d'une reconnaissance parfaite. Son impatience, et le plaisir qu'il se faisait par avance de penser qu'il allait revoir sa chère maîtresse, et s'unir avec elle par des liens éternels, ne lui permirent pas de faire de longs raisonnements avec son ami; ils partirent sur l'heure, et arrivèrent peu de temps après dans le château où Agathe les attendait. Jamais entrevue n'a été si tendre que celle de nos deux amants. Un bon prêtre, que Marcel avait gagné, les maria le même jour, sans aucune cérémonie. Il y a apparence qu'ils profitèrent des libertés du mariage; mais ces douceurs furent bientôt mêlées de mille chagrins. Le père d'Agathe, ayant été informé de leur mariage, les poursuivit avec des rigueurs qu'on aurait peine à croire. Le conseiller l'appuya de son crédit, et le pauvre Faustin fut mis en prison une seconde fois. L'affaire fut poursuivie avec beaucoup d'animosité; le conseiller employa tous ses amis, et le marchand n'y épargna aucune dépense.

« Agathe cependant sollicitait ses juges avec beaucoup d'assiduité. Elle vendit ses pierreries pour fournir aux frais du procès; tous ses soins n'empêchèrent pas qu'après une longue poursuite, elle ne fût avertie que l'affaire tournait fort mal pour son mari. Les juges, touchés de ses larmes, différaient toujours à prononcer un arrêt sévère, qui pourtant était fondé sur les lois du royaume. Agathe, voyant que la justice lui était contraire, se flatta que la nature lui serait peut-être plus favorable; et quelque risque qu'il y eût pour elle à se présenter devant son père, elle se détermina, dans son extrémité, à l'aller chercher dans l'hôtellerie où il était, et à se jeter à ses pieds pour lui demander la grâce de son mari.

Elle arriva à la porte de sa chambre, mais elle n'eut pas le courage d'y entrer. Ayant aperçu, dans ce temps-là, un homme d'une mine vénérable, qui était dans une chambre voisine de celle de son père, elle s'approcha de lui, et après lui avoir appris ses malheurs en peu de paroles, elle le conjura d'aller dans la chambre de son père, incontinent après qu'elle y serait entrée, afin de l'aider à obtenir ce qu'elle demandait, ou du moins pour détourner les funestes effets de sa colère. Cet inconnu la consola autant qu'il put, et lui promit de se tenir à la porte de la chambre, et d'y entrer lorsqu'il serait temps. Agathe, se confiant à ce secours, se jeta aux pieds de son père, qui la repoussa d'abord assez rudement. Alors l'inconnu entra; et reconnaissant son propre frère dans la personne de ce père impitoyable, il ne lui donna pas le temps de suivre les mouvements de sa fureur, car il se fit connaître à lui pour le père de Faustin, ce qui le troubla tellement qu'il demeura immobile et interdit. Son frère lui apprit en peu de paroles, que la fortune lui avait été plus favorable aux Indes que dans son pays, ce qui ne fit qu'augmenter la confusion du père d'Agathe. Enfin il demanda pardon à son frère, il embrassa sa fille, et jamais on n'a passé, en si peu de temps, d'un grand emportement à une joie extrême. Agathe accourut à la prison, pour porter ces agréables nouvelles à son mari, dans le temps que les deux frères allaient demander sa liberté, qu'il reçut avec d'autant plus de joie, qu'on lui avait déjà fait craindre un honteux supplice. »

CHAPITRE XX,

Où il est parlé de Verville et de Saldagne.

Ragotin ayant achevé de lire sa nouvelle, se retira, et Destin se préparait à le suivre, quand une servante l'avertit qu'on le demandait à la porte : il sortit aussitôt, et trouva un homme qu'il reconnut pour le même valet de Verville, qui l'avait aidé à tromper les valets de Saldagne, lorsqu'ils conduisaient la l'Étoile à une terre de leur maître. Il lui dit que Verville l'envoyait pour l'avertir qu'un gentilhomme du Perche, nommé la Guyardière, avait demandé la protection et le secours de Saldagne, pour enlever la l'Étoile qu'il voulait épouser, et que Saldagne lui avait promis de le servir;

il lui apprit encore qu'ils devaient l'enlever ce même soir, lorsqu'elle reviendrait de jouer la comédie; que Verville ne laisserait pas d'y apporter tous les obstacles qu'il pourrait pour les en détourner, mais qu'il avait jugé à propos de l'en avertir, afin que, de son côté, il prît quelques mesures pour empêcher leur mauvais dessein. Le valet s'en retourna après lui avoir appris plusieurs autres circonstances, et Destin, rêvant à ce qu'il venait d'entendre, entra une seconde fois dans la chambre de la l'Étoile, qui s'aperçut aisément de son inquiétude, et le pria avec instance, de lui en apprendre le sujet.

Le comédien était trop en colère pour pouvoir se déguiser; il lui fit part, en présence d'Inézilla, de l'avis qu'on venait de lui donner, et de la résolution où il était de prévenir Saldagne, de l'aller chercher jusque dans sa maison, et même de périr ou de la délivrer de ce cruel persécuteur. La l'Étoile, effrayée de ce discours, le conjura de trouver quelque expédient moins dangereux, et de ne l'abandonner pas dans un temps où elle avait tant besoin de lui. Le comédien, animé contre Saldagne et attendri par les larmes de sa maîtresse, était fort embarrassé, prévoyant bien qu'il lui serait difficile de la défendre contre un si puissant ennemi, lorsque Inézilla, qui avait une présence d'esprit admirable, s'avisa de leur dire que, s'ils voulaient suivre ses conseils, ils tromperaient ces ravisseurs avec adresse. « Il faut, dit-elle, en s'adressant à la l'Étoile, que ma servante maure, qui est à peu près de votre taille, s'habille de vos habits ordinaires. La Guyardière, qui vous les a vu porter souvent, la voyant masquée, y serait trompé; Angélique, qui la suivra au retour de la comédie, lui fera juger que c'est vous qu'elle accompagne, et je vous réponds que ma servante ne me refusera pas de faire le personnage que je voudrai, et même de se laisser enlever sans dire mot. » La l'Étoile approuva fort la proposition d'Inézilla. Destin n'en fut pas tout-à-fait si content : il leur promit néanmoins de ne s'y opposer pas. Inézilla sortit pour y disposer la servante, qui s'engagea à tout ce qu'on voulut; elle était assez laide pour s'exposer à toutes sortes de risques, sans rien hasarder. Après la comédie, la l'Étoile ne quitta point ses habits de théâtre, et fit habiller la Maure de ceux qu'elle portait d'ordinaire. Angélique accompagna sans masque la servante masquée.

Le lecteur s'attend ici à voir arriver Saldagne et la Guyardière, qui enlèveront la dame de Guinée : rien moins que cela, ils ne parurent ni l'un ni l'autre. Mais Ragotin, qui ne

perdait point d'occasion de rendre service aux dames, ayant rencontré par hasard la fausse l'Étoile et la véritable Angélique, leur donna la main malgré qu'elles en eussent, et s'apercevant qu'elles avaient quelque chagrin, il voulut inutilement en pénétrer la cause. Angélique lui en donna quelque mauvaise raison pour s'en défaire; mais Ragotin voyant que la l'Étoile ne se démasquait pas, ni ne disait rien, quoiqu'ils fussent arrivés dans sa chambre, où Inézilla les attendait, ce silence augmenta la curiosité du petit homme. Destin, qui entra dans ce moment, parla en particulier à Inézilla, et lui apprit que Verville venait de lui mander qu'il avait enfin détourné Saldagne d'exécuter le beau projet qu'il avait fait avec la Guyardière. Inézilla ne put s'empêcher de le dire à Angélique, sans que Ragotin l'entendît.

Le petit homme, voyant que tout le monde se parlait à l'oreille, enrageait de n'être point du secret. Inézilla, qui s'en aperçut, feignit de lui en faire confidence, et l'assura qu'il était arrivé le plus grand malheur du monde à la pauvre l'Étoile. Ragotin, qui se faisait honneur de s'intéresser aux affaires de la comédienne, conjura l'Espagnole de l'en informer. Alors elle lui apprit, d'un ton fort composé, et avec un visage fort triste, que cette pauvre fille avait demandé à Ferdinando d'une eau admirable qu'il avait pour empêcher le hâle, et que son coquin de valet, au lieu de lui donner la bouteille que lui, Ferdinando, avait préparée, lui avait apporté d'une eau diabolique qui rendait le visage noir comme du jais. Le petit homme en témoigna beaucoup de chagrin, et s'étant approché de la l'Étoile pour la consoler, il la supplia de lui laisser voir son visage. La Maure ne répondit jamais une parole; mais Inézilla fit semblant de la prier de lui donner cette satisfaction, et lui ayant presque arraché son masque avec une violence affectée, il lui laissa voir la moitié de son visage, dont le crédule Ragotin demeura si surpris, qu'on m'a assuré que cela seul l'avait entièrement guéri de sa passion.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

Le **Roman comique.** Pag.

Suite de la Deuxième Partie.

Troisième Partie, par Offray.

Autre suite du Roman comique, par Preschac. 1

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.



